L'orientalisme

Page de couverture

Mosquée de Soliman, (*"Kulliye"*) : complexe architectural avant-gardiste de 70 ha.

On y compte : une école coranique, six collèges de théologie, une bibliothèque, un hammam, un restaurant du cœur *"soupe populaire"*, un caravansérail (*hôtel pour caravane et tout ce qu'elle compose*) , un hôpital, un hospice et des boutiques.

Table des matières

PROLOGUE	3
TURQUERIES … la passion turque	12
L'ORIENTALISME, une mode, un style	14
L'ORIENTALISME, fiche de visite - Musée d'Orsay , PARIS.	15
L'ORIENTALISME , Edward W SAID : l'Orient créé par l'Occident	26
Alexandre-Gabriel DECAMPS : le père de l'orientalisme	27
Les CIMBRES & les TEUTONS – Les GOTHS	32
L'Empire OTTOMAN : de l'essor au déclin	45
L'HOMME en quête perpétuelle du sublime, du DIVIN	65
Les religions du monde – Mythologie – Cultures et Civilisations	72
Dossier BOLOGHINE – JUGHURTA – L'ALGÉRIE PASSE AUX FRANÇAIS – SIDI FREDJ	209
ZIRYEB (le merle), le savant andalou, l'irakien noir qui changea l'Europe	257
Dossier Emir ABDELKADER, le souverain musulman , sauveur de chrétiens	271
LE TEMPS DES CATHÉDRALES, NOTRE DAME DE PARIS	307
CONSTANTINE – MAUPASSANT – CULTURE BERBÈRE – ORIENTALISME	313
E. DINET – GILGAMESH – BABYLONE – BABEL - NABUCHODONOSOR	377
TURQUIE / FRANCE (lettre de SOLIMAN à FRANÇOIS 1er)	413

Sultan Ahmed (Istanbul – Turquie)

Fils de Mehmed III, Ahmed Ier monte sur le trône le 22 décembre 1603, à 14 ans, et meurt du typhus en 1617, à 27

Il soumet l'Anatolie en proie aux révoltes des Celali et obtient quelques avantages sur l'empereur germanique Rodolphe II, auquel il accorde la paix de Zsitvatorok signée le 11 novembre En compensation, il met fin au paiement du tribut que le royaume de Hongrie devait lui verser, pratique jugée humiliante par Rodolphe II.

Il s'agit d'un tournant dans les relations diplomatiques entre l'Empire ottoman et l'Occident chrétien. Pour la première fois, l'Empereur négocie sans exiger que l'on devienne son sujet.

Tout son règne est occupé à mener la deuxième guerre ottomano-persane, où il combat sans succès Abbas, le *Shah* des Séfévides.

À sa mort en 1617, c'est son frère cadet Moustafa Ier qui lui succède.

La mosquée bleue est bâtie sous son règne et porte de ce fait son nom : *Sultanahmet*.

Il était un génie politique, bien qu'il soit monté sur le trône très jeune, il a administré l'empire avec beaucoup de succès . Dans la vie du sultan Ahmed, le nombre 14 était important. Il est monté sur le trône à l'âge de 14 ans, il a régné pendant 14 ans et il était le 14e sultan de l'Empire ottoman.

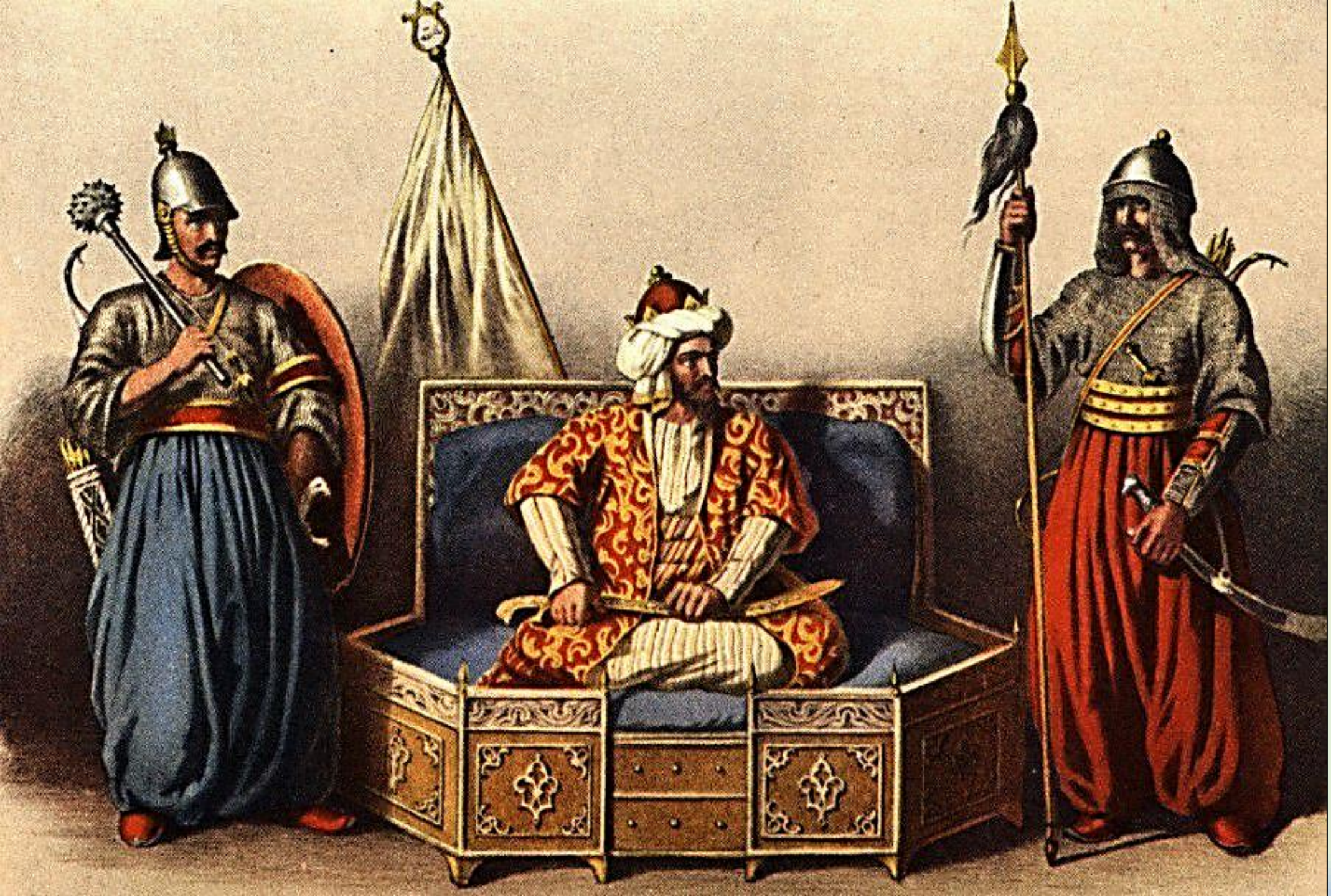
Sultan Ahmed Camii : mosquée bleue Istanbul (Turquie) : 6 minarets à la différence de la mosquée de la Mecque qui en a 13 au total. 4

La tombe du sultan Ahmet I est située entre la mosquée bleue et la mosquée Sainte-Sophie.

Osman bey Ier
1258 -1324/26 1er sultan ottoman

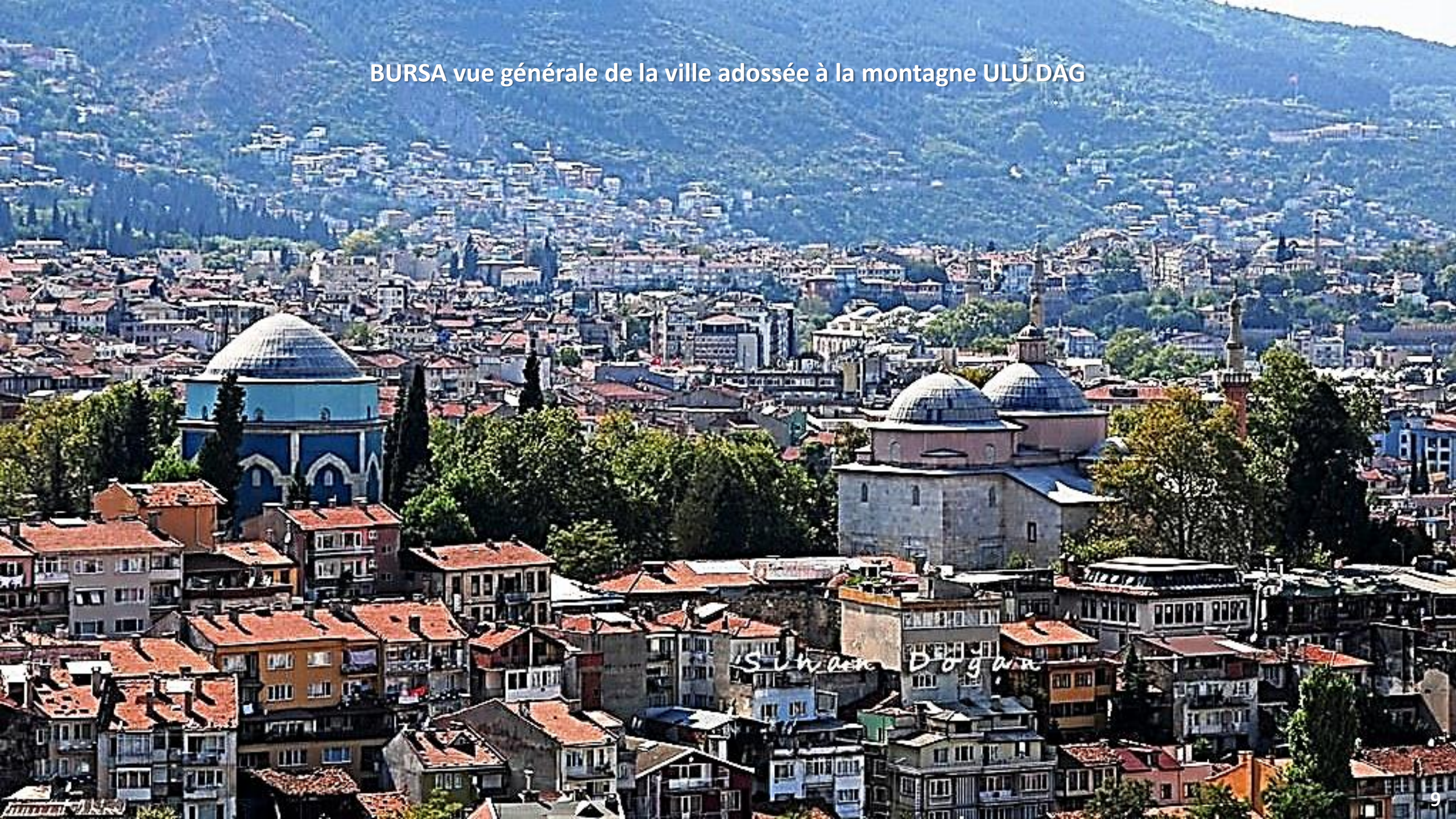
Selon la tradition ottomane, le père d'OSMAN, ERTUĞRUL, a conduit la tribu turcique KAYI à l'ouest de l'Asie centrale en Anatolie, fuyant l'attaque mongole. Il a ensuite prêté allégeance au sultan des Seldjoukides d'Anatolie, qui lui a accordé la domination sur la ville de SÖĞÜT à la frontière byzantine.
Ce lien entre ERTUĞRUL et les Seldjoukides, a été largement inventé par les chroniqueurs judiciaires un siècle plus tard, et les véritables origines des Ottomans restent donc obscures.

A droite : Osman menant ses hommes à la bataille de Dimbos (représentation fin XIXe siècle).



Osman vient de l'arabe Uthman et Gâzi « triomphateur, victorieux »
est né en 1258 à Söğüt (Cf. infra p. 43).
Il est le fils de Ertuğrul et lui succède en 1281.
C'est lui qui donne son nom à la dynastie ottomane (turc : Osmanlı).
Il est mort en 1326 d'une crise de goutte à Bursa-Brousse en Turquie

Les tombes du père et du fils sont situées dans des structures séparées, côte à côte dans le parc Tophane – Osman à gauche, Orhan à droite. Osman, le fondateur de l'Empire ottoman, repose ici, à Bursa, dernière ville byzantine qu'il assiège avant de mourir.



BURSA vue générale de la ville adossée à la montagne ULU DAG

BURSA (Turquie) :
ville et marché de la soie

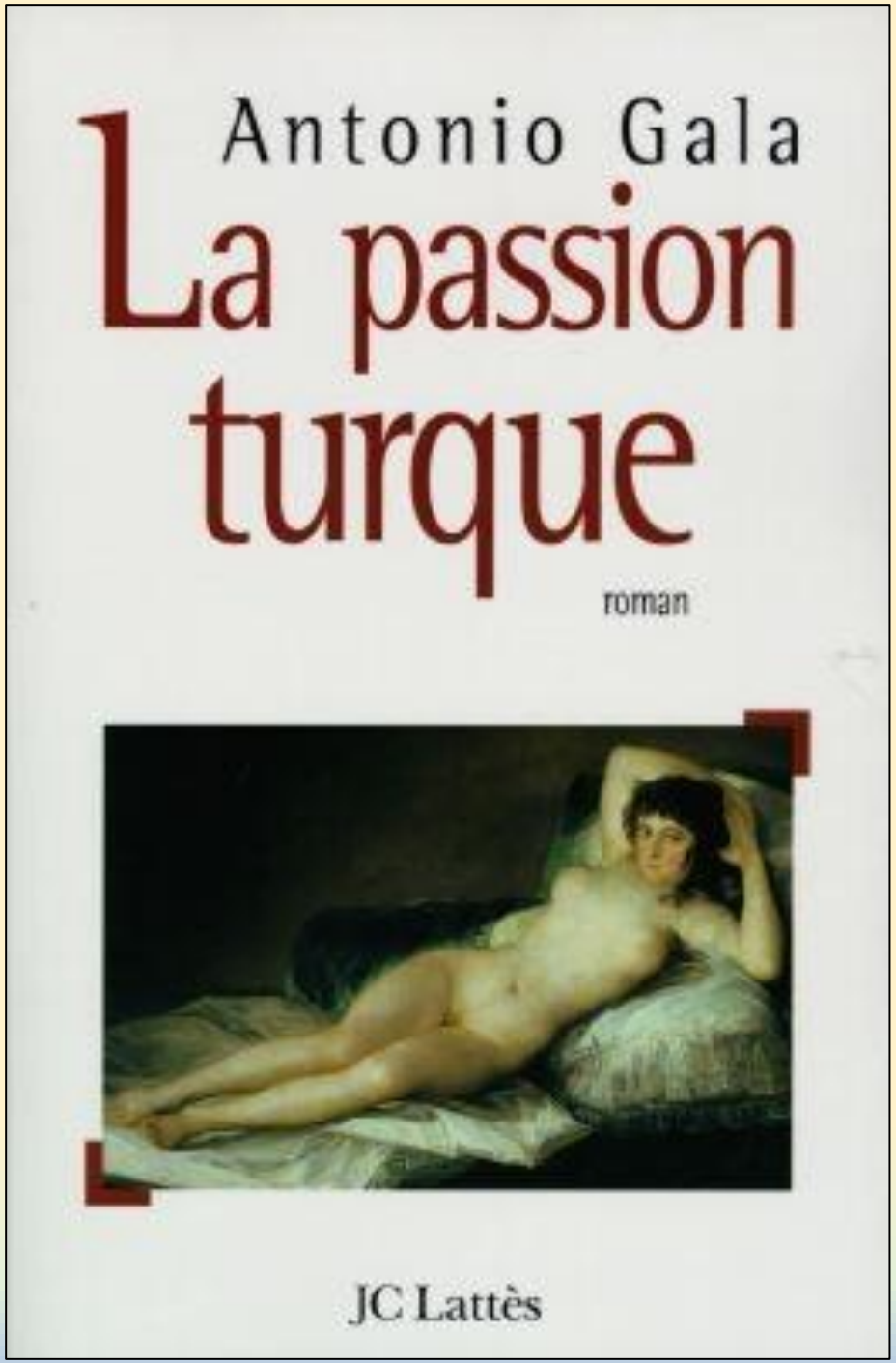
BURSA
Gastronomie

Turqueries et regards croisés entre l'Orient et l'Occident (Université d'Ankara) : 12-13 mai 2016

Colloque international organisé par le Département de Langue et Littérature françaises à l'occasion du 80ème anniversaire des études françaises à l'Université d'Ankara (1936-2016)

Les Turqueries ou autrement dit le thème turc a joué un grand rôle dans la littérature et les arts (la peinture, la musique, le ballet, les objets décoratifs etc...) en France. Si les croisades ont mis en contact l'Orient musulman et l'Occident chrétien, la prise de Constantinople et la montée en puissance de l'Empire ottoman ont fait des Turcs ottomans le principal représentant de l'Orient en Occident. Pour les écrivains français le thème turc représentait l'altérité par excellence. Peu importait la véracité de l'image, la fiction française s'était emparée du Turc. Georges de Scudéry relate l'histoire du célèbre Ibrahim, vizir du sultan Soliman le magnifique dans *Ibrahim ou l'illustre Bassa.* Le grand Racine, si respectueux des règles classiques, ose contourner la tradition des sujets antiques en prétendant que *"l'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps"* et crée sa tragédie intitulée *Bajazet* d'après le prince ottoman du même nom. A ne pas confondre avec le héros de l'opéra de Vivaldi, un autre Bajazet, le sultan vaincu par Tamerlan. Bien avant Molière, Rotrou fait parler ses personnages en turc dans sa pièce intitulée *La Sœur.* Molière reprendra ce procédé avec le succès que l'on connaît dans *Le Bourgeois gentilhomme* qui est la turquerie par excellence du 17ème siècle et qui combine non seulement des personnages turcs mais aussi la musique de Lully directement inspirée des sonorités turques, sans parler des costumes et des pas de danse à la turque. Ainsi, la mode est lancée par Molière pour se moquer des Turcs. D'autre part, grâce à la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot l'érudition passe également par les Turqueries. Au 18ème siècle le thème turc se mêle de critique et de philosophie. Voltaire rapporte les paroles du vieux Turc d'Istanbul, il faut cultiver son jardin, sans cesser de condamner le fanatisme musulman. Les Turqueries se mêlent également de littérature licencieuse voire érotique. Au 19ème siècle les Turqueries se fondent dans l'Orientalisme et prennent des accents politiques. Peut-on dire que de nos jours la tradition des Turqueries continue, après avoir subi certes une certaine transformation ? Peut-on considérer *La Pasión turca* d'Antonio Gala ou *Le Turquetto* de Metin Arditi comme des turqueries contemporaines ?

Le but de ce colloque est de discuter les Turqueries dans tous ses états et de faire le bilan de la mode turque dans la littérature et les arts en France. Les Turqueries ouvriront également la voie à d'autres axes de réflexion.



Au cours d'un voyage touristique en Turquie, Desideria, une jeune Espagnole de Huesca, tombe éperdument amoureuse de son guide, Yamam. La passion qu'elle éprouve est telle qu'elle abandonne son mari et s'installe à Istanbul auprès d'un homme dont elle ne sait rien. La situation se dégrade très vite. Un ami d'enfance, Pablo, au service d'Interpol, la retrouve et lui apprend que son amant n'est autre qu'un dangereux trafiquant. Rien ne pourra arracher Desideria à sa passion. Elle choisira finalement le suicide.

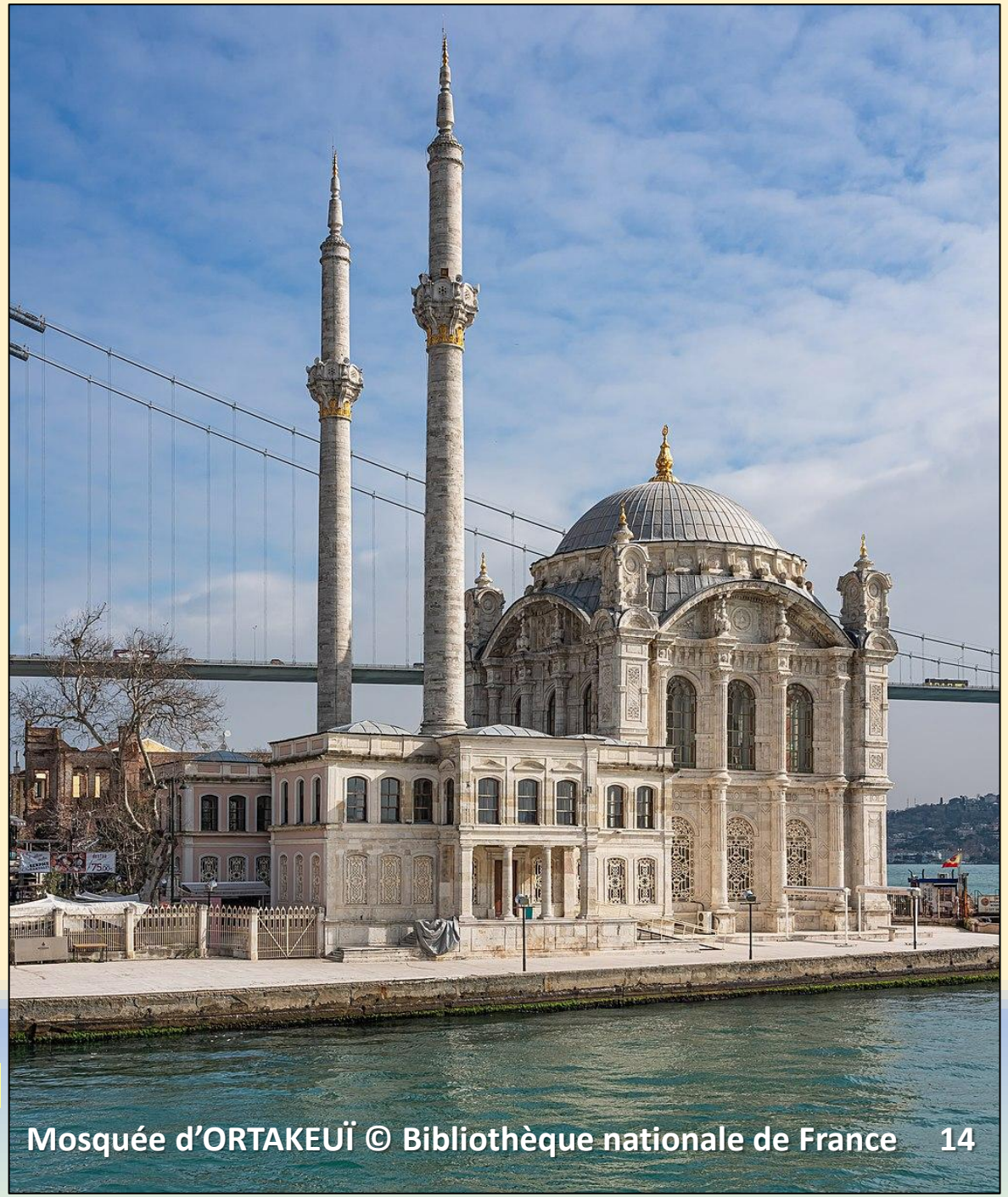
Ce roman écrit à la première personne analyse avec une lucidité quasi clinique la violence rédemptrice et dévastatrice de l'amour.

L'ORIENTALISME, une mode, un style

Par Cécile Cayol

Depuis les « turqueries » de la cour de Versailles jusqu'aux *Orientales* de Hugo en passant par les *Lettres persanes* de Montesquieu, l'Orient a nourri l'imaginaire de la bourgeoisie européenne et l'inspiration des artistes et écrivains.

La reine Marie-Antoinette manifeste en particulier un goût pour ces « turqueries », objets et décors aux motifs exotiques, chameaux et autres palmiers qui orneront ses boudoirs, à Versailles comme à Fontainebleau…



Mosquée d'ORTAKEUÏ © Bibliothèque nationale de France

Musée d'ORSAY Paris-France : fiche de visite

L'ORIENTALISME

- **L'orientalisme, terme répandu à partir de 1830, ne désigne pas un style mais plutôt un climat qui apparaît au XVIIe siècle et se développe dans la peinture française aux XVIIIe et XIXe siècles. Il commence avec la mode des turqueries dont témoigne le célèbre "mammamouchi"* du Bourgeois Gentilhomme de Molière. Il se poursuit avec les sultanes et les muftis de convention qu'on voit tant au théâtre que dans la peinture galante de l'époque du règne de Louis XV. Mais il connaît au XIXe siècle une évolution importante : Victor Hugo note en 1829, dans la préface des ORIENTALES, que "l'Orient est devenu une préoccupation générale".**

- **Événements politiques et transformations économiques entraînent un nouveau regard sur l'Orient. La campagne d'Egypte Bonaparte, mu par l'exemple des grands conquérants de l'Antiquité et désireux d'imposer la présence française dans une région du monde également convoitée par les Anglais, débarque à Aboukir le 1er juillet 1798. Il est accompagné par un groupe de savants chargé de doter le pays de techniques modernes et par quelques artistes qui font des relevés de sites et de monuments (le baron Vivant Denon, devenu ensuite directeur général des musées, publie en 1802 le Voyage dans la Haute et Basse Egypte). L'occupation française en Egypte ne dure que trois ans mais inspire des œuvres célèbres comme Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffade Gros (1804, musée du Louvre) et alimente la mode de l'"Egyptomanie".**

*** Titre, peu honorifique, désignant quelqu'un de haut rang, un haut fonctionnaire par exemple. Ce terme a une forte dimension ironique.**

LE PAYS DE LA SOIF : FROMENTIN Eugéne, vers 1869, 103 x 134,2 cm, grand palais (musée d'ORSAY), site web

Événements politiques et transformations économiques entraînent un nouveau regard sur l'Orient

La campagne d'Egypte

Bonaparte, mu par l'exemple des grands conquérants de l'Antiquité et désireux d'imposer la présence française dans une région du monde également convoitée par les Anglais, débarque à Aboukir le 1er juillet 1798. Il est accompagné par un groupe de savants chargé de doter le pays de techniques modernes et par quelques artistes qui font des relevés de sites et de monuments (le baron Vivant Denon, devenu ensuite directeur général des musées, publie en 1802 le Voyage dans la Haute et Basse Egypte). L'occupation française en Egypte ne dure que trois ans mais inspire des œuvres célèbres comme Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffade Gros (1804, musée du Louvre) et alimente la mode de l'"Egyptomanie". la guerre de libération de la Grèce, les échos de la Révolution française ont soulevé l'enthousiasme des patriotes grecs et éveillé le désir d'indépendance d'un peuple soumis à l'autorité ottomane. Les Grecs s'organisent en sociétés patriotiques dès les dernières années du XVIIIe s. ; la guerre de libération nationale, commencée en 1821, s'accompagne de sanglants massacres. La cause grecque rallie de nombreux étrangers - comme le poète anglais Byron - qui se constituent en brigades volontaires (les Philhellènes) et remportent des succès sur les troupes du Sultan. L'intervention anglo-franco-russe, en 1827, est cependant nécessaire pour que la Grèce accède à l'indépendance (1829-1830). La célèbre œuvre de DELACROIX, *Scènes des massacres de SCIO* (1824, musée du Louvre, ci-contre à droite) y fait référence.

La conquête de l'Algérie

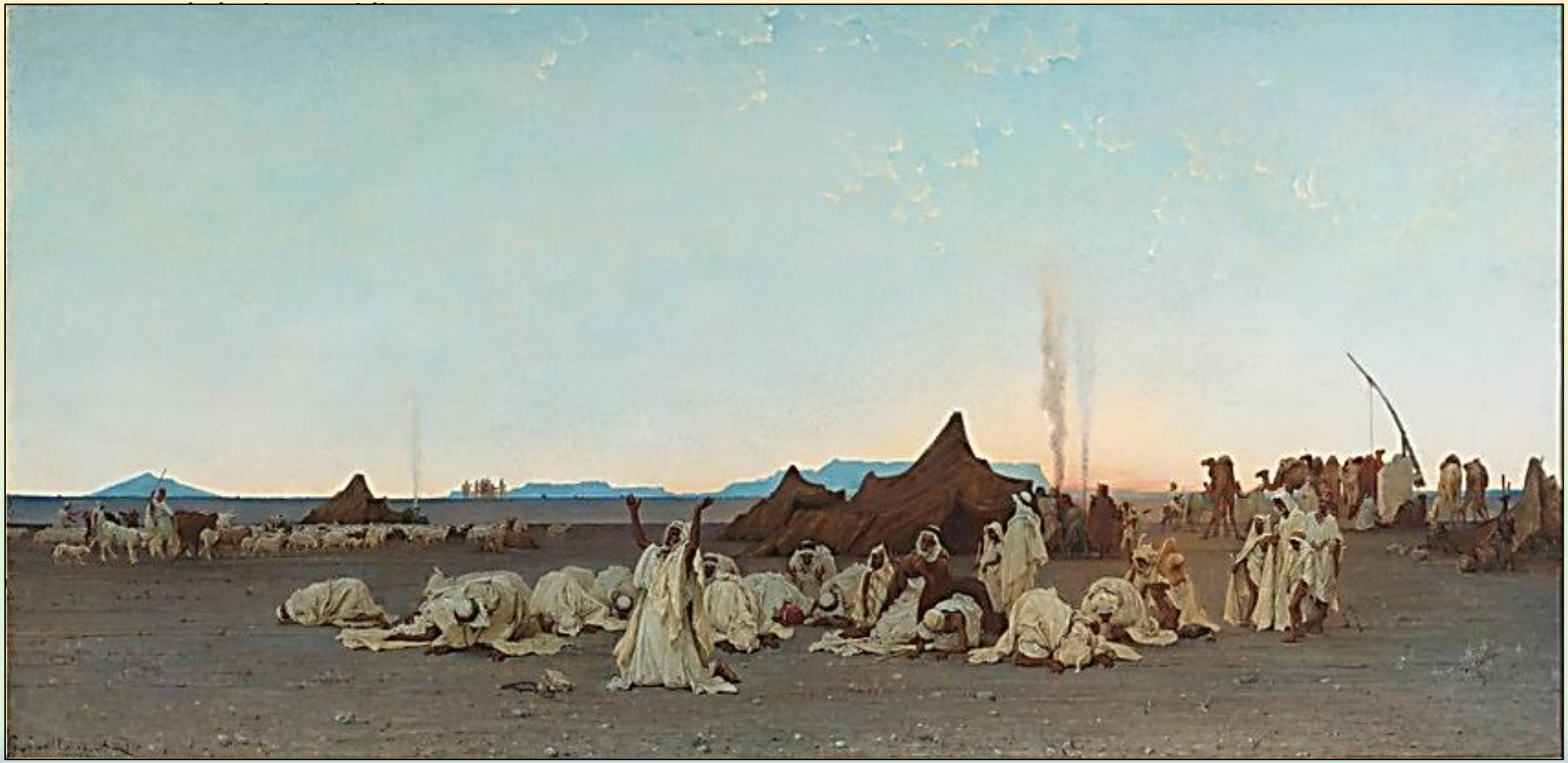
A partir de 1830 (prise d'Alger par l'armée de Charles X), la conquête et la colonisation de l'Algérie sont conduites parallèlement par les Français. Les différents affrontements qui s'échelonnent tout au long du XIXe siècle fournissent aux peintres de batailles l'occasion de représenter de nouveaux décors, comme le montre, par exemple, la Prise de la Smala d'Abdelkader de Bellangé (Chantilly, musée Condé). L'établissement progressif de colons français renforce l'intérêt et la curiosité des "français de la métropole" pour les paysages et les coutumes de l'Algérie. Ils peuvent inspirer un tel attrait que certains artistes, y séjournent à plusieurs reprises comme :

Gustave GUILLAUMET (1840-1887, 47 ans)

Portrait de Gustave Guillaumet, par Nadar (1871-1939) Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine

Louis –Ernest BARRIAS, un hommage artistique à l'Algérie : *Fille de Bou-Saâda*, Naylia, bronze ornant la tombe de Gustave Guillaumet, Paris, Cimetière de Montmartre

Le cimetière de Montmartre à Paris abrite de nombreuses sépultures célèbres, mais celle de Gustave Guillaumet se distingue particulièrement. En effet, sur la stèle de ce peintre talentueux trône une statue en bronze d'une femme naïliya (femme des ouled Naïls), réalisée par son ami et sculpteur Louis-Ernest Barrias (Cf. p. 18. Cette œuvre représente une Algérienne en habit traditionnel, filant de la laine. Ce choix artistique et symbolique rappelle l'amour profond de Guillaumet pour l'Algérie et ses habitants. Le peintre a passé une grande partie de sa vie dans le désert algérien, notamment dans la région de Djelfa. Sa fascination pour la vie authentique et les paysages saisissants de l'Algérie se reflète dans ses œuvres. Sa première toile algérienne, ayant pour thème BOU SAÂDA , fut suivie en 1863 par une œuvre majeure intitulée *« La prière du soir dans le désert » (ci-dessous)*. Le peintre y démontre une superbe maîtrise dans la description des



Gaston Guillaumet
Huile sur toile
H. 137,0 ; L. 300,5 cm.
Achat au Salon, 1863
© RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

Cette oeuvre serait une réplique d'une œuvre de Vien commandée par le duc d'Orléans et exposée au Salon de 1763. Le tableau fut placé, avec son pendant, l'*Autel du jeune Bacchus*, dans la chambre du duc, au Palais Royal; ils tenaient compagnie à la *Danaë* du Corrège.

Diderot parle ainsi de la peinture de Vien au Salon de 1763 : ***"Les tableaux que Vien a exposés cette année sont tous du même genre, et comme ils ont presque tous le même mérite, il n'y a qu'un seul éloge à en faire : c'est l'élégance des formes, la grâce, l'ingénuité, l'innocence, la délicatesse, la simplicité, et tout cela joint à la pureté du dessin, à la belle couleur, à la mollesse et à la vérité des chairs".***

Vien est un des précurseurs de l'art néoclassique par sa recherche de modèles dans l'histoire antique et par une composition plus rigoureuse, voire froide pour certains. La scène est dépouillée du superflu. La verticalité du vase métallique et des colonnes aux fûts cannelés à l'arrière plan est contrebalancée par la courbe de la balustrade qui suit l'arrondi du bassin ainsi que par le déhanchement de la jeune femme. On a pu voir en celle-ci Callisto, nymphe d'Artémis, sortant du bain, accompagnée de sa suivante. Selon la mythologie, elle fut séduite par Zeus et tomba enceinte. Artémis, furieuse, la transforma en ourse.

Le cadre architectural de la scène ferait cependant plutôt pencher pour un sujet plus anecdotique, la toilette féminine étant un thème à la mode à cette époque.

Voici ce qu'en dit le *Mercure de France* : ***« On est affecté d'un Tableau piquant, où la Nature sans voiles, dans une attitude fort simple, mais souple et gracieuse, attire, flatte et rappelle nos regards. Ce Tableau offre l'image d'une Femme sortant du bain et servie par une Esclave. Il règne sur la principale Figure un bel effet de lumière qui donne de l'éclat à la carnation, et le dessein nous en a paru assez correct et assez élégant pour plaire autant aux Amateurs des moyens pratiques de l'Art, qu'à ceux qui n'en jugent que par les effets ».***

Dépôt du musée du Louvre en 1872. Cette oeuvre n'est pas présentée de façon permanente.

Deux femmes au bain : Joseph –Marie VIEN
1716 Montpellier – 1809 Paris ; 92,3 x 67,9
Musées d'Occitanie

L'orientalisme romantique : un Orient imaginaire

Désireux de renouveler leurs modèles et leurs sources d'inspiration, les artistes et les écrivains romantiques sont séduits par la puissance de dépaysement d'un Orient dans lequel ils puisent avant tout des thèmes nouveaux : la cruauté du tyran, du désert ou de la chasse, la sensualité et l'opulence des femmes des harems, le pittoresque des scènes de rues aux foules grouillantes et colorées... Ils y trouvent aussi l'occasion de peindre, avec des couleurs plus vives et plus éclatantes, des effets de lumière plus intenses. Decamps ne fait qu'un seul séjour d'un peu plus d'un an au Proche-Orient (1828-1829), mais peint dès avant ce voyage des villes et bâtiments imaginaires, ainsi que des personnages turcs. Delacroix, parti en 1832, traverse le Maghreb, séjourne notamment à Meknès, Oran, Alger... où il dessine de très nombreux croquis et aquarelles source inépuisable de documentation pour les trente années à venir - et élabore quelques-unes de ses toiles les plus célèbres, comme les Femmes d'Alger dans leur appartement (1834, musée du Louvre). La noblesse d'allure des Arabes lui fait penser qu'ils sortent vivants de l'histoire ancienne : "Rome n'est plus dans Rome" écrit-il, " l'Antique n'a rien de plus beau ".

C'est aussi la démarche d'un peintre de batailles comme HORACE VERNET qui, lors de ses voyages en Algérie, peint des scènes bibliques à partir de personnages modernes. Ainsi publie-t-il dans L'illustration en 1848 un article intitulé : "Des rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des modernes".

Théodore CHASSÉRIAU (1819-1856, 37 ans) ne fait pour sa part qu'un court séjour en Algérie en 1846, mais il s'en inspire encore des années plus tard, de manière très libre comme dans le cas de nus féminins (image à droite), qui évoquent un Orient imaginaire et sensuel, tout en s'inspirant de modèles parisiens. Souvent les peintres orientalistes collectionnent armes, tapis, et autres objets rares et insolites. Mais ces accessoires sont utilisés au gré de leur fantaisie imaginative.

Ch. de TOURNEMINE : Rue conduisant au bazar à CHABRAN EL KEBIR (Turquie), 90 x 180, Musée d'Art de TOULON

Portrait photographique de
Charles de Tournemine (1812-1872, 60 ans),
Paris, Bibliothèque nationale de France.

L'orientalisme naturaliste : La curiosité ethnographique

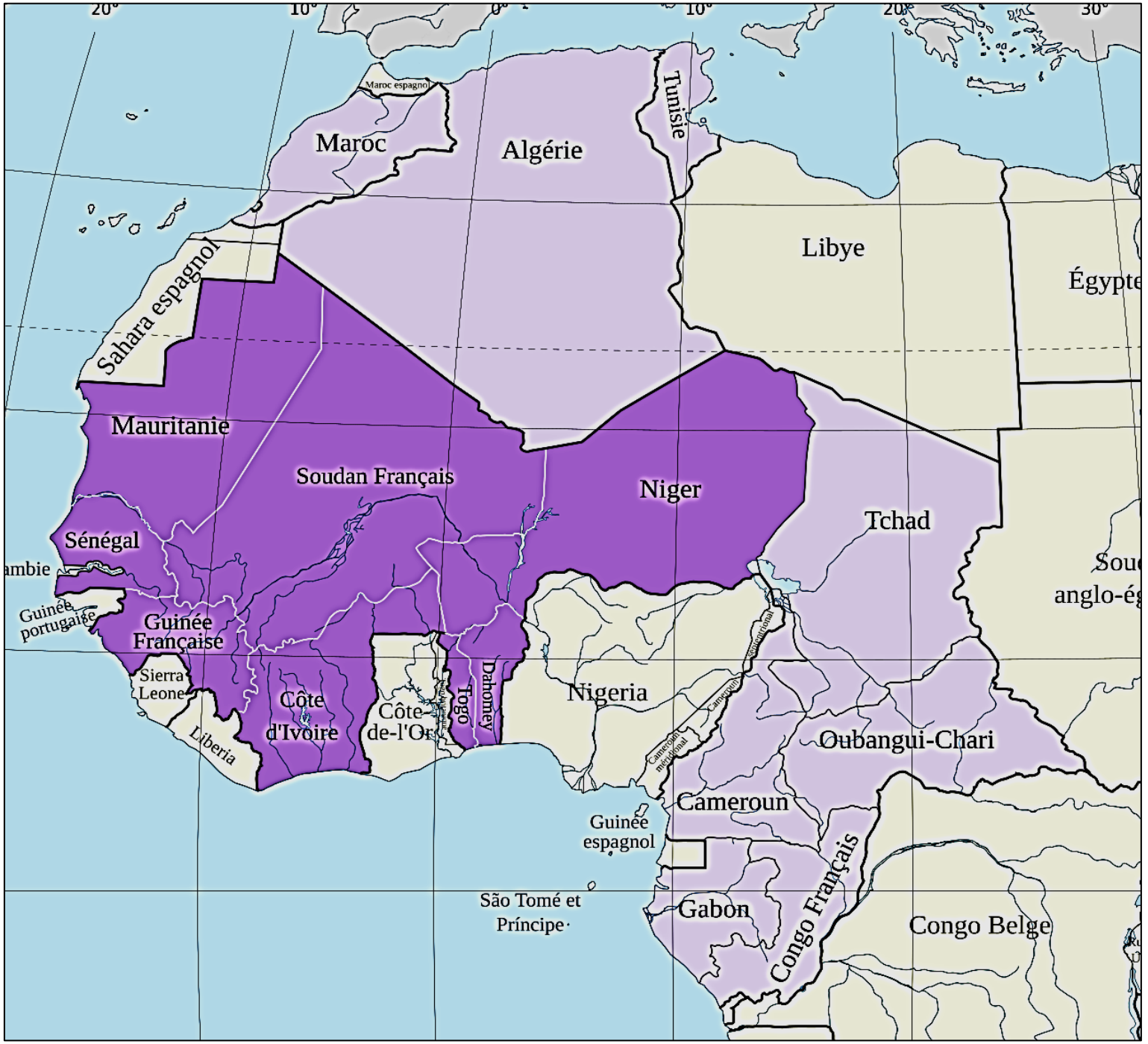
La confrontation avec l'Orient, rendue plus directe par l'amélioration des conditions de voyage, conduit certains artistes à s'intéresser plus volontiers à sa réalité : le surnom de "Millet du désert" donné à GUILLAUMET montre qu'il est assimilé au courant réaliste. Certains artistes accompagnent même des missions scientifiques, avec le souci de contribuer à fixer la mémoire de cet Orient qui se transforme au contact des Européens.

Le sculpteur CORDIER (réalise par exemple une série de bustes destinés à illustrer l'histoire des races présentée dans la galerie anthropologique du Museum d'histoire naturelle à Paris.

Cette démarche est proche des conceptions naturalistes. Les paysages n'intéressent pas moins les peintres que les types humains. Frappés par l'immensité du désert, des artistes comme FROMENTIN, GUILLAUMET ou TOURNEMINE cherchent à rendre compte de la sensation d'infini qui s'en dégage. L'esprit d'observation, le désir de rendre compte et de témoigner des choses vues comme des phénomènes atmosphériques et lumineux entraînent ces artistes à privilégier le reportage par rapport à l'émotion.

« Le beau n'est pas propre à une race privilégiée, j'ai émis dans le monde artistique l'idée de l'ubiquité du beau. Toute race a sa beauté qui diffère de celle des autres races. Le plus beau Nègre n'est pas celui qui nous ressemble le plus. » **Charles CORDIER**

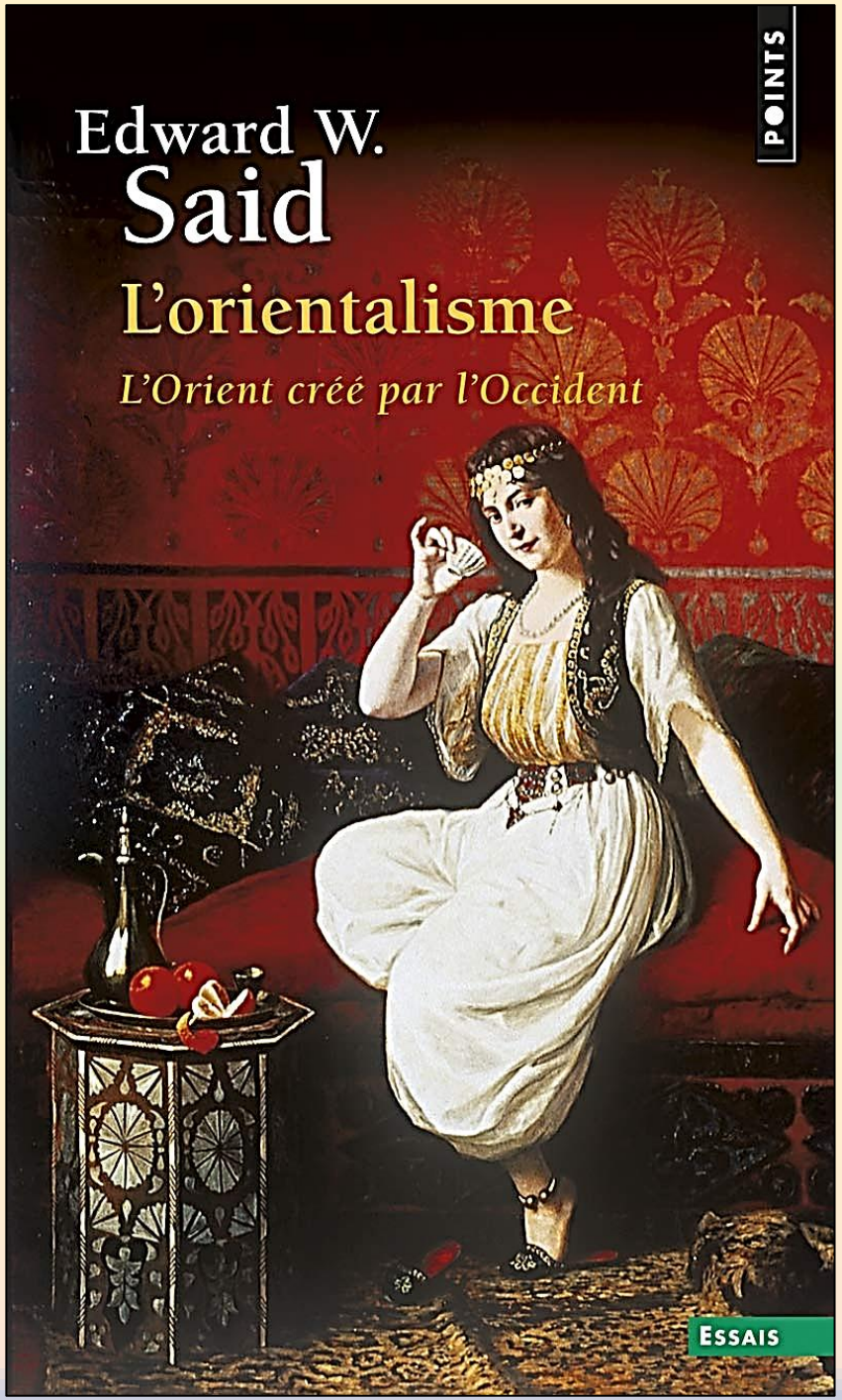
— Charles Cordier,



Charles CORDIER : Négre du SOUDAN , 1856/1857, Bronze, onyx, porphyre, 96 x 66

Charles Cordier vers 1860, photographie anonyme, coll. Étienne Moreau-Nélaton, Paris, BnF.

Charles CORDIER : La Juive d'Alger (1862), New York, Metropolitan Museum of Art

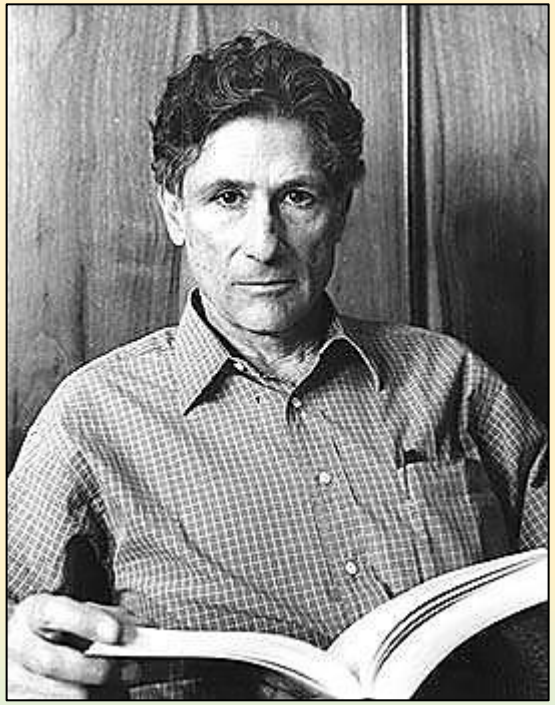


D'Eschyle à Kissinger, de Marx à Barrès, l'Occident a tenu un discours sur l'Orient. Mais, puisque « l'Orient » n'existe pas, d'où vient ce discours et comment expliquer son étonnante stabilité à travers les âges et les idéologies? « L'Orient » est une création de l'Occident, son double, son contraire, l'incarnation de ses craintes et de son sentiment de supériorité tout à la fois, la chair d'un corps dont il ne voudrait être que l'esprit.

À étudier l'orientalisme, présent en politique et en littérature, dans les récits de voyage et dans la science, on apprend donc peu de choses sur l'Orient, et beaucoup sur l'Occident. Le portrait que nous prétendons faire de l'Autre est, en réalité, tantôt une caricature, tantôt un complément de notre propre image.

L'idéologie orientaliste s'est échappée depuis longtemps déjà du cabinet des savants pour précéder Napoléon dans sa conquête de l'Égypte ou suivre la guerre du Liban.

C'est de ce discours qu'on trouvera ici la magistrale archéologie, augmentée de la préface que l'auteur rédigea en 2003 pour le vingt-cinquième anniversaire de la publication originale de l'ouvrage.



Edward W. Said (1935-2003)
Né à Jérusalem, émigré aux États-Unis en 1951, il a été professeur de littérature comparée à l'université de Columbia. Il est l'auteur de plus de vingt livres, traduits dans une trentaine de langues, dont
<u>Des intellectuels et du pouvoir</u>,
paru au Seuil.

Père de l'orientalisme : DECAMPS* (1803-1860, 57 ans)

Pour la première fois, le public découvre l'Orient du quotidien au travers d'œuvres sincères et vraisemblables issues du voyage d'un peintre. Les œuvres de Decamps, notamment sa *Patrouille turque*, ses sujets et ses forts contrastes d'ombres et de lumière l'imposent d'emblée et pour longtemps comme la référence incontournable en matière d'orientalisme. *« Délicieuses images d'un monde que le romantisme avait entrevu à travers les splendeurs de l'Itinéraire, et que la violence de Decamps enfonce au cœur de la peinture française. L'Orient sera désormais une des belles obsessions de nos maîtres »* constate Henri Focillon.**

Th. Gautier rapproche le rôle de Decamps, découvreur de l'Orient de celui de J.J. Rousseau, découvreur de la nature : « Au XIXé s., M. Decamps a découvert l'Orient. L'on peut dire qu'avant lui ces splendides contrées, bien-aimées du soleil, n'existaient pas pour l'art ».

Maxime Du Camp constate l'influence considérable de Decamps sur les peintres, tel un « Christophe Colomb de l'Orient ». Cette influence évidente sur les *Convulsionnaires de Tanger* de Delacroix est également manifeste sur l'œuvre de FROMENTIN, GÉRÔME, et la plupart des orientalistes.

« En dépit de l'abondance de la production exotique, l'œuvre de Decamps reste, jusqu'à une période avancée, la référence incontournable. Du moins est-ce la plus facile et elle rejoint en popularité celle des Mille et Une Nuits. Cette impression n'est pas réservée aux peintres » **analyse Christine Peltre***.**

C'est encore l'exemple de Decamps qui, telle une évidence, vient à l'esprit de Le Corbusier lorsqu'il découvre l'Orient à Constantinople.

Decamps rend la Bible à l'Orient

Dans l'histoire de la peinture religieuse, les sujets bibliques ont toujours été représentés dans des paysages occidentaux de proximité, paysages toscans pour la peinture florentine, paysages du nord pour les peintures flamande et hollandaise. Avec la peinture classique, le paysage d'Italie devient la référence suprême, fût-il extrêmement stylisé. La Terre sainte était paradoxalement dissociée de l'Orient, alors inconnu des peintres.

Fort de sa reconnaissance d'initiateur de l'orientalisme, Decamps rend la Bible à l'Orient. Il parvient ainsi à mener de front une double ambition, celle du peintre d'histoire qu'il veut faire reconnaître et celle du peintre orientaliste que tout le monde salue avec enthousiasme. Ses sujets religieux sont peints dans des paysages d'Orient sévères et grandioses, souvent éblouis de lumière. WIKIPEDIA

***Decamps révèle l'orientalisme au Salon de 1831 et s'impose comme la référence incontournable**

**** Henri Focillon (1881, Saulieu, Côte d'Or-1943 à New Haven, Connecticut – USA) est la figure tutélaire de l'art, auteur de Vie des formes et Eloge de la main. *****

*****Christine PELTRE,1951, Historienne d'art, spécialiste de l'orientalisme, agrégée de Lettres classiques, professeur d'Histoire de l'art contemporain à Strasbourg…**

***Eugene DISDEN Alexandre Gabriel Decamps*, photographie**

Alexandre-Gabriel Decamps, né à Paris le 3 mars 1803 et mort à Fontainebleau le 22 août 1860, est un peintre et graveur français, l'une des grandes figures du l'orientalisme.
Une partie importante de son œuvre est conservée au musée du Louvre-Paris, au musée Condé de Chantilly et à la Wallace Collection de Londres.

Alexandre-Gabriel DECAMPS *: La patrouille turque,* 800 × 510, Wallace collection Londres

La peinture de la patrouille turque, de l'artiste Alexandre Gabriel DECAMPS, est une œuvre qui se démarque pour son style artistique réaliste et détaillé. La composition de l'œuvre est très intéressante, car elle montre un groupe de soldats turcs dans un paysage du désert, avec beaucoup de détails dans les vêtements, les armes et les gestes des personnages.

La couleur est un autre aspect de premier plan de cette œuvre, car l'artiste utilise une palette de tons terribles et chauds pour donner vie à la scène. L'utilisation de la lumière et de l'ombre est également très réussie, créant un effet de profondeur et un réalisme sur le travail.

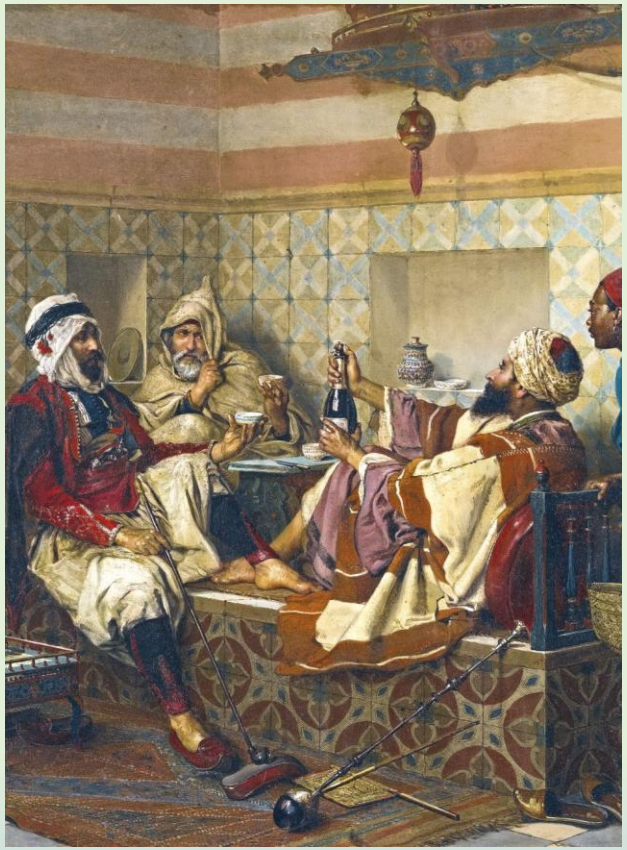
L'histoire derrière la peinture est très intéressante, car Alexandre Gabriel Decamps s'est rendu au Moyen-Orient au XIXe siècle et a été inspiré par la culture et les coutumes de la région pour créer cette œuvre.

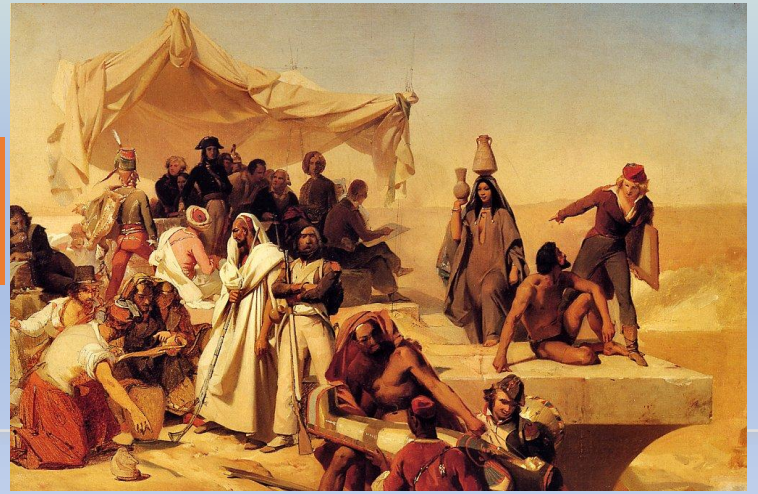
De plus, la peinture était très populaire à son époque et a été exposée dans plusieurs expositions internationales.

L'un des aspects les moins connus de la patrouille turque est que le travail a été critiqué par certains experts en son temps, qui le considérait trop exotique et orientaliste. Cependant, aujourd'hui, l'œuvre est évaluée à sa qualité artistique et à sa capacité à transporter le spectateur vers un moment et un lieu lointain.

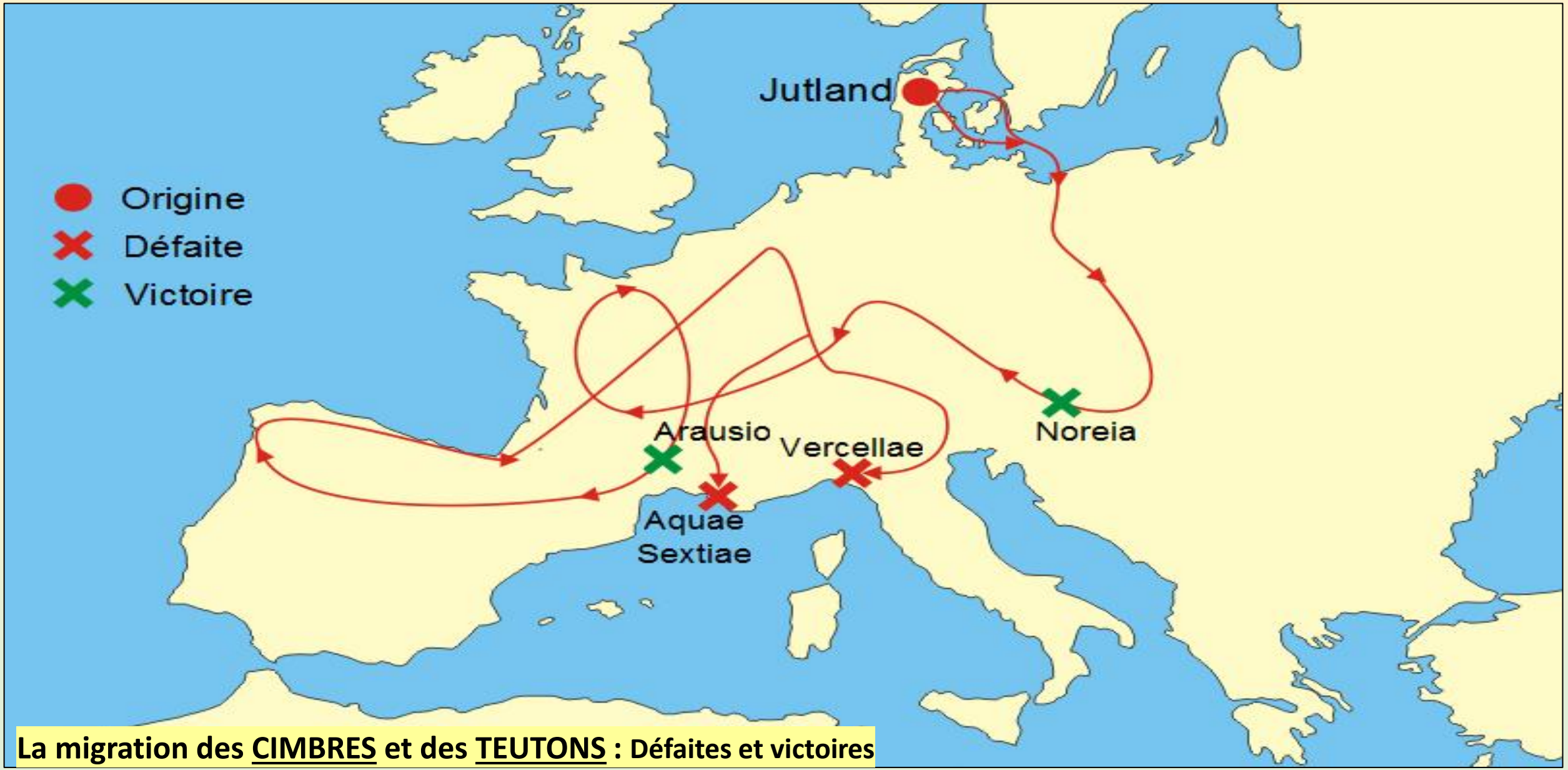
En résumé, la patrouille turque est une œuvre d'art qui se distingue par son style réaliste, sa composition détaillée, sa palette de couleurs chaudes et son histoire intéressante. C'est une œuvre qui mérite d'être admirée et appréciée pour sa qualité artistique et sa capacité à nous transporter vers un autre moment et un autre lieu.

KUADROS



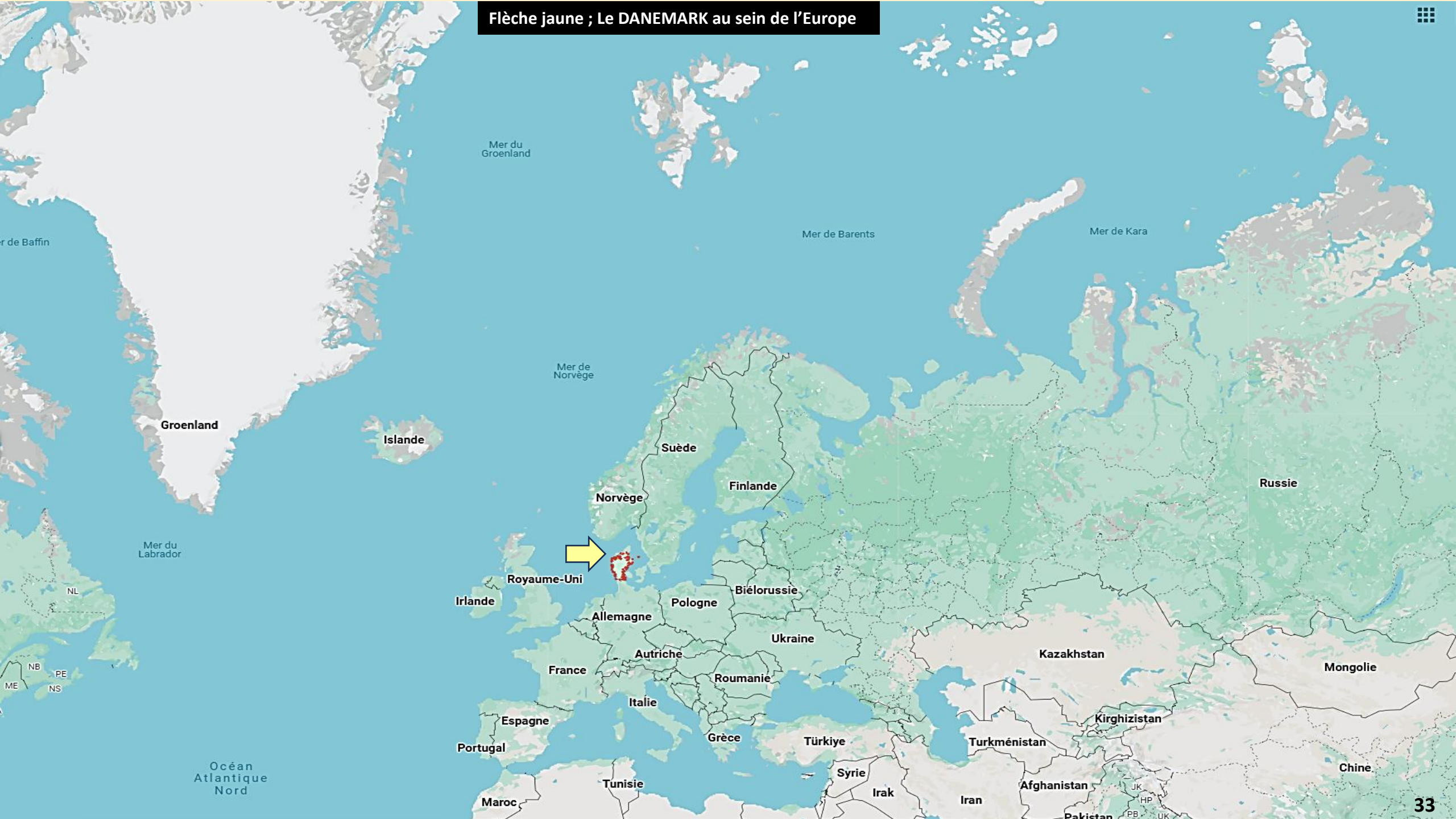


La peinture orientaliste aborde des thèmes tournant autour de l'orientalisme. L'intérêt de l'Occident pour l'orientalisme est apparu au courant du XVIIIe siècle, mais c'est surtout au XIXe siècle que l'attrait pour les thèmes orientaux va connaître son apogée. En revanche, au XXe siècle les thèmes orientalistes vont peu à peu disparaître et d'une certaine manière on peut considérer que l'indépendance de l'Algérie en 1962 a marqué la fin de cette peinture en France



La migration des CIMBRES et des TEUTONS : Défaites et victoires

Noreia : actuelle Autriche - Arausio : nom latin de la ville d'Orange qui fut bâtie au sein de la tribu gauloise des Tricastini *Aquae Sextiae : Aix en Provence.* On dit que chaque rue d'Aix-en-Provence mène à une fontaine d'où le juste surnom de "cité aux mille fontaines". *Aquae Sextiae* (les eaux de Sextius). Caius Sextius Calvinus est un homme politique romain connu pour être le fondateur de la ville, à laquelle il a laissé son nom.


Flèche jaune ; Le DANEMARK au sein de l'Europe
Mer du Groenland
Mer de Barents
Mer de Kara
Mer de Norvège
Mer du Labrador
Océan Atlantique Nord
Groenland
Islande
Suède
Finlande
Norvège
Russie
Royaume-Uni
Irlande
Biélorussie
Pologne
Allemagne
Ukraine
Autriche
France
Roumanie
Italie
Espagne
Portugal
Grèce
Türkiye
Kazakhstan
Mongolie
Kirghizistan
Turkménistan
Chine
Syrie
Irak
Iran
Afghanistan
Tunisie
Maroc
NL
NB
PE
NS
ME

GUERRES CONTRE LES CIMBRES ET LES TEUTONS (-113 -101 AV. JC.)

Les Cimbres, les Teutons et d'autres peuples germaniques entament, au IIe siècle av. J.-C., une migration massive qui bouleverse l'équilibre géopolitique de l'Europe antique. Originaires des régions situées autour de la mer du Nord, ces peuples sont poussés à l'exode par une combinaison de facteurs, parmi lesquels des catastrophes naturelles, telles que des inondations ou des raz-de-marée, et une surpopulation croissante. Ces pressions les contraignent à chercher de nouveaux territoires pour s'établir, les entraînant dans une errance à travers l'Europe centrale et méridionale.

Leur quête les mène au sud, où ils se heurtent d'abord à des peuples locaux tels que les Scordiques et les Taurisques, qu'ils battent successivement, démontrant leur redoutable puissance militaire. Ces victoires ouvrent la voie à leur arrivée dans les territoires proches de Rome, notamment en Norique, région habitée par les Taurisques, alliés de la République romaine. Incapables de résister seuls, ces derniers appellent Rome à l'aide, déclenchant une confrontation directe avec les envahisseurs germaniques.

Ce contact marque l'un des premiers grands conflits entre Rome et les tribus germaniques. Les Cimbres et les Teutons, peu impressionnés par la réputation militaire romaine, infligent à Rome une série de défaites retentissantes, révélant les limites des légions face à un ennemi aussi imprévisible. Ces guerres, entamées à Noreia en -113, resteront gravées dans l'histoire comme l'un des premiers chocs culturels et militaires entre le monde méditerranéen et les populations germaniques.

Les grandes batailles

La bataille de Noreia (-113 av. J.-C.) : marque la première confrontation entre les forces de la République romaine et les tribus germaniques migrantes, les Cimbres et les Teutons. Cet affrontement, qui se solde par une défaite humiliante pour Rome, met en lumière l'incapacité des légions à s'adapter aux tactiques et à la puissance de ces nouveaux adversaires. Face à l'arrivée des Cimbres et des Teutons dans le Norique, région habitée par les alliés romains Taurisques, le consul Gnaeus Papirius Carbo mobilise ses légions et prend position près d'Aquilée*. Il exige que les Germains quittent le territoire des Taurisques, ce à quoi les Cimbres accèdent, probablement impressionnés par la puissance supposée de Rome. Cependant, Carbo ne se contente pas de cette reddition pacifique. Préparant une embuscade, il envoie des guides pour détourner les tribus germaniques vers un piège tendu par ses légions. Mais les Germains, alertés par leurs éclaireurs ou des guides déloyaux, éventent le stratagème romain. La bataille qui s'ensuit à Noreia tourne rapidement au désastre pour les Romains. Surpris, les soldats ne parviennent pas à former leurs lignes de bataille habituelles et sont submergés par l'assaut brutal des Germains. La déroute est totale, et seule une tempête soudaine empêche les Cimbres et les Teutons de poursuivre leur victoire.

* Aquilée, en italien Aquileia, en frioulan Aquilee, est une commune d'un peu plus de 3 000 habitants de la province d'Udine, dans la région autonome du Frioul-Vénétie.

Conséquences

Bien que les Cimbres et les Teutons quittent le Norique après leur victoire, sans envahir directement l'Italie, la bataille de Noreia expose les faiblesses de l'armée romaine face à ces ennemis imprévisibles. Cette défaite marque un tournant : elle alerte Rome sur la nécessité de revoir ses stratégies face aux tribus germaniques et amorce une série de confrontations sanglantes qui s'étaleront sur plus d'une décennie.

Néanmoins, pour les Cimbres et les Teutons, la victoire à Noreia n'est qu'une étape dans leur longue migration. Plutôt que d'attaquer immédiatement la péninsule italienne, ils tournent leur attention vers la Gaule, offrant un répit temporaire à Rome mais laissant planer une menace persistante.

La bataille d'ARAUSIO (ORANGE) (-105 av. J.-C.)

La bataille d'Arausio constitue l'une des pires défaites militaires de l'histoire de Rome, comparable en ampleur à la débâcle de Cannes en -216 av. J.C. Ce désastre, survenu près de la ville d'Arausio (aujourd'hui Orange, en France), illustre les divisions internes de la République romaine, autant que la puissance des Cimbres et de leurs alliés. Après leur victoire à Noreia en -113 av. J.-C., les Cimbres, alliés aux Teutons et aux Tigurins, poursuivent leur migration à travers la Gaule, infligeant plusieurs défaites aux Romains, notamment à la bataille d'Agen en -107 av. J.-C. Inquiets d'une possible invasion de l'Italie, les Romains envoient deux armées pour contrer cette menace :

- **Mallius Maximus, consul en charge de la défense, mène une armée depuis Rome.**
- **Servilius Caepio, proconsul, commande une armée déjà déployée dans la région.**

Cependant, une profonde rivalité oppose les deux commandants. Caepio, un noble issu d'une ancienne famille patricienne, refuse de coopérer avec Mallius, un homo novus (homme nouveau) d'origine modeste.

Déroulement

Le 6 octobre -105 av. J.-C., les deux armées romaines, mal coordonnées, campent sur des positions séparées le long du Rhône. Les Cimbres, profitant de cette division, attaquent : **Destruction de l'armée de Caepio** (les forces germaniques lancent une attaque massive contre le camp de Caepio, infligeant une défaite rapide et sanglante. **Massacre de l'armée de Mallius** (une fois l'armée de Caepio anéantie, les Cimbres se tournent vers celle de Mallius, désormais isolée.

Les pertes romaines sont alors colossales : selon les sources antiques, plus de 80 000 soldats et 40 000 auxiliaires sont tués. Cette défaite dépasse même celle de Cannes en termes de pertes humaines.

Conséquences

•**Effondrement de la défense romaine** : Cette débâcle ouvre un passage direct vers l'Italie pour les tribus germaniques. Cependant, les Cimbres et leurs alliés choisissent de se diriger temporairement vers l'Espagne, retardant ainsi l'invasion.

•**Crise politique à Rome** : La bataille exacerbe les tensions internes de la République. Servilius Caepio est tenu responsable de la défaite en raison de son refus de coopérer avec Mallius. Il est jugé, condamné, et ses biens sont confisqués.

•**Montée de Caius Marius** : La défaite d'Arausio convainc le Sénat de confier le commandement militaire à **Caius Marius**, un général expérimenté, qui réformera l'armée.

A-G DECAMPS : La défaite des Cimbres ou le général romain Marius défait les Cimbres dans la plaine de Provence

La bataille d'Aix (Aquae Sextiae) : -102 av. J.-C.

La bataille d'Aix, également appelée bataille d'Aquae Sextiae, marque un tournant dans les guerres contre les Cimbres et les Teutons. Menée par le consul Caius Marius, cette confrontation se solde par une victoire décisive pour Rome, mettant un terme à la menace des Teutons et des Ambrons.

Contexte

Après la défaite d'Arausio en -105 av. J.-C., Rome confie le commandement à Caius Marius, élu consul à plusieurs reprises malgré la tradition républicaine. En -102, alors que les Cimbres et les Teutons se préparent à envahir l'Italie en passant par les Alpes, Marius décide de frapper en premier pour protéger la péninsule. Il prend position près de Aquae Sextiae (actuelle Aix-en-Provence), une région stratégique du sud de la Gaule.

Déroulement

1.Choix du terrain : Marius installe son camp sur une colline, une position stratégique lui permettant de contrôler les mouvements ennemis et d'attirer les Teutons dans une situation désavantageuse.

2.Provocation des Teutons : Pendant plusieurs jours, les Teutons, confiants en leur supériorité, harcèlent le camp romain en criant des insultes. Marius attend patiemment le moment idéal pour frapper.

3.L'embuscade : Alors que les Ambrons, avant-garde des Teutons, attaquent le camp romain, Marius libère une force cachée de 4 000 hommes. Cette attaque surprise frappe l'arrière des Teutons, semant confusion et chaos. L'infanterie romaine, bien disciplinée, descend aussitôt de la colline pour affronter frontalement les ennemis. Les Ambrons et Teutons, encerclés, sont anéantis.

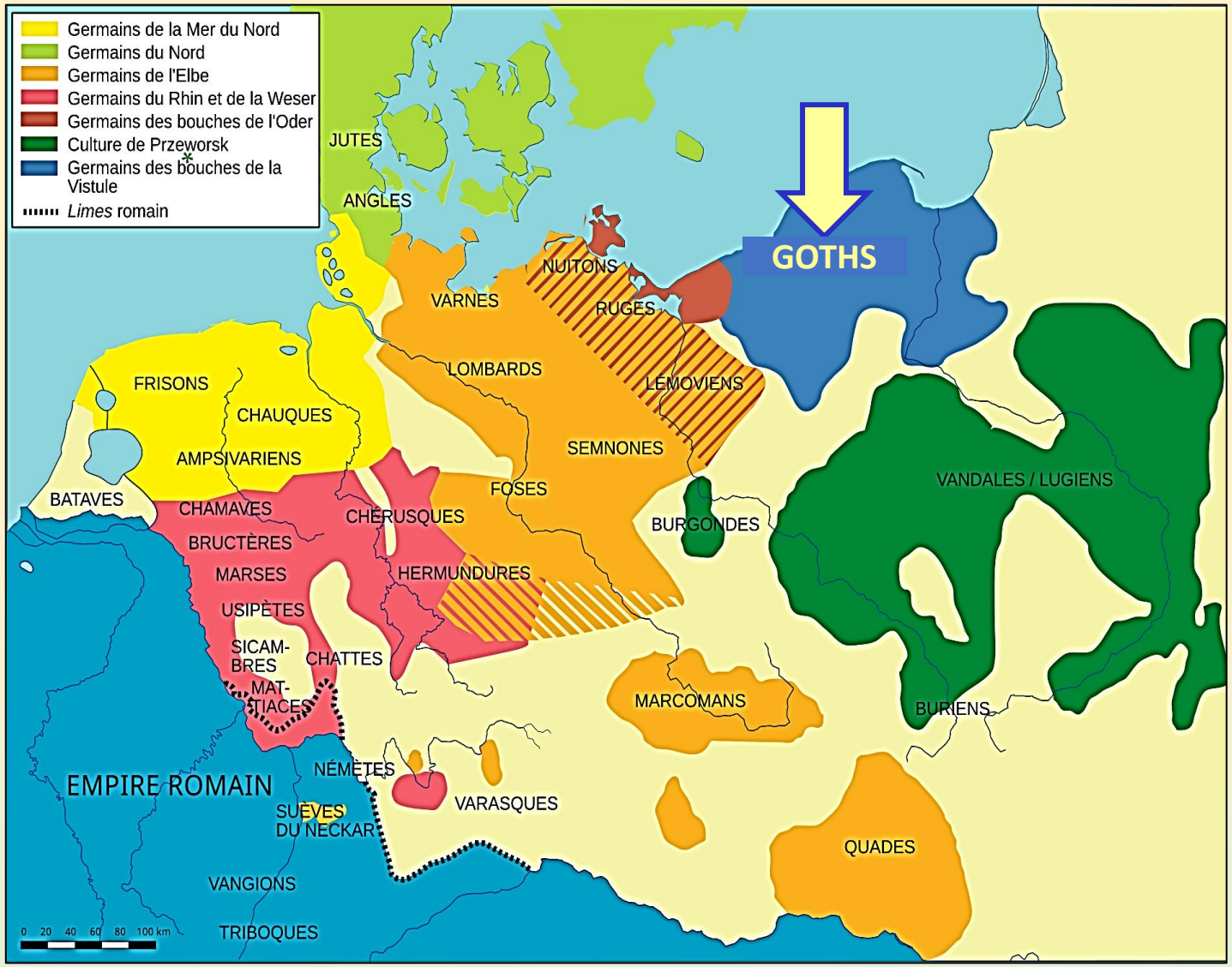
4.Massacre final : La bataille se transforme en une débâcle pour les Germains. Selon les sources romaines, 90 000 Teutons sont tués et 20 000 sont capturés.

Conséquences

Victoire stratégique (La destruction des Teutons élimine une partie i de la menace germanique. La route vers l'Italie est sécurisée). Prestige de Caius Marius (La victoire d'Aix renforce le prestige de Marius. Elle marque une étape clé dans sa carrière militaire et politique. Héroïsme germanique : Le comportement des femmes teutones, qui préfèrent se suicider plutôt que d'être capturées, alimente les récits héroïques et inspire les légendes romaines sur le courage germanique.

François Joseph HEIM : Défaite des Cimbri et des Teutons (C. 157-86 av. JC., non daté), Musée des beaux arts de LYON

LES GOTHS : Wisigoths et Ostrogoths



Les Wisigoths et les Ostrogoths étaient deux branches principales du peuple goth (Carte ci-contre), un groupe germanique qui joua un rôle important dans l'histoire de l'Europe pendant la période de la fin de l'Empire romain. Bien qu'ils partageassent des origines communes, ils se sont séparés et ont développé des histoires et des cultures distinctes.

Origines et séparation

Les Goths étaient originaires d'Europe de l'Est, et au IIIe siècle, ils se sont divisés en deux groupes principaux : les Wisigoths (« Goths de l'Ouest ») et les Ostrogoths (« Goths de l'Est »). Cette séparation géographique a conduit à des différences dans leur histoire et leur mode de vie. Les Wisigoths se sont installés plus à l'ouest, principalement dans la région de la mer Noire, tandis que les Ostrogoths sont restés plus à l'est, dans ce qui est aujourd'hui l'Ukraine et la Russie occidentale.

Les principaux peuples barbares
A la fin du Ve siècle
Angles
Saxons
Jutes
Les Hérules s'installent sur le Danube
sur le territoire abandonné par les Ostrogoths en 488.
Slaves
Le royaume Francs de Tournai va conquérir
les territoires gaulois jusqu'à la loire.
Les wisigoths battus par clovis à Vouillé
s'installent en Espagne pour récréer
un nouveau royaume.
Clovis élimine ensuite les autres
royaumes francs pour n'en faire qu'un.
Francs
Hérules
Burgondes
Lombards
Gépides
(Dacie)
Royaume
d'Odoacre (476)
puis royaume
Ostrogoth (488)
Les ostrogoths pénètrent en Italie
en 488 à la demande de l'empereur
Zenon et éliminent le royaume d'Odoacre en 493.
Suèves
Ostrogoths
Wisigoths
Le roi des Skires détruit le royaume Hérule,
puis dépose le dernier empereur romain
d'occident en 476 (Le royaume d'Odoacre
est fondé sur les vestiges de l'empire
romain d'occident).
Alains
Vandales
EMPIRE ROMAIN D'ORIENT

Les WISIGOTHS

Les Wisigoths ont été parmi les premiers groupes barbares à entrer en contact avec l'Empire romain. Après avoir été poussés vers l'ouest par les invasions des Huns au IVe siècle, ils ont traversé le Danube et pénétré en territoire romain. En 378, ils ont infligé une défaite majeure aux Romains lors de la bataille d'Andrinople. En 410, sous la direction de leur roi Alaric, les Wisigoths ont même pris Rome, un événement marquant dans la chute de l'Empire romain d'Occident.

Après avoir erré dans diverses régions, les Wisigoths ont fondé un royaume dans le sud de la Gaule (France actuelle) et en Hispanie (Espagne actuelle). Leur royaume, avec Toulouse comme première capitale, est devenu l'un des royaumes barbares les plus influents d'Europe occidentale après la chute de Rome en 476. Cependant, en 711, il fut conquis par les Arabes.

Les OSTROGOTHS

Les Ostrogoths, quant à eux, sont restés sous la domination des Huns jusqu'à la mort d'Attila en 453, après quoi ils ont pu retrouver leur indépendance.

Sous le leadership de leur roi Théodoric le Grand, ils se sont installés en Italie et ont fondé un puissant royaume en 493, prenant le contrôle de Rome et de la majeure partie de la péninsule italienne. Théodoric a cherché à maintenir une coexistence pacifique entre les Goths et les Romains, respectant les traditions romaines tout en assurant le pouvoir gothique.

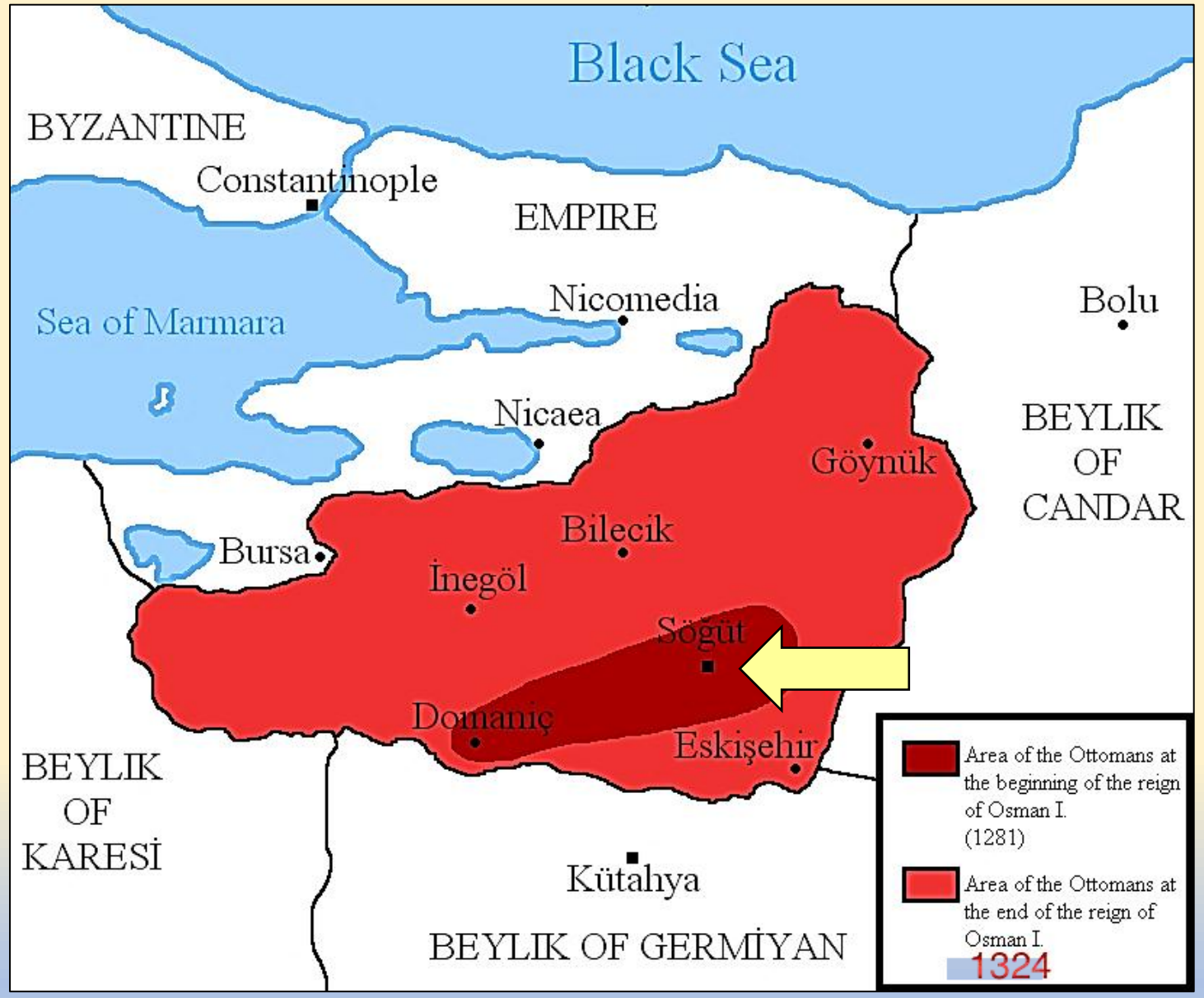
Cependant, leur royaume ne dura pas longtemps. Après la mort de Théodoric, l'Empire byzantin a lancé une série de campagnes pour reprendre l'Italie, et en 553, les Ostrogoths furent vaincus.

En résumé, les Wisigoths et les Ostrogoths étaient deux branches distinctes des Goths qui ont évolué séparément après leur séparation au IIIe siècle. Les Wisigoths ont fondé un royaume en Gaule et en Espagne, tandis que les Ostrogoths ont établi un royaume en Italie. Bien qu'ils aient partagé des origines communes, leurs destins ont été influencés par leur localisation géographique et les contextes historiques dans lesquels ils ont évolué.

L'Empire OTTOMAN, de l'essor au déclin

Le demi-millénaire ottoman reste largement un parent pauvre de l'historiographie européenne pour la période moderne. Le seul déploiement spatial et chronologique de cette civilisation, dernière expression universalisante du monde islamique, devrait pourtant attirer l'attention de quiconque souhaite réfléchir sur le développement de la notion de puissance dans l'espace méditerranéen.

Grand Rue de Pera, Constantinople 1912



Carte montrant la superficie de l'Empire ottoman* sous le règne d'Osman Ier et ses conquêtes (*au début du règne et en fin de règne).* La flèche indique la ville de Söğüt.

*** Ottoman : Vient de l'arabe utmānī dérivé de « Osman », fondateur de la dynastie ottomane, sultan de 1281 à 1326. Du turc Osman dérive l'adjectif qui donne le synonyme osmanli . La variante désuète othoman est influencée par le grec , Othomanos.**

Les ottomans ont été introduits pour la première fois en Europe depuis la Turquie (cœur de l'Empire ottoman, d'où leur nom) à la fin du XVIIIe s.. Il s'agissait généralement d'un siège (un pouf) ou d'un banc rembourré et tapissé sans accoudoirs ni dossier. Ils étaient traditionnellement garnis de coussins et constituaient la pièce principale de l'assise de la maison.**

Le pouf est une coiffure* apparue au XVIII siècle en France. Créée par le coiffeur Léonard, elle est popularisée par Marie-Antoinette, qui la porte au sacre de Louis XVI.**

***** pouf : coiffure**

**** pouf : siège de salon**

Les Seldjoukides sont surtout connus pour leurs invasions et leurs batailles contre l'empire byzantin, puis pour leur rôle dans la première croisade. Ils se sont mariés avec les Perses et ont adopté une grande partie de leur culture et de leur langue.

Origines et essor de l'Empire ottoman

L'année 1453 a longtemps représenté la fin d'une époque. La mort du dernier empereur byzantin, Constantin XI, sur les remparts de Constantinople, marquait du même coup l'entrée sur la scène européenne du jeune Empire ottoman. Le retentissement immédiat de la disparition du vieil Empire romain fut certes réel, mais l'essor du pouvoir ottoman avait évidemment été perçu bien plus tôt par les puissances chrétiennes. Dès 1071, la progression des Turcs en Anatolie avait déjà connu un temps fort avec la bataille de Mantzikert, mais l'émirat ottoman – du nom d'Osman, fondateur de la dynastie – se forme surtout vers 1300, sur les décombres du pouvoir seldjoukide. L'émirat se développe sous le règne d'ORKHAN (1324-1362), qui étend et structure ce jeune État. En jouant sur la rivalité des Grecs et des Latins, les Ottomans finissent par entourer la ville de Constantinople, au point de contraindre le basileus à payer tribut, dès la fin du XIVe s.
Il revient à Mehmed II (1451-1481) de conquérir Constantinople le 29 mai 1453 pour offrir à l'autorité du sultanat une dimension universelle. La nouvelle capitale garde son nom, tout en étant connue aussi désormais sous le nom d'Istanbul.
L'expansion maritime débute en Mer Méditerranée et en Mer Noire, malgré des tensions internes : MORÉE (1458-1460), TRÉBIZONDE (1461), RHODES (1522), CHYPRE (1575) forment autant d'étapes dans l'établissement du pouvoir ottoman.
L'expansion terrestre se poursuit : SERBIE (1458-1460), HERZÉGOVINE (1470), SYRIE et ÉGYPTE (1517), IRAK (1533-1534). L'apogée des conquêtes se situe sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), qui continue d'étendre l'empire jusqu'au siège infructueux de Vienne (1529). La bataille de Lépante (1571) marque un autre coup d'arrêt, sans remettre en cause la puissance ottomane. L'Empire représente alors de loin la première puissance en Europe et en Méditerranée. Cette puissance est multiforme et héritière de plusieurs traditions. Une partie du personnel administratif, des structures et plus largement l'ambition impériale sont reprises à l'Empire byzantin. Mais, par la conquête des anciens empires serbe et bulgare, puis de l'Égypte mamelouke et des lieux saints de l'islam, l'Empire ottoman se veut aussi l'héritier d'autres traditions politiques, qui contribuent à façonner son identité singulière, à la fois turque, impériale et musulmane.

La puissance ottomane à son apogée (XVI^{e} siècle)

L'historiographie s'accorde pour reconnaître une forme d'apogée dans le long règne de Soliman le Magnifique, sultan (titre politique) et, depuis 1517, calife (autorité suprême dans le monde musulman sunnite). Au XVI^{e} siècle, la puissance ottomane s'appuie sur différents leviers. Le premier est la capacité d'adaptation d'un pouvoir centralisé aux réalités diverses d'un territoire allant de l'Égypte à la Hongrie actuelle. La loi coranique reste le fondement du droit, mais elle peut s'adapter aux réalités locales quand celles-ci touchent à des aspects ignorés par celle-ci, comme le droit minier dans les Balkans.

Tout en restant des sujets de seconde zone (zimmi) soumis à un impôt spécifique, les non musulmans (chrétiens ou juifs, notamment après l'expulsion de ces derniers d'Espagne) peuvent continuer de vivre selon leur droit : le patriarcat grec orthodoxe est reconnu à Constantinople en 1454. Dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, Mehmed II puis Bayezid II avaient d'ailleurs fait promulguer des codes de lois coutumières, qui témoignent du pragmatisme du pouvoir central. L'autorité sur les provinces reste largement négociée avec les élites locales, souvent chrétiennes, qui en retour fournissent une partie de l'administration centrale. Les pouvoirs du sultan sont immenses (réglementations, armée…) : cette autorité s'inscrit dans le paysage urbain par la stricte codification de l'architecture des mosquées, sous l'impulsion de l'architecte SINAN (1490-1588), qui distingue les édifices du sultan de ceux de fondateurs de moindre rang.

En réalité, les pouvoirs du sultan sont limités par le respect de la charia, source du droit jusqu'à la fin de l'Empire, et des droits coutumiers. Ceci rapproche son pouvoir réel de celui des souverains occidentaux. Le gouvernement (divân) est constitué par les vizirs et d'autres dignitaires, le grand-vizir étant souvent issu des régions chrétiennes de l'Empire. La volonté du sultan de contourner les grandes familles musulmanes pour créer un lien de fidélité direct avec des serviteurs déracinés se confirme dans l'institution du devshirmê. La mission du devshirmê consiste à prélever des jeunes garçons dans les provinces conquises, en particulier chrétiennes. De statut servile, coupés de leur famille et convertis à la religion musulmane, ceux-ci fournissent ensuite des agents fidèles à l'administration et au corps des janissaires. Pour leur région d'origine, ils peuvent aussi servir de relais d'influence au plus haut niveau de l'État, signe du caractère relatif de leur déracinement. Le corps des janissaires, quant à lui, représente un autre pilier de la puissance ottomane. Ces jeunes gens d'origine chrétienne forment le cœur des fantassins et le noyau opérationnel de l'armée. La marine ottomane sait aussi mobiliser des Italiens, des Français et des Grecs : le nom du corsaire Barberousse, amiral de la flotte dans les années 1530, est resté célèbre. Dans les provinces, l'autorité du sultan est assurée par l'institution du timâr. Il ne s'agit pas d'une concession territoriale comme la féodalité en Occident, mais uniquement de la concession des impôts sur un territoire. Les soldats perçoivent ainsi directement les impôts, sans passer par le sultan. Ce système, non héréditaire, connaît un essor considérable à la faveur des conquêtes. Enfin, la prospérité de l'empire ottoman au XVI^e^ siècle assure au sultan prestige et autorité. Istanbul, notamment, conserve son rôle de carrefour économique et culturel entre Orient et Occident, et entre les mondes slaves et méditerranéens. Comme capitale, elle est aussi la vitrine d'un empire multi-ethnique : dès la fin des années 1450, un grand programme architectural inscrit dans l'espace de la ville le nouvel ordre ottoman, par la conversion de la basilique Sainte-Sophie en mosquée, la construction de nouveaux marchés et palais (Topkapi) ou la revitalisation de la Mésè, artère principale et cœur des processions de la ville byzantine, devenue le Divanyolu. Entre héritage byzantin, expérimentations urbaines inspirées de l'Italie de la Renaissance et affirmation spatiale de l'autorité du calife, Constantinople synthétise au XVIE siècle les multiples visages de la puissance ottomane.

Rue de l’ISTIKLAL (indépendance) - Grand Rue de PERA (quartier d'Istanbul du district de Beyoğlu), ISTANBUL

Les XVII^{e} et XVIII^{e} siècles : déclin ou crises ?

Une des avancées majeures de la recherche récente a été de questionner le supposé déclin de l'Empire ottoman après le XVI^{e} siècle, pour y substituer l'identification d'un certain nombre de crises. Au XVII^{e} siècle, l'arrêt des conquêtes (sauf la Crète prise aux Vénitiens à partir de 1645) révèle surtout les limites du timâr : l'armée n'a plus de nouvelles concessions fiscales à se partager. Elle est désormais salariée par les pouvoirs centraux et ne vit plus sur le pays. En parallèle, le système du devshirmê s'essouffle au fil du XVII^{e} siècle. Pour le reste, les périodes de crises internes, politiques et financières (1640-1656, 1684-1699) et les limites posées à l'extension de l'Empire (échec à Vienne en 1683, paix de Karlowitz en 1699) ne doivent pas masquer la réalité d'ensemble : l'Empire ottoman demeure la première puissance du monde méditerranéen, et Istanbul la première ville d'Europe. La France, l'Angleterre, les Pays-Bas et Venise tiennent à obtenir ou renouveler des capitulations (facilités religieuses, commerciales et juridiques accordées aux Occidentaux) pour conserver leurs avantages commerciaux. Le royaume de France, pionnier dans l'établissement de relations avec l'Empire ottoman (dès 1535, premières capitulations en 1569), renouvelle ainsi ses liens en 1604 puis en 1673. La recherche de nouvelles routes commerciales ne semble pas avoir nui à la prospérité de l'Empire. Quant aux tensions internes, elles sont inhérentes à la structure de l'Empire ottoman, qui repose sur la négociation avec les dynasties locales. Le pouvoir ne s'appuie pas uniquement sur des gouverneurs qui seraient les représentants d'un pouvoir central despotique : il résulte d'une construction dialoguée avec les élites des cités. Ainsi, les janissaires s'intègrent peu à peu dans les réalités locales de l'Empire en cherchant aussi à transmettre héréditairement leur pouvoir. Réciproquement, les sociétés provinciales bénéficient de relais à Istanbul. Le système des pétitions qui peuvent être adressées au pouvoir central illustre autrement ce mode de fonctionnement.

Au début du XVIII^{e} s., la question de la réforme de l'Empire commence à émerger. Avant la « question d'Orient », peut-être existe-t-il d'abord une « question d'Occident » : celle de la supposée fascination de l'Empire ottoman pour l'Europe et sa modernité, alors que la menace russe se confirme au nord. Après plusieurs conflits tout au long du siècle, le traité de Kütchük-Kaynardja de 1774 contraint en effet le sultan à abandonner nombre de territoires à la Russie, mais aussi une bonne part de son prestige européen. Dans les années 1720, l'administration ottomane tente déjà d'assainir ses finances, tout en s'intéressant aux idées venues d'Europe par l'envoi d'observateurs dans les grandes capitales, ou encore la traduction d'ouvrages, notamment français (création d'une imprimerie en caractères arabes à Istanbul en 1727). Mais la supposée fascination pour l'Occident doit aussi être relativisée : si les tentatives de réformes du début du XVIII^{e} siècle ont pu être perçues comme la préfiguration du complexe ottoman vis-à-vis de l'Occident, il ne faut pas oublier que l'empire a aussi été capable d'une modernité autonome. La société des villes se transforme au fil du temps, sans être confrontée aux idées nouvelles de l'Occident. Loin de représenter une inéluctable période de déclin, le XVIII^{e} s. place donc plutôt l'empire à une croisée des chemins face aux questions posées par l'Europe.

La question d'Orient et le long XIXe siècle : quelle modernité pour la puissance ottomane ?

La présence de plus en plus active des Européens en Méditerranée oblige les sultans à revoir en profondeur le fonctionnement d'un Empire toujours très étendu, qui doit composer avec des réalités locales très diverses et le pouvoir des oulémas (garants de la loi coranique). Si l'on a vu que la question doit être relativisée pour le XVIIIe siècle, le rapport à la modernité occidentale devient central au XIXe siècle, alors que les crises se multiplient : expédition d'Égypte de 1798, révolte des Balkans dans les années 1820, menace égyptienne dans les années 1830… Les règnes d'Abdülhamid Ier (1774-1789) et de Selîm III (1789-1807) marquent une première étape dans les tentatives d'adaptation de l'empire au nouveau contexte géopolitique. L'armée ouvre en 1794 le temps des réformes (nizâm-i djedîd), en passant à un système de conscription sur le modèle français. Selîm III s'appuie en particulier sur un recrutement de troupes en Anatolie, face au puissant corps des janissaires finalement exterminé en 1826. Il développe également les contacts avec l'Occident, particulièrement la France, malgré la tourmente révolutionnaire et la rupture de 1798 à 1801. Il sait aussi jouer sur les rivalités entre puissances occidentales pour maintenir l'essentiel des positions turques en Méditerranée. Ces ajustements limités s'accompagnent d'un bouillonnement des provinces (Balkans, Roumanie, Égypte, Liban, Arabie). La première grande vague de réformes, initiée en 1826 sous le règne de Mahmûd II (1808-1839), résulte d'abord de la menace égyptienne, dont la prise d'autonomie vient mettre en péril l'édifice impérial. La charte de Gulhanê en 1839 fait entrer l'Empire dans l'ère des Tanzîmât, réformes portant d'abord sur l'assiette fiscale, la conscription et la justice. Ces réformes par le haut, inspirées par l'Angleterre, sont confirmées par la guerre de Crimée en 1856, où l'Empire ottoman fait face à la Russie. L'histoire a surtout retenu la proclamation de l'égalité de droits entre musulmans et non musulmans, fortement suggérée par les alliés français et britanniques. Mais l'objectif des réformes est surtout de moderniser la gouvernance de l'Empire, face à une Europe désormais vue comme un modèle à imiter. La migration du pouvoir vers des palais de style européen au nord de la Corne d'Or peut matérialiser cette forme de vassalité intellectuelle à l'égard de l'Europe. Le point d'aboutissement des Tanzîmât est la constitution de 1876, vite suspendue par le nouveau sultan Abdülhamîd, en pleine crise des Balkans et sur fond de défaite et de pertes territoriales massives face à la Russie (1878).

Le caractère spectaculaire et décisif des Tanzîmât doit cependant être discuté et replacé dans le temps long des réformes régulièrement négociées et diffusées dans l'empire tout au long de son histoire. Les villes, notamment, qui bénéficient d'une large autonomie, forment le socle des réformes du XIXe siècle, à travers de nouvelles municipalités fondées à la fois sur des traditions anciennes et une modernisation indéniable de l'économie et du paysage urbain. L'entrée de l'Empire dans la modernité à l'occidentale avait eu pour conséquence de créer un début de conscience nationale ottomane, notamment à travers la promotion des écoles d'État. Mais ces tentatives, tardives, ne résistent pas à l'affirmation des nationalismes face à un pouvoir central perçu comme dépassé.

Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, direction des Archives (pôle géographique) © Mai 2019

La Grèce obtient son indépendance au terme d'une longue guerre (1821-1829), la France s'engage à partir de 1830 en Algérie, encore province ottomane, puis en Tunisie (1881), et l'autonomie de l'Égypte est reconnue en 1840 ; elle passe sous contrôle britannique en 1882. La crise balkanique de 1876 à 1878 offre l'indépendance à la Roumanie, à la Serbie et au Monténégro. Le dépècement de l'Empire, « homme malade de l'Europe » selon le tsar Nicolas Ier, est lancé.

La fin de l'Empire ottoman

Le rétablissement d'un gouvernement autoritaire entre 1876 et 1878 sonne, en apparence, la fin des Tanzimât. Les cinquante dernières années de l'Empire correspondent à des tentatives d'enrayer un déclin de plus en plus manifeste. Les pertes territoriales et démographiques portent un coup très dur aux finances impériales. Le système politique, grippé et privé des dernières figures de sa modernisation (Âli Pacha), revient à une logique clientéliste et policière. Le règne d'Abdülhamîd (1876-1909) ne peut cependant être réduit à l'image désastreuse qui lui a été accolée, notamment du fait des massacres d'Arméniens (1894-1896) : les principaux acquis des Tanzimat sont ainsi maintenus. Mais après l'échec des tentatives pour créer une conscience ottomane au milieu du XIX^{e} siècle, l'islam fait son retour sous son règne comme marqueur identitaire. La revendication ancienne du califat devient un élément central de l'idéologie impériale : façon aussi de contrôler les aspirations nationalistes de populations musulmanes non turques, comme les Arabes ou les Kurdes. L'ouverture du chemin de fer du Hedjaz en 1908 reste ainsi un symbole de la volonté des sultans d'affirmer à la fois la modernité de l'Empire et leur autorité sur les lieux saints de l'islam. L'influence européenne, notamment à travers la dette, reste cependant massive et se fait sentir particulièrement à Istanbul, au nord de la Corne d'Or. Les puissances européennes (Russie, Angleterre, France et désormais Allemagne) font de l'Empire ottoman un champ de rivalités, à travers le soutien aux nationalismes (Arménie, Crète, Macédoine). Des oppositions internes se font jour également : le mouvement des Jeunes-Turcs cherche à partir de 1889 à libéraliser le régime. Le point culminant du mouvement est le coup de force de 1908, qui rétablit la Constitution de 1876 mais accélère aussi la décomposition de l'Empire avec l'indépendance de la Bulgarie, le rattachement de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche-Hongrie et celui de la Crète à la Grèce (1909). Le départ d'Abdülhamid marque l'affaiblissement décisif du sultanat. Dès lors, les réformes des Jeunes-Turcs, inspirées par la centralisation et la rationalité à la française, marquent une forme d'apogée du mouvement, au risque de se heurter aux forces traditionnelles locales qui avaient structuré la vie de l'Empire. Il existe un lien entre l'accentuation des nationalismes et les aspirations des Jeunes-Turcs à faire une nation ottomane, alors que les minorités ont davantage de moyens de s'exprimer. Les Albanais, en particulier, piliers du régime ottoman, vivent mal les tentatives de mise au pas du pouvoir central. Les ouvertures vers la France et la Grande-Bretagne échouent, alors que les impérialismes et les tensions entre blocs se précisent : la Tripolitaine est annexée par l'Italie en 1911.

L'expérience des Jeunes-Turcs se termine en 1912. Quand la guerre éclate, l'Empire ottoman n'est plus une menace majeure mais conserve un poids militaire, une situation stratégique et une influence sur le monde musulman.

L'empire choisit logiquement l'alliance allemande contre la Russie. Entre appel au djihâd contre l'Entente (novembre 1914) et soutien militaire de l'Allemagne, la guerre est rapidement un échec, malgré le succès des Dardanelles.

Le déplacement des populations arméniennes depuis les régions frontalières russes, en avril 1915, qui fait des centaines de milliers de victimes, demeure un des épisodes les plus marquants du conflit.

Aujourd'hui encore, la notion de génocide arménien, largement reconnue au niveau international, n'est pas acceptée par le gouvernement turc, qui récuse toute intentionnalité. La guerre fournit enfin aux puissances alliées l'occasion de mener à son terme la dissolution de l'Empire. Outre le soutien apporté à la révolte arabe par les Britanniques en 1916, les accords secrets Sykes-Picot prévoient un partage des zones d'influence entre la France et la Grande-Bretagne.

La déclaration Balfour du 2 novembre 1917 sur un « foyer national juif », les promesses contradictoires faites aux Arabes sur un grand royaume arabe et l'idée d'une grande Grèce englobant des territoires d'Asie mineure complètent le tableau : l'heure est au dépècement de l'ancienne puissance ottomane.

Le projet se concrétise en partie, autour du traité de Sèvres signé le 10 août 1920 : la Grèce est censée retrouver la côte asiatique de l'Égée, la Syrie et la Palestine passent sous mandat de la France et de la Grande-Bretagne, tandis que les territoires arméniens et kurdes doivent échapper au nouveau pouvoir turc.

Il reviendra à Mustafa Kemâl (ATATURK) et à une nouvelle génération d'empêcher la réalisation de certains de ces projets en créant une Turquie nouvelle, entérinée par la fin du sultanat (novembre 1922), le traité de Lausanne (24 juillet 1923) et l'abolition du califat (mars 1924). L'Empire ottoman a vécu.

Pourtant, bien plus que sa fin sans cesse annoncée depuis le XVIe siècle, c'est la longévité exceptionnelle de cet empire qui doit interroger aujourd'hui l'historien.

Abdülhamid II, né le 21 septembre 1842 à Constantinople et mort le 10 février 1918 dans la même ville, est sultan ottoman et calife de l'islam de 1876 à sa déposition en 1909. Trente-quatrième sultan, Abdülhamid est le dernier monarque ottoman à exercer une véritable autorité sur l'empire. Wikipédia

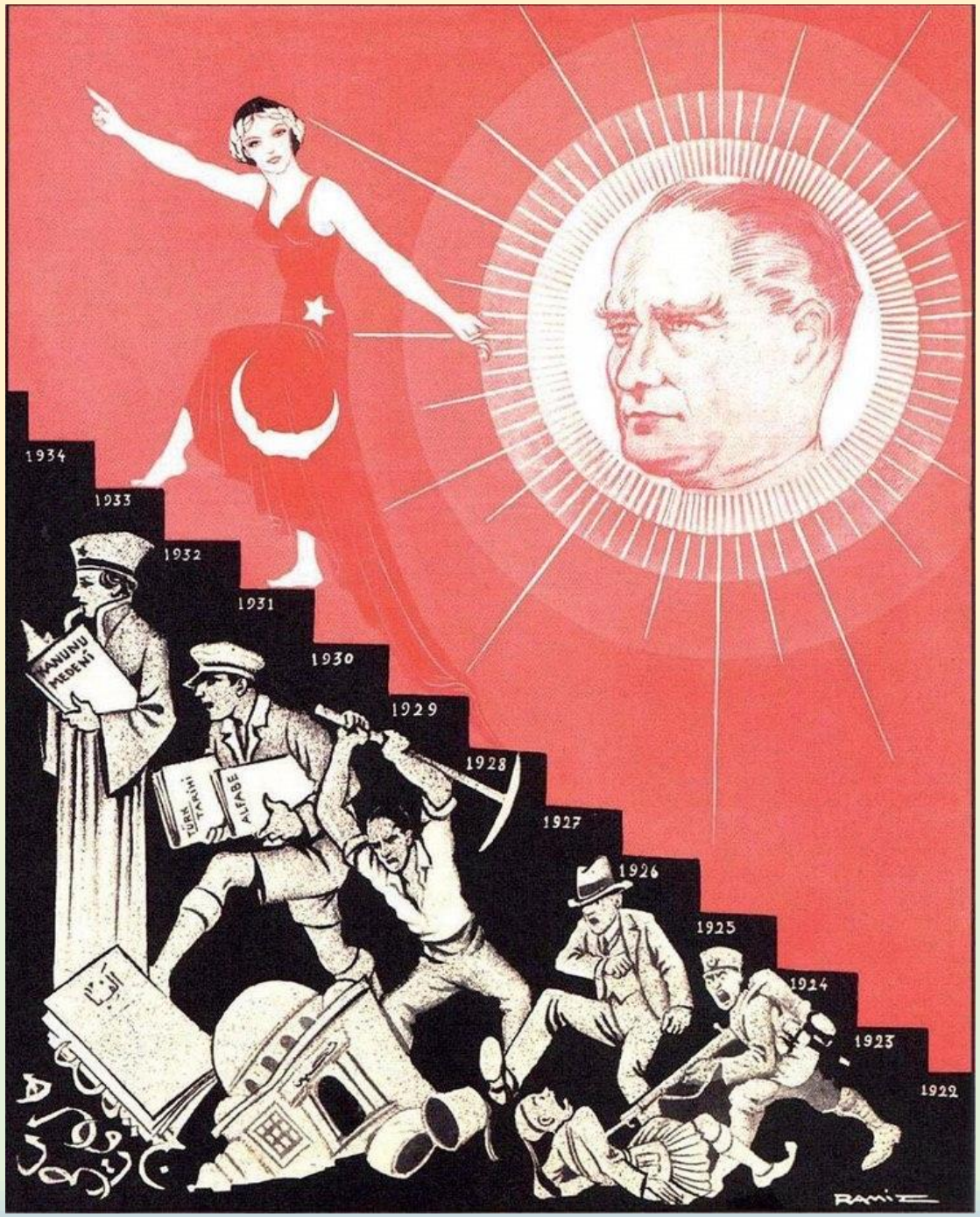


Illustration des réformes kémalistes.

De droite à gauche : La victoire sur l'invasion grecque, l'abandon du fez turc (photo infra), la fermeture des loges sectaires, l'adoption du nouvel alphabet turc, l'adoption du code civil turc.

Titre original : **Atatürk 1881 - 1919**
Sortie nationale le **09/11/2023**
Réalisé par **Mehmet Ada Öztekin**
Avec **Aras Bulut Iynemli, Songül Öden, Mehmet Günsür** **Tous publics**
Durée : **2h12.** - Genre : **Historique**

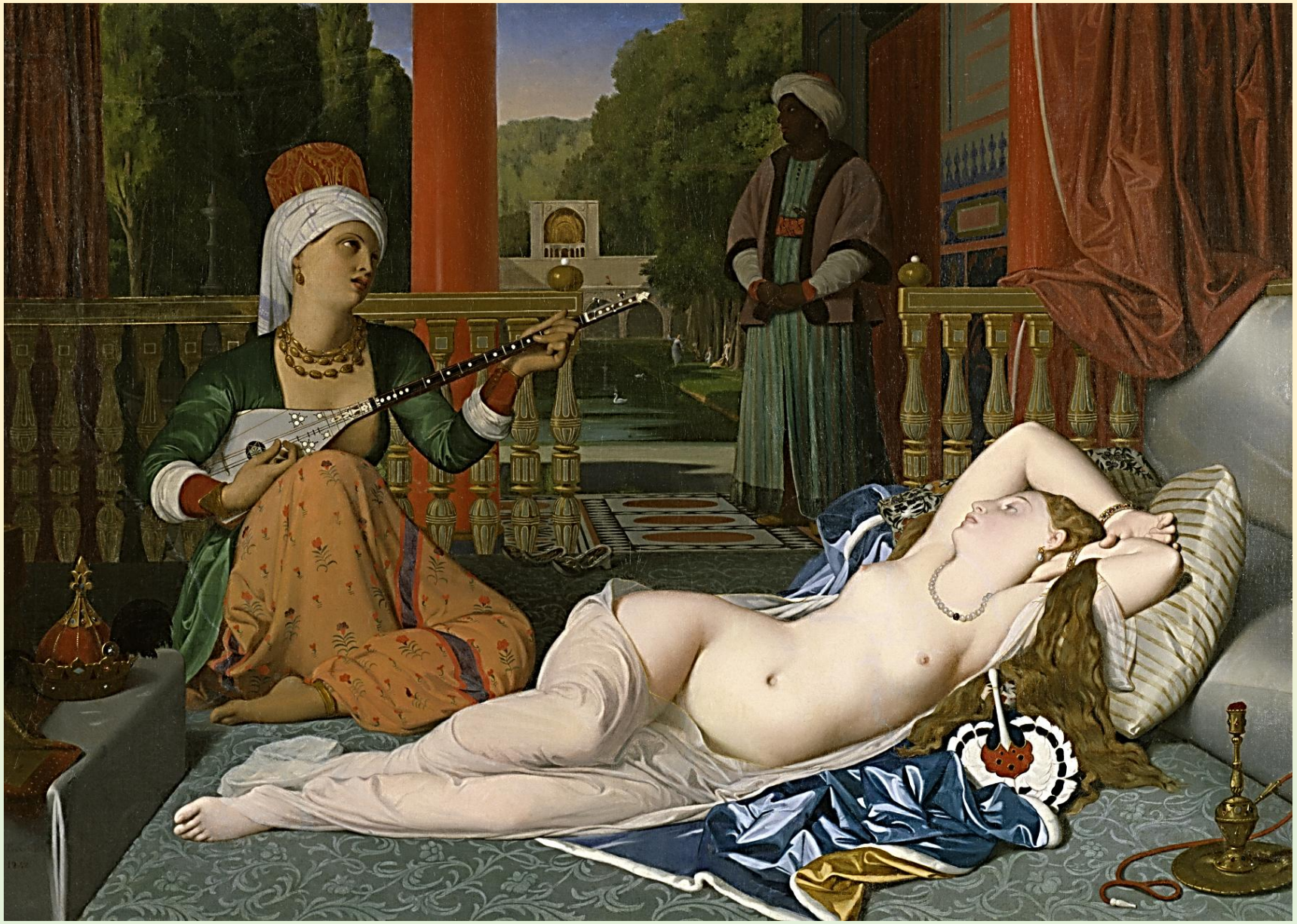
SYNOPSIS

Mustafa Kemal Atatürk est né à Thessalonique à la fin du 19e siècle. Les attaques de bandits auxquelles son père a été exposé l'ont naturellement affecté. Les affaires de son père, M. Ali Reza, se détériorent d'abord et puis sa santé. Il décède finalement après un certain temps.

Pour Mme Zübeyde, son fils est au centre du monde et rien ne doit lui arriver. Son rêve pour l'avenir de son fils est qu'il fréquente l'école du quartier et devienne un prêtre, conforme à la tradition d'une famille religieuse. La grandeur de ce rêve d'avenir que Mme Zübeyde a construit est aussi petite qu'une brindille devant le feu gigantesque qui brûle en petit Mustafa.

Mustafa Kemal, en 1905, achève son académie en tant que capitaine d'état-major. De 1905 à 1919, il sert dans diverses régions de l'Empire ottoman, de la Syrie à Tripoli, de Thessalonique à Kars. Pendant cette période ce qu'il a constaté, c'est que dans son propre pays, le gouvernement avait depuis longtemps perdu le contrôle, et que la compétence et le patriotisme étaient désormais absents.

Pour Mustafa Kemal, il ne reste plus d'autres options. Selon ses propres termes, la patrie brûle comme les bûches de son père que les bandits ont incendiées. Et quelqu'un doit faire quelque chose pour la sauver. Comme l'a dit Namur Kemal, le poignard de l'ennemi poussant le sein de la Patrie. Cependant, il est certain qu'une personne viendra qui sauvera son destin maudit.



L'Odalisque à l'esclave*

peinture de
Jean-Auguste-Dominique INGRES
pour une commande privée
de Charles Marcotte d'Argenteuil.
Le tableau est exposé au FOGG ART MUSEUM de CAMBRIDGE dans le MASSACHUSETTS (USA).
INGRES réalisa cette commande en 1842 avec la collaboration de deux de ses élèves Paul et Hippolyte Flandrin.
Une réplique est exposée au Walters Art Museum de Baltimore.

Elle se différencie de la première exécution par la présence en arrière-plan d'un jardin peint par Paul Flandrin inspiré du parc du château de Dampierre en Yvelines . WIKIPEDIA

***Dans l'Empire ottoman, esclave attachée au service des femmes du Sultan. Thème orientaliste de femme nue allongée. Le terme français désigne une concubine (non-épousée, ni mère), dans un harem en Turquie (ex Asie Mineure). En général, l'odalisque est vêtue légèrement, avec une posture lascive, empreinte de sensualité, de volupté portant et incitant à la luxure et à l'érotisme (air lascif, danse, posture lascive) comme si elle était exposée au spectateur.**

Le palais de Topkapi (*construit par Davud Aga Alaüddin à partir de 1459 et appartenant au départ à Mehmet II. IL littéralement palais de la porte des canons*) possède des passages secrets qui étaient utilisés par les sultans ottomans pour accéder aux différentes parties du palais, notamment le HAREM (photo ci-dessus). Le Trésor renferme des objets uniques, comme les trônes de sultans, leurs armures, et des pierres précieuses dont le légendaire "diamant du fabricant de cuillères", l'un des plus gros diamants taillés au monde.

Le harem (« h' rim » en arabe) *gynécée* désigne à la fois la suite de femmes (concubines ou simples « beautés ») qui entourent un personnage en exergue (ex. h'rim lâaroussa, suite de la mariée).

La fontaine de la chambre privée de Murad III (*III. Murad Has Odası*), dans le harem de Topkapi (Istanbul, Turquie)

LA PETITE BAIGNEUSE - INTÉRIEUR DE HAREM

INGRES Jean-Auguste Dominique (Louvre-Paris)

0,535 x 0,465 m avec accessoire, huile/toile

La composition de *La Petite Baigneuse – Intérieur de harem* s'organise selon trois niveaux de profondeur. Au premier plan sur la droite, une femme dénudée vue de dos, coiffée d'un foulard, se tient assise sur une sorte de lit aux draps blancs. À ses pieds, on aperçoit ses vêtements et ses chaussons épars. Au second plan apparaît un bassin de marbre rectangulaire, où une jeune fille goûte aux délices de l'eau. À l'arrière-plan, une troisième femme est couverte d'un voile transparent. Deux autres femmes la coiffent, sous le regard d'une femme noire vêtue à la turque. La lumière douce, le trait épuré, le jeu des couleurs et des courbes, suggèrent l'intimité, le plaisir du bain, et apportent un caractère discrètement érotique à la scène.

Au cours du XIX^{e} siècle, les pratiques d'hygiène comme le bain se développent. Si elles concernent d'abord évidemment une minorité issue des couches les plus aisées de la population, la prise de conscience de leur importance pour la santé publique fait lentement son chemin.

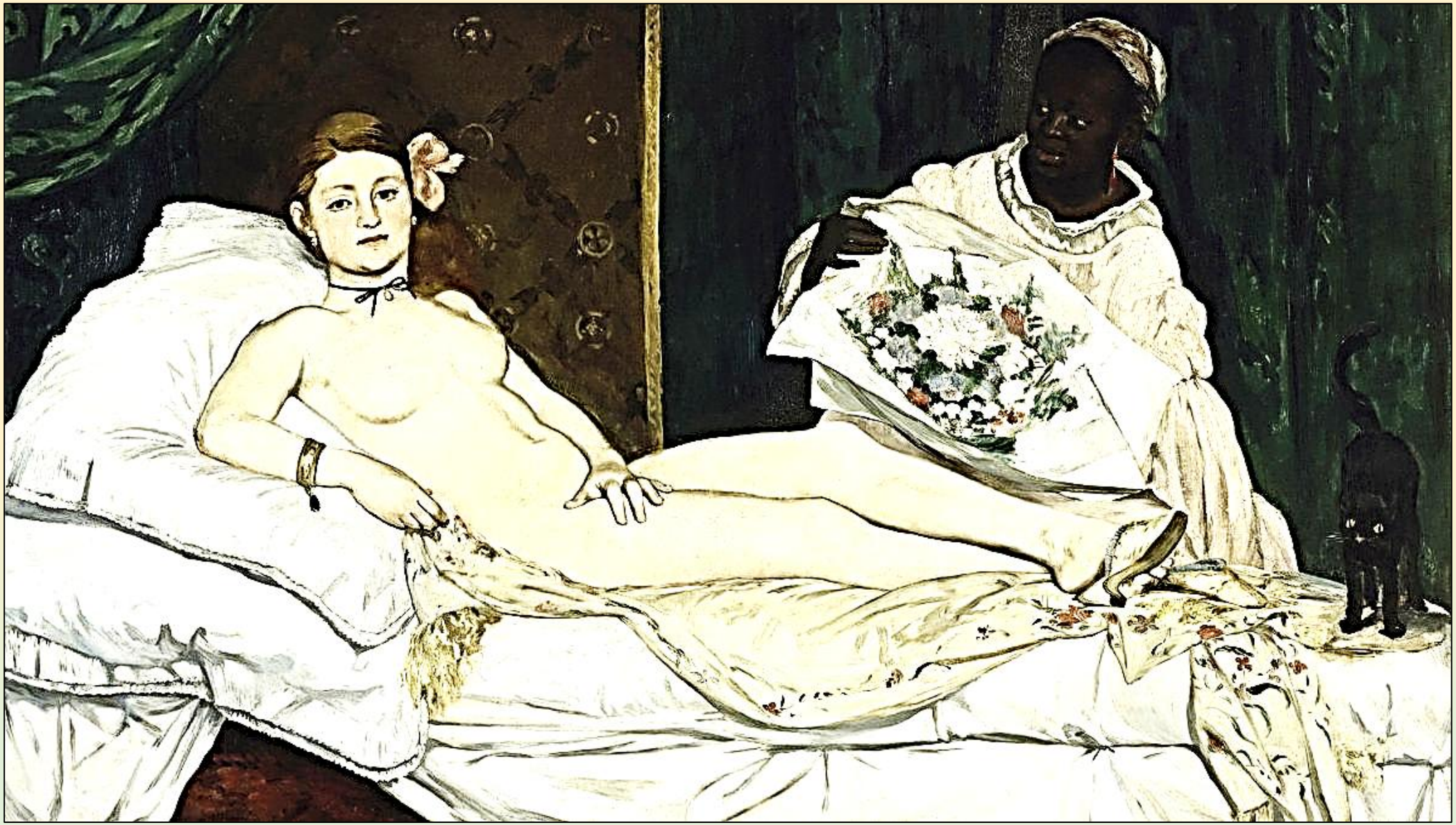
Le bain reste largement un espace privé, une activité à laquelle on s'adonne chez soi. À travers des œuvres comme *La Petite Baigneuse – Intérieur de harem* , l'orientalisme popularise aussi un imaginaire du hammam. Synonyme d'une certaine hygiène de vie, ces bains publics réels ou rêvés ainsi que la manière dont ils sont représentés contribuent aussi à façonner une autre approche du corps, de la nudité et de la propreté. Les corps nus (finalement bien occidentaux) d'INGRES, tout en ayant une certaine dimension érotique, sont ici associés à une pratique saine et propre.

L'HISTOIRE PAR L'IMAGE
NOUVEL ÉCLAIRAGE SUR L'HISTOIRE

Date de publication : Mars 2011
Auteur : Alexandre SUMPF

Le Bain turc

Peinture de Jean-Auguste-Dominique Ingres



La scandaleuse histoire de l'Olympia de Manet au Salon de 1865, Le tableau est aujourd'hui au Musée d'Orsay. Olympia, l'icône incontestée de l'art moderne.

Cette dame nue qui examine avec assurance le spectateur est-elle une Vénus qui rappelle les peintures de Rembrandt ou de Goya ? Ou n'est-elle qu'une prostituée, fille de son temps ? Une grande part de l'intrigue de ce tableau réside dans ces questions. Car Manet, qui souhaite à la fois s'inscrire dans la tradition de la grande peinture, affirme dans le même temps : "*Je peins ce que je vois*". La peinture moderne, sous son pinceau, naît de cette apparente contradiction.

MUSÉUM NAL HIST NATURELLE

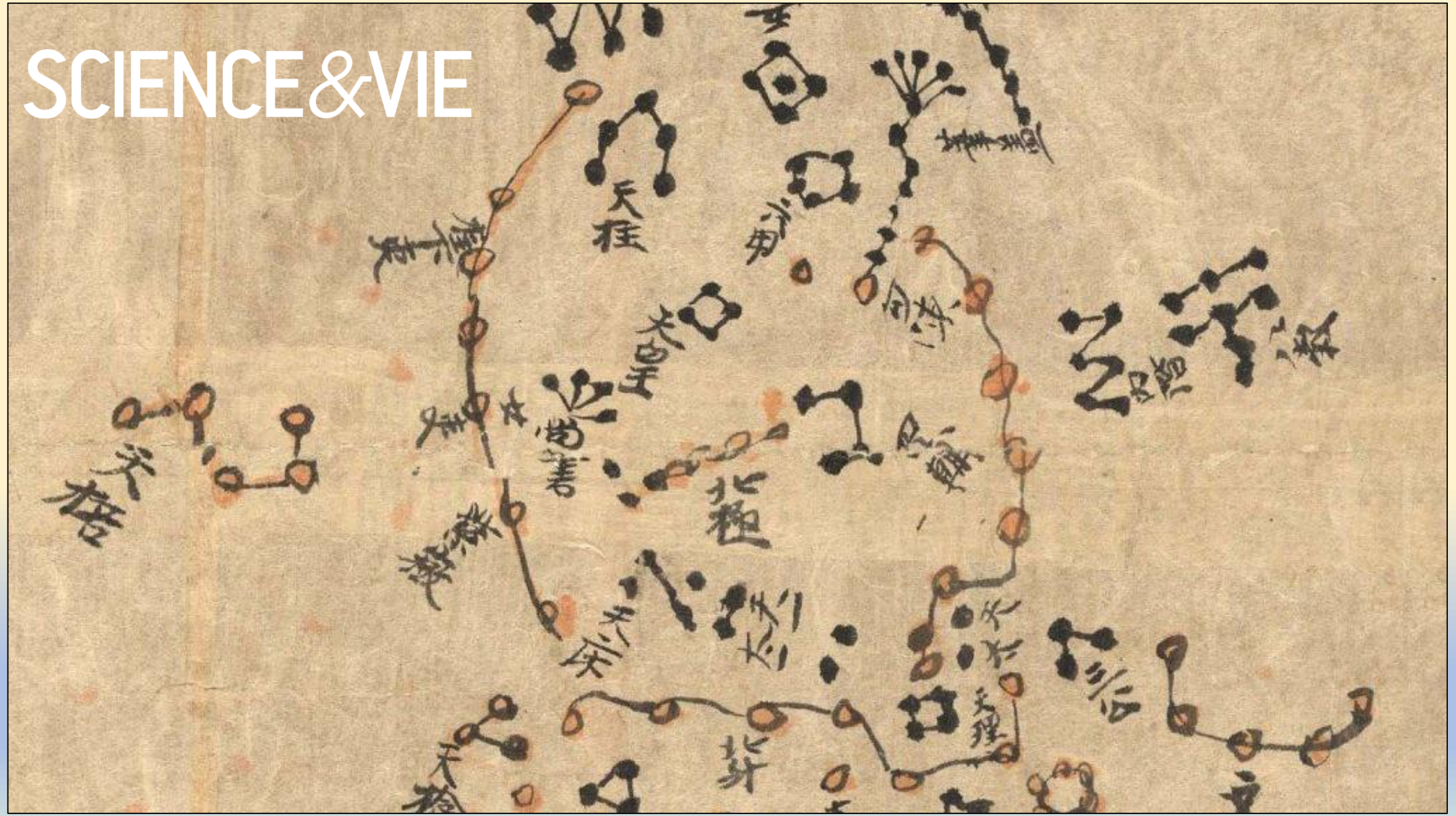
L’homme en quête perpétuelle du sublime, du divin

Les plus vieux fossiles du genre *Homo* remontent à 2,8 millions d’années, avec *Homo habilis*. De nouvelles datations situent les plus anciens *Homo sapiens sapiens il y a environ 300 000 ans. Mais l’histoire évolutive de l’homme est encore loin d’être totalement établie…**

À l’exception des preuves rares et controversées du Paléolithique moyen (il y a 300 000 à 50 000 ans), la religion date avec certitude du Paléolithique supérieur il y a environ 50 000 ans. Apparu en Afrique, l’Homme moderne va ensuite voyager et coloniser le monde… Présents dès 100 000 ans au Proche-Orient, il poursuit son périple vers l’Asie, l’Australie, puis finalement vers l’Europe il y a seulement 40 000 ans.

*** Pourquoi les appelle-t-on les Homo sapiens sapiens? Sapiens veut dire sage, mais pourquoi inscrire deux sapiens? Cela veut plutôt dire "Homo sapiens proprement dit", une sous-espèce de l'espèce sapiens. Cette sorte de répétition est courante dans la terminologie biologique.**

L'histoire d'*Homo sapiens* est caractérisée par une combinaison d'évolution biologique et culturelle, d'hybridation avec d'autres hominidés, et de migrations. © Marco, Adobe Stock

Au fil de migrations successives, Homo sapiens a démontré des facultés d’adaptation exceptionnelle. © Mr. Bolota, Adobe Stoc

La plus ancienne carte du ciel Publié le **13 mai 2010** à **15H56**

RESUME

Lascaux, le ciel des premiers hommes, est un documentaire (0h51) qui remonte au temps de la préhistoire avec une théorie mettant en relation les étoiles et les hommes, par rapport aux peintures représentées dans la grotte, comme une carte du ciel, et la naissance de l'astronomie préhistorique. Et si la grotte de Lascaux était d'abord un temple dédié aux constellations célestes ? Entre enquête policière et conte étoilé, ce film raconte la naissance de l'astronomie préhistorique.

Il y a 35 000 ans, en Europe, des tribus de chasseurs cueilleurs inventent un art fascinant, un art peuplé d'animaux surgis des profondeurs de la terre. Quelques 18 000 ans plus tard, au cœur du Périgord, ils réalisent leurs plus fabuleux chefs-d'œuvre, Lascaux, nommée également La chapelle Sixtine de la préhistoire.

Les préhistoriens ont tout imaginé au sujet de cet art pariétal, de nombreuses théories ont été avancées : Magie de la chasse, totémisme, chamanisme…, mais aucune n'a révélé le sens profond des œuvres laisses par nos ancêtres. Aujourd'hui, Chantal Jègues-Wolkiewiez, une chercheuse française indépendante, défend une nouvelle hypothèse. Pour elle, les fresques de Lascaux représentent une carte du ciel, le ciel qu'observaient il y a quelques milliers d'années les premiers peintres de l'humanité.

25 000 ans avant les débuts avérés de l'astronomie, nos ancêtres Cro-Magnon observaient déjà les mouvements complexes du Soleil, de la Lune et des principales constellations, et consignaient ce savoir astronomique sous la forme d'animaux peints dans l'obscurité des cavernes. Cette hypothèse soutenue par Chantal Jègues-Wolkiewiez est de nature à bouleverser nos conceptions sur les origines de l'art, les savoirs et des croyances des hommes préhistoriques.

La grotte, avec sa profonde obscurité, a peut-être été le premier centre d'observation du ciel. Les repères naturels offerts par les limites de son ouverture constituent en quelque sorte une lunette géante braquant son objectif vers les reliefs lointains et la lumière du jour, ou vers un morceau de ciel étoilé la nuit.

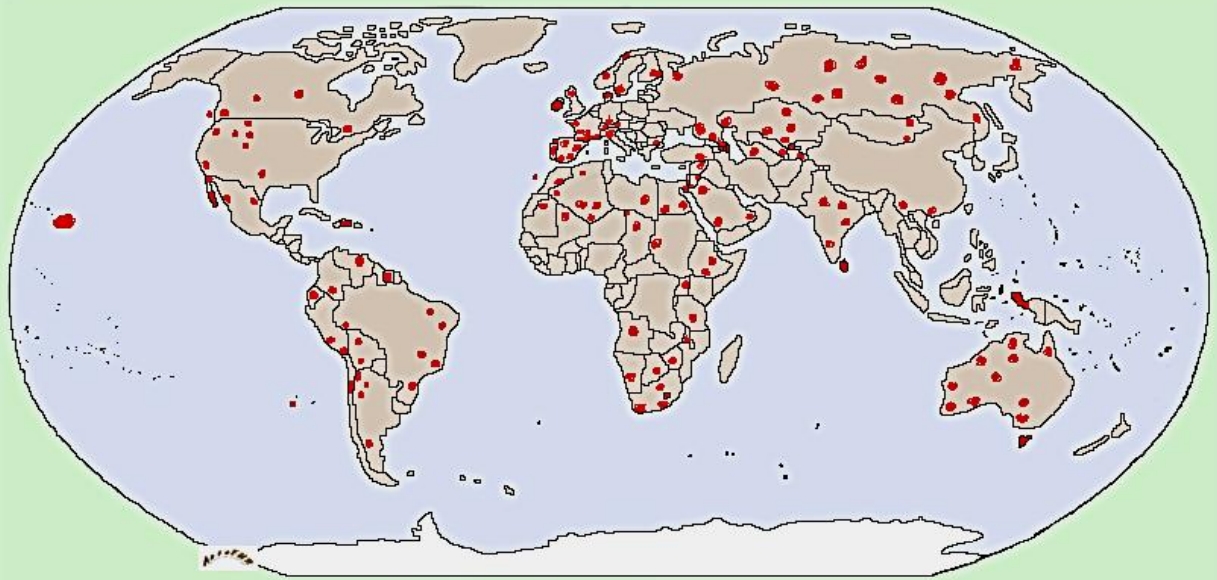
Le changement de grotte était occasionné par un changement de saison, la recherche du gibier, ou les besoins d'une cueillette nouvelle. Le retour sur un même site, si la saison était la même, permettant d'observer encore et encore le spectacle déjà vu, et amenait sans doute l'homme à se poser des questions quant à la mouvance des cieux.

En faisant revivre les gestes et les rites de nos ancêtres, en dévoilant des sites majeurs de l'art rupestre, le film propose une plongée captivante au cœur de la préhistoire. Donnant la parole aux meilleurs spécialistes pour débattre de cette nouvelle théorie, il convie le spectateur à une enquête passionnante, entre grottes, abris ornés, musées de préhistoire, laboratoires de recherche et planétariums astronomiques.

L'art rupestre à travers le monde

Selon un rapport présenté à l'UNESCO en 1984, plus de 45 millions de figures regroupées sur 70000 sites dans 160 pays ont été recensées. D'après ce rapport, l'Afrique compte 16 millions, l'Océanie 12 millions, l'Amérique 7 millions, l'Asie 6 millions et l'Europe 4 millions. Ces chiffres sont bien sûr approximatifs et largement dépassés. Dans la chaîne du Drakensberg au Lesotho, l'archéologue A. Smits a catalogué 500 grottes ornées et estimé leurs contenus à plus d'un million d'images. Par ailleurs, il a été signalé dans cette zone plus de 5000 grottes ornées. Le catalogue de Smits ne couvrirait donc que 10 % de l'existant. Le Val Camonica (Alpes italiennes) compte 76 sites totalisant environ 2000 dalles ornées avec 300 000 gravures. Cet endroit compte évidemment encore de nombreuses œuvres non répertoriées sans compter ceux que le temps a effacés. Jean Pierre Mohen évalue le nombre de figures et de signes à plus de 500 millions.

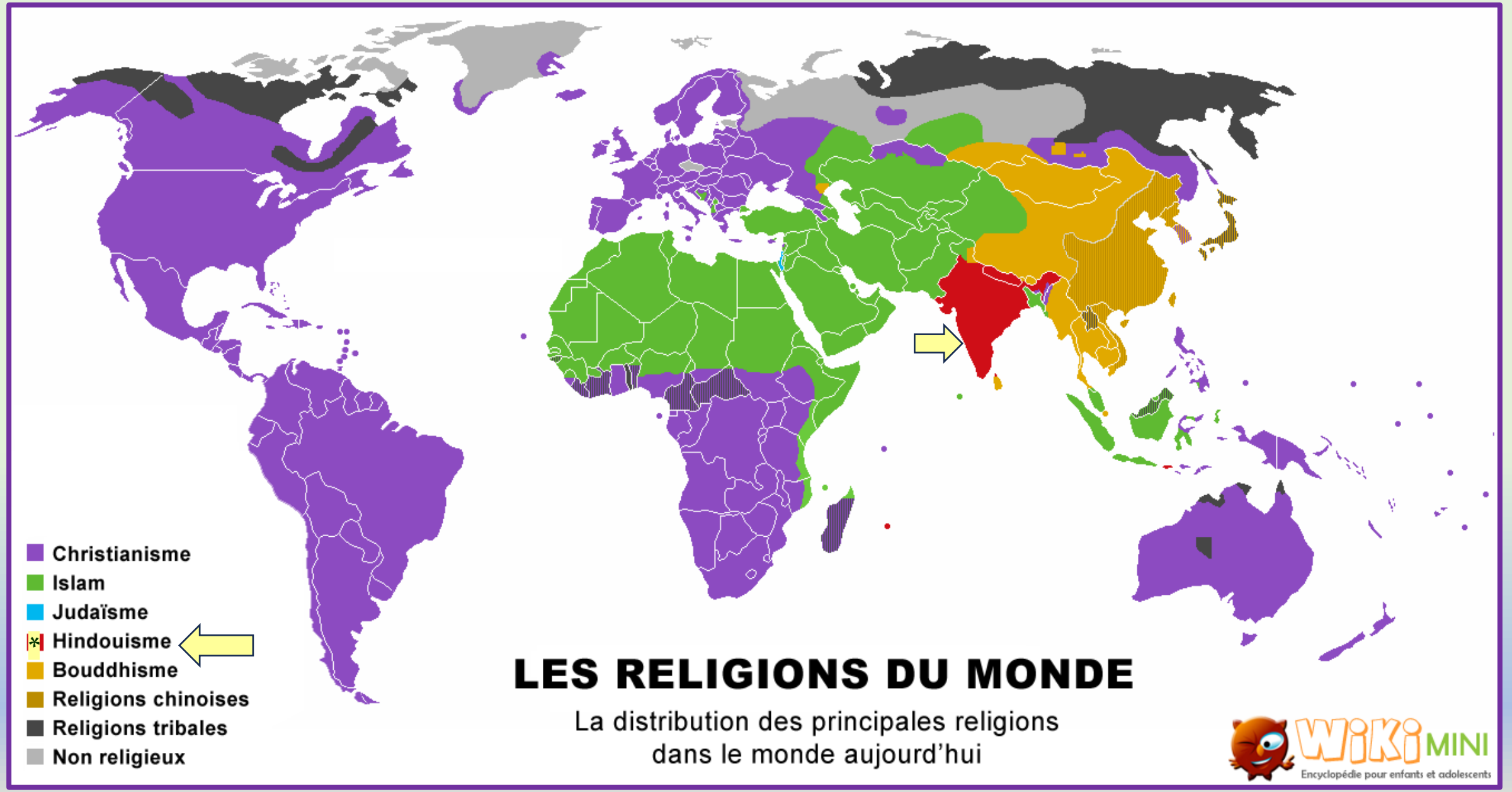
L'art rupestre est un art universel réparti sur toutes les terres occupées par homo sapiens.

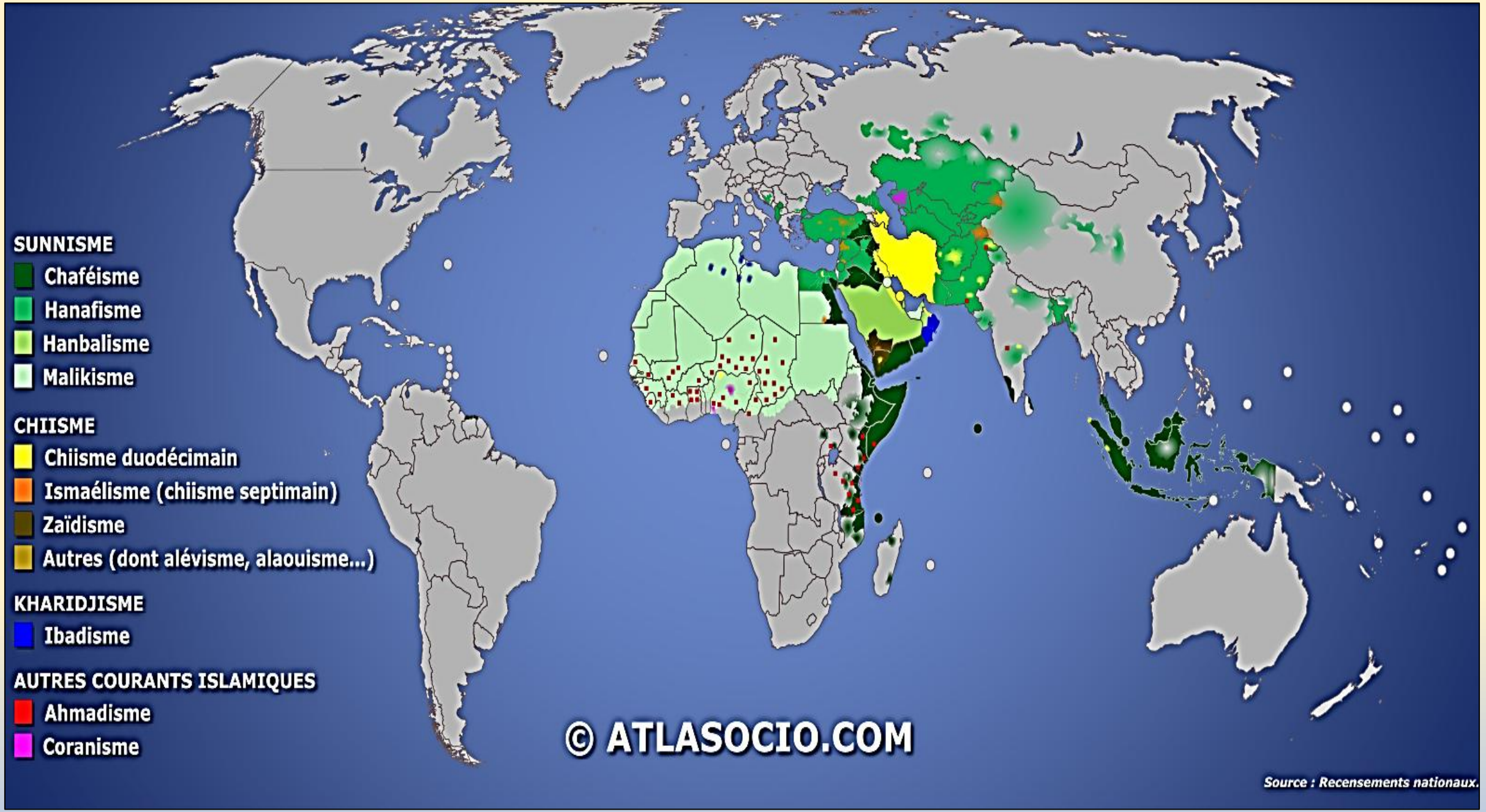


Répartition de l'art rupestre dans le monde.

L'art rupestre s'exprime dans les grottes, sur les dalles en plein air et sur les mégalithes. Dans les sites de plein air seul, les gravures les plus profondes ou les plus récentes se sont conservées. Dans certaines régions, des abris sous roche ont conservé des peintures comme au Sahara ou en Australie.

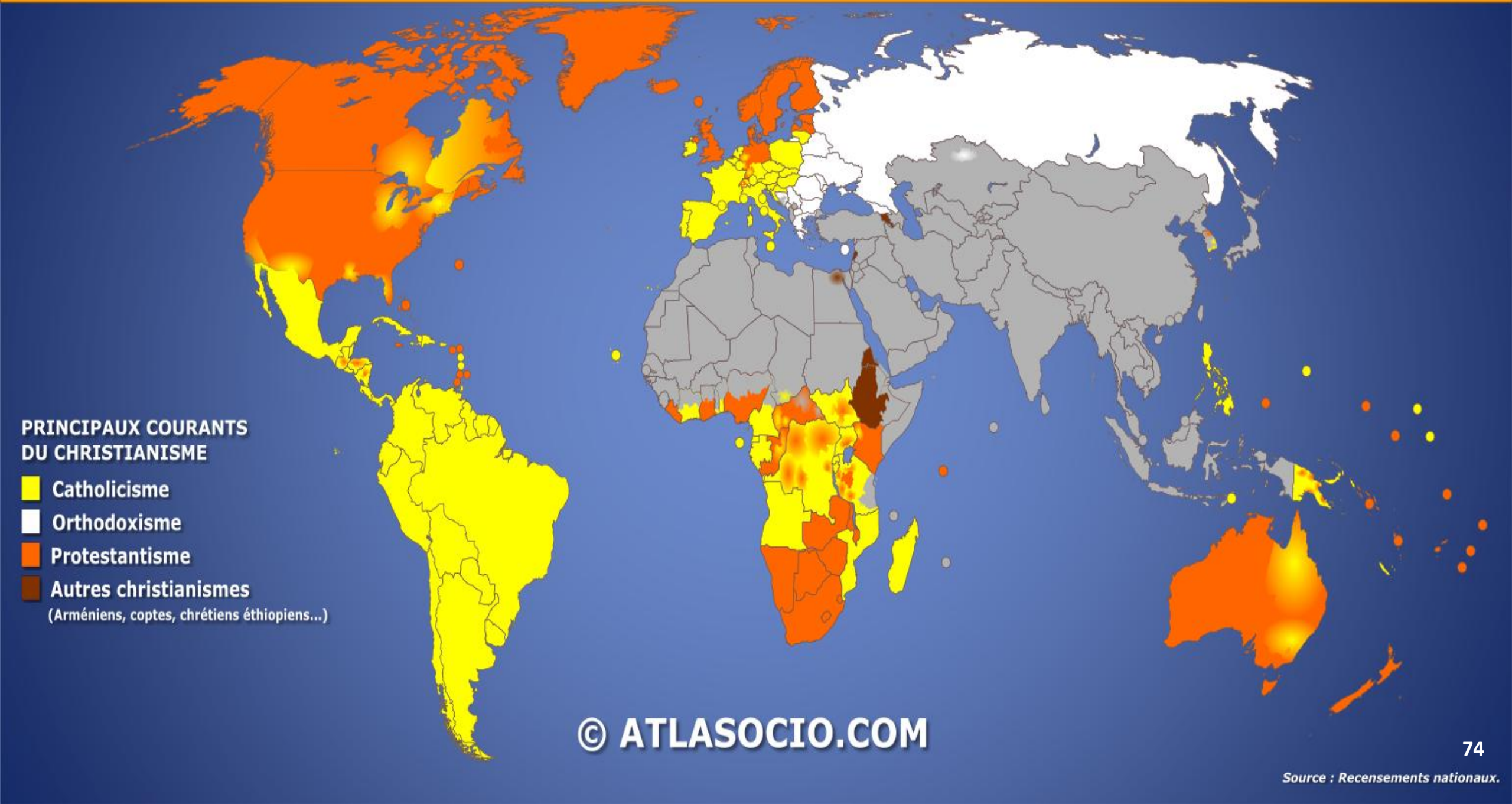
L’ouvrage, le Pont de CANNAKALE (au dessus des Dardanelles a coûté 2,5 milliards d’euros au total.
Longueur : 4,608 km RELIANT l’Europe à l’Asie (depuis 2022, il est le plus long pont suspendu du monde)


Christianisme
Islam
Judaïsme
Hindouisme
Bouddhisme
Religions chinoises
Religions tribales
Non religieux
LES RELIGIONS DU MONDE
La distribution des principales religions
dans le monde aujourd'hui
WIKIMINI
Encyclopédie pour enfants et adolescents



Les diverses branches de l'ISLAM

CARTE DU MONDE DES DIFFÉRENTES BRANCHES DU CHRISTIANISME



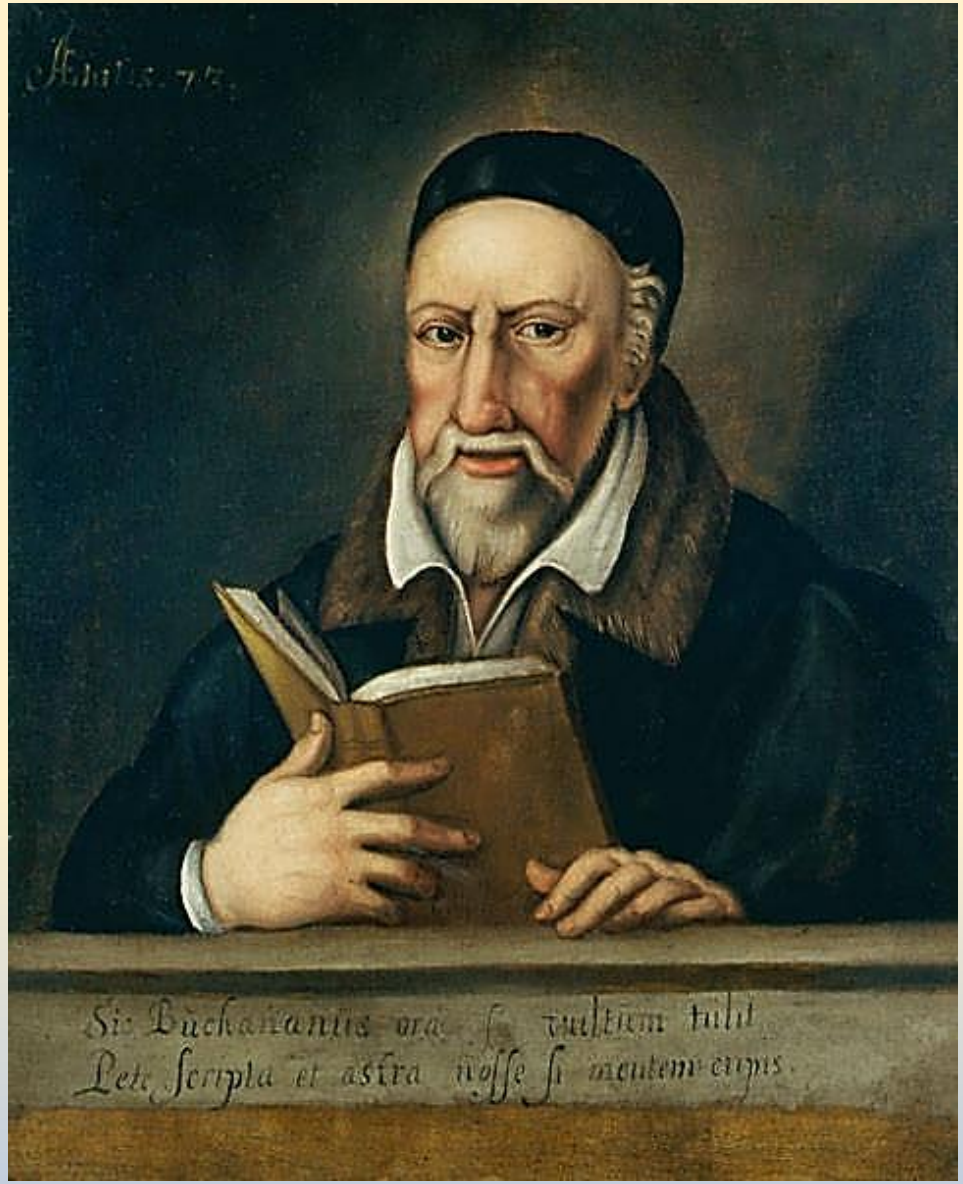
Source : Recensements nationaux.

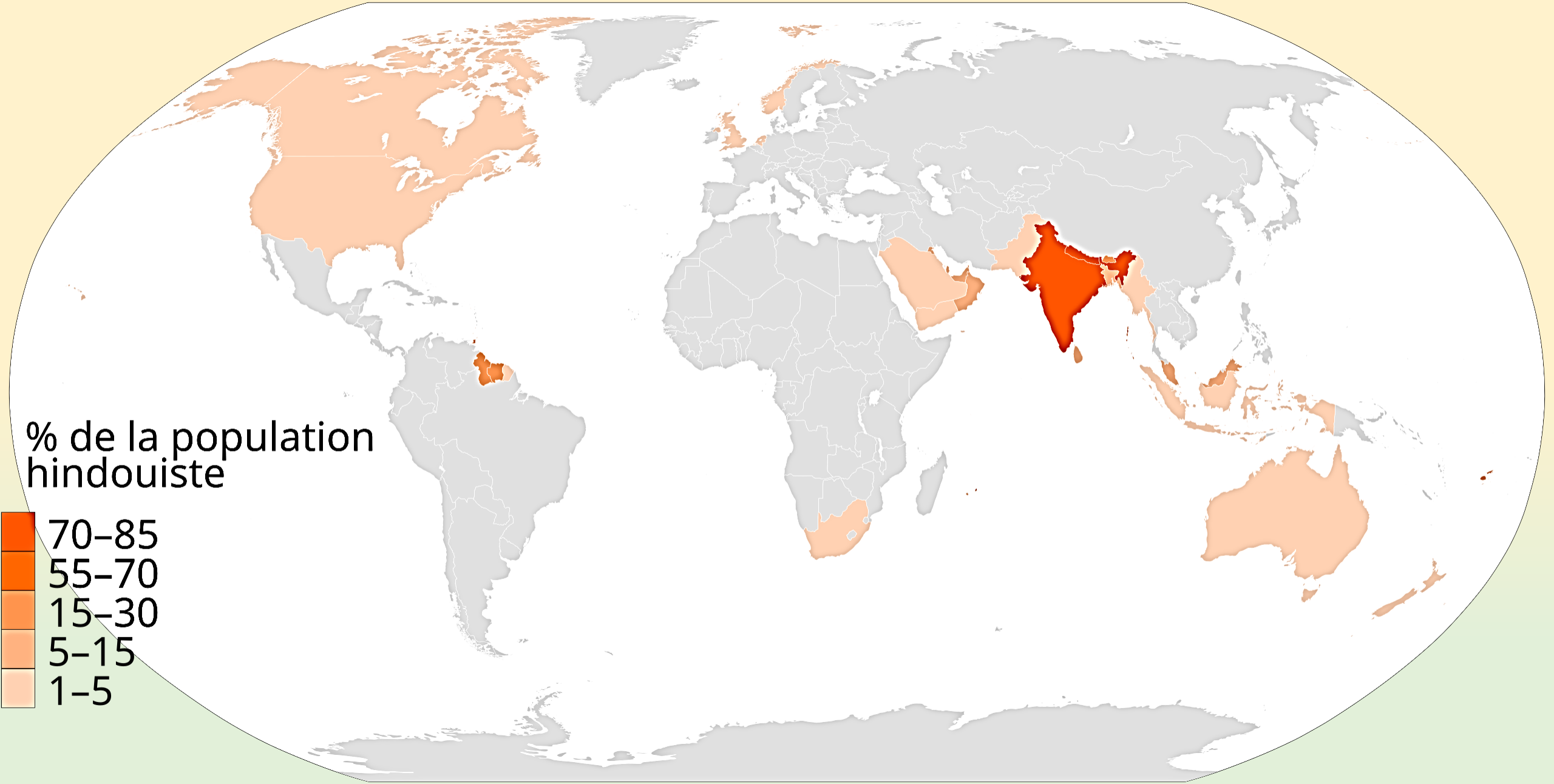
Le dernier Lucrèce ? Le poème cosmologique de George Buchanan, La Sphère

La vie de l'Écossais George Buchanan s'étend sur la majeure partie du XVIe siècle (1506-1582). Il a été témoin de la montée du protestantisme, de la transformation humaniste des écoles d'Europe du Nord et de la controverse sur le modèle copernicien du système solaire. Bien plus, il a participé à ces mouvements.

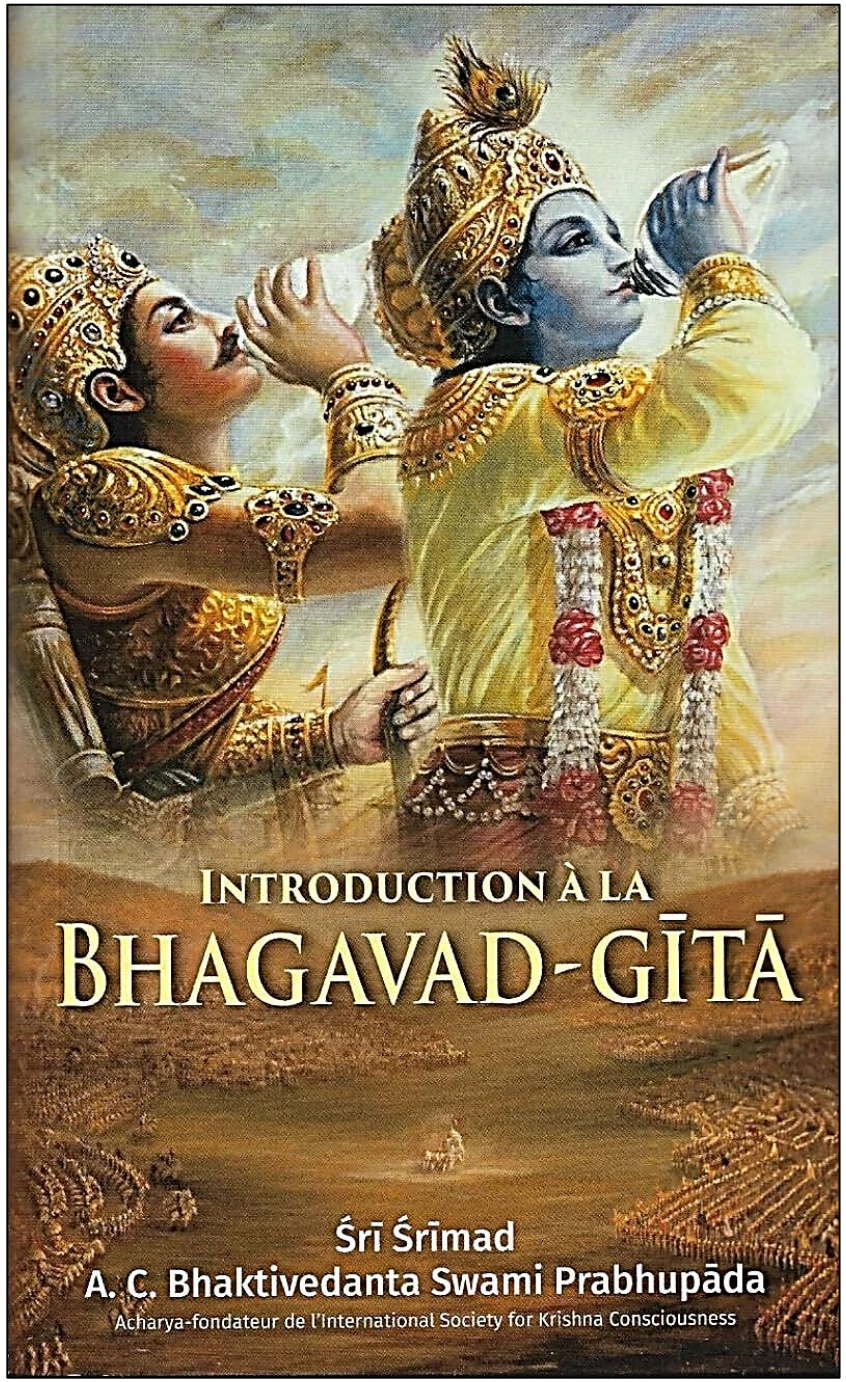
Buchanan a connu un énorme succès dans le monde universitaire, occupant plusieurs postes à l'Université de Paris. Plus tard, il partit pour devenir le principal professeur de latin du nouveau Collège humaniste de Guyenne. Là, il se lie d'amitié avec J. C. Scaliger, l'un des plus grands philologues du siècle. Il fut également le tuteur du jeune Michel de Montaigne. Plus tard dans sa vie, de retour dans les îles britanniques, il encadrera un jeune homme plus puissant mais moins talentueux : Jacques VI d'Écosse.

Aujourd'hui, Buchanan est surtout connu pour ses œuvres historiques et juridiques, mais il s'est d'abord fait connaître en tant que compositeur de vers latins. Pendant une grande partie de sa vie, il a travaillé sur un poème cosmologique, *De sphaera*. Il le voulait comme un texte didactique, comme *De rerum natura* de Lucrèce. Il y maintient la vision aristotélicienne de l'univers en opposition au nouveau modèle copernicien. Buchanan n'a jamais terminé le poème, mais certaines parties sont entrées dans le programme de l'Université d'Édimbourg grâce à l'édition annotée d'Adam King. Placé aux côtés des textes de Kepler, Brahe et d'autres, il reste le témoignage d'une vision plus ancienne et obstinément persistante du cosmos.





Répartition de l'hindouisme dans le monde



Dans l'hindouisme

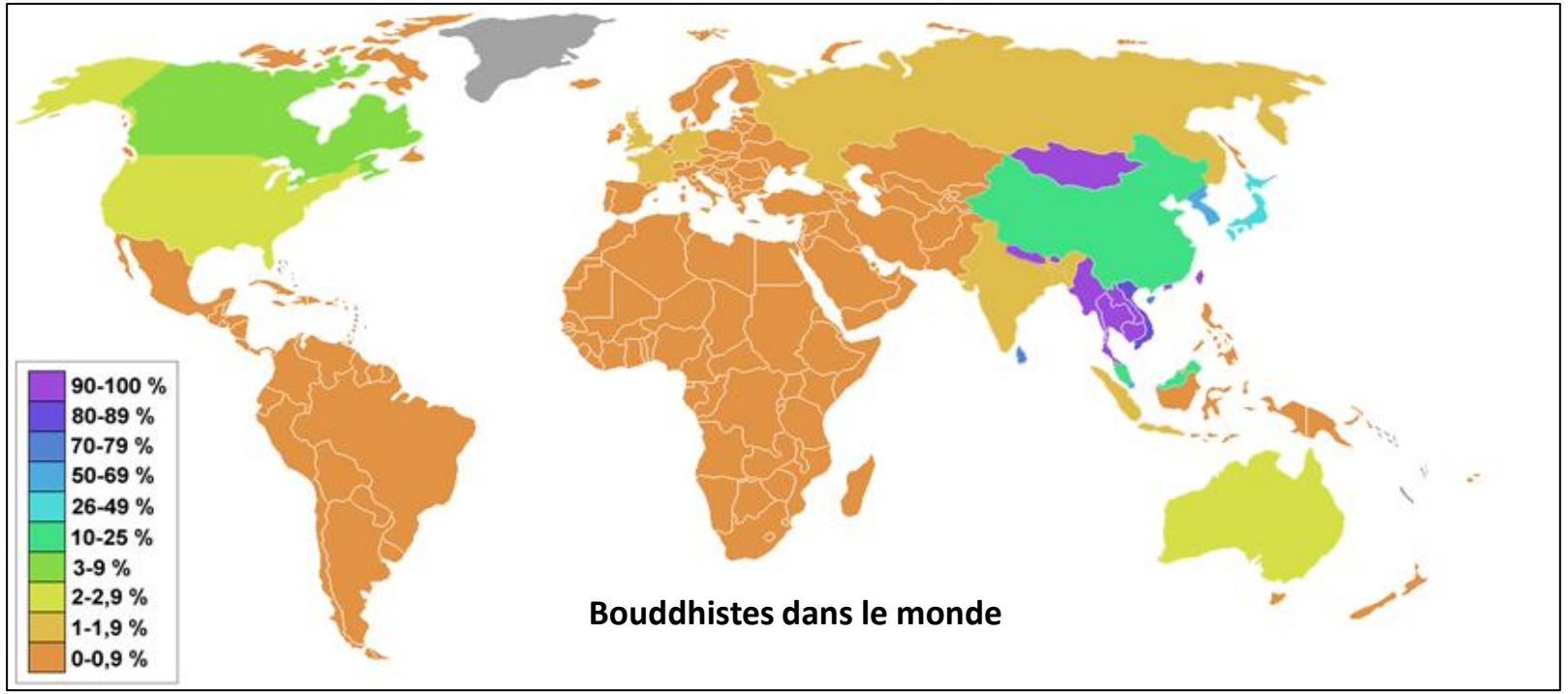
La croyance quant à la manière dont le *MOKSHA peut être atteint diffère d'une tradition à l'autre. Il y a aussi différents types de libération : durant la vie "jivan-mukta" ou de plusieurs façons distinctes après la mort ou dans ce monde.**
De façon générale, il y a trois voies ou *mārga* (sanskrit : « chemin ») :

***KARMA MĀRGA* ou « voie de l'action » : cette voie est explicitée par les Veda et les enseignements des brahmanes. Elle suppose que l'on se plie aux obligations que la vie - autrement dit sa caste - impose, les actions et les pensées dans cette vie déterminant sa future incarnation.**

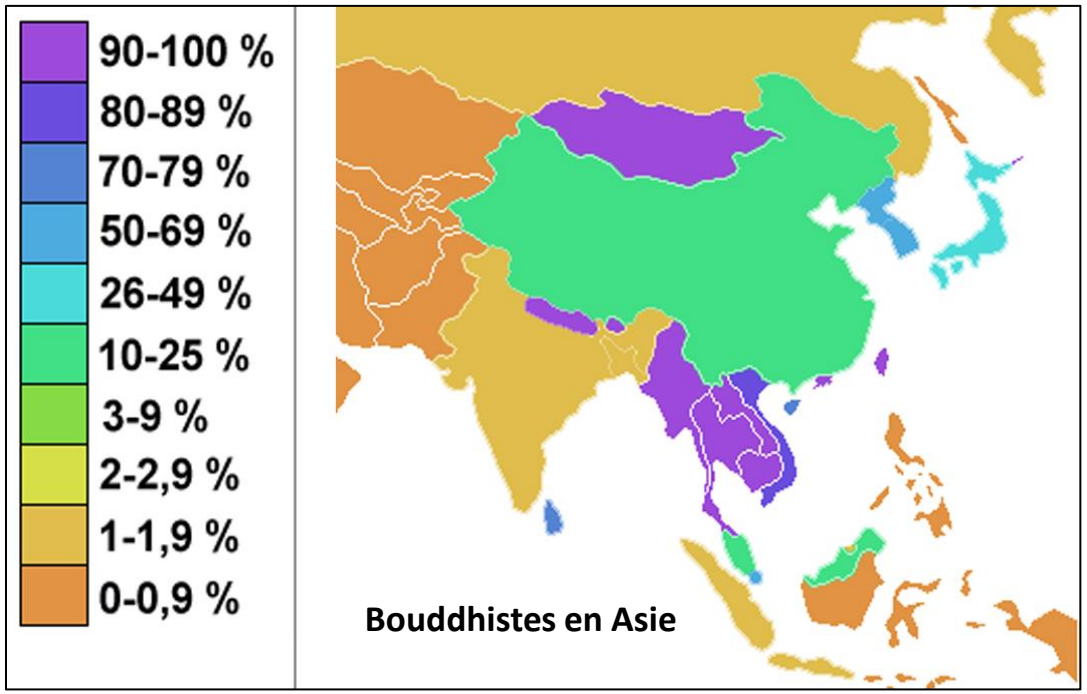
***JÑĀNA MĀRGA* ou « voie de la connaissance » : cette voie implique méditation et pratique ascétique pour comprendre la réalité et rejeter l'illusion, la Māyā. C'est celle par exemple de l'Advaita Vedānta et du Rāja Yoga.**

***BHAKTI MĀRGA* ou « voie de la dévotion » : considérée comme plus facile que le jñāna mārga, cette voie est plus populaire. Elle implique l'identification du dévot avec une divinité particulière, habituellement Rāma ou Krishna.**
Le premier grand texte de la bhakti est la Bhagavad-Gītā (ci-contre à gauche) où KRISHNA affirme : « Seulement avec amour, vous pouvez venir à moi »**

***MOKSHA :** désigne la délivrance ultime par laquelle se trouve brisé tout lien avec le cycle des renaissances.
****KRISHNA est la huitième incarnation de VISHNOU (divinité bienveillante) ; c'est à la fois un dieu pastoral et celui qui va révéler et enseigner l'un des textes fondamentaux de la pensée indienne, le Bhagavad-gita , inséré dans le sixième livre du Mahabharata (bataille entre deux groupes de cousins, les Pandavas et les Kauravas, pour obtenir le pouvoir suprême et diriger le royaume . Il s'agit également d'agir correctement et d'éliminer les mauvaises actions de sa vie... Le prénom Krisna est d'origine indienne. Il est dérivé de *« christianus »* ou messie.**



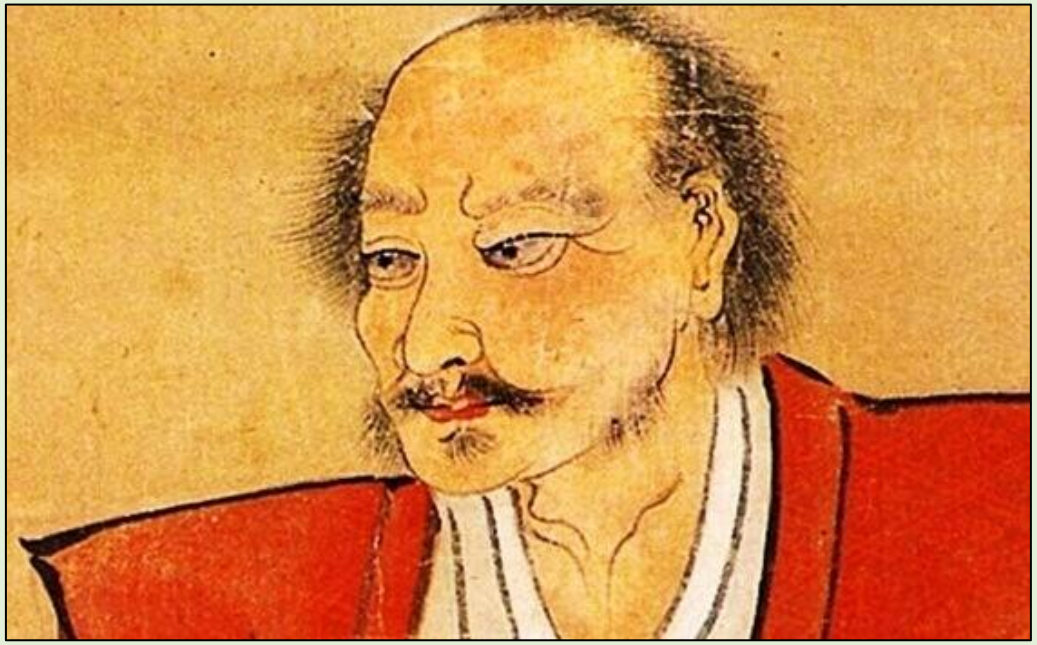
Bouddhistes dans le monde



Bouddhistes en Asie

Ses messages ne furent retranscrits par ses disciples que plusieurs siècles après sa mort. Ces écrits forment le Tripitaka, ou les Trois Corbeilles, nom qui vient des premières retranscriptions, où les trois manuscrits étaient portés dans des paniers séparés.

Statue en pied de Bouddha.1er-II s.
Musée national de Tokyo. Une des premières représentations connues du Bouddha.



MIYAMOTO MUSHASHI était un célèbre guerrier samouraï oriental durant l'époque féodale du Japon. Il est l'auteur d'une œuvre très connue nommée Le livre des cinq Anneaux. Il est également très connu pour avoir écrit une liste des règles de la vie deux semaines avant de mourir. Pour lui, la lutte est bien plus qu'un combat. Les samouraïs donnaient une valeur majeure à l'évolution personnelle.

1. Acceptation, la première des règles de la vie

(la vie en soi telle qu'elle est et comme elle est)

2. Pensez peu à vous et beaucoup aux autres

(Le véritable bonheur est dans le pouvoir de servir les autres).

3. Apprenez à vous défaire du désir

(Le désir, compris comme une aspiration envers ce que l'on ne possède pas, conduit uniquement à l'insatisfaction éternelle)

4. Évitez de laisser place au regret

(Le regret cause énormément de souffrance. Le pire est qu'il s'agit d'un sentiment inutile. Nous apprenons de nos actions)

5. Éliminez les plaintes et la rancune

La plainte contribue à envahir d'une énergie mauvaise.

6. Laissez de côté les objets dont vous n'avez pas besoin ***(Les objets influencent nos émotions et notre façon de voir la vie. Dans les règles de la vie, on insiste sur le fait qu'il est nécessaire de se défaire de ce qui est inutile).***

7. Ne suivez pas aveuglément les croyances des autres ***(Au fond, Miyamoto parle du maintien de la confiance dans nos critères. Personne n'a besoin qu'on lui dise ce qui est bien ou ce qui est mal.)***

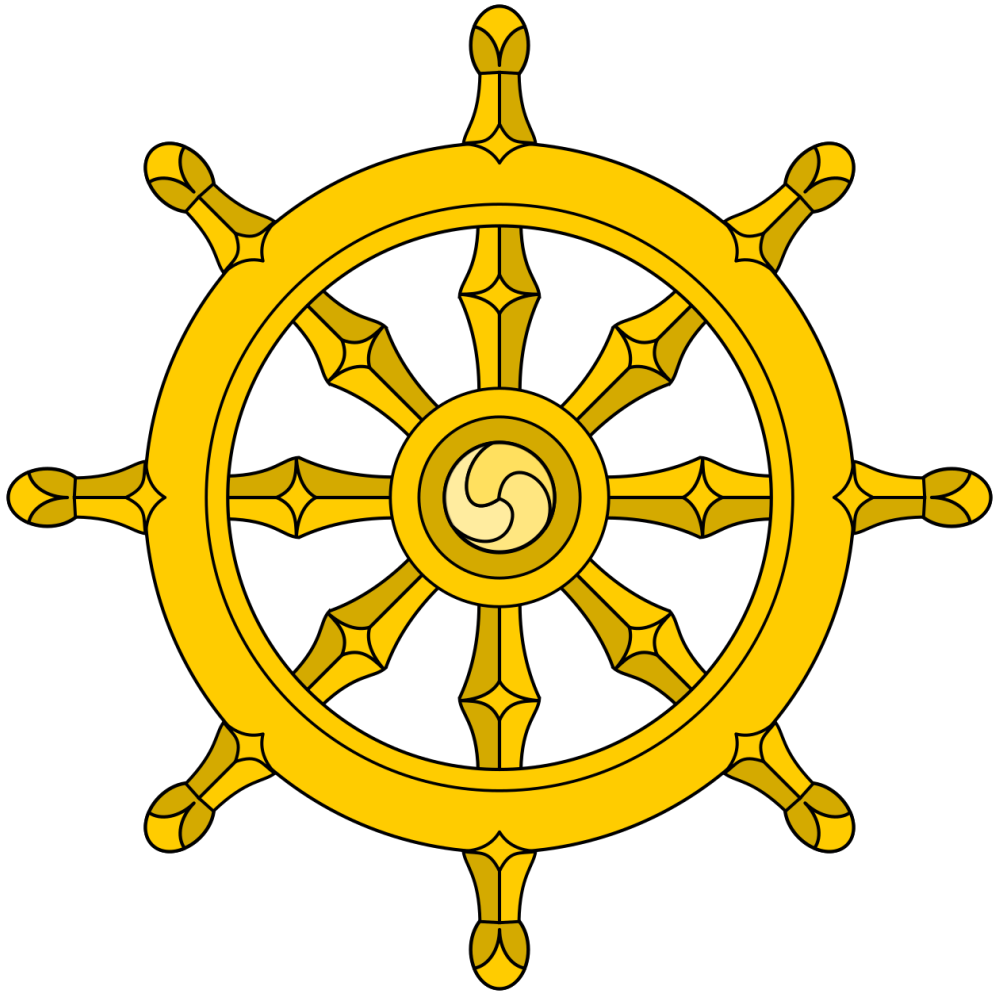
8. Conservez toujours votre honneur ***(L'honneur … est en relation avec l'amour propre et avec le fait de ne pas nous permettre de tomber dans des conduites en dissonance avec les valeurs que nous défendons, les valeurs en lesquelles nous croyons. L'honneur est l'atout le plus précieux de tout individu. Une personne honorable inspire le respect et la considération.***

9. L'amour ne doit pas être envahi par l'attachement (***Les émotions sont en général des réponses impulsives.*** *Si elles sont raisonnées, elles se convertissent en sentiments. Ces derniers sont plus profonds et plus pondérés. Ils sont associés aux valeurs et non aux nécessités.*

L'amour est un sentiment extraordinaire. En revanche, nous appelons parfois amour une émotion aveugle et de passage. ***Cela se produit lorsque ce qui inspire l'amour est l'appétit de quelque chose ou l'attachement.***

10. Ne craignez pas la mort

C'est un fait, nous sommes mortels. La vie se termine et c'est une réalité naturelle. Ainsi, ***nous pouvons vaincre la crainte de la mort en vivant la vie intensément***



La roue du dharma

Fondé par un ascète de l'Inde ancienne (NEPAL), Siddhartha Gautama (BOUDDHA), **le bouddhisme** a fait souche dans tout le continent asiatique.

Carte des divisions ethniques juives actuelles.

Enfants juifs avec leur professeur à SAMARCANDE, entre 1909 et 1915.

Juifs de CHINE, vers le début du XX^{e} siècle

Beta Israel **(plus probablement** ***Falash Mura*****), préparant le plat traditionnel, l'injera dans le Gondar, en 1996.**

Des juifs de Cochin, vers 1900.

Les clés du Moyen-Orient

Le khâridjisme, l'autre branche de l'Islam

Le nouveau sultan d'Oman,
Haitham Ben Tarek Al-Said, à Oman, le 11 janvier 2020.

Lorsqu'ils évoquent le Moyen-Orient, les médias ne cessent d'insister sur l'importance des rivalités entre chiites et sunnites. Ces deux branches de l'islam, elles-mêmes subdivisées en plusieurs courants, expliqueraient une partie de la géopolitique du monde musulman. Pourtant, il existe une troisième branche, bien distincte des autres : le khâridjisme.
Si leur poids numérique est désormais infime par rapport à celui des sunnites et des chiites (environ trois millions de croyants, soit moins d'1% des musulmans) , les khâridjites ont été amenés à jouer un rôle essentiel à travers l'Histoire.

Changement dans la continuité en OMAN.
Le sultan Qabous Ben Saïd Al-Saïd, dont la mort a été annoncée vendredi 10/01/ 2020 à l'âge de 79 ans, a été remplacé dès le lendemain par son cousin, le ministre de la Culture, Haitham Ben Tarek Al-Saïd, âgé de 66 ans. Tout laisse supposer que le nouveau monarque ne devrait pas beaucoup dévier de la voie tracée par son prédécesseur, qui a régné près de 50 ans sur cette pétromonarchie.

IBADISME

Souvent assimilés à la nébuleuse kharidjite, ces groupes de rebelles qui marquèrent la période omeyyade (661-750) par la violence de leurs rébellions, les ibadites rejettent en bloc une filiation qu'ils considèrent comme infamante. Face à une généalogie qu'ils refusent, ils mettent en avant leur conception d'un islam démocratique, fondé sur une tradition du pouvoir collégial et pragmatique, dont Oman s'affirme comme une vitrine de choix.

La doctrine et ses prolongements politiques

Les ibadites considèrent le Coran et la Sunna du Prophète et de ses deux successeurs, ABOU BAKR & OMAR IBN AL-KHATTAB comme les sources principales de la religion. Contrairement au sunnisme, le mouvement ne procéda que tardivement (à partir du XI^{e} siècle) à la constitution systématique de recueils de hadiths*. Les savants préférèrent établir une lignée de transmission de la science (*'ilm*), instaurant une connexion directe entre le Prophète, les oulémas de Basra (actuelle Bassora) et d'Oman, derniers dépositaires et garants du savoir communautaire. Les générations se succédant, le corpus de ces « traces » (*athār*) s'épaissit, constituant la matrice doctrinale et juridique du mouvement. C'est au contact du sunnisme et animés par une volonté de « normalisation » de leur religion que les ibadites adoptèrent progressivement les codes du hadith, et que des compilations originales furent entreprises.

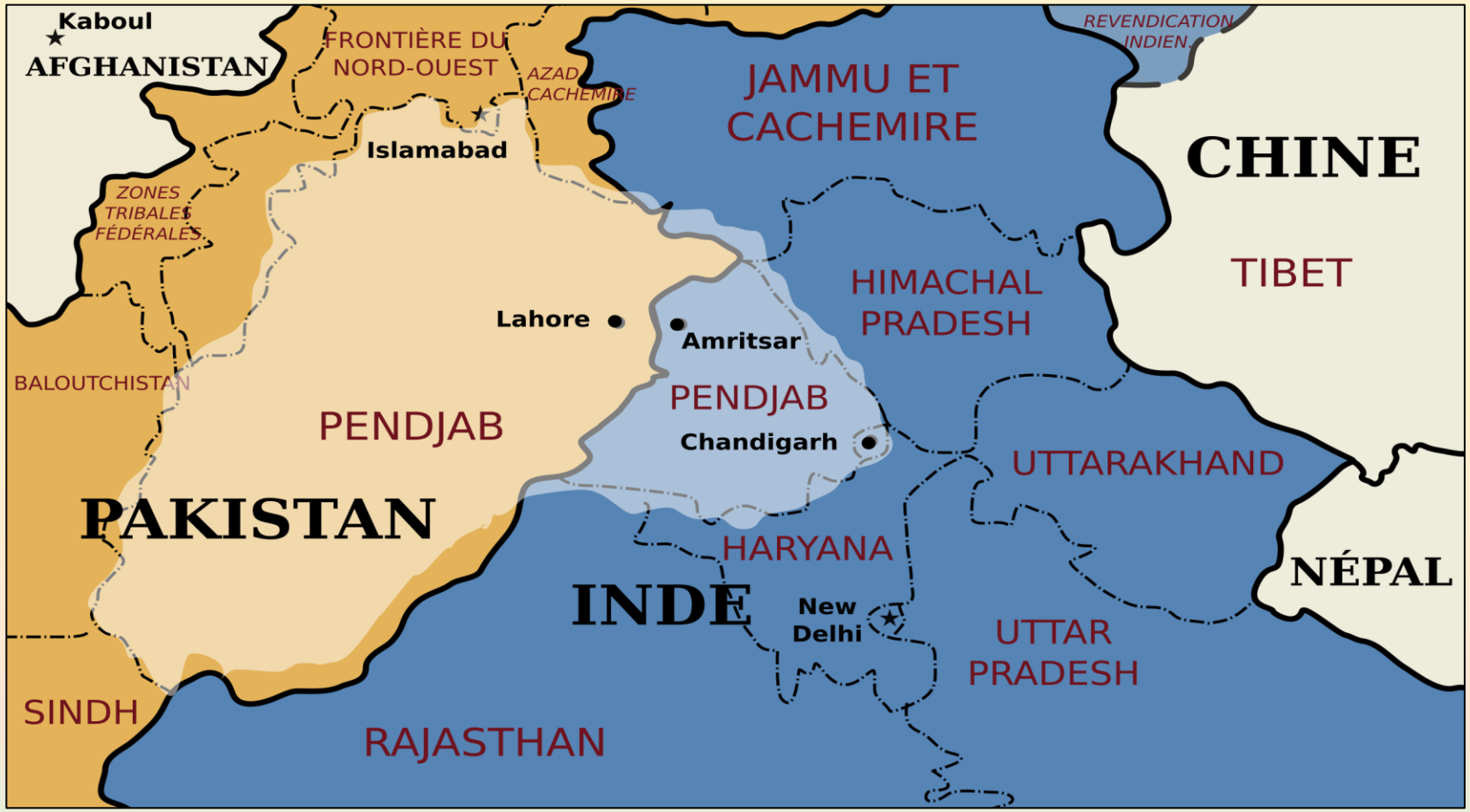
Dans la Basra du VIII^{e} siècle, les ibadites furent impliqués dans les débats théologiques sur la prédestination (*qadar*), et s'opposèrent sur ce point aux mutazilites et aux qadarites qui défendaient une totale liberté de l'être humain, considéré comme le créateur de ses actes.

Dès le début du IX^{e} siècle, les ibadites maghrébins adoptèrent le dogme du Coran créé. Touchés par l'ampleur du mouvement mutazilite irakien sous le calife abbasside AL-MAMOUN (813-833), les ibadites d'Oman se déchirèrent, au milieu du IX^{e} siècle, entre les partisans de la nature créée du livre sacré qui affirmaient que le Coran devait être considéré comme créé par Dieu et non comme lui étant consubstantiel, et les pourfendeurs de cette doctrine mutazilite rationaliste. Un accord de circonstance fut trouvé, permettant de clore le débat, avant que la thèse de la nature créée ne soit définitivement adoptée à l'époque moderne.

* Les hadiths sont tous les dires, faits et gestes du prophète de l'Islam. Avec le Coran, ils forment le socle théologique et législatif de la religion musulmane.

AHMADISME

Mirza Ghulam Ahmad (1835-1908), un musulman né le 13 février 1835 à Qâdiyân au Pendjab indien (50 Km au nord-est d'Amritsar), et mort le 26 mai 1908 à Lahore fait la paix avec les Anglais et stoppe tout prosélytisme en se présentant comme une réapparition du Messie pour les chrétiens, avatar de Vishnou pour les hindous.

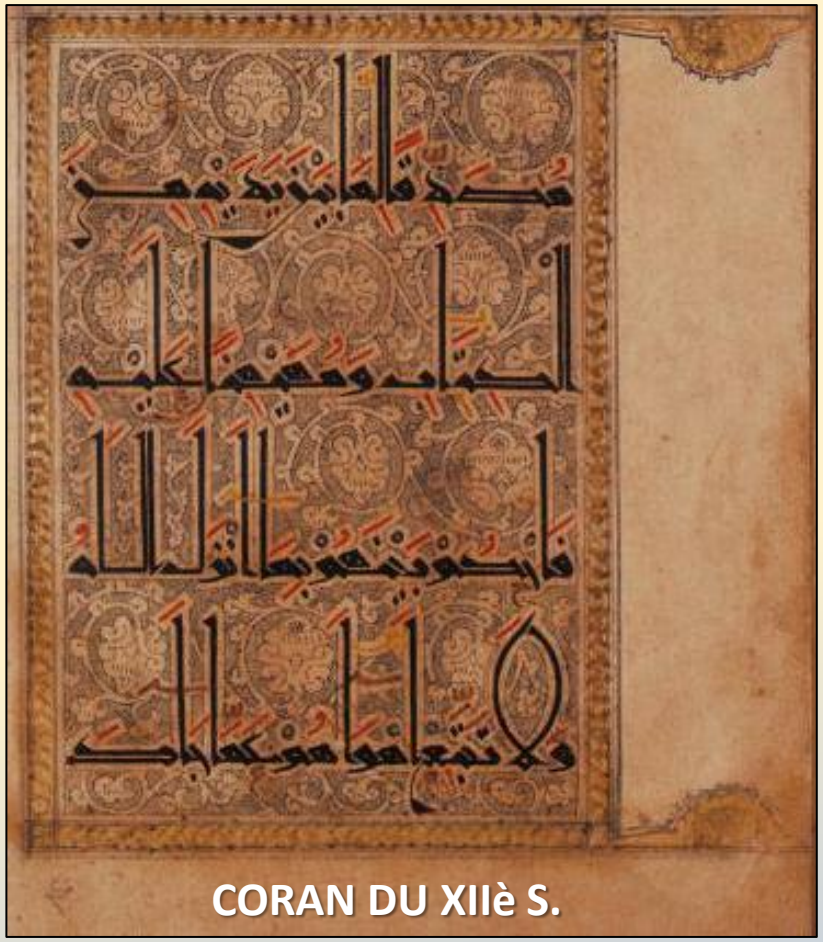


Mirza Ghulam Ahmad vers 1897. Fondateur de l'Ahmadisme qui compterait environ 10 millions de membres au début des années 2000. Aujourd'hui encore, très dynamiques, les ahmadis sont présents dans 190 pays, la moitié au Pakistan

La mosquée BAÏT EL-FOUTOUH (Maison-des-Victoires-musulman à Londres . Achevée en 2003, pour un coût ~5,5 millions £ (6,7 millions €) , financée par la communauté.
Elle dispose de 5,2 h/52 000 m² et sert toutes les communautés.
Outre les prières, ses services comprennent des : *symposiums annuels de la paix, visites scolaires, d'autres événements communautaires locaux, ainsi que le programme Jeunesse Merton partenariat conférence annuelle, hôte de la BBC Radio 4 du Programme des questions, et est inclus dans l'Open House de Londres. La mosquée agit en tant que centre pour la « loyauté, la liberté et la paix ». Elle vise à promouvoir l'Islam comme une religion pacifique, et à améliorer l'intégration des musulmans ou non..*

Le symposium de la Paix 2010 a vu le premier prix de la paix de la communauté Ahmadiyya décerné à ERIC AVEBURY Seigneur à la mosquée. La mosquée reçoit plus de 10 000 visiteurs/an.

Le CORANISME



CORAN DU XIIè S.

Le coranisme est un courant religieux de l'islam, considérant le CORAN comme la seule source divine prophétique sûre. Il laisse la possibilité de douter de l'authenticité des hadiths (paroles attribuées au prophète et à ses compagnons , recueillies et mises par écrit après une longue transmission orale, dont certains recueils tels que ceux d'Al Bukhari et de Muslim sont reconnus par l'islam sunnite.

Le plus ancien manuscrit du Coran est découvert au Royaume-Uni. Les deux feuillets dormaient depuis près de cent ans dans la bibliothèque de l'Université de Birmingham. Chose inédite : ils dateraient de l'époque où vécut Mahomet entre 612 et 632

Le Coran est divisé en 114 sourates (chapitres), elles-mêmes divisées en versets, classées du plus long au plus court. Il contient deux périodes : mecquoise (612-622), et médinoise (622-632).

La langue arabe écrite de l'époque est peu usitée et lacunaire. Dans les premiers temps, certaines consonnes se confondent à l'écrit et toutes les voyelles n'existent pas encore. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, date qui marque le début de l'imprimerie arabe, tous les corans sont manuscrits et transcrits par des copistes.

En 1923, un comité d'experts égyptiens établit une édition standard du Coran. Elle sert de référence aux autres

L'Histoire

Le Coran, enquête sur un livre sacré

Alfred-Louis de Prémare dans collections 30 janvier - mars 2006

Qui a vraiment écrit le Coran ? Et quel est son contenu ? A quelle date a été établi le texte définitif ? Dans quelle mesure est-il l'héritier de la Bible hébraïque et chrétienne ? Pour répondre à ces questions, encore taboues dans le monde musulman, l'historien du monde arabo-islamique Alfred-Louis de Prémare remonte aux sources de l'islam.

-L'Histoire : La Bible hébraïque est un récit des origines. Les Évangiles retracent la venue de Jésus et sa vie. Qu'est-ce que le Coran ?

-Alfred-Louis de Prémare : Tel qu'il se présente aujourd'hui, le Coran est un volume de dimension relativement modeste. Si on le feuillette, on remarque que c'est un assemblage de fragments. Cet assemblage est réparti en 114 unités, que l'on appelle les « sourates », elles-mêmes très composites, et sans lien logique ou chronologique apparent entre elles. Ce sont des textes plus ou moins longs, dont le style et les contenus sont très variés. Quand une sourate est très courte, elle constitue une unité littéraire. Mais à mesure que les sourates deviennent longues, elles deviennent plus composites. Si bien que quelqu'un qui ne connaît pas le Coran se demande souvent de quoi il est question au juste. On passe d'un sujet à un autre, d'une diatribe contre les infidèles à des prescriptions sur les interdits alimentaires, etc. Parfois, c'est le prophète Mahomet qui parle, mais sous le couvert de Dieu et sur son ordre *« Dis ! »* ; le plus souvent, c'est Dieu qui parle, avec le « Nous » de majesté. Et qui est le locuteur lorsqu'il s'agit de Dieu à la troisième personne ? Cela n'est pas précisé.

Prenons des exemples au hasard dans le volume. Dans la sourate 20, relativement unifiée, on trouve un long récit sur Moïse. En arabe, il se déploie avec la même rime à la fin de chaque verset - tout le Coran est rimé. Puis on passe au récit de la chute d'Adam, et enfin à une diatribe contre les incroyants, mêlée à une exhortation à l'adresse du Prophète. Mais la sourate 22, « Le pèlerinage », ne concerne le pèlerinage qu'au milieu, et dans une partie limitée. Les autres thèmes en sont très disparates : preuve de la Résurrection, allusion à une guerre possible, diatribe contre les incroyants, exhortations, etc. Les rimes sont flottantes d'un morceau à l'autre, ou à l'intérieur d'un même morceau. Cette discontinuité thématique à l'intérieur d'une même sourate déroute le lecteur.

Quant à la sourate 55, « Le Miséricordieux », c'est un poème, avec refrain, une sorte de psaume. Il comporte toutefois un assez long doublet de sept versets. Si bien que je ne peux pas vous dire : le Coran raconte l'histoire des débuts de l'islam. Non. Il y fait allusion, cependant, au cours de développements divers. Mais ce n'est pas un récit ; c'est un assemblage de morceaux divers sur des sujets différents. L'unité globale vient de son objet général : Dieu, son Envoyé, l'islam, et tout ce qui entoure cela…

L'H. : Le Coran ne raconte donc ni la naissance d'une nouvelle religion, ni la vie de Mahomet, ni la conquête arabe ?

A.-L. P. : Le lecteur non averti y cherche une sorte de Bible ; il ne la trouvera pas. Il croit y trouver la biographie d'un fondateur ; il ne la trouvera pas.

Le nom même de Mahomet n'y apparaît que quatre fois, pour affirmer qu'il est l'Envoyé de Dieu. Et ce que l'on peut interpréter comme une évocation de sa vie personnelle est purement allusif, juxtaposé, parfois, à des thèmes sans rapport avec lui. Le nom de La Mecque n'apparaît qu'une ou deux fois. Le nom de Yathrib, la localité où Mahomet s'installa au moment de l'Hégire la future Médine, n'apparaît qu'une fois, et celui de « al-Madina » quatre fois, sans qu'il soit dit explicitement qu'il s'agit de Médine. Ces simples observations nous indiquent que le Coran n'est pas un livre d'histoire, un récit historique. C'est autre chose.

Les musulmans disent que, *« entre les deux plats de sa couverture »* , le Coran renferme les messages que Mahomet, le prophète de l'islam, a reçus de Dieu par l'intermédiaire d'un messager divin, Gabriel, au cours de sa carrière en Arabie, à La Mecque et à Médine. Gabriel est une figure connue : plutôt ange de la puissance de Dieu dans les commentaires juifs de la Bible, par exemple dans le Talmud1 ; plutôt messager de Dieu envoyé à Zacharie et à Marie dans la tradition chrétienne.

Lorsqu'ils parlent en français, les musulmans emploient le mot de « révélation » : ces messages sont autant de « révélations » reçues par le Prophète à telle époque, en tel lieu, dans telles circonstances. Mais, en fait, le terme dominant en arabe pour définir la manière dont ces messages divins sont reçus par Mahomet est littéralement « descente ». Le Coran est descendu d'auprès de Dieu par fragments sur le Prophète, par l'intermédiaire de Gabriel. Dieu *« a fait descendre »* telle sourate, ou tel verset, sur le Prophète. Descente discontinue et circonstancielle, qui est souvent évoquée par le Hadith.

L'H. : Qu'est-ce que le Hadith ?

A.-L. P. : Il existe pour les musulmans deux ensembles de textes de référence pour leurs dogmes, leurs pratiques rituelles, pour la vie sociale et politique : d'une part le Coran et d'autre part ce que l'on appelle le Hadith, ensemble de « dits » attribués à Mahomet et d'informations transmises à son propos par son entourage, chaque dit ou récit étant appelé un « hadith ».

Les traditions contenues respectivement dans ces deux ensembles ont commencé à être mises par écrit au cours du premier siècle de l'islam VIIe-VIIIe siècle. Leur transmission, orale ou écrite, est allée de pair avec la conquête, d'abord celle de l'Arabie sous la direction du fondateur de l'islam, puis de son successeur, Abu Bakr, ensuite celle des autres régions du Proche-Orient sous les califes suivants.

L'H. : Quelle est exactement la différence entre le Coran et le Hadith ?

A.-L. P. : Les deux corpus de textes rapportent des traditions, mais ce qui distingue les textes coraniques du Hadith, c'est que le Coran a été sacré Écriture divine. Ceux qui ont mis par écrit le Coran ont fait en sorte que la plupart des textes qu'il contient se présentent eux-mêmes comme une Écriture divine, en arabe *Kitab Allah* . Dieu dit à son prophète : *« Nous avons fait descendre sur toi ce* Kitab. *»* Le mot *kitab* désigne un « écrit », une « écriture », et, par extension, un « livre ».

Le Coran, c'est donc le livre de Dieu. Pour un musulman, c'est le livre sacré par excellence. Et le seul. Sacré, tabou en quelque sorte. Souvent, un homme pieux ne touchera pas un coran avant de s'être lavé les mains, par exemple. Par ailleurs, le Coran ne se discute pas. Quant au Hadith, qui rapporte des traditions relatives à ce qu'a dit et fait le Prophète, à la « descente » du Coran, à sa mise par écrit ordonnée par les premiers califes qui ont succédé à Mahomet à la tête des musulmans, etc., c'est une transmission humaine, qui, par conséquent, peut être discutée : validité, authenticité, etc.

L'H. : Vous y avez fait allusion, on trouve de nombreuses traces de la Bible hébraïque dans le Coran. Comment ces textes sont-ils passés d'un livre sacré à l'autre ?

A.-L. P. : L'un des premiers à avoir étudié cela à notre époque, c'est Abraham Geiger, qui publie en allemand, en 1902, un ouvrage dont le titre se traduit : « Qu'est-ce que Mahomet a emprunté aux Juifs ? » En fait, au-delà de Mahomet, il faut considérer le Coran et le Hadith comme un ensemble, celui des premières Écritures islamiques au sens large. Ces textes sont en effet pleins de réminiscences, d'échos de la Bible. Comment l'expliquer ?

D'abord, les musulmans des premiers siècles de l'islam ont constitué leurs Écritures dans un monde qui n'était pas vide d'écritures diverses. A Yathrib Médine, par exemple, les Juifs détenaient le monopole culturel bien avant le début de l'islam. Le Coran les appellera, à l'envi, *« les gens de l'Écriture/du Livre ».* Les traditions nous parlent de leur maison d'étude religieuse. On raconte que les deux secrétaires de Mahomet, Zayd, qui sera le président de la commission de constitution des textes coraniques, et Ubayy, qui sera l'un des tenants d'une collecte concurrente du Coran, étaient d'anciens élèves de l'école des Juifs de Yathrib. Un hadith rapporte qu'Omar vit un Juif qui récitait un passage de la Torah, que cela lui plut et qu'il se le fit recopier sur un parchemin. Il l'apporta à Mahomet et lui proposa de le lui lire. Et Mahomet le rabroua : *« C'est moi qui suis votre prophète. »*

L'histoire est-elle vraie ? On ne peut savoir. Mais quand on rencontre plusieurs histoires de ce type, on peut en déduire que les premiers musulmans connaissaient les Écritures antérieures « dans le texte », et qu'ils en ont fait leur profit. Il y a encore ces récits qui mettent en scène Mahomet avec Zayd. Mahomet lui dit : *« Apprends le syriaque. Je reçois des écrits. »* Le syriaque était la langue des chrétiens araméens et l'on trouve dans le Coran de nombreux mots d'origine syriaque, et non des moindres, à commencer par le mot *qeryan* , arabisé en *qur'an* , « coran », « lecture ». Il y a donc des textes d'origine chrétienne qui circulent aussi. Si on raconte déjà cela de l'époque primitive, à plus forte raison est-ce une réalité ensuite, en territoire de conquête. Les premiers musulmans vivent dans un domaine riche en écritures, ils en font leur profit. Ils s'insèrent naturellement dans la culture ambiante, et ils polémiquent avec Juifs et chrétiens sur leurs textes, tout en leur empruntant des choses qu'ils adaptent à leurs propres Écritures.

Prenons l'exemple du Livre de Daniel. Une chronique syriaque autour de 660, dans un récit qui sera repris par les chroniques arabes, rapporte que lors de la conquête de Suse, à l'ouest de la Perse, les conquérants découvrent un corps embaumé dont on dit qu'il est celui du prophète Daniel. Ils forcent le cercueil et emportent le corps. Une légende islamique ajoutera qu'à la tête de la momie il y avait un livre. On apporte celui-ci au calife Omar, qui le fait traduire : c'est le Livre de Daniel. Omar le fait détruire. Légende ? Reste que l'on a un écho manifeste du Livre de Daniel dans le « verset du trône » Coran, II, 255, où Dieu est appelé *« le Vivant, le Subsistant » (Cf; infra p. 81* . C'est la formule même de Daniel VI, 27

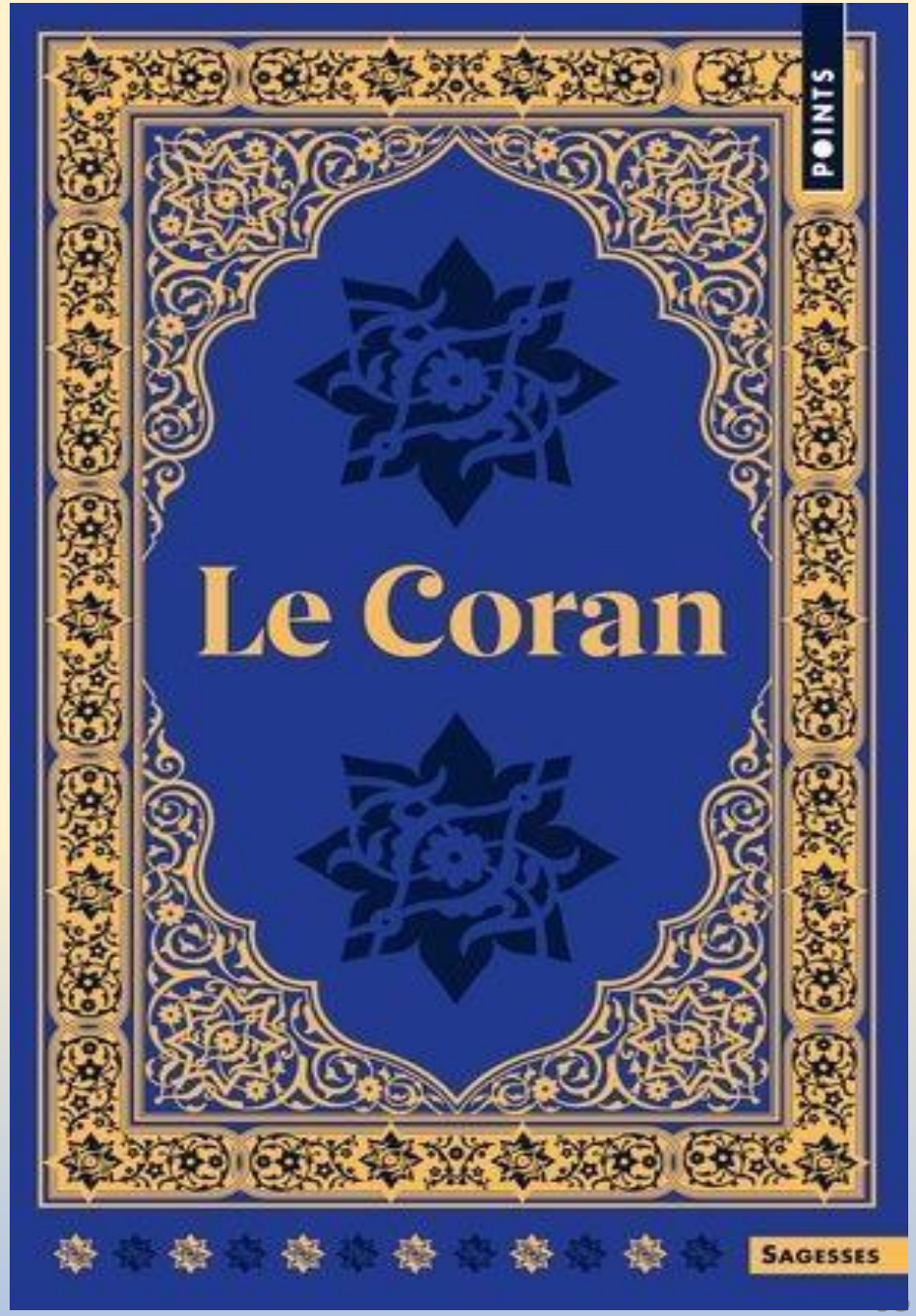
Coran, II, 255*

Allah! Point de divinité à part Lui, le Vivant, Celui qui subsiste par lui-même « Al-Qayyûm». Ni somnolence ni sommeil ne Le saisissent.
A Lui appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre.
Qui peut intercéder auprès de Lui sans Sa permission ?
Il connaît leur passé et leur futur. Et, de Sa science, ils n'embrassent que ce qu'Il veut.
Son Trône « Kursiy », déborde les cieux et la terre, dont la garde ne Lui coûte aucune peine. Et Il est le Très Haut, le Très Grand

La sourate EL IKHLAS p. 337, pourrait complète ce verset 255 de la sourate LA GENISSE (El BAQARA)

*Ce verset est connu par les musulmans pour sa profonde signification, sa langue sublime et sa superbe consonance. Il résume prodigieusement la foi musulmane et affirme avec pertinence le principe de base de l'islam, le *tawhid* (unicité de Dieu). Il a souvent suscité l'admiration de non-musulmans : *« … une magnifique description de la majesté et de la providence divines; mais il ne faut pas croire que sa traduction arrive à égalité avec la dignité de l'original »* (*Sale*). *« Un des passages les plus admirés du Coran »* (*Lane*). *« L'un des versets les plus grandioses du Coran. »* (*Wherry*)

Il est souvent porté sur le corps (*herz*) : sorte de talisman portant chance, éloignant les mauvaises énergies, attirant les ondes positives et assurant une protection spirituelle. Ils peuvent être portés sur le corps (autour du cou par exemple), accrochés au lit d'une personne porteuse de handicap ou comme un talisman médicinal, écrit par un *taleb* dans sa boutique se disant professionnel .

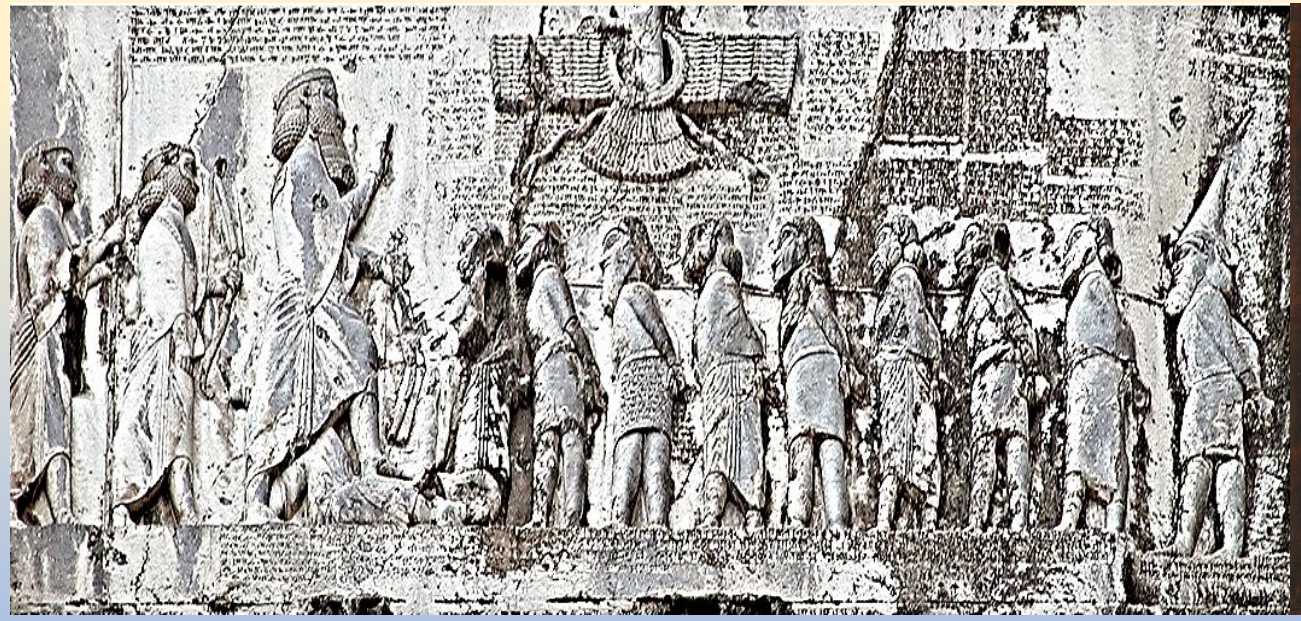


Daniel 6:2-29 La Bible du Semeur

La jalousie des satrapes

Darius jugea bon de nommer cent vingt satrapes pour gouverner tout le royaume. 3 Il plaça au-dessus d'eux trois ministres auxquels ces satrapes devaient rendre compte pour que les intérêts du roi soient préservés. Daniel était l'un de ces trois. 4 Or, il se montrait plus capable que les deux autres ministres et tous les satrapes, parce qu'il y avait en lui un esprit extraordinaire. C'est pourquoi le roi songeait à le mettre à la tête de tout le royaume. Alors les autres ministres et les satrapes se mirent à chercher un motif d'accusation contre lui dans sa manière d'administrer les affaires de l'empire, mais ils ne purent découvrir aucun motif d'accusation, ni aucune faute, car il était fidèle, de sorte qu'on ne pouvait trouver en lui ni négligence ni faute Ces hommes-là conclurent donc : Nous ne trouverons aucun motif d'accusation contre ce Daniel, à moins que ce soit en relation avec la Loi de son Dieu. 7 Alors ces ministres et ces satrapes se précipitèrent chez le roi et lui parlèrent ainsi : Que le roi Darius vive éternellement ! Tous les ministres du royaume, les préfets et les satrapes, les conseillers et les gouverneurs réunis en conseil, ont décidé qu'il fallait publier un édit royal pour mettre en vigueur une interdiction stricte. Selon cet édit, quiconque, pendant les trente jours qui suivent, adressera une prière à quelque dieu ou quelque homme que ce soit, si ce n'est à toi, Majesté, sera jeté dans la fosse aux lions. Maintenant, Majesté, établis cette interdiction, et signe le décret afin qu'il soit irrévocable, conformément à la loi des Mèdes et des Perses qui est immuable. Là-dessus, le roi Darius signa le décret portant l'interdiction. Quand Daniel apprit que ce décret avait été signé, il entra dans sa maison ; les fenêtres de sa chambre haute étant ouvertes en direction de Jérusalem, trois fois par jour, il se mettait à genoux pour prier et louer son Dieu. Il continua à le faire comme auparavant. Alors ces hommes firent irruption chez lui et le surprirent en train d'invoquer et d'implorer son Dieu. Aussitôt, ils se rendirent chez le roi pour lui parler de l'interdiction royale : N'as-tu pas signé un décret d'interdiction, dirent-ils, stipulant que quiconque adressera, dans les trente jours, une prière à quelque dieu ou homme que ce soit si ce n'est à toi, Majesté, serait jeté dans la fosse aux lions ? Le roi répondit : Il en est bien ainsi, conformément à la loi des Mèdes et des Perses qui est immuable. – Eh bien, reprirent-ils devant le roi, Daniel, l'un des déportés de Juda, ne fait aucun cas de toi, Majesté, car il n'a pas respecté l'interdiction que tu as signée. Trois fois par jour, il fait sa prière. Lorsque le roi entendit ces paroles, il fut vivement peiné et il décida de délivrer Daniel. Jusqu'au coucher du soleil, il chercha à le sauver. Mais ces hommes se rendirent ensemble chez le roi et lui dirent : Sache, Majesté, que la loi des Mèdes et des Perses veut que toute interdiction et tout décret promulgué par le roi soient irrévocables.

Alors le roi ordonna d'emmener Daniel et de le jeter dans la fosse aux lions. Il s'adressa à Daniel et lui dit : Puisse ton Dieu que tu sers avec tant de persévérance te délivrer lui-même. On apporta une grosse pierre et on la mit devant l'entrée de la fosse. Le roi y apposa son sceau avec son anneau et ceux des hauts dignitaires, afin que rien ne puisse être changé aux dispositions prises à l'égard de Daniel. Après cela, le roi rentra dans son palais. Il passa la nuit sans manger et refusa tout divertissement. Et il ne parvint pas à trouver le sommeil. Dès le point du jour, le roi se leva et se rendit en toute hâte à la fosse aux lions. Comme il s'en approchait, il appela Daniel d'une voix angoissée : Daniel, serviteur du Dieu vivant, cria-t-il, ton Dieu que tu sers avec tant de persévérance a-t-il pu te délivrer des lions ? Alors Daniel répondit au roi : O Majesté, vis éternellement ! Mon Dieu a envoyé son ange qui a fermé la gueule des lions, de sorte qu'ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été reconnu innocent devant lui – tout comme je n'ai pas commis de faute envers toi, Majesté ! Alors le roi éprouva une grande joie et il ordonna de hisser Daniel hors de la fosse. Daniel fut donc remonté de la fosse, et on ne trouva sur lui aucune blessure, parce qu'il avait eu confiance en son Dieu. Là-dessus, le roi ordonna de lui amener ces hommes qui avaient accusé Daniel, et il les fit jeter dans la fosse aux lions, avec leurs enfants et leurs femmes ; ils n'avaient pas atteint le sol de la fosse, que déjà les lions s'emparèrent d'eux et leur broyèrent les os. Alors le roi Darius écrivit aux gens de tous les peuples, de toutes les nations et de toutes langues qui habitent la terre entière : Que votre paix soit grande ! Je décrète que, dans toute l'étendue de mon royaume, on tremble de crainte devant le Dieu de Daniel, car il est le Dieu vivant qui subsiste éternellement, son règne ne sera jamais détruit, sa souveraineté durera à toujours. Il délivre et il sauve, et il accomplit des prodiges, des signes extraordinaires dans le ciel et sur terre, car il a délivré Daniel de la griffe des lions.



L'une des histoires les plus célèbres de Daniel* est celle de sa survie miraculeuse dans la fosse aux lions. Conspirant contre Daniel, ses adversaires l'incitèrent à enfreindre l'édit royal interdisant la prière à tout autre qu'au roi lui-même. Pris en flagrant délit de prière à son Dieu trois fois par jour, Daniel fut jeté dans la fosse aux lions. Mais Dieu envoya son ange pour fermer la gueule des lions, épargnant ainsi la vie de son fidèle serviteur. Cette délivrance démontra non seulement la puissance de la prière et de la foi de Daniel, mais aussi la protection divine manifeste pour ceux qui restent loyaux envers Dieu.

L'héritage de Daniel résonne à travers les âges, influençant non seulement la théologie chrétienne mais aussi la littérature et l'art. Son courage, sa sagesse et sa foi sont des exemples puissants pour les croyants d'aujourd'hui, les encourageant à persévérer dans la prière, la fidélité et l'espérance en Dieu, même au milieu des épreuves les plus difficiles.

Daniel le prophète reste une figure emblématique de la foi inébranlable et de la persévérance dans l'obéissance à Dieu. Sa vie exemplaire et ses écrits prophétiques continuent d'inspirer et d'édifier les générations, rappelant aux croyants l'importance de rester fidèles à Dieu, même dans les circonstances les plus difficiles.

divin » ou « Dieu est mon juge ») est un

***Personnage du Livre de Daniel, qui fait partie de la Bible.**

Il est l'un des grands prophètes de la Bible hébraïque (Tanakh) et de l'Ancien Testament.

Daniel n'est pas cité dans le CORAN, ni dans les hadiths sunnites, à la différence de MOÏSE (MOUSSA) qui y apparait, 136 fois

OUZBEKISTAN
Tombeau et mausolée de Daniel*, prophète de l'Ancien Testament

Selon la légende, Tamerlan, le puissant conquérant, rapporta un fragment de la relique du Prophète Daniel de son expédition au Moyen-Orient au XIVe siècle. Soucieux de la protection divine, il érigea une tombe en son honneur à **Samarcand**e, un lieu depuis devenu un sanctuaire de dévotion et de vénération.

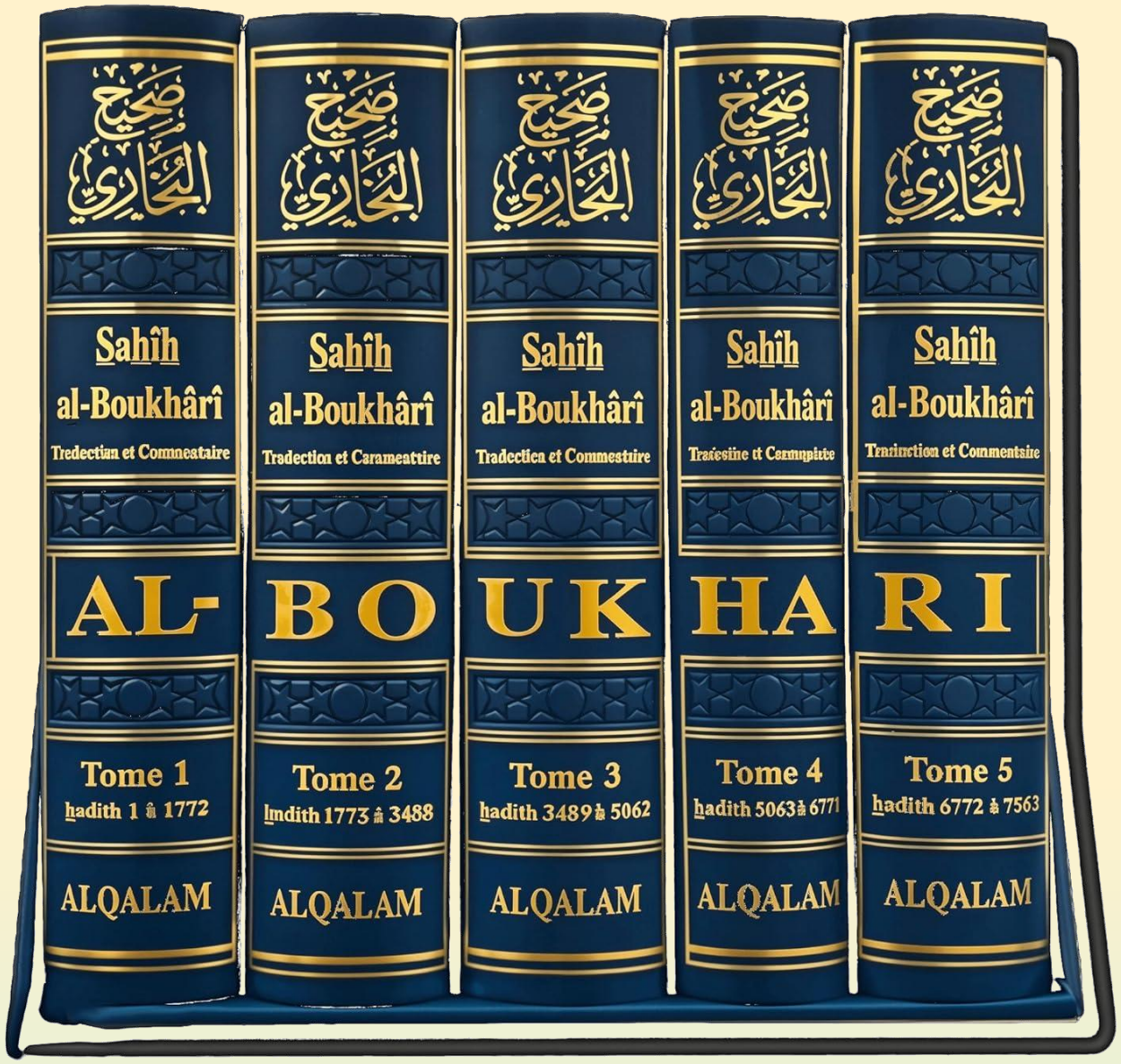
***Daniel (arabe : دانیال, Daniyal) est généralement considéré par les musulmans, selon le hadith de musulmans chiites, comme un prophète. Il n'est pas mentionné dans le Coran, ni dans les hadiths de l'islam sunnite*

Contexte

***Daniel* 6**

…26 J'ordonne que, dans toute l'étendue de mon royaume, on ait de la crainte et de la frayeur pour le Dieu de Daniel. Car il est le Dieu vivant, et il subsiste éternellement; son royaume ne sera jamais détruit, et sa domination durera jusqu'à la fin. 27C'est lui qui délivre et qui sauve, qui opère des signes et des prodiges dans les cieux et sur la terre. C'est lui qui a délivré Daniel de la puissance des lions. 28Daniel prospéra sous le règne de Darius, et sous le règne de Cyrus, le Perse.

SAMARCANDE (UZBEKISTAN) a acquis son importance commerciale dans l'Antiquité et au Moyen-Âge en raison de sa situation géographique au carrefour des routes commerciales en provenance de Chine et d'Inde . Avec l'arrivée du chemin de fer en 1888, Samarcande est devenue un important centre d'exportation de vin, de fruits secs et frais, de coton, de riz, de soie et de cuir.



Les hadiths (ou traditions prophétiques) du *Sahih d'Al-Bukhari* ont été collectés par Mohammed al-Bukhari (810-870) environ deux siècles et demi après la mort du prophète de l'Islam.

Originaire de Boukhara, (image infra) au sud de l'actuel Ouzbékistan, al-Bukhari a voyagé à travers l'Empire abbasside pendant seize ans pour collecter les hadiths.

BOUKHARA (OUZBEKISTAN) : vue générale

AL GHAZĀLĪ
(1058-1111) ;
le doute , chemin de la certitude

Grand théologien de l'islam, mais aussi conseiller du calife de Bagdad puis théoricien du droit, AL-GHAZĀLĪ apparaît surtout, par son énigmatique abandon de l'enseignement et à travers l'orientation critique de ses écrits, comme le défenseur d'une doctrine mystique, qui serait le chemin de la certitude. Profondément musulman de pensée, il a puisé dans l'héritage grec, d'une part, et dans les valeurs chrétiennes, d'autre part, des éléments qu'il a su intégrer sans altérer la pureté de sa foi. Plusieurs critiques ont découvert en lui des sentiments chrétiens et l'ont rapproché parfois de Pascal.

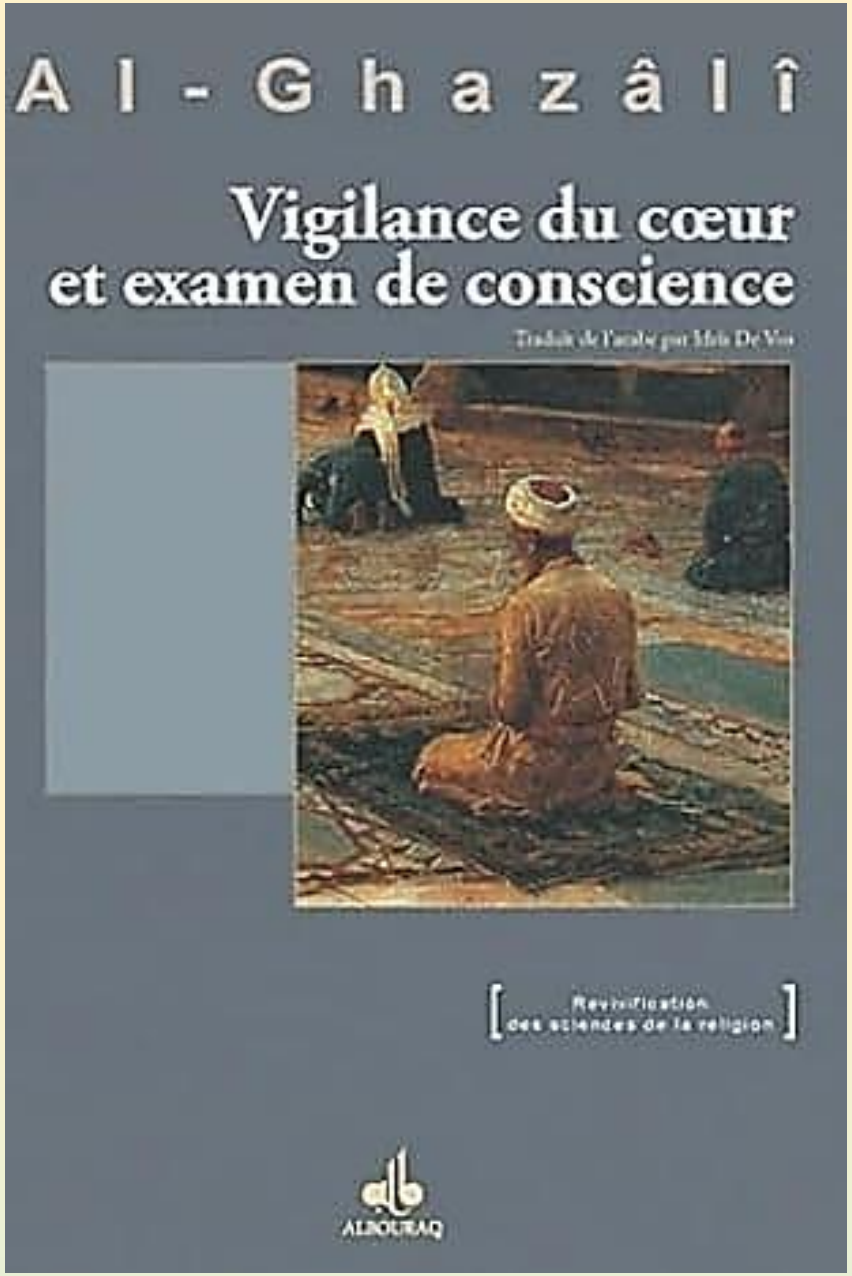
Sur sa personne même, on discute pour savoir si ses entreprises ont obéi à des motivations purement religieuses ou d'ordre politique. Il fut et reste honoré dans le monde musulman, qui lui a donné les titres de « Preuve de l'islam » et d'« Ornement de la religion » ; mais son influence réelle a été très limitée. En revanche, il fut connu en Occident, sous le nom d'Algazel, et on peut, retrouver plusieurs de ses idées dans les écrits des penseurs du Moyen Âge latin.

Abū Hāmid b. Muḥammad AL-GHAZĀLĪ (ou Ghazālī) naquit en 450/1058 à Tūs dans l'est de l'Iran ; il y mourut en 505/1111. il fit ses études à Nīshāpūr, ville où le premier prince saldjuqide Tughril avait établi sa résidence en 1037. Il y fut distingué par Juwaynī, l'un des grands théologiens de l'école ash'arite.

A cette époque, les ash'arites, principaux représentants du sunnisme « orthodoxe », soutenaient les seldjouqides contre les menées des divers groupes shī'ites. En 1091, le ministre Nizām Al-Mulk nomma Ghazālī, dont il était l'ami, directeur de l'université Nizāmiyya qu'il avait fondée à Bagdad.

Dans son *siyāsat nāmeh* (*traité de gouvernement*), le ministre écrivait : *« le souverain est tenu de s'enquérir de tout ce qui a trait à la religion, aux obligations qu'elle impose et à la tradition [...] il est indispensable qu'une ou deux fois par semaine il admette auprès de lui les docteurs de la loi. »*

Les activités de Ghazālī à Bagdad ne furent pas étrangères à ce programme. Jusqu'en 1095, son enseignement connut un grand succès ; consulté par le calife, il joua un rôle politique et connut un prestige considérable.



Dans le présent ouvrage – inédit en langue française – l'auteur, l'imam Abû Hâmid AL-GHAZÂLÎ traite de l'examen de conscience (*muhâsaba*) et la vigilance du cœur (*murâqaba*). Ces deux pratiques fondamentales de la spiritualité islamique correspondent à la définition même que le Prophète donnait de la « vertu contemplative » (*al-ihsân*) en disant : *« Adore Allah comme si tu Le voyais, car même si tu ne Le vois pas, Lui te voit. »* Pour atteindre un tel degré de perfection spirituelle, le combat intérieur et la lutte contre l'ego s'appuient sur la pratique constante et méthodique de l'examen de conscience, avant, pendant et après l'action, ce qui exige une vigilance de tous les instants et une conscience aiguë du regard divin. Après avoir exposé et expliqué ces différentes notions dans leurs aspects multiples, au moyen d'images significatives et d'une analyse subtile des tendances et illusions de l'âme, l'imam AL-GHAZÂLÎ conclut son ouvrage par une exhortation forte qu'il s'adresse apparemment à lui-même. En fait, à travers ses remontrances, c'est l'âme de tout un chacun qui se voit ainsi rappelée à l'ordre, pour qu'il mette à profit le temps qui lui est imparti, avant qu'il ne soit trop tard. Se demander des comptes à soi-même, purifier l'âme de l'hypocrisie pernicieuse qui est enfouie en elle, porter son attention sur la Présence divine, et conformer ses actes et toute sa vie à cette haute exigence, sont en quelque sorte une façon d'anticiper le Jour du Jugement dernier, ce Jour où se réalisera finalement, pour les élus rapprochés d'Allah, la promesse de Sa Vision.

Série « L'Instant poésie de Clara Ysé »

Épisode 4/20 : "Rubâ'iyât" d'Omar Khayyâm : la magie elliptique des quatrains persans

Publié le jeudi 5 septembre 2024

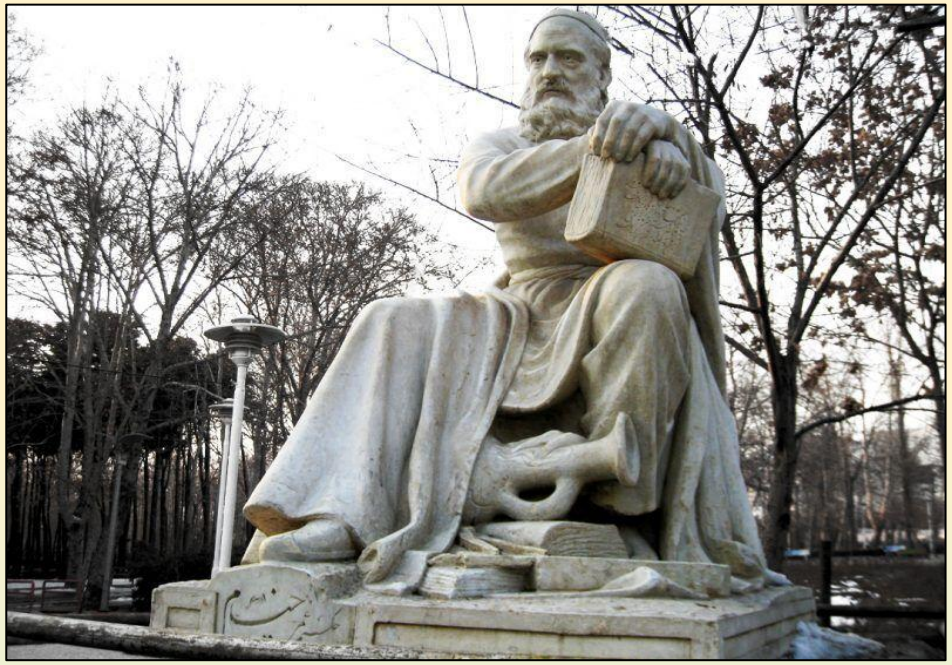
ÉCOUTER (6 min)

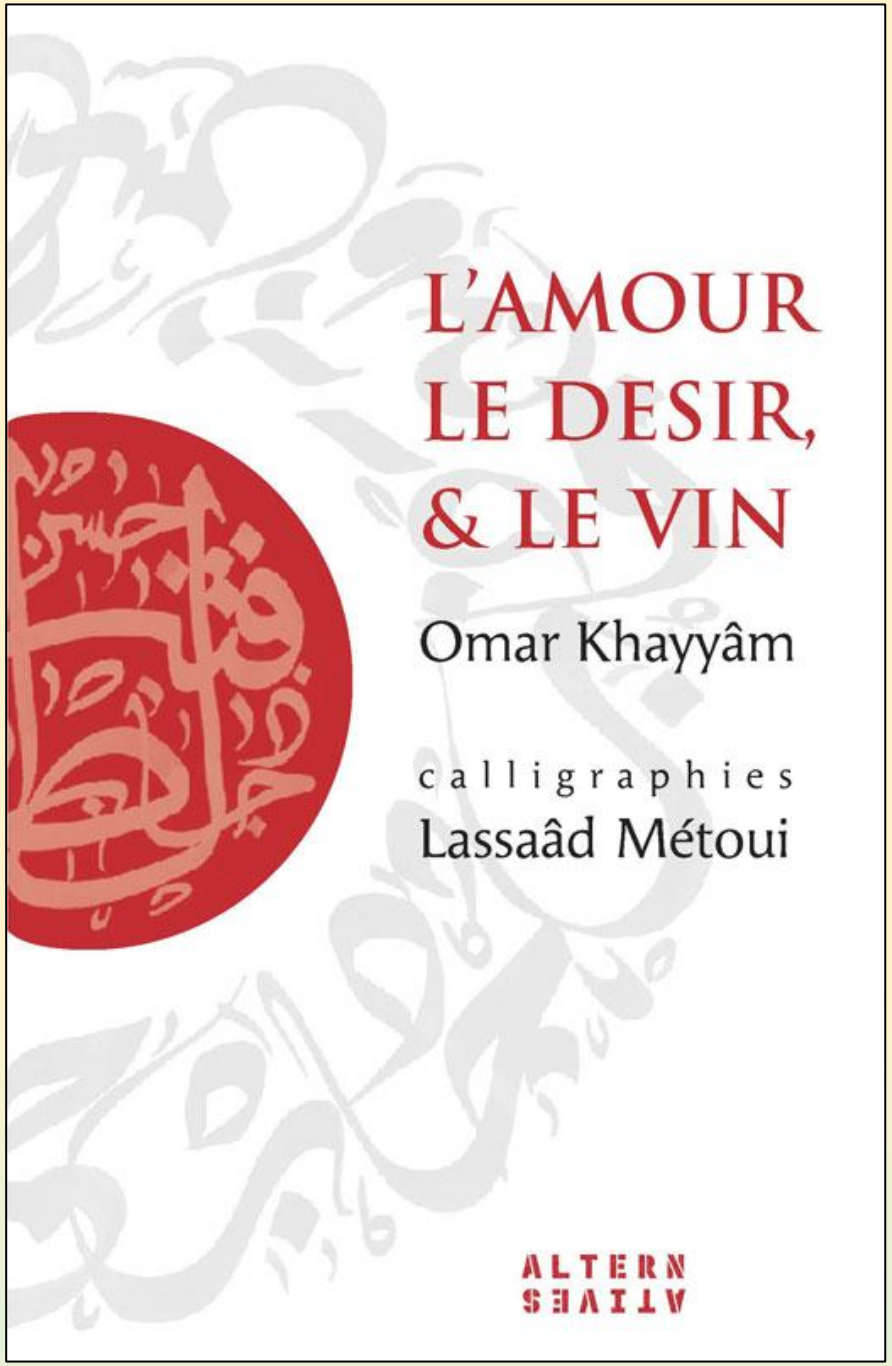
"Attache-toi l'ami parfait", extrait du poème de Khayyâm ©Radio France - Léopoldine Sieud

Né vers 1048 à Nichapur (date supposée), dans l'actuel Iran, le savant, mathématicien et philosophe Omar Khayyâm est découvert en Europe et aux USA pour son œuvre poétique après la traduction anglaise des *Rubâ'iyât* en 1868. Ses poèmes, les quatrains, sont écrits en persan alors que ses traités scientifiques sont en arabe.

La rareté des sources disponibles empêche de retracer avec précision la vie de Khayyam. Il serait issu d'une famille d'artisans de Nichapur — le nom de Khayyam, *fabricant de tentes*, suggère que son père était fabricant de tentes. Il étudie sous la direction du cheik Mohammad Mansuri, l'un des savants les plus célèbres de son temps (selon le vizir Nizam al-Mulk dans son *wasiyat*, son testament). Dans sa jeunesse, Khayyām étudie aussi sous la direction de Mowaffak de Nishapur, considéré comme le meilleur professeur du Khorassan. En 1074, le sultan seldjoukide Mâlikshah Jalâl al-Din à Ispahan pour entreprendre la réforme du calendrier solaire à laquelle il consacrera cinq années, et organiser des observations astronomiques.

À la mort de Mālikshāh, il tombe en disgrâce. Il est possible que certains de ses poèmes non orthodoxes en soient la cause. Pour couper court à tout soupçon, il entreprend alors un pèlerinage à la Mecque. On le retrouve ensuite à Merv, alors capitale de l'empire des Seldjoukides. Il finit ses jours à Nichapur, où il vit en reclus les vingt dernières années de sa vie.





« On affirme qu'il existe un enfer. C'est une assertion erronée, on ne saurait y ajouter foi, car s'il existait un enfer pour les amoureux et les ivrognes, le paradis serait dès demain, aussi vide que le creux de ma main".

"Le vin est un grain de beauté sur la joue de l'intelligence".

"Quand je serai mort, lavez-moi dans du vin et, du bois de la vigne, qu'on fasse mon brancard et mon cercueil".

LE JOUR D'ALGERIE
www.lejourdalgerie.com
Votre quotidien national

Exposition de calligraphie
Le Tunisien Lassaâd Metoui s'enivre d'encre

«Noir c'est noir» disait Johnny Hallyday. Pourtant, tout n'est pas si simple. Avec sa calligraphie, l'artiste Lassaâd Metoui nous fait découvrir la couleur la plus sombre du monde, qualifiée « d'ultranoir » et dénommée Black 4.0. Cette teinte est au centre d'«Ivresse de l'encre», la nouvelle exposition proposée par Le Voyage à Nantesau château des ducs de Bretagne (France) depuis le 6 juillet dernier jusqu'au 22 septembre prochain. Né à Gabès en Tunisie, le plasticien-calligraphe est aujourd'hui installé à Nantes, où il a suivi des cours aux *Beaux-arts*. Dans son nouvel atelier qu'il utilise depuis près d'un an, l'artiste prépare ce qui sera sa première exposition au sein de «sa ville». Après des performances qui l'ont mené de la Chine au Brésil ou de Rome à Londres, cette opportunité est pour lui une «véritable chance à saisir».

Ayant grandi dans une famille animée par l'art et le travail de la couleur, Lassaâd Metoui découvre la calligraphie dès cinq ans via un atelier d'écriture. Son père était sculpteur et passionné de poésie. Quant à sa mère, c'est avec elle qu'enfant, il apprit le travail naturel des couleurs grâce aux plantes qu'ils récoltaient dans l'oasis. Black 4.0 est le nom de la peinture la plus sombre du monde. À l'origine utilisée pour les équipements spatiaux, elle a cette faculté d'absorber la lumière. Quand on l'observe à l'œil nu, face aux œuvres de Lassaâd, l'impression est de pouvoir traverser la toile et d'être face au vide total. Pour les artistes, cette teinte est extrêmement complexe à maîtriser. Le Tunisien a d'abord connu les accidents ou ratés concernant le dosage ou la manière de la travailler sur toile. Finalement, cet «ultranoir» permet de mettre en avant les couleurs voisines ainsi que d'autres effets impressionnants. Autre particularité du travail du plasticien : cet effet miroir qu'il a réussi à intégrer à ses toiles. Une manière pour l'artiste, mais aussi pour le spectateur de l'exposition, d'apercevoir son reflet dans les œuvres. Mais concernant cette technique impressionnante, l'artiste s'en amuse en précisant qu'il «ne donnera pas le secret de fabrication». L'objectif des organisateurs est aussi de proposer une mise en scène qui rend hommage au travail complexe du calligraphe. Le rôle de la lumière sera crucial pour admirer au mieux la teinte sombre et d'autres miroirs seront ajoutés dans la salle pour combiner les jeux d'échos visuels. ***F. H.***

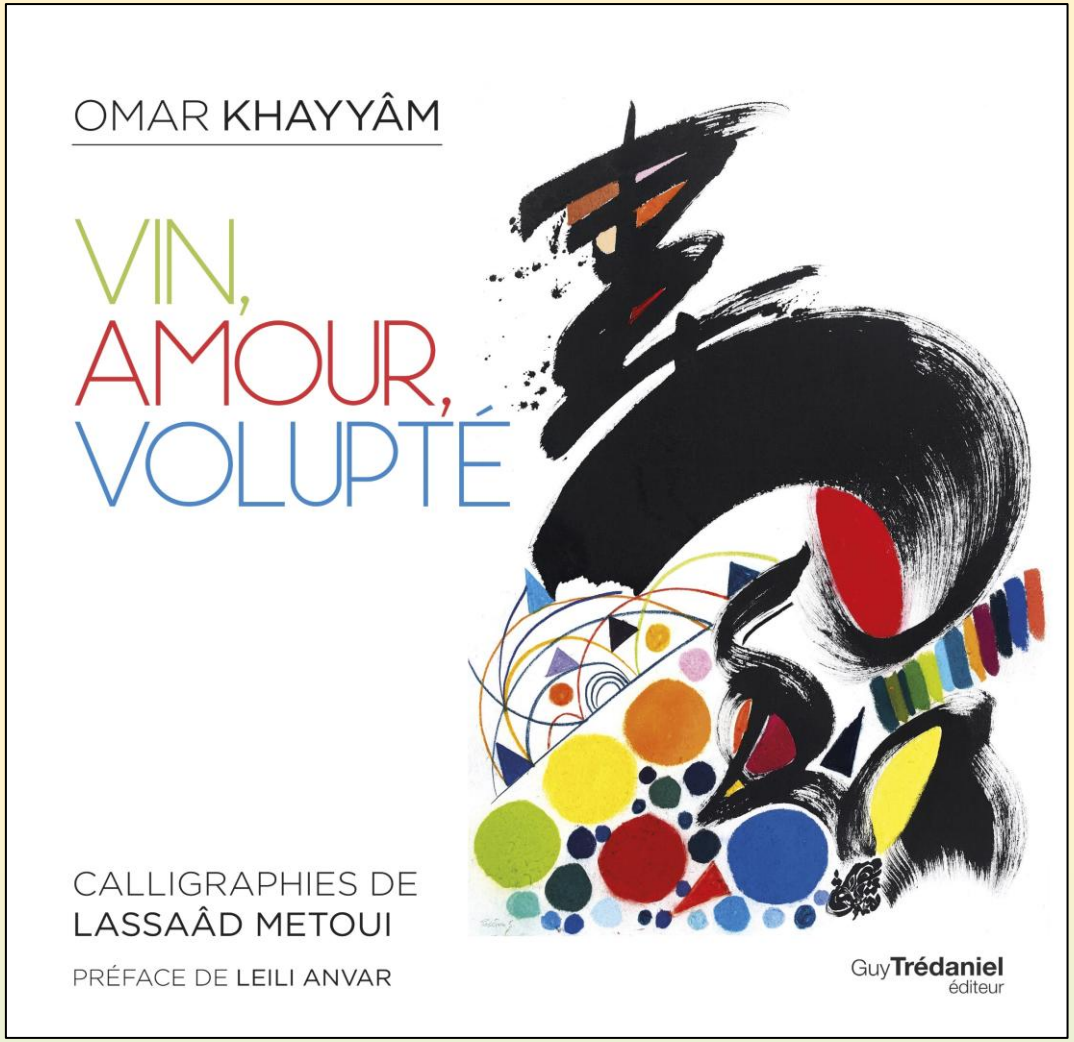
Vin, amour, volupté

Lassaâd METOUI, **Omar KHAYYAM**

Editeur : GUY TRÉDANIEL ÉDITEUR **ISBN :** 978-2-8132-2145-2

« Bois du vin, puisque tu ignores d'où tu es venu ; vis joyeux, puisque tu ignores où tu iras. »

Le mathématicien et poète de génie Omar Khayyâm, hanté par l'énigme insoluble de la mort et de notre raison d'être sur cette Terre, nous offre des quatrains d'une beauté saisissante. En utilisant cette forme poétique appelée *robâ`î* — poème « quaternaire » en persan —, l'auteur met la rigueur mathématique au service de l'art poétique pour tenter de trouver des réponses à son existence.
Dans la poésie d'Omar Khayyâm, le vin est métaphore, comme la coupe, comme le grain de beauté et la royauté, comme la rose et le rossignol. Il est métaphore de la conscience éveillée, de la beauté et de l'instant devenu éternité. Et c'est cette tradition que le poète reprend et consolide en y ajoutant le noir profond de sa mélancolie.
Telle une sagesse orientale, l'auteur nous emporte dans une arabesque de mots, mis en images par le pinceau de Lassaâd Metoui, calligraphe de renom qui nous livre ici d'envoûtantes calligraphies.



Khayyâm, le poète mathématicien qui a établi le calendrier solaire iranien

Les calendriers : regarder le ciel pour régler le temps

3 types : les calendriers lunaires, solaires et luni-solaires.

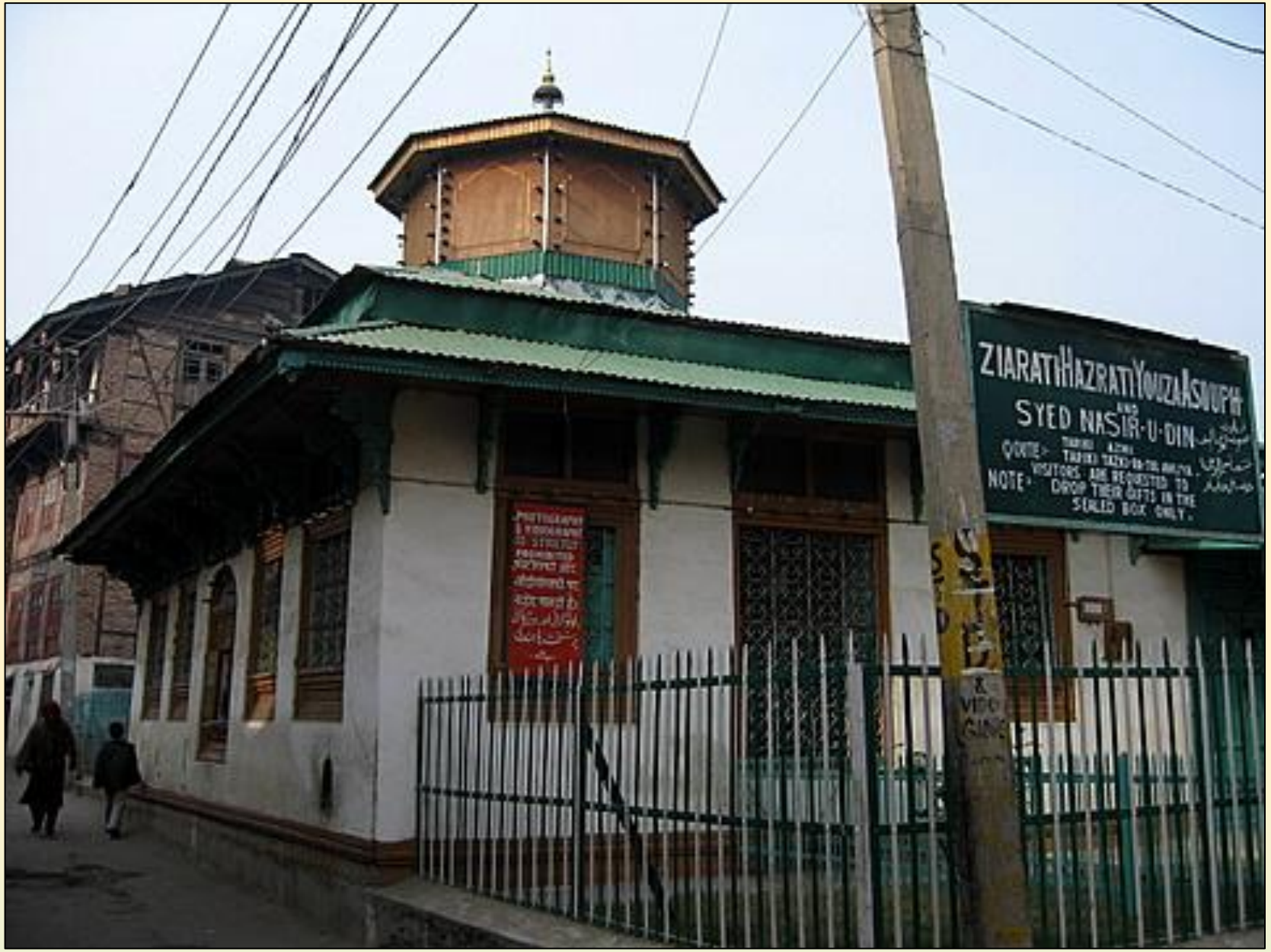
LES CALENDRIERS LUNAIRES suivent le rythme des lunaisons, c'est-à-dire le temps qui s'écoule entre deux nouvelles lunes. Le seul calendrier lunaire encore en usage est le calendrier hégirien, utilisé par les musulmans pour fixer les dates des fêtes religieuses.

LES CALENDRIERS SOLAIRES comme le calendrier grégorien s'appuient sur l'année tropique, correspondant à peu près au temps d'une révolution complète de la Terre autour du Soleil (364,2422 jours).

LES CALENDRIERS LUNI-SOLAIRES, il s'agit de calendriers lunaires ajustés pour s'aligner sur le rythme des saisons. Par exemple, le calendrier luni-solaire chinois comporte 12 mois lunaires de 29 ou 30 jours, soit 11 jours de moins que dans une année solaire. Pour combler cet écart, 7 mois sont ajoutés dans un intervalle de 19 ans, ce qui correspond à l'ajout d'un 13^{e} mois tous les 2 ou 3 ans.

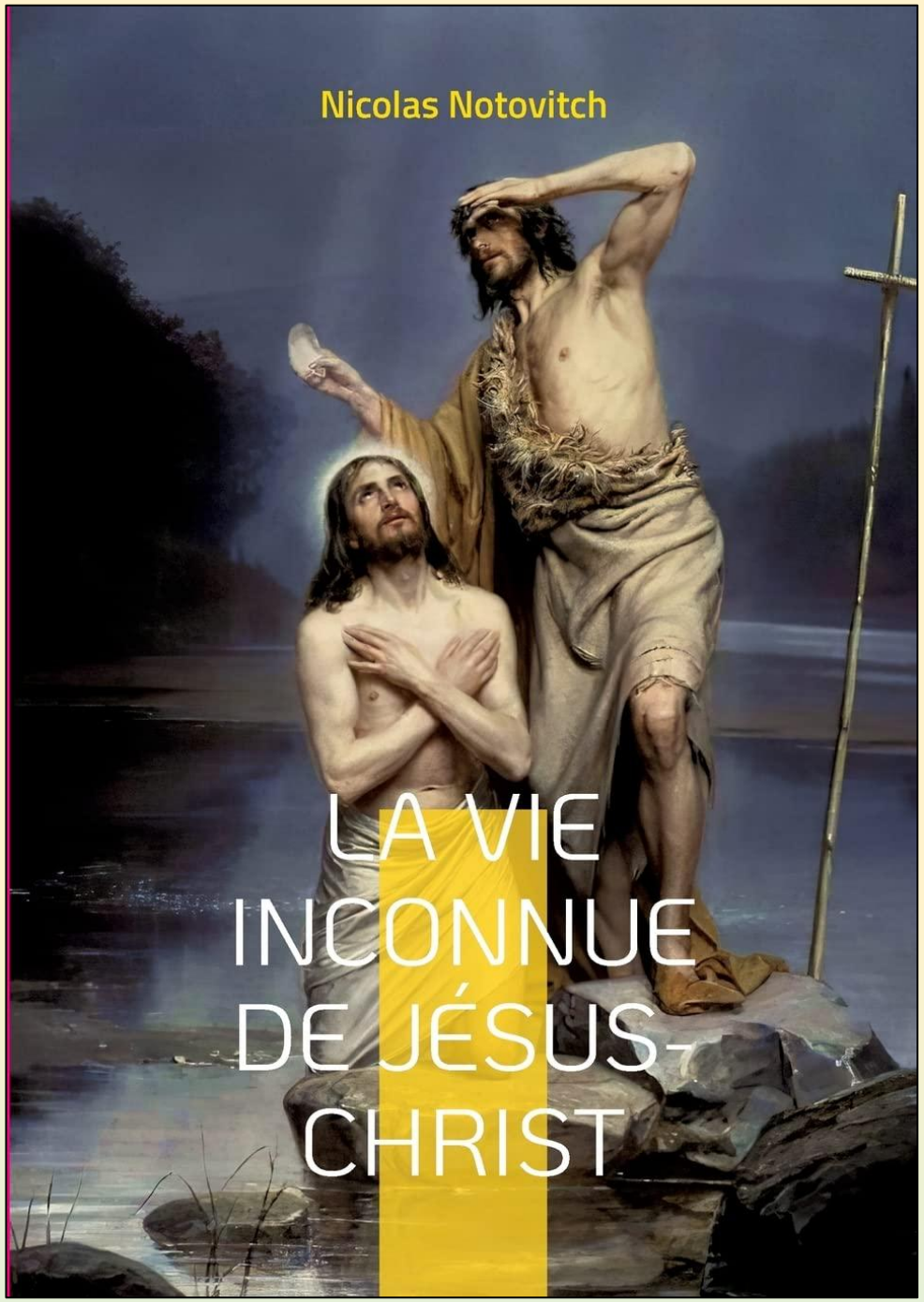
ROZA BAL

le tombeau supposé de Jésus (Îsâ) à Srinagar (Inde)



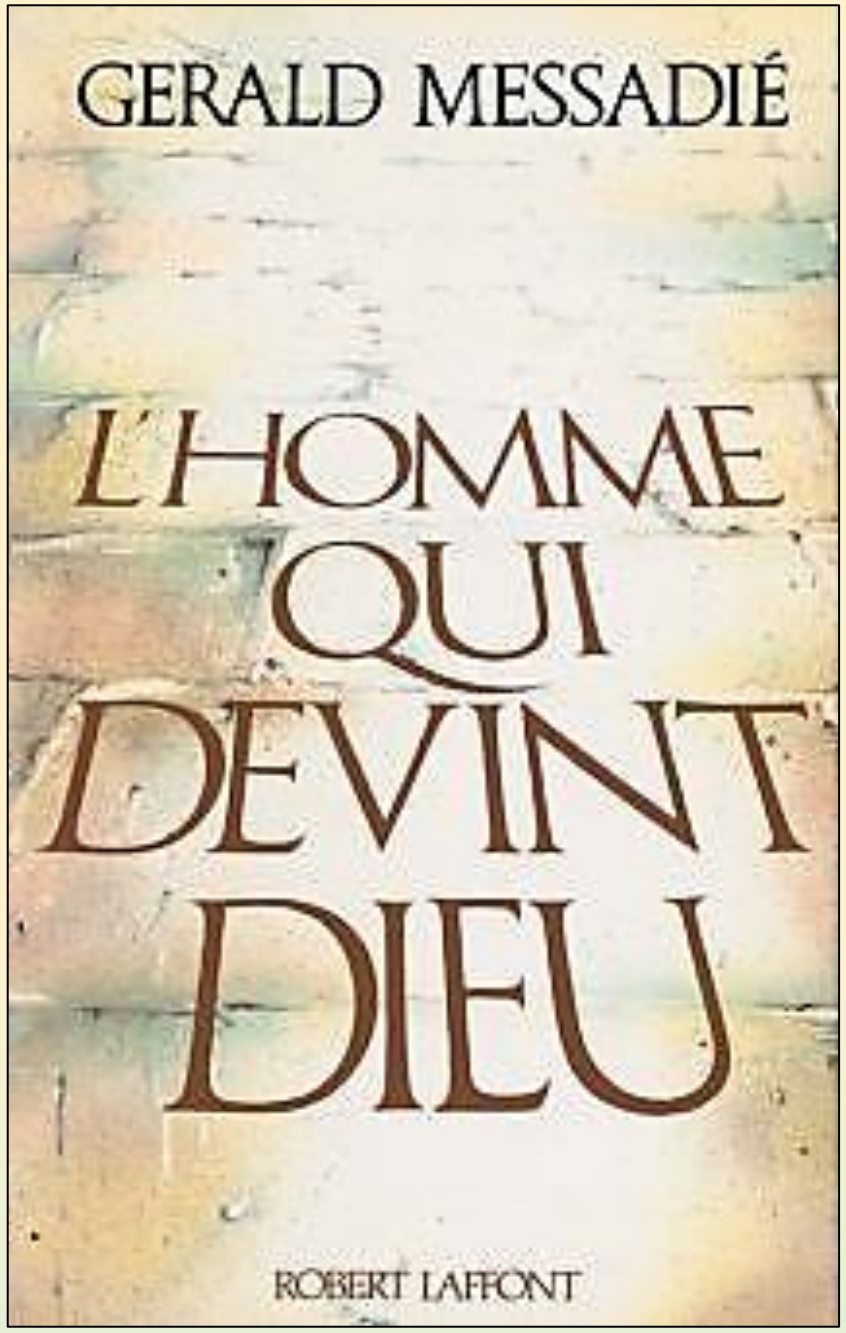
À SRINAGAR, une vieille sépulture est attribuée à Yuz Asaph, né d'une vierge en Galilée. Pour les adeptes du mouvement Ahmadiyya, il s'agit de Jésus.

Le catafalque de SRINAGAR – ROZA BAL



Véritable énigme sacrée, "La vie inconnue de Jésus-Christ" de Nicolas Notovitch lève le voile sur les mystérieuses années perdues du Christ. Fruit d'une découverte stupéfiante dans un monastère tibétain, ce livre interdit révèle un pan insoupçonné de la vie de Jésus, entre ses 12 et 30 ans. Au fil d'un périple qui le mène de l'Inde au Tibet, Notovitch met au jour d'anciens manuscrits relatant le passage du jeune Issa, nom donné à Jésus dans ces contrées. Avide de sagesse, le futur Messie y aurait étudié les textes sacrés hindous et bouddhistes avant de regagner la Palestine. Cette thèse audacieuse, étayée par de troublants récits consignés dans "La vie de Saint Issa", jette une lumière nouvelle sur la formation spirituelle du Christ. Et si son enseignement avait été nourri des philosophies orientales ? Et s'il avait lui-même foulé le sol de l'Inde et de l'Himalaya ? Plus qu'une simple curiosité historique, l'ouvrage de Notovitch questionne avec force nos certitudes sur la figure christique. À travers ces pages qui bousculent les dogmes, c'est toute l'histoire des origines du christianisme qui se voit réinterrogée. Un document exceptionnel et sulfureux, qui n'a cessé depuis sa parution de susciter controverses et débats passionnés. Une lecture essentielle pour tous ceux que l'énigme du Christ fascine, et qui souhaitent explorer la part d'ombre de sa vie. Biographie de l'auteur Nicolas Notovitch (1858-1916) est un journaliste et écrivain russe, célèbre pour son ouvrage controversé "La vie inconnue de Jésus-Christ". Voyageur infatigable, il parcourt l'Orient à la fin du XIXe siècle, de la Perse à l'Inde en passant par le Tibet. C'est lors d'un séjour dans un monastère himalayen qu'il affirme avoir découvert d'anciens manuscrits évoquant la vie de Jésus en Inde durant sa jeunesse. Sa traduction de ces textes, publiée en 1894 sous le titre "La vie inconnue de Jésus-Christ", fait l'effet d'une bombe dans les milieux religieux. Accusé par certains de falsification, défendu par d'autres comme un pionnier audacieux, Notovitch ne cessera de clamer l'authenticité de ses sources jusqu'à sa mort. Son livre, best-seller international, n'a cessé depuis de nourrir les spéculations sur le « Jésus oriental ». Mêlant récit de voyage, enquête historique et réflexion spirituelle, l'œuvre inclassable de Notovitch a ouvert la voie à une relecture décloisonnée du christianisme. Un précurseur sulfureux, qui n'a pas fini de fasciner et de diviser.

amazon

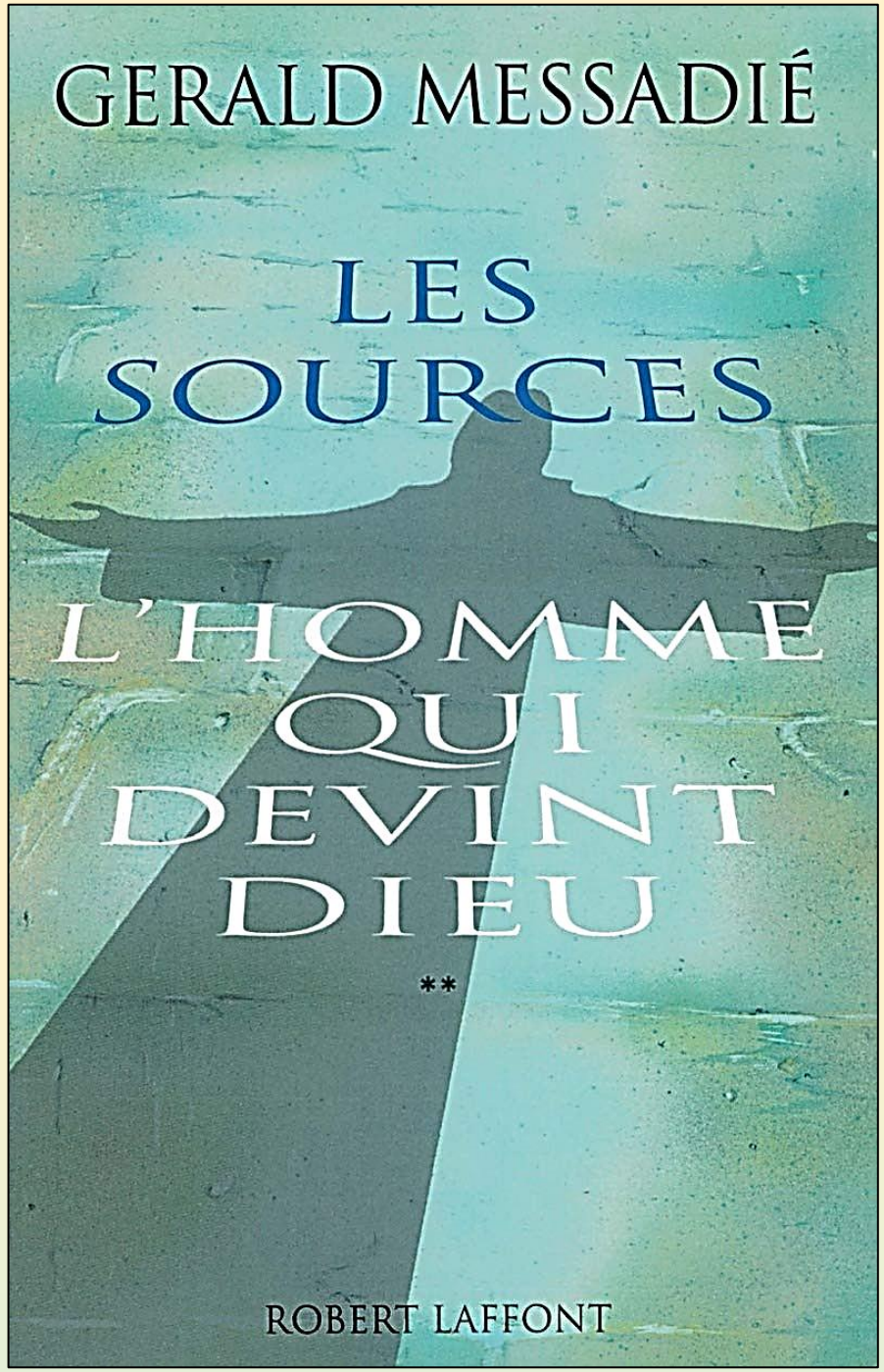


Jésus comme on ne l'a jamais raconté.

«*L'homme qui devint Dieu*, de Gerald MESSADIÉ, c'est le résultat de dix ans de travail pour reprendre la brève et fulgurante trajectoire de Jésus en son temps (...). Passionnant et foisonnant ouvrage (...). La force, l'élan de ces pages suffisent à nous persuader - si besoin était - que Jésus a bouleversé l'état du monde.»

«Gerald Messadié a tenté de reconstituer ce qu'avait pu être réellement la vie du Christ, de manière complète, factuelle, quasiment minutée. C'est le portrait d'un homme implanté dans une époque bien précise qu'il trace dans cet épais volume. Il fait revivre ceux qui l'ont entouré, aimé ou condamné, en essayant de clarifier bon nombre d'éléments restés obscurs. Nous glanons au fil des pages une multitude de renseignements sur la vie à cette époque, ce qui relance l'intérêt et constitue un arrière-plan coloré et vivant.» Gérard Mannoni, *Le Quotidien de Paris*.

«*L'homme qui devint Dieu,* grand prophète initiateur du christianisme, y apparaît très vivant, très réel, inscrit dans la vie quotidienne de la Palestine d'il y a deux mille ans, déjà déchirée par des conflits de nations ennemies. Un livre audacieux, remarquablement documenté.»

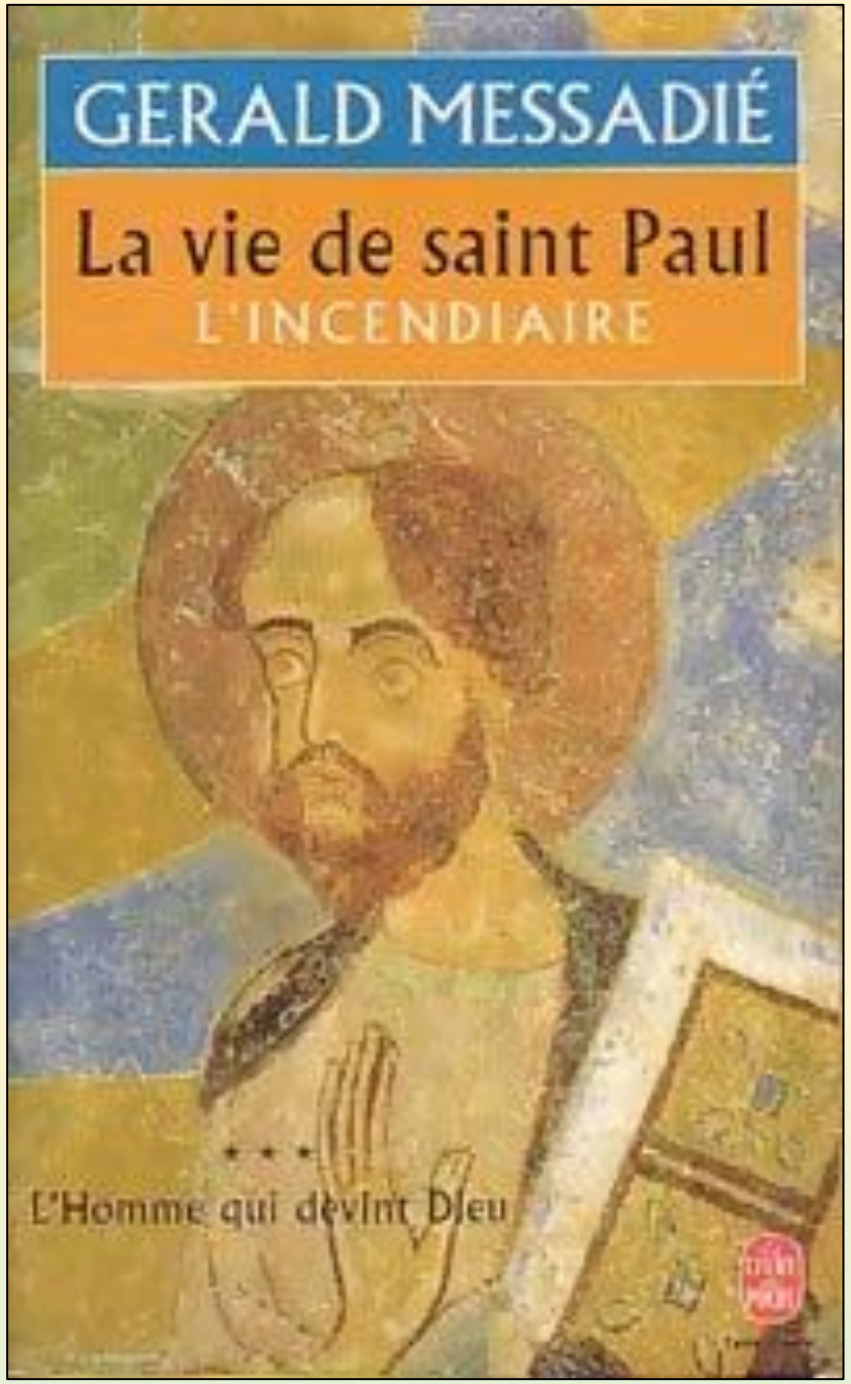


Gerald Messadié présente ici, sous une forme accessible à tous, les sources et les analyses qui lui ont permis de reconstituer dans *L'Homme qui devint Dieu* l'histoire de Jésus dans sa réalité quotidienne. Il nous révèle tous ces faits auxquels seuls les spécialistes avaient accès et nous dévoile, preuves irréfutables à l'appui, ce qui a été enseveli sous deux mille ans d'interprétations tendancieuses et masqué par tant d'études érudites.

Quel fut la véritable histoire de Lazare, le "jeune homme nu" de l'évangile de Marc ? Qui étaient vraiment la Samaritaine et Marie de Magdala ? A quelle date réelle eut lieu l'arrestation de Jésus, quelles en ont été les raisons politiques et comment Hérode Antipas montra sa fascination pour lui ? Pourquoi Jésus célébra-t-il sa Pâque trois jours avant les autres Juifs ? Quel fut le nombre exact de ses disciples et comment les a-t-il choisis ? ..

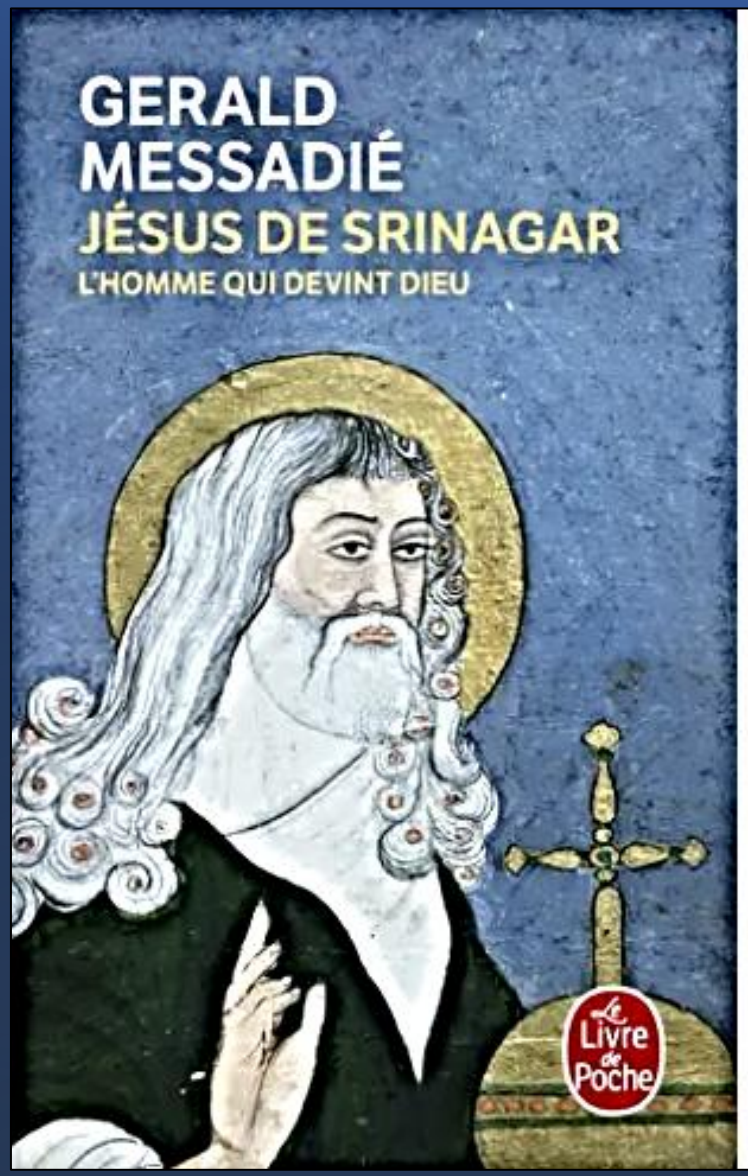
.

Pour les milliers de lecteurs qui ont découvert avec *L'Homme qui devint Dieu*, un Jésus loin de la tradition et si profondément humain, *Les Sources* est un complément historique d'une richesse exceptionnelle. *L'Homme qui devint Dieu*, série de Gerald Messadié, est un succès international. Elle comporte quatre tomes : *L'Homme qui devint Dieu*, *Les Sources*, *L'Incendiaire, vie de Saül apôtre* et *Jésus de Srinagar.*



Saül, notre saint Paul, est exceptionnel à maints égards. Il est le seul saint du calendrier qui ait participé à l'assassinat d'un autre, Étienne. Il est l' « inventeur » de l'Église : ce sont ses missions qui ont fondé les premiers grands centres chrétiens à l'extérieur de Jérusalem. Mais ce n'est pas tout...

Assurément, *il était citoyen romain.* Mais comme il se prétend également juif et qu'il était à l'époque impossible d'être officiellement juif et citoyen romain, car on ne pouvait à la fois adorer Jupiter et Jéhovah, il y a là un mystère. Et le mystère s'épaissit quand on apprend par les Actes que, lors de son arrestation, les Romains lui assignèrent une escorte extraordinaire, avec quatre cent soixante-dix archers et soldats. Ce n'étaient certes pas les honneurs qu'ils réservaient d'ordinaire à leurs prisonniers. Quel était donc le rang de Saül ? Pourquoi trois préfets romains le protègent-ils avec tant d'obstination? Autre mystère, mais non le dernier : il se dit originaire de Tarse; à l'examen encore, cela apparaît douteux, comme l'avait déjà relevé saint Jérôme au IVe siècle. Pourquoi Saül dissimule-t-il sa véritable origine? Quelle est, entre autres mystères, la raison profonde de sa longue et violente querelle, ponctuée d'injures telles que « hypocrite » et « mauvais chrétien », avec les apôtres Pierre, Jacques le Mineur et Jean? Qui donc a fait arrêter Saül à Jérusalem? Pourquoi Saül insiste-t-il dans ses Epîtres sur le fait qu'il a « vu » Jésus, alors que, sur le fameux chemin de Damas, il rapporte qu'il n'a fait que l'entendre ? Saül aurait-il donc rencontré Jésus quelques années après la Crucifixion? Quelle fut vraiment sa vie ? Quelle était son ambition? C'est à ces questions et à maintes autres que, pour reconstituer la vie de cet apôtre majeur, Gerald Messadié applique la méthode d'analyse conjecturale qui a valu aux deux premiers tomes de la série L'Homme qui devint Dieu un succès international. Analysant les sources anciennes, il a pu retrouver de très nombreuses informations inédites ou négligées par les historiens - les sources et les analyses qui fondent cette méthode sont incluses dans ce volume, à la suite du récit.



L'Homme qui devint Dieu. Vol. 4. Jésus de Srinagar

Gerald Messadié *(Auteur)*

Editeur(s) : Le Livre de poche

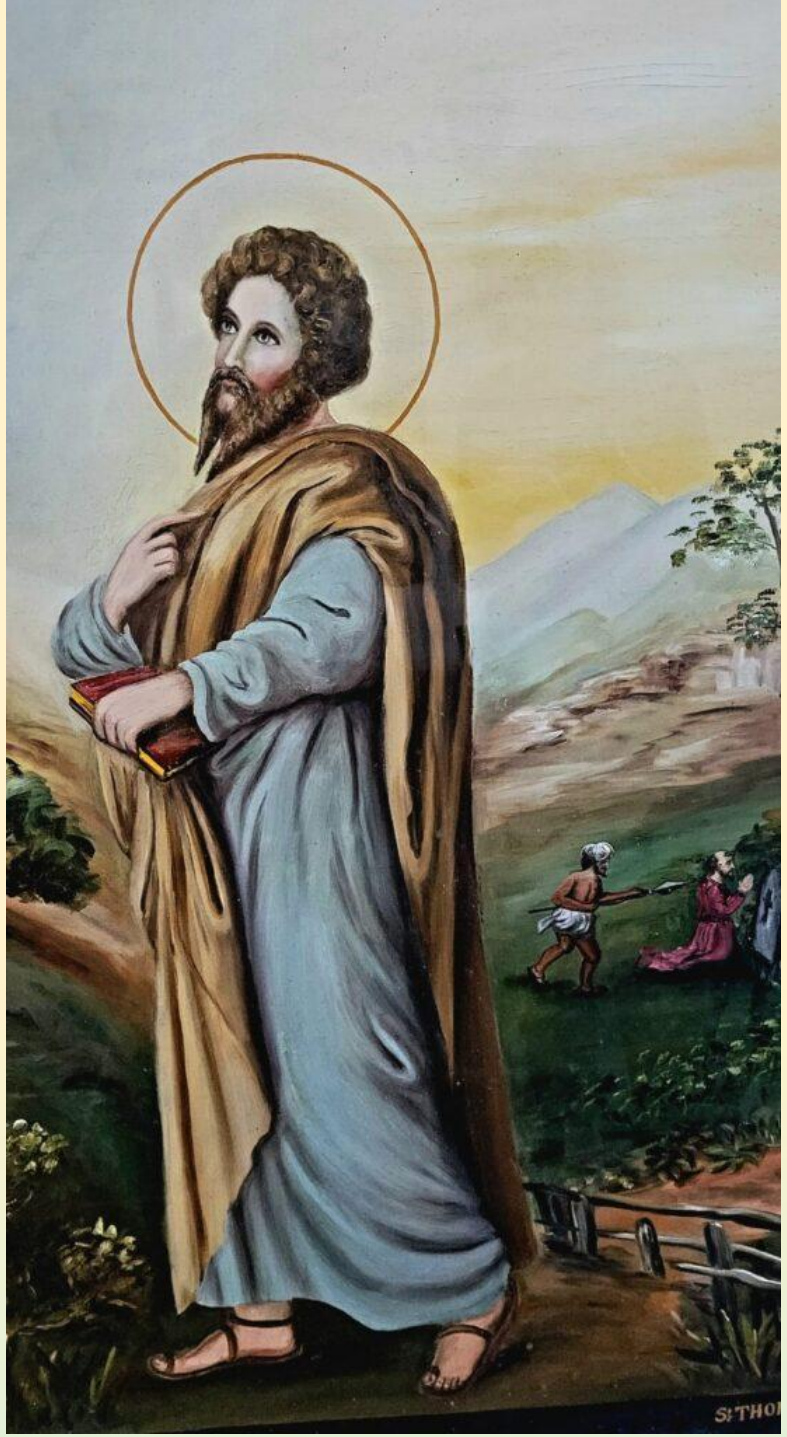
Collection(s) : Le Livre de poche

Série(s) L'Homme qui devint Dieu

Après l'immense succès de L'Homme qui devint Dieu, Gerald Messadié poursuit ici une enquête fascinante et iconoclaste au cœur du monde antique, sur les pas de Jésus.

L'homme de Nazareth a-t-il survécu à la crucifixion ? Le tombeau vénéré à Srinagar, au Cachemire, depuis le I^{er} siècle, serait-il le sien ? Partant de ces hypothèses - étayées par de longues années de recherches, dont les notes rendent compte de façon rigoureuse - Gerald Messadié nous raconte ici, sous la forme d'un roman foisonnant de personnages et de péripéties, le voyage qui conduit Jésus vers le nord de l'Inde, au contact de civilisations oubliées ou méconnues, de traditions religieuses de toutes sortes - mithraïsme, bouddhisme, hindouisme...

Cependant que Saül parcourt l'Empire romain, édifiant une Eglise dévorée par l'appétit de pouvoir, Jésus observe les mille et un visages de la foi humaine. Loin des fanatismes et des anathèmes, son message prône une spiritualité faite de tolérance et d'ouverture à la vie.



Saint Thomas, apôtre missionnaire en Inde

Surnommé Didyme, Thomas l'apôtre, … est incontournable pour comprendre la naissance de la chrétienté en Orient et en Inde. Dans un résumé de l'histoire de l'Église d'Orient, saint Thomas est qualifié d'« *homme sensible et courageux, sceptique et incrédule, mais témoin passionné et convaincu de tout ce qu'il avait vu par ses yeux et touché de ses mains, qui fut le premier héros de la conquête de l'Orient* ».

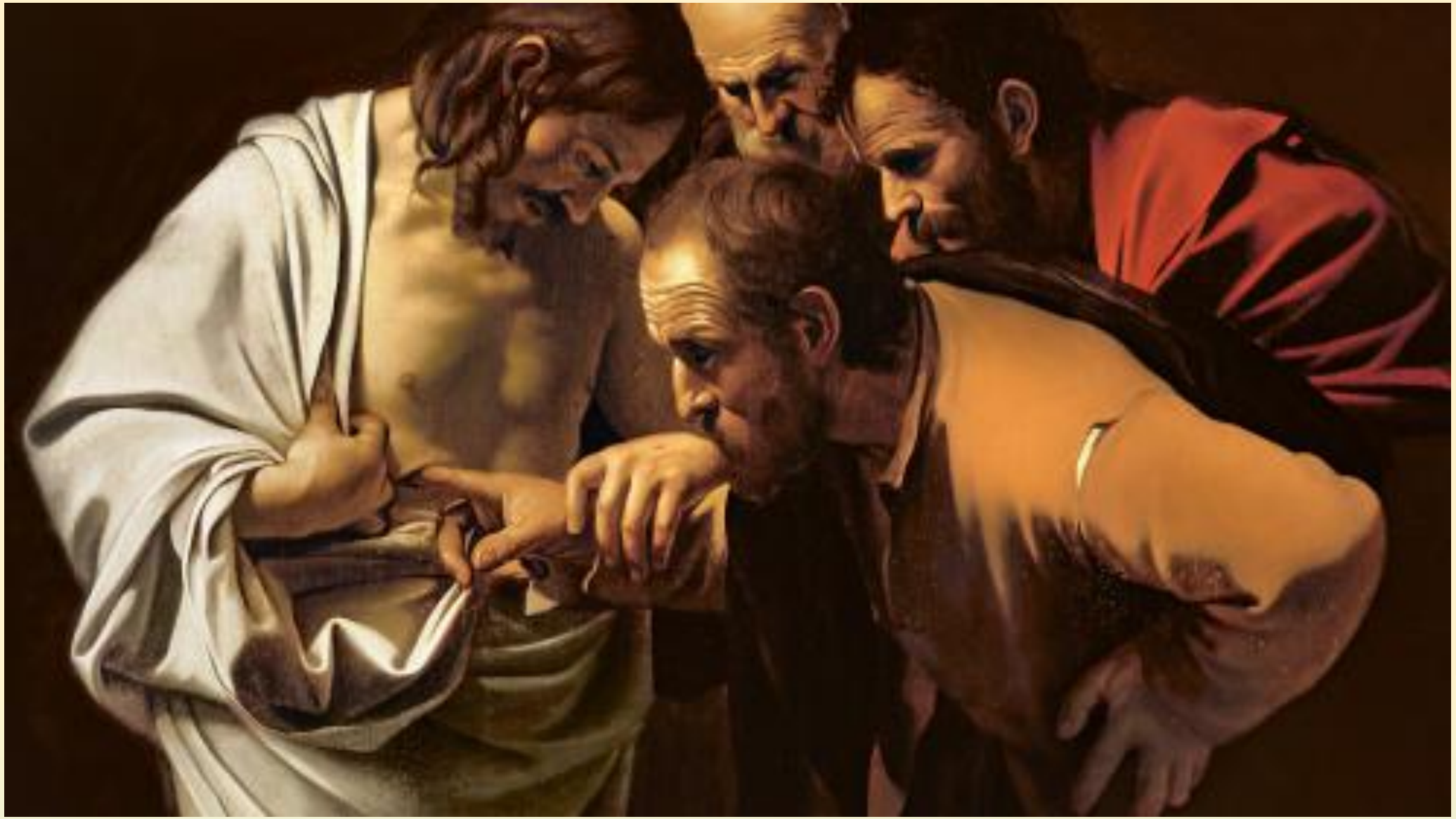
C'est une tradition constante, ancrée fortement dans les mémoires depuis les premiers siècles dans les Église orientales, aux Indes et chez les Tamouls, que l'apôtre Thomas a évangélisé la SYRIE, la MÉSOPOTAMIE et la PERSE (la Parthie, la Médie). Il se serait rendu ensuite aux Indes, par la route de la mer, où il serait arrivé à Kodumgallur (Granganore), port du Kérala, en l'an 52, en passant par l'île de Socotra. Il poursuivit son apostolat, enseigna et baptisa en terre indienne. Il y aurait converti le prince Gundaphor.

En Inde, il aurait subi le martyre, tué à coups de lances, à Mylapore, au sud de Madras, en l'an 72. On lit ceci dans le Dictionnaire Robert à propos de Madras : « *La ville, de fondation très ancienne, s'enorgueillit d'avoir accueilli l'apôtre saint Thomas : sa colonie chrétienne est une des plus anciennes de l'Inde* ».

Toujours selon la tradition, ses reliques furent transportées à Edesse (Ourfa en Turquie), par un marchand au IIIè s. Cette translation est célèbrée par des hymnes (midrash) … D'ailleurs, les livres religieux orientaux mentionnent à plusieurs reprises la mort de Thomas en Inde.

Lors de l'office chaldéen pour la fête de saint Thomas, le 3 juillet, il est dit que le Saint Esprit envoya Thomas au pays des Indiens et qu'il est mort là-bas, percé par une lance…

En Inde, on continue à vénérer son tombeau présumé, vide, retrouvé par les Portugais en 1517. D'ailleurs, les chrétiens du sud de l'Inde (les Syro-Malabars et les Syro-Malankars) qui se donnent eux-mêmes le nom de « Chrétiens de saint-Thomas », perpétuent fidèlement cette tradition et l'affiliation à Thomas.



Ne croire que ce que l'on voit. Cette expression vient de la Bible.
Alors que se répandait la nouvelle de la résurrection du Christ, Thomas dit : « Si je ne vois pas à ses mains la marque des clous, je ne croirai pas. »
Quelques jours plus tard, Jésus revint…

CARAVAGE 1606 , Art sacré, Huile/ toile, 107 x 146 cm , baroque, Palais de Sansouci à Podsdam

C’est l'ancienne ville de résidence des rois de Prusse, avec de nombreux châteaux et parcs et un important centre-ville bourgeois.
Ces paysages culturels constituent depuis 1990 le plus grand ensemble de sites allemands classés au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Dans la **crypte** : le tombeau de saint Thomas

Selon la tradition, Saint THOMAS aurait construit sept églises, aurait été martyrisé par une lance pendant une prière sur la « Grande Colline » près de Madras et aurait été enterré à Mylapore, sur la côte est de l'Inde.

En 1358, les reliques furent apportées à l'église locale d'ORTONA (Italie), qui fut élevée au rang de basilique mineure par le pape Pie IX en 1859. Ces reliques, ainsi que la pierre tombale pillée, ont été exposées et y sont restées jusqu'à ce jour.

Cathédrale St Thomas à Chennai – Madras (Tamil Nadu - Inde du Sud)

121

Le Gange (India) : l’alliance entre le ciel et la terre

LE GANGE - GANGA

Le **GANGE** est un fleuve de la plaine indo-gangétiquie, située au nord du sous continent indien*. Sa longueur varie, selon les sources, de 2 500 à 3 000 Km. Son bassin recouvre 907 000 Km² (soit 1,7 fois la France) et son delta est commun avec celui du **BRAHMAPOUTRE** (carte de droite).

Le Gange est la plus sainte des sept rivières sacrées de l'Inde : ***le Gange, la Yamunâ, la Sarasvati, l'Indus, la Godâvarî, la Narmadâ et la Kâverî***.

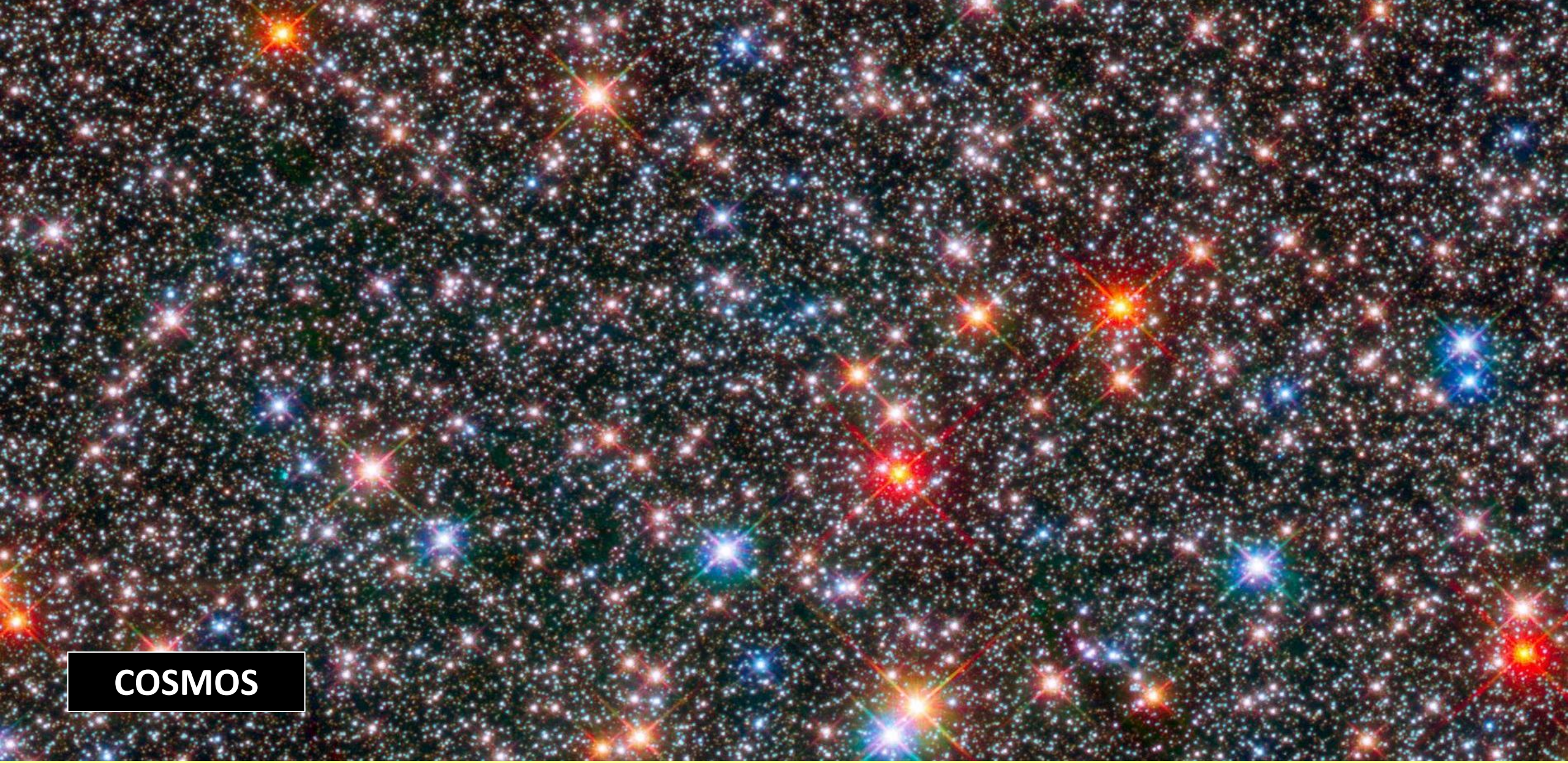
L'eau joue un rôle purificateur dans l'hindouisme, notamment avec les ablutions***.

***L'emploi de l'expression sous-continent s'explique par le fait que cette région repose sur une plaque tectonique propre, séparée du reste de l'Asie, mais aussi pour des raisons ethnoculturelles (les pays de cette région présentent certains traits communs).**

**** C'est un lieu associé à un mythe d'origine du Brahmapoutre, fils de Brahma. L'histoire raconte que le dieu hindou de la création, Brahma, a engendré la rivière, qui est née sous la forme d'un *kund* ou lac. Beaucoup plus tard, Parashuram, un brahmane qui avait tué sa mère à coups de hache, est arrivé là-bas pour laver son terrible péché.**

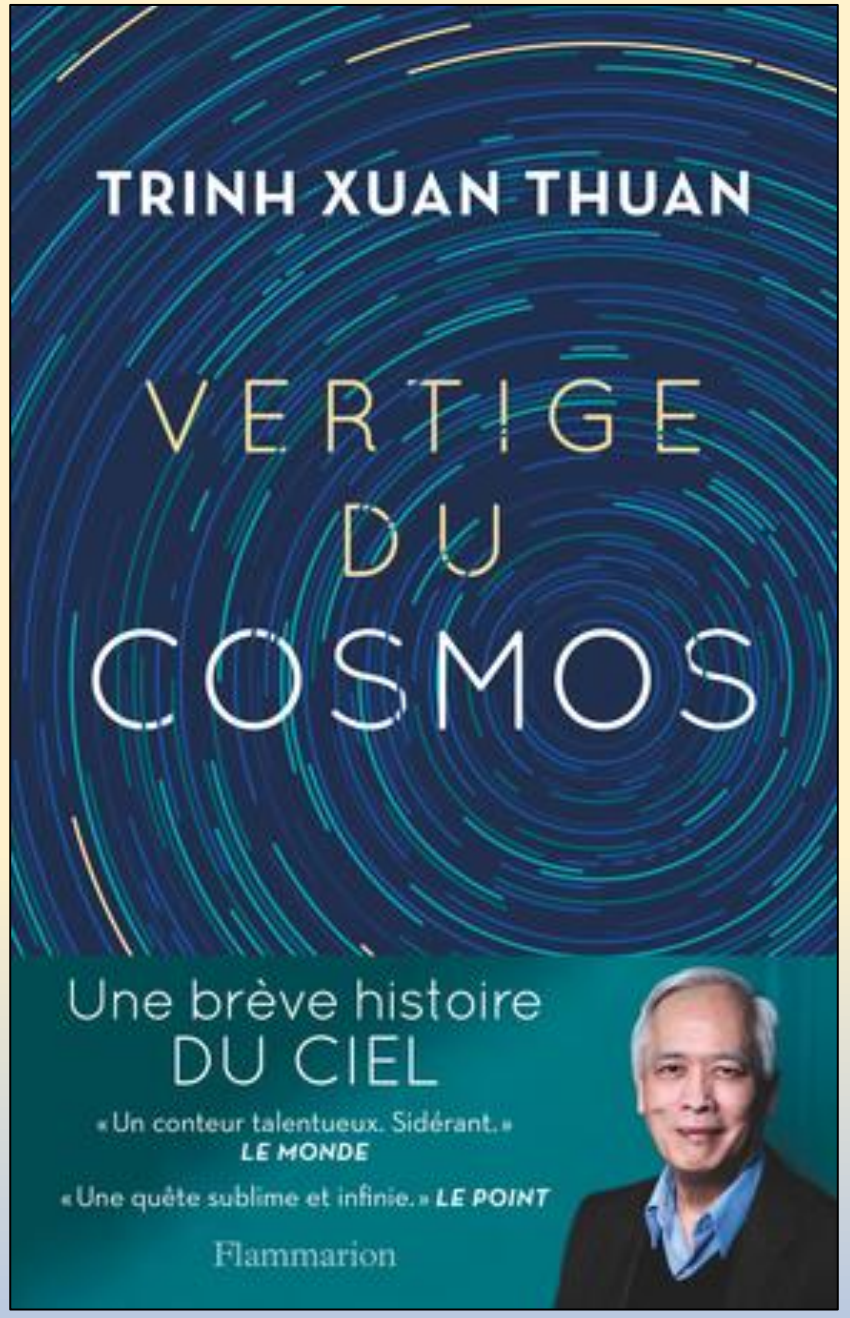
*****Au cours de la cérémonie, des mantras sont chantés, puis de l'eau consacrée est aspergée sur tous les participants et les objets utilisés.**

******Dans le rituel *abhisheka (*sanskrit, « aspersion, ablution »), le *murti* ou l'image de la divinité est habituellement baignée d'eau, de lait caillé, de lait, de miel, de ghee (« beurre clarifié de pays ») ou asli ghee (« beurre clarifié ..., de sucre de canne, d'eau de rose, etc.).**



COSMOS

Les astronomes ont étudié 10 000 étoiles dans les images transmises par Hubble pour produire cette image composite et en savoir plus sur l'évolution de la Voie lactée (p.89). La lumière émanant de notre propre galaxie (elle est la légende de la Voie lactée. Rappelons que le terme « galaxie » a la même origine : le lait, *galaktias* en grec et *galaxias* en latin. Elle désigne le **« cercle lacté, *galaktías kýklos* ». C'est la plus vibrante et la plus récemment produite. Plusieurs missions ont permis de garder *HUBBLE* en forme afin de recueillir les données que le *SPACE TELESCOPE SCIENCE INSTITUTE* déchiffre et colorie ensuite pour donner naissance à de somptueux tableaux cosmiques.**



Vertige du cosmos (2019-464 p.)

Frappé par la splendeur de la nuit, l'homme n'a cessé de lever les yeux vers le ciel pour tenter de l'ordonner. Observant la régularité de certains cycles – phases de la Lune, saisons, solstices, éclipses, etc. –, il a forgé une conception mouvante du cosmos, appuyée sur deux notions indispensables pour décrire le tissu de la réalité : l'espace et le temps. C'est ce grand récit que nous propose Trinh Xuan Thuan, entre l'archéoastronomie et l'astrophysique la plus actuelle…

Dans ce texte très illustré…il décrit l'irruption de la science moderne, des intuitions de Copernic jusqu'aux fulgurances d'Einstein qui consacra l'espace-temps.

Chemin faisant, il détaille les obstacles sur lesquels butent les chercheurs aujourd'hui : l'Univers est-il fini ou infini ? Existe-t-il un instant zéro ? Et pourquoi le cosmos est-il si ordonné ? Cette brève histoire du Ciel ne se contente pas d'éclairer ces questions vertigineuses, elle célèbre aussi une union enfouie au plus profond de notre mémoire : l'alliance éternelle entre l'homme et le cosmos.

Trinh Xuan Thuan (né le 20 août 1948 à Hanoï au Viêt Nam) est un astrophysicien et écrivain vietnamo-américain, d'expression principalement française.

Il est professeur émérite d'Astronomie à l'Université de Virginie, à Charlottesville. Il a obtenu son bachelor (licence) en physique au California Institute of Technology (Caltech) et son doctorat en astrophysique à l'université de Princeton. Trinh Thuan est auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation en français sur l'Univers et les questions philosophiques qu'il pose.

Depuis l'émission de Bernard Pivot Apostrophes en 1989, Trinh Xuan Thuan est régulièrement invité en tant qu'expert sur de nombreux plateaux de télévision tant en France (Bouillon de Culture, La Grande Librairie, etc.) qu'à l'étranger.

Conférencier apprécié, il est invité dans le monde entier. La plupart de ses conférences sont données en langue française et anglaise.

" La Voie lactée comme une fente lumineuse s'élargit chaque nuit », Blaise Cendrars, Nuits Étoilées"

Pour les Navajos, elle est l'œuvre du COYOTE qui, dans la précipitation éparpilla tous les galets-étoiles que lui avait confiés, à lui et d'autres animaux, le Grand Esprit. **En Estonie**, elle est le voile laissé par LINDU dans le ciel. Un voile scintillant qui guide les oiseaux migrateurs dont elle avait la charge. C'est le « chemin des oiseaux ». **En Extrême-Orient**, c'est le fleuve céleste Tien Ho. Un fleuve d'argent qui sépare les deux amants, Tche-Niu, fille de l'empereur céleste, et un bouvier qui vivait sur Terre. Ils ne peuvent se retrouver dans le ciel qu'une fois par an, lors de la septième nuit de la septième LUNE. L'une, la « tisseuse céleste » est incarnée par l'étoile Véga et l'autre par Altaïr. **Pour des Indiens de Bolivie**, la Voie lactée est le serpent NYOKO qui dévore toutes les étoiles insatiablement. **En Inde**, elle est aussi associée à un serpent : Nâgavithi. D'autres voient en elle, ***le lit du Gange (Cf. supra p. 97-98)***.

« Tu brilles au sein de la nuit, et sensible à tout l'univers, tu frappes les yeux des mortels ; tu répands ta douce lumière, toutes les fois que l'air sans nuage, nous laisse librement porter nos regards jusqu'à la voûte céleste. Cette blancheur éclatante qui te fait si aisément remarquer, t'a fait donner le nom de Voie lactée. Soit parce que des gouttes de lait, tombées du sein de Junon, coulent obliquement à travers les astres, et tracèrent sur l'azur des cieux cette bande si remarquable par sa blancheur ; soit, selon d'autres, parce que c'est le chemin qui conduit à la demeure des Dieux, et au palais du maître du tonnerre » **Georges BUCHANAN,** ***La Sphère***

LA VIE (mythologie)

L'Origine de la Voie lactée **est un tableau du peintre vénitien Jacopo Robusti, dit LE TINTORET , peint vers 1575-1580 et conservé à la National Gallery de Londres**

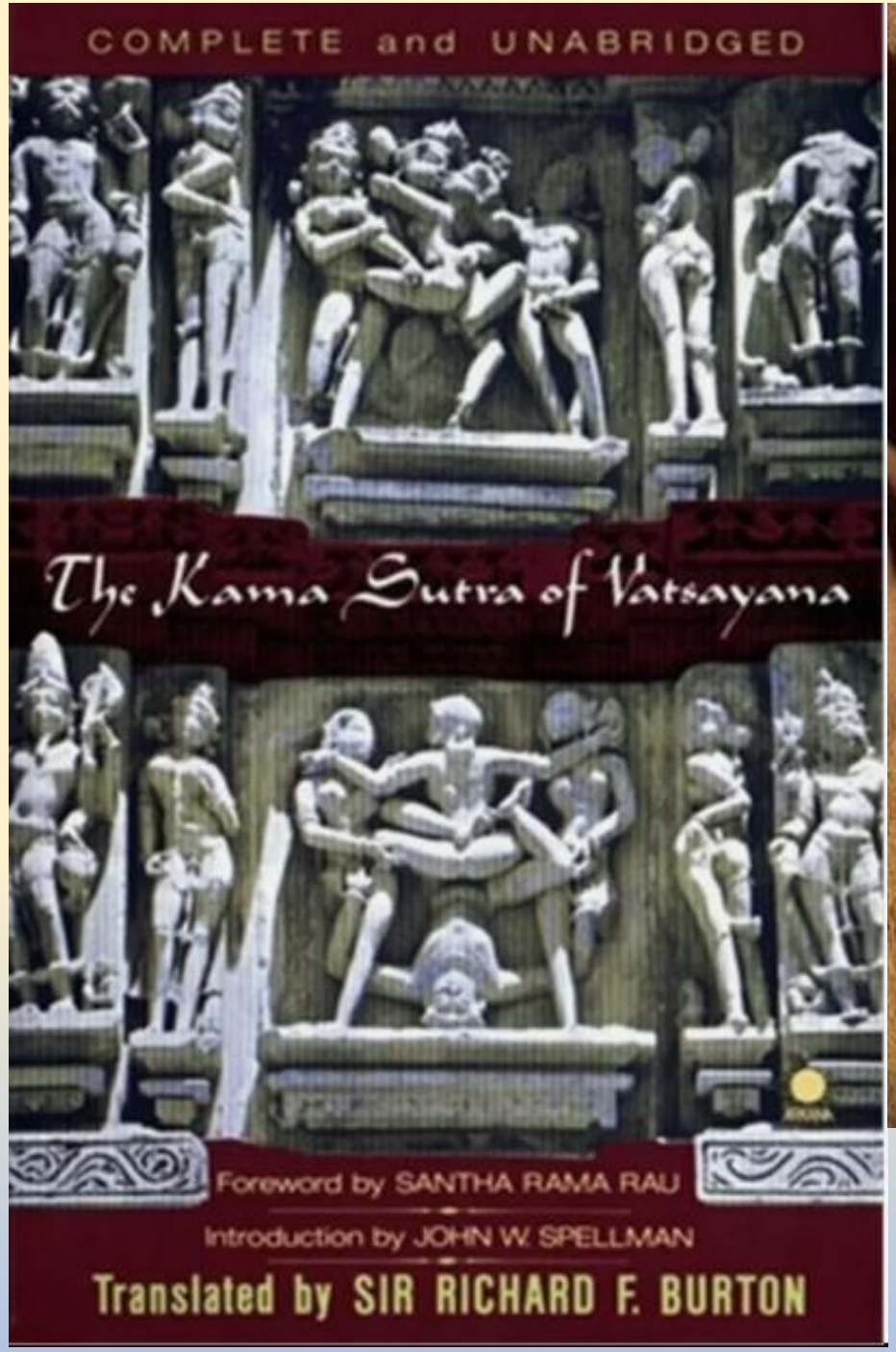
Le tableau, commandé par RODOLPHE II* , représente la création de la Voie lactée d'après la mythologie grecque .

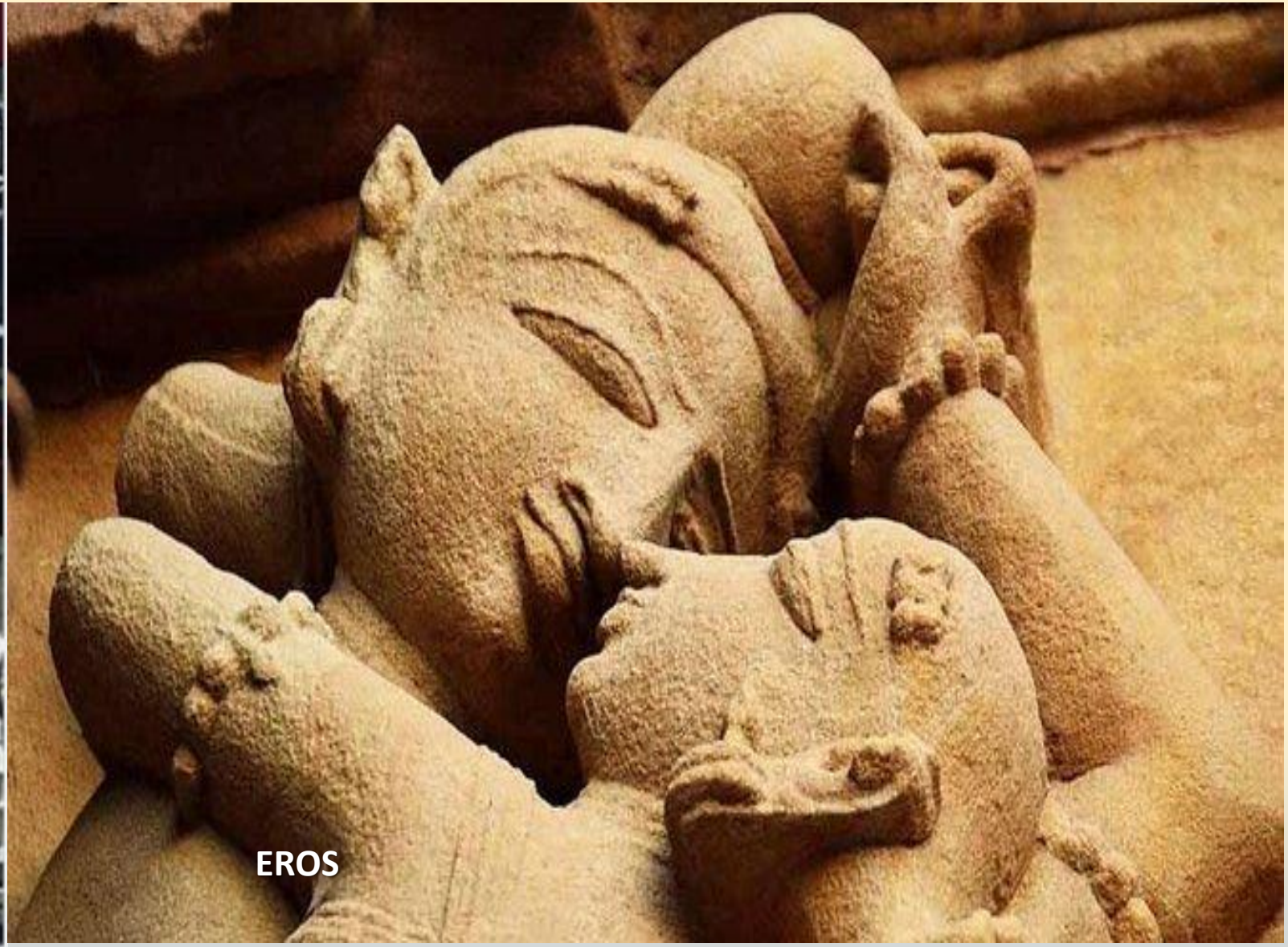
Le mythe raconte que ZEUS, profitant du sommeil de son épouse HERA, lui met au sein son fils HERACLES, fruit de sa relation avec la mortelle ALCMENE, parce que c'est seulement en suçant le sein de la mère des dieux que le demi-dieu pourra devenir immortel.

L'enfant réveille la déesse en saisissant l'un de ses seins avec trop de force, ce qui fait gicler une partie du lait vers le ciel créant ainsi la Voie lactée, tandis que les gouttes tombées à terre donnent naissance à des lys.

Outre les protagonistes, sur le tableau figurent quelques « amours » et deux symboles animaliers des divins époux : l'Aigle[1], symbole de Zeus, et deux paons[2], l'oiseau sacré d'Héra.

*** Rodolphe II est un prince de la maison de Habsbourg né le 18 juillet 1552 à Vienne et mort le 20 janvier 1612 à Prague.**





Vue d'un temple de Khajuraho, en Inde, célèbre pour ses bas-reliefs consacrés au Kâma-Sûtra
© Rauchensteiner/Augenklick/DPA/MAXPPP)

Les temples de Khajuraho sont situés à Chattarpur, dans la province de Madhya Pradesh, au centre de l'Inde. Ils furent édifiés entre 950 et 1050 de notre ère, sous la dynastie des Candella. Ce sont parmi les plus beaux exemples de l'art médiéval indien. Il ne reste que 22 des 85 temples originaux. À de rares exceptions près, ils ont été construits dans un grès ambré qui, tôt le matin ou à la tombée du jour, prend la couleur du miel. Ce qui frappe au premier abord, ce sont les *sikharas*, ces hautes tours qui surplombent chaque temple, entraînant irrésistiblement le regard vers le ciel. Chacune est flanquée de tourelles, et l'ensemble évoque une chaîne de montagnes, symbolisant l'Himalaya, la demeure des dieux du brahmanisme.

Les parois sont couvertes de centaines de hauts-reliefs: dieux et déesses, danseurs célestes, servantes, animaux réels ou mythiques, ou couples *mithuna* (*mithuna est le coït, qui représente l'unité parfaite de l'univers*) tout occupés à d'inventifs et brûlants ébats. Ces frises racontent par le menu le fabuleux âge d'or de la dynastie Candella. Elles illustrent la danse et la musique, décrivent des scènes de chasse et des réjouissances. Les artistes de cette grande époque ont traduit toute la gamme des émotions humaines : de l'amour au désir, de la tendresse à la jalousie, de la peur à l'ennui.

Saisies dans un large éventail de gestuelles et d'humeurs, les femmes y sont particulièrement désirables et voluptueuses, avec leurs seins comme des melons. Ces langoureuses demoiselles se déshabillent, font leur toilette, essorent leurs longs cheveux mouillés, enduisent leurs pieds de henné, mettent du khôl sur leurs paupières, bâillent, se grattent le dos, caressent leurs seins. D'autres jouent de la flûte, écrivent ou jouent avec de petits animaux.

Le temple de Kandariya Mahadeva, dédié à Shiva, porte cinq *sikharas* et abrite un gigantesque *lingam*, un phallus de marbre d'un mètre de circonférence au moins!… Ramesh Kamdar, un guide pour touristes étrangers explique :

« Mesdames et messieurs, dans la religion hindoue, nous avons le yoga – la révélation spirituelle – et le bhoga – le plaisir physique. Ce sont les deux voies possibles pour atteindre le but suprême, qui est de nous libérer du cycle de la réincarnation. ». Il ajoute : «« En Occident, le sexe n'est qu'une satisfaction physique. Chez nous, c'est aussi un moyen d'accomplissement spirituel. Le savant hindou Krishna Deva nous dit que l'union sexuelle de l'homme et de la femme exprime la dimension cosmique de la création. Dans son désir de s'unir à son contraire, l'Être suprême féconde la nature : de cette union naît toute création, toute vie. Le plaisir sexuel reflète donc symboliquement la joie infinie de la divinité dans la création. »

Éros ailé* tenant une lyre. Détail d'une amphore attique, v. 470 av. J.-C. (Louvre- Paris).

*Le pouvoir d'Éros lui vient de son ascendance, car il est le fils de deux divinités puissantes et paradoxales : Aphrodite, la déesse de l'Amour, et Arès, le dieu de la Guerre. En tant que messager d'Aphrodite, il s'arme de son arc pour tisser des liens « érotiques » et former les couples sur ordre de sa mère. Personne ne peut lui échapper, ni les mortels ni les dieux. Comme le déclame le choeur de la tragédie *Hippolyte*, d'Euripide, *« ni le feu ni les étoiles n'ont un trait si brûlant que celui d'Aphrodite quand il est décoché par Éros ».*

Dans la mythologie grecque, Thanatos est la personnification de la Mort. Il est une figure mineure de la mythologie grecque, à laquelle on fait souvent référence mais qui apparaît rarement comme individu.

-Considéré comme l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de la céramique grecque, ce vase a toute une histoire : réalisé dans un atelier de la région d'Athènes vers 515 avant J.-C., il est signé par deux célèbres artistes, le potier Euxithéos et le peintre Euphronios.

Retrouvé intact (ce qui est très rare) dans une tombe étrusque de la nécropole Greppe di Sant'Angelo près de *CERVETERI* (à 35 km au Nord-Ouest de Rome), il fut volé en 1971 et vendu au Metropolitan Museum de New York l'année suivante. Celui-ci l'a restitué à l'Italie en 2008. Après avoir été exposé au Musée étrusque de la Villa Giulia à Rome, il a rejoint en 2014 *CERVETERI*, où il fut trouvé. Il est désormais conservé au Musée archéologique national.

Dans l'Antiquité, les Grecs étaient les experts de l'art de la céramique. Ils exportaient leur production partout en Méditerranée : de nombreux vases grecs ont été découverts dans des tombes étrusques.

BENARES : réserve de bois pour les bûchers - Médaillon : Matru, *dom* gardien du feu , conserve autour du cou la clé de sa caisse ! 131

Les bûchers de BENARES au bord du GANGE : le silence des lieux est parfois interrompu par l'éclatement des crânes humains soumis au feu

Une cérémonie de crémation commence sur les bords du Gange (GANGA). A BENARES-VARANASI, la capitale de l'hindouisme, la plus vieille ville de l'INDE, les *doms* assurent les cérémonies funéraires. Craints et méprisés, ces intouchables sont indispensables. Ils règnent sur les rives du Gange et sur leurs bûchers, créant ainsi une économie qui profite à toute la ville. © Arnaud Finistre

Le FEU

Nehru : son testament, un acte de foi dans l'Inde

Jawaharlal Nehru (**Pandit Nehru** voire **Panditji)** né le 14 nov. 1889 à **PRAYAGRAJ* (ex Allahabad en Inde)** et mort le 27 mai 1964 à NEW DELHI , est un homme d'Etat indien. Avec GANDHI, il est une figure de proue de la lutte pour l'indépendance de son pays et du Congrès national indien. Il devient le Premier ministre de l'Inde pendant 17 ans.

*Prayag, dans le Prayagraj actuel, est **considéré comme le plus important centre de pèlerinage pour les hindous** . Traditionnellement, les confluents des rivières sont considérés comme des lieux propices, mais à Sangam, la signification de la confluence est particulièrement pieuse car ici, le Gange sacré, la Yamuna et la mythique Saraswati se rencontrent pour ne faire qu'un.

A droite : Gandhi (1869 - 1948), *Une vie au service de la non-violence. A gauche : NEHRU (1889-1964), un testament comme acte de foi*

La rencontre de deux sommets

NEHRU : son testament, un acte de foi dans l'Inde

New-Delhi, 4 juin.

" Le soleil qui réchauffait et illuminait nos vies s'est couché. Nous frissonnons dans le froid et l'obscurité. "

Ces mots, que Jawaharlal Nehru avait prononcés lors de la mort de Gandhi, trouvent un écho aujourd'hui dans le cœur de presque tous les Indiens.
Alors que les hommes politiques manoeuvrent pour conquérir les meilleures places dans le cabinet que M. Lal Bahadur Shastri espère former vers la fin de la semaine, le pays reste écrasé par la grande ombre de Nehru, dont les émouvantes dernières volontés ont été rendues publiques mercredi.

Ce testament, daté du 21 juin 1954, trouvera sans nul doute sa place dans les anthologies, à la fois pour sa valeur littéraire et parce qu'on y retrouve, concentrée, toute la fascinante personnalité de NEHRU.

Les premières conquêtes musulmanes

Dyrrachion
Thessalonique
Constantinople
Sinope
Phasis
Mtskheta
Samarcande
Boukhara
Ancyre
Partav
Dvin
Thèbes
Corinthe
Ephèse
Sébastée
Césarée
Ikonion
Van
Merv
Bactres
Mélitène
Nisibe
Nishapur
Antioche
Tripoli
Ecbatane
Damas
Césarée maritime
Ctésiphon
Spahan
Kandahar
Jérusalem
Suse
Gaza
Al-Hira
Alexandrie
Istakhr
Bishapur
Al-Khatt
Médine
Mascate
Al-Yamama
Djedda
La Mecque
Ta'if
Qaryat Dhu Khal
Al-Ukhdud
Sana'a
Aden
Bérénice

Bataille du Yarmouk
15-20 août 636

Bataille d'al-Qādisiyyah
16-19 novembre 636

Bataille d'Uhud
23 mars 625

Bataille de la tranchée
mars-avril 627 AD

Bataille de Badr
13 mars 624

EMPIRE BYZANTIN

EMPIRE PERSE (SASSANIDE)

CALIFAT (PERSE)

Tropique du Cancer

Frontières au début du VII[e] siècle
Islam à la mort de Muhammad (632)
Conquêtes d'Abu Bakr (632-634)
Conquêtes de 'Umar (634-644)
Conquêtes de 'Uthmān (644-656)
Victoire musulmane
Défaite musulmane

0 500 1000 km
0 300 600 mi

Projection azimutale équivalente de Lambert — WGS 84 datum centre : 25° N et 45° E — © Renaud Rochette 2017

Armée musulmane des premières conquêtes

Bérénice (Berenice Troglodycta/Baranis), est connue sous le nom de Medinet el-Haras, est un ancien port égyptien sur la mer Rouge, fondé vers 260 av. J.C par Ptolémée II Philadelphe, qui le nomma ainsi en hommage à sa mère Bérénice I^{re}.

« La tragédie de Racine avait tout lieu de plaire au monarque qui, dans ses actes et dans l'image qu'il renvoyait de la raison d'État, de la continuité monarchique, des pouvoirs et des devoirs qui incombent à la souveraineté, incarna le mieux le vers de Titus : « Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner. (acte IV, scène 5) » Tout comme Louis XIV qui s'engage à respecter les lois fondamentales du Royaume, rempart contre la tyrannie, **Titus rappelle la loi romaine qui lui interdit d'épouser une reine étrangère.**

BÉRÉNICE, princesse de Palestine, séduisit TITUS empereur romain

Juive de Tanger, **de Charles Zacharie LANDELLE (après 1866). Ce portrait est parfois associé au personnage de la tragédie de RACINE**
MUSEE DES BEAUX-ARTS DE REIMS

La pièce se déroule à Rome, où l'empereur Titus est amoureux de Bérénice, la reine de Palestine. Mais Titus est conscient que leur amour est impossible en raison de la politique et des pressions de son entourage, qui s'opposent à cette union en raison de la nationalité et du rang de Bérénice.

Titus doit donc choisir entre son amour pour Bérénice et les exigences politiques de son rôle d'empereur. Il est conseillé par Paulin, qui s'oppose à l'idée d'un mariage entre Titus et Bérénice, et par Antiochus, qui est amoureux de Bérénice mais essaie de le cacher pour ne pas mettre en danger l'amitié qui le lie à Titus. Bérénice, de son côté, est prête à renoncer à leur amour pour le bien de Rome. Elle espère que Titus épousera une autre femme et qu'elle pourra retourner en Palestine.

Cependant, Titus finit par annoncer qu'il a choisi une autre épouse, et Bérénice doit partir. Antiochus, qui ne peut plus cacher son amour pour Bérénice, lui déclare sa flamme, mais elle le repousse. La pièce se termine sur une note tragique : Titus est dévasté par la perte de Bérénice, Antiochus est en colère d'avoir été repoussé, et Bérénice doit retourner dans son pays sans espoir de retrouver Titus. La pièce explore les thèmes de l'amour impossible, de la loyauté, de l'honneur et de la politique, et offre une vision sombre de l'impact des choix politiques sur les relations personnelles.

Le podium (Liligo : top 3) des mosquées les plus impressionnantes au monde

Le Magazine du Voyageur liligo.com

1. Masjid al-Haram en Arabie saoudite (p.127)

Cette liste ne pouvait démarrer que par le Masjid al-Haram, à La Mecque. Ce monument sacré est au cœur du principal lieu saint musulman, petite cité caravanière devenue l'une des villes les plus visitées du globe. Chaque année, des millions de pèlerins s'y rendent, presque tous pour les cérémonies du *« hajj ».* Ce pèlerinage est l'un des cinq piliers de l'islam. Tout musulman qui en a les moyens doit le faire au moins une fois dans sa vie. Et autour de la fameuse KAABA, dernier vestige de l'époque du prophète vers lequel les fidèles se tournent pour prier (la QIBLA) . C'est tout simplement la plus grande mosquée du monde. Si le bâtiment a évolué au fil du temps et continue de s'étendre, il n'a jamais eu d'influence sur l'architecture islamique. C'est juste un incontournable qui peut accueillir jusqu'à 4 millions sur la totalité du site !

2. Masjid de Médine en Arabie saoudite (p. 128)

La deuxième plus grande mosquée du monde est également en Arabie saoudite. Elle se trouve à Médine, autre ville sainte hautement symbolique. La bien nommée « mosquée du Prophète » a été initialement construite lors de l'Hégire, l'émigration de La Mecque à Médine de Mahomet et de ses compagnons qui étaient en rupture avec la société de l'époque.

D'ailleurs, le mois de septembre 622 marque le début du calendrier lunaire, encore utilisé aujourd'hui pour déterminer les dates des célébrations religieuses.

La mosquée actuelle contient la partie ancienne en son sein. Cent fois plus grande que l'originale, elle peut accueillir jusqu'à 500 000 pèlerins.

D'architecture ottomane elle est , indéniablement à la hauteur de son histoire.

3. La mosquée Djamaâ Al-Djazaïr à Alger Algérie (p. 129)

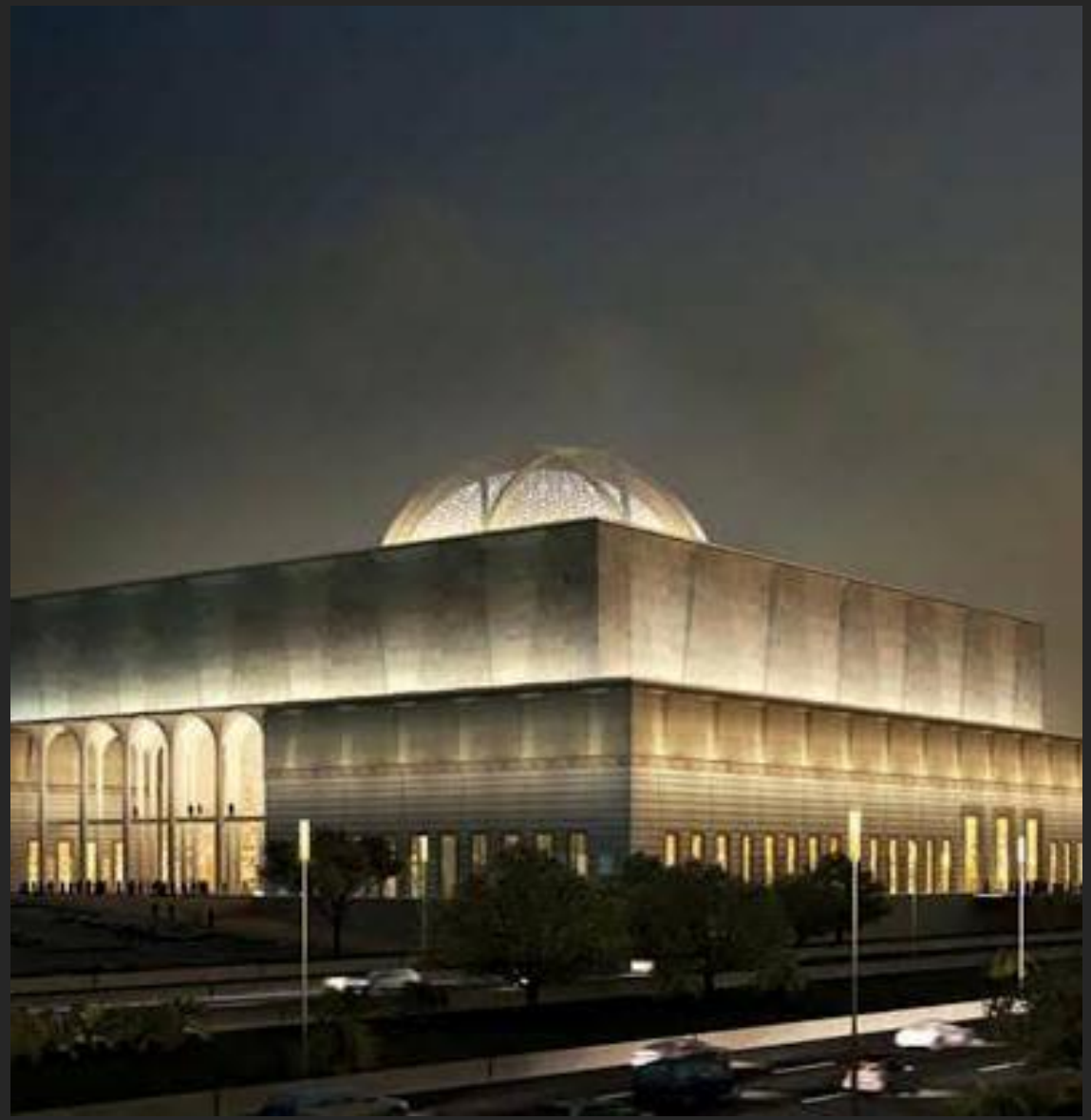
Inaugurée en 2019, la Grande Mosquée d'Alger, connue sous le nom de Djamaâ Al-Djazaïr, s'inscrit en tant que symbole religieux majeur en Algérie. Installée sur près de 30 hectares, c'est la plus grande mosquée d'Afrique, et la troisième plus vaste au monde. Sa capacité d'accueil est de 120 000 personnes, avec une salle de prière pouvant accueillir jusqu'à 35 000 fidèles ! Son minaret a aussi la particularité d'être le plus haut du monde, à 265 mètres de hauteur ! Ses 43 niveaux offrent une vue imprenable sur la ville et la baie d'Alger.

Le site comprend également un espace d'accueil pour des expositions, un musée d'art et d'histoire de l'islam à travers 15 siècles, une médiathèque, des amphithéâtres et un centre de recherches. Plus qu'un simple lieu de culte, elle symbolise l'attachement de l'Algérie au berceau musulman et représente une parfaite complémentarité entre tradition, authenticité et modernité.

Masjid al-Haram-La Mecque, Arabie saoudite 143

La Mosquée du Prophète (Al-Masjid Al-Nabawi) à Médine, Arabie saoudite 144

La mosquée Djamaâ Al-Djazaïr à Alger 145



La mosquée d'Alger, "Djamaâ El-Djazaïr" a été choisie parmi les meilleures conceptions architecturales au monde en 2021, en remportant le Prix annuel du musée "Chicago Athenaeum" d'architecture. Et aussi de design et le Centre européen pour l'architecture, le design artistique et les études urbaines. C'est ce qu'a annoncé, dimanche, l'ambassade des Etats-Unis à Alger. En effet, l'ambassade américaine a présenté, à cette occasion, toutes ses félicitations à l'Algérie pour avoir remporté ce Prix attribué par le Chicago Athenaeum. Afin de hisser la connaissance et la conscience publique quant aux arts de l'architecture et du design.

La mosquée est la plus grande d'Afrique et la troisième plus grande au monde, après la mosquée Al-Haram à la Mecque et la mosquée à Médine. Constituant un véritable pôle attractif à caractère religieux, culturel et scientifique, "Djamaâ El Djazaïr" se distingue à l'échelle internationale par son minaret, le plus haut au monde, long de 267 mètres et sa salle de prière de 20.000 m2 pouvant accueillir jusqu'à 120.000 fidèles. Déployée sur une superficie totale de 27,75 hectares sur le territoire de la commune de Mohammadia, Djamaa El Djazaïr dispose de 12 bâtiments indépendants dont une grande bibliothèque riche d'un fonds bibliothécaire d'un million de livres et pouvant recevoir 3.500 personnes. Un centre culturel de 8.000 m2 de superficie, pouvant accueillir 3.000 personnes et une maison du Coran "Dar El Qoran", d'une capacité de 300 places, dédiée aux étudiants post-gradués algériens et étrangers en sciences islamiques et sciences humaines font partie également de ces bâtiments alliant modernité et authenticité. Dans le domaine culturel et artistique, la Grande mosquée d'Alger est renforcée par une médiathèque, une vidéothèque, une filmothèque, un amphithéâtre de 500 places avec salle de projection, une salle de travail d'une capacité d'accueil de 30 à 50 personnes, des espaces de projection, des ateliers d'art et un pôle informatique.

"Djamaâ El Djazaïr" abrite aussi une immense esplanade, des jardins de détente, des espaces verts comportant plus de 700 variétés d'arbres, d'arbustes et de plantes, des bassins et des plans d`eau minutieusement aménagée, sans oublier les espaces dédiés à la restauration, aux loisirs, aux commerces ainsi qu'un hôtel de haut standing construit à proximité, disposant de 300 chambres. Le toit de la salle de prière, qui s`élève à une hauteur de 45 mètres, supporte, quant à lui, une immense coupole dorée d`un diamètre de 50 mètres culminant à une hauteur de 70 mètres. Quant au minaret, il comporte 43 étages desservis par des ascenseurs panoramiques permettant d'observer la baie d'Alger et ses environs. Chaque étage est doté d'un espace fonctionnel dont une aire d'entrée spacieuse, avec un grand foyer, prévu au pied du minaret, un musée et un centre de recherche pour l'art et l'histoire islamiques. La Grande Mosquée d'Alger est dotée d'un système parasismique…capable d'absorber plus de 70% de l'accélération du séisme.

L'EXPRESS

ALGER (El Djazaïr), capitale actuelle de l'Algérie : <u>en haut</u>, vue panoramique de la grande baie, <u>en bas</u>, vue de la baie éclairée par une pleine lune

Sultanat de Roum (jaune) et Empire byzantin (orange) vers 1265

En 1040, les Seldjoukides défont les Ghaznévides à Dandänaqän, ce qui leur permet de s'emparer du Khorasan et de poursuivre leur marche vers l'ouest. En 1055, leur chef Tughril Beg entre dans Bagdad, emprisonne le dernier émir bouyide, fait reconnaitre son pouvoir par le calife abbasside et obtient de ce dernier le titre de sultan. Il instaure le règne des *« Grands Seldjoukides »* qui dominent les terres centrales islamiques jusqu'à la fin du XIème siècle.

Les Seldjoukides poursuivent leurs conquêtes au détriment de l'empire byzantin. La victoire obtenue à Mantzikert en 1071 leur permet de pénétrer en Anatolie où s'installe une branche cousine de la dynastie principale, celle des Seldjoukides de Rüm. Une autre branche conquiert la Syrie sur les Fatimides et s'empare quelques temps de Jérusalem.

Tout comme les Bouyides avant eux, les Seldjoukides ne règnent pas sur un empire uni mais sur des territoires autonomes dévolus à différents membres de la famille : Seldjoukides du Kerman, Seldjoukides d'Iraq, Seldjoukides de Syrie, Seldjoukides de Rüm. Dans la seconde moitié du XIème siècle, les Grands Seldjoukides ont imposé au califat abbasside une tutelle politique et militaire très proche de celle exercée par les Bouyides. Les sultans sont entourés de hauts fonctionnaires persans comme le célèbre Nizam al-Mulk qui a été vizir des sultans Alp Arslan (1063-1072) et Malik Shah (1072-1092). La cour itinérante se déplace dans les principales villes de leur empire centré sur l'Iran telles que Ravy, Hamadān et surtout Ispahan. Des rivalités entre prétendants au sultanat engendrent rapidement la division du monde seldjoukide ce qui laisse la place, au XIIème siècle, à une véritable renaissance abbasside. Le calife de Bagdad recouvre une armée, une administration et un contrôle effectif du territoire iraquien. Ce mouvement qui culmine sous le règne du calife al-Nāzir est interrompu par l'irruption des Mongols en Orient. Les Seldjoukides n'ont pas été les premiers Turcs à gouverner des territoires musulmans, ils succèdent aux Ghaznévides mais ils ont inauguré une ère de grandes dynasties de souverains turcs régnant sur de vastes parties du monde islamique : Seldjoukides puis Mamelouks et Ottomans.

Les Seldjoukides accèdent au pouvoir en s'opposant aux Bouyides

Le chef des Seldjoukides, TUGHRUL BEY (r. 1037–1063) iranise son peuple et son territoire en le mélangeant à la population locale. Il crée ainsi une identité seldjoukide, qui lui assure un contrôle politique solide. Les Seldjoukides sont considérés comme des promoteurs de la culture iranienne. En 1055, Tugbrul Bey est appelé par le calife abbasside de Bagdad, qui veut se débarrasser des Bouyides.

Porte d’Istanbul, Iznik (Nicée), Turquie

La ville historique d'Iznik (Nicée)

La basilique Sainte-Sophie et la Mosquée bleue, les deux monuments les plus visités d'Istanbul, le 12 janvier 2016 afp.com/BULENT KILIC

Intérieur de Sainte-Sophie. La coupole, datant du VIe siècle, culmine à 55 mètres au-dessus du sol.

Basilique Sainte-Sophie : coupole culminant à 55 m au dessus du sol (grands cadres écrits en arabe de D à G : Uthman ibn affane (3è calife), Allah, Mohamed son prophète , Ali, cousin de Muhammad et son gendre, fait partie des Ahl al Bayt - les gens de la « demeure » - sous-entendu la famille du Prophète. Celle-ci tient une place de haut rang dans la tradition islamique. Ali a été le quatrième calife de l'islam 656-661) et il est considéré par les chiites comme leur premier imam. **156**

Sainte SOPHIE

Sophia apparaît dans de nombreux passages de la Bible comme la personnification féminine de la sagesse , bien que ses rôles et sa popularité dans les traditions judéo-chrétiennes aient changé au fil du temps. Elle est également célébrée dans la Kabbale, une forme de mysticisme juif, comme l'expression féminine de Dieu. C'est la Sagesse divine qui engendre dans le cœur des chrétiens les trois vertus théologales que sont la foi, l'espérance et la charité. Cette légende connut une grande popularité à Rome au IIe siècle mais le culte de Sophie n'y est attesté qu'à partir du Vie siècle. Sainte Sophie, ou Sophie de Rome, est une romaine chrétienne considérée comme martyre à la suite des supplices qu'endurèrent ses trois filles à Rome sous l'empereur Hadrien vers 137.

Sophie continua d'encourager ses trois filles (tableau de droite), Foi (12 ans), Espérance (10 ans) et Charité (9 ans), durant leur supplice.

En 1453, les Ottomans prirent la ville de Constantinople, qui allait devenir Istanbul. De culte musulman, ils décidèrent de conserver ce prestigieux édifice et transformèrent la basilique Sainte-Sophie en mosquée.

La prière musulmane a repris dans la basilique Sainte-Sophie d'Istanbul, reconvertie en mosquée en juillet 2020 sur décision du président Erdogan. AP_SIPA 158

Riche décor à l'entrée de l'Institut Asclépiade : de G à D Athéna et Poseidon séparés par un olivier. Pégase, monture céleste sur la colonne de gauche 159

La dispute de Neptune et Athéna pour le patronage de la ville d'Athènes
Esquisse de plafond : Merry-Joseph Blondel , LOUVRE-PARIS

L'histoire de l'olivier se confond avec celles des civilisations qui se sont succédées en méditerranée., "l'arbre éternel" fournit depuis des siècles, nourriture, éclairage et soins du corps.

L'olivier est l'origine d'une querelle entre ATHÉNA (déesse de la Sagesse, sortie de la tête de ZEUS) et POSÉIDON (dieu de la Mer, frère de ZEUS) pour le patronage d'Athènes.
ZEUS leur proposa de faire chacun un don à l'humanité.

Les hommes les départageraient en indiquant le don le plus utile pour eux. POSÉIDON brandit alors son trident et fit jaillir d'un rocher un cheval magnifique pouvant porter cavalier et armes, traîner des chars et faire gagner des batailles. ATHÉNA se pencha alors sur un morceau de terre, toucha et fit sortir un arbre permettant de nourrir, soigner les blessures et ne mourant jamais. L'Olivier fut déclaré "don le plus utile à l'humanité". ATHÉNA obtint la protection de la ville portant son nom.

L'olivier serait apparu, sous une forme sauvage, il y a plus de 14 000 ans. Des feuilles fossilisées de 8 000 ans av JC. ont ainsi été retrouvées à Roquevaire en France (musée de l'Olivier à Nyons, dans la Drôme).
Sa culture aurait débuté plus de 4 000 ans avant JC. Certains citent les phéniciens (Carthage, Tunisie) comme ses premiers cultivateurs

161

Cueillette automnale des olives du Djurdjura tout couvert de neige : groupe de six femmes à l'œuvre 159

L'huile d'olive *baghlia* des huileries kiared (wilaya de Boumerdes), a décroché pour la deuxièmes fois consécutives la médaille d'or au concours international ATHENA (KAVALA – Grèce, photo infra) Éditions 2023. C'est une huile d'olive vierge naturelle (écologique), première pression à froid issue des hautes montagnes et du soleil d'Algérie.

Musée National Eugène Delacroix

6 rue de Furstemberg
75006 Paris
01 44 41 86 50

Eugène DELACROIX (1798-1863)
photographié par NADAR –PARIS

Portrait de l'artiste dit Portrait de Delacroix en Hamlet
(dit autrefois Delacroix en Ravenswood)

L’autoportrait le plus célèbre de DELACROIX, ***Autoportrait au gilet vert***, peint en 1837. Il est conservé au Louvre, au département des Peintures. Ici, le peintre apparaît un peu plus âgé, plus sombre et plus mélancolique.
Sa beauté altière transparaît pourtant, avec émotion. Face à cette toile, on ne peut s’empêcher de songer à la description faite par Charles Baudelaire de Delacroix, qu’il admirait tant :

« Tout en lui était énergie, mais énergie dérivant des nerfs et de la volonté ; car physiquement, il était frêle et délicat. Le tigre, attentif à sa proie, a moins de lumière dans les yeux et de frémissements impatients dans les muscles que n’en laissait voir notre grand peintre, quand toute son âme était dardée sur une idée ou voulait s’emparer d’un rêve. »

Eugène Delacroix est né en avril 1798 à Charenton-Saint-Maurice et décédé en août 1863 à Paris, à l'âge de 65 ans. Par sa naissance, il appartient à la haute bourgeoisie : son père, haut fonctionnaire, est préfet à Bordeaux et sa mère, Victoire Œben, est issue de la famille de grands ébénistes parisiens du faubourg Saint-Antoine. Orphelin alors qu'il n'a encore que 16 ans, le jeune homme est incité par son oncle Henri-François Riesener à intégrer l'atelier du peintre Pierre-Narcisse Guérin. Malgré son apprentissage technique assez limité, Eugène Delacroix rencontre un immense succès lorsqu'il expose sa première grande toile *La Barque de Dante* au Salon. Pour beaucoup, il incarne alors une nouvelle génération d'artistes qui s'éloigne progressivement des thèmes classiques pour proposer une œuvre plus moderne.

UNE TÊTE DE FILE DU ROMANTISME

Ayant à cœur de renouveler la conception artistique, Eugène Delacroix développe une esthétique qui lui est propre. S'il conserve certains attributs du néoclassicisme, ses compositions sont désormais synonymes de désordre, de liberté et de couleurs propres au romantisme. Son œuvre la plus célèbre est d'ailleurs son tableau *La Liberté guidant le peuple* (1830), grand symbole de la démocratie. À travers son œuvre, Eugène Delacroix se livre sur ses sentiments intérieurs et réalise des œuvres vigoureuses qui reflètent ses états d'âme par rapport à une société souvent confrontée aux guerres impériales et aux combats révolutionnaires.

L'EXPÉRIENCE DE LA PEINTURE ORIENTALISTE

Au début des années 30, Eugène Delacroix réalise un voyage en Afrique du Nord qui va marquer sa peinture. En effet, l'artiste visite un harem, rencontre des femmes et des hommes, découvre les couleurs et les costumes traditionnels de cette culture qui sera pour lui une véritable source d'inspiration. À cette époque, il produit un grand nombre de croquis d'aquarelles et de toiles qui ont pour thèmes les scènes et paysages marocains et algériens qui l'ont marqué. Delacroix est d'ailleurs encore un peintre très apprécié dans cette région.

Eugène DELACROIX : Quand l'Orient envoûtait les Français

Plus qu'aucune autre nation européenne, la France a cultivé au cours des siècles une fascination pour l'Orient et la civilisation islamique.

Cette fascination a culminé au *Siècle des Lumières* et à l'époque romantique. Elle s'est alors traduite par des œuvres poétiques, picturales et littéraires de valeur intemporelle, réunies dès 1826 sous le nom d'*orientalisme*. Mais elle n'a pas résisté aux idéologies nauséeuses de la fin du XIXe siècle et du XXe : colonialisme, racisme, totalitarismes.

En ce XXIe siècle, les idéologies islamo-terroristes ont détruit la fascination que possédait l'Orient quand ses communautés y vivaient dans une relative harmonie et une paix approximative…

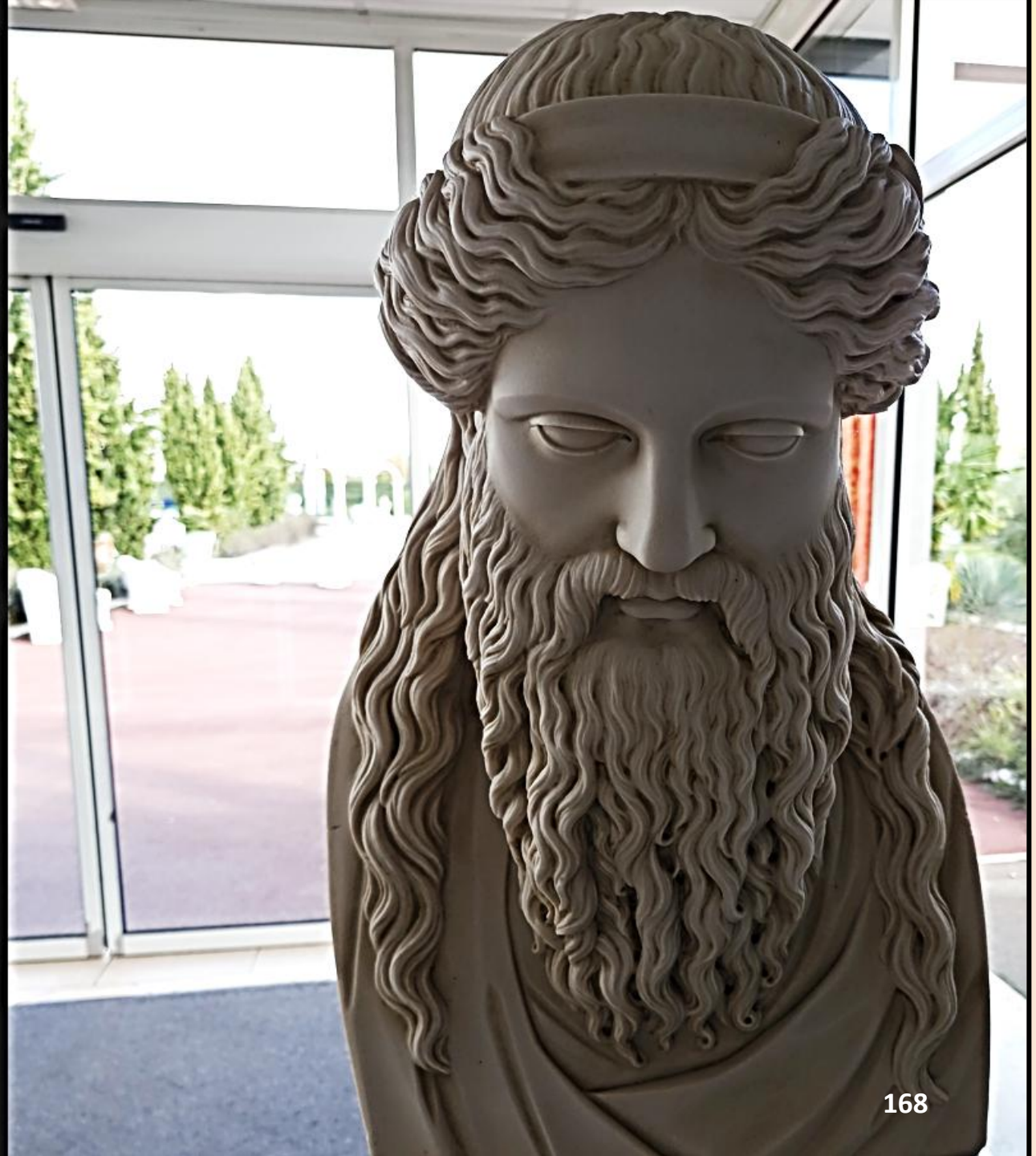
Eugène DELACROIX : Femmes d'Alger dans leur appartement (Après restauration, 2021) Louvre - Paris

Eugène Delacroix, Mort de *SARDANAPALE** Louvre – Paris

*Personnage riche, menant une vie dissolue et de débauches. Ce vil criminel, couvert d'opprobre, de honte et de déshonneur, ne respecte rien.
Il aurait vécu à Ninive, (Assyrie), au VIe s. av. JC. et pour des raisons inconnues, sa ville fut assiégée, sans espoir de survie. Après avoir brûlé sa cité pour priver l'ennemi de ses richesses, Sardanapale décida de se suicider en compagnie de ses femmes, ses chevaux et ses objets précieux.

Buste de Dionysos de style archaïque, datant du IVe s. av. JC. : 73 x 38 x 24 cm
On pensait qu'il s'agissait d'un portrait de Sardanapalus. Dans la mythologie classique, Dionysos est le dieu du vin, l'inspirateur de la folie et de l'extase rituelles, et l'un des dieux olympiens, les plus importants des mythes grecs.
Bien que les origines géographiques de son culte soient inconnues, presque toutes les tragédies le dépeignent comme un " étranger ". On l'appelait aussi Bacchus, et la frénésie qu'il provoquait, est la *bakcheia*.
Il est le dieu patron de l'agriculture et du théâtre.
Il est également connu comme le "Libérateur" (Eleutherius), qui libére l'individu de sa condition normale, par la folie, l'extase ou le vin .
Les chercheurs ont discuté de la relation de Dionysos avec le " culte des âmes " et de sa capacité de faire communiquer les vivants et les morts.

Coll. Asclépiade : SAS d'entrée



La barque de DANTE
Eugène DELACROIX

Description

Représentés sur la barque les menant aux enfers, les deux protagonistes (Dante est reconnaissable à sa coiffe médiévale rouge et Virgile à sa couronne de lauriers) occupent le milieu de la composition ; Phlégias, vu de dos, à droite, est enveloppé d'une étoffe bleue, maniant le gouvernail. Delacroix semble s'être inspiré du *Torse du Belvédère* (qu'il avait copié à partir d'un moulage en plâtre) pour peindre le dos de Phlégias. Les eaux tumultueuses, les corps des damnés accrochés à la barque, le ciel sombre, la ville en feu sur la gauche, entourent les deux poètes bien éclairés au centre.

Le naufrage de Don Juan : tableau de DELACROIX (1840) - Huile/toile – 135 x 196 cm , Louvre – Paris

Description

La peinture de Don Juan de Eugène Delacroix est un chef-d'œuvre du romantisme français qui a captivé les amateurs d'art depuis sa création en 1840. L'œuvre, de taille originale de 135 x 196 cm, montre une scène dramatique dans laquelle un groupe *Náufragos* lutte pour survivre au milieu d'une tempête en haute mer.

Le style artistique de Delacroix se caractérise par son utilisation intense de la couleur et sa capacité à capturer l'émotion et le mouvement …la palette de couleurs est vibrante et dramatique, avec des tons sombres qui contrastent avec les tons plus clairs et les plus brillants des corps des naufragés.

La composition de l'œuvre est impressionnante, avec une grande attention aux détails et une capacité à créer un sentiment de profondeur et de mouvement sur la toile. Les naufragés sont représentés avec une grande précision, et chacun d'eux a une expression unique et émouvante sur son visage.

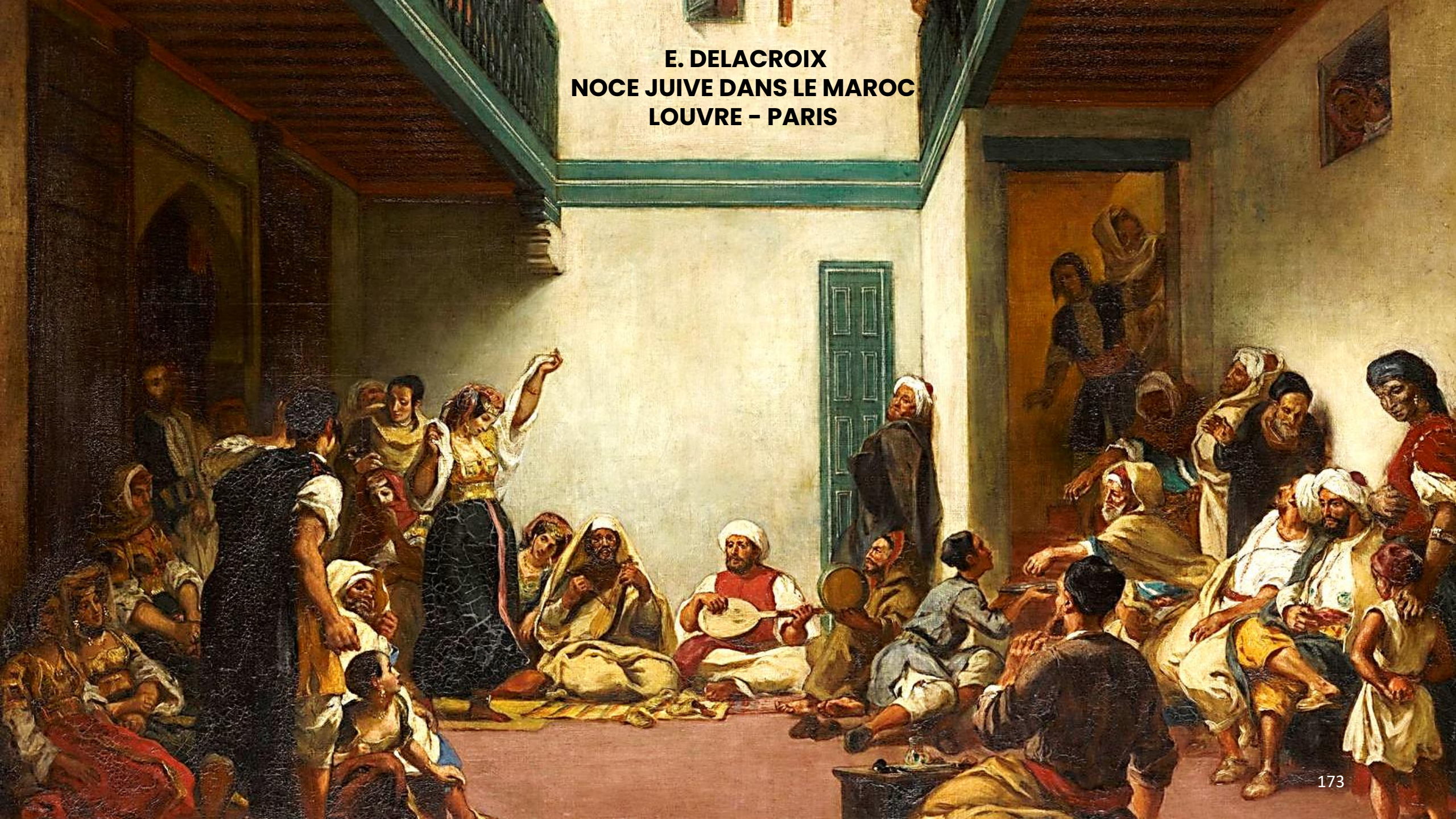
L'œuvre a été commandée par le gouvernement français pour commémorer la mort héroïque du poète espagnol Don Juan Tenorio, décédé dans un naufrage en 1840. La peinture a été exposée dans la salle Paris la même année et a reçu des critiques enthousiastes pour sa technique d'émotion…

…Il est dit que Delacroix a utilisé de vrais modèles pour représenter le naufrage dans l'œuvre, ce qui lui a permis de capturer l'authenticité de l'épave. De plus, l'œuvre a été interprétée comme une métaphore de la lutte humaine contre l'adversité et la nature, ce qui en fait une œuvre d'art profondément émouvante et importante.

Eugene DELACROIX

<u>Tableau de Gauche</u>
Juive de Tanger en costume d'apparat.

<u>Tableau de droite</u>
Jeune Orpheline au cimetière



E. DELACROIX
NOCE JUIVE DANS LE MAROC
LOUVRE - PARIS

Au début de 1832, DELACROIX, qui n'avait guère voyagé jusqu'alors, se joignit à la délégation du comte de Mornay dépêchée par la France au Maroc auprès de Moulay Abd er-Rahman afin de s'assurer des intentions d'un pays que l'intervention française en Algérie avait alarmé.
Interrompu brièvement par un séjour dans cet « autre Orient » qu'est l'Andalousie, le voyage au Maroc qui s'acheva en juin 1832 compte parmi les événements les plus marquants de la vie du peintre, qui déploya sur place une immense activité de dessinateur (dont témoignent les fameux Carnets), emmagasinant fébrilement un trésor d'images et de sensations qui allaient nourrir son art sa vie durant.

Analyse des images

Le 21 février 1832, Delacroix put assister à une noce juive à Tanger.
Durant le séjour, l'artiste croqua sur le vif, observa (en particulier la réclusion de la mariée, effectivement absente du tableau) et enregistra minutieusement les détails de la fête et de ses prémices. Des années plus tard, il situera la scène dans la cour intérieure d'une maison tangéroise (où se sont déroulées les noces) dont il avait précisément relevé l'architecture, notant dans un admirable dessin aquarellé (Louvre) le coloris de chaque élément.
Le présent tableau procède donc largement d'un processus de recréation nourri par les souvenirs du peintre et étayé par une série de dessins exécutés durant le séjour et utilisés à la manière d'un collage.
Delacroix restitue néanmoins de façon saisissante cette fête judéo-mauresque à laquelle il confère une grandeur intemporelle qui dépasse de beaucoup un exotisme poussivement anecdotique, ce qui déplut peut-être au comte Maison, lequel lui avait commandé un tableau dont, finalement, il ne voulut pas.
Ne cédant à aucune facilité, en particulier chromatique (nul « chatoiement oriental » dans cette scène de demi-pénombre où un admirable mur blanc reçoit l'essentiel de la lumière), l'artiste compose impeccablement son tableau en faisant contraster la variété des attitudes et des costumes avec la rigueur architectonique d'un espace scandé d'obliques, d'horizontales et de verticales vertes.

Le Christ sur le lac de Génésareth, huile sur toile, 1854, Eugène Delacroix

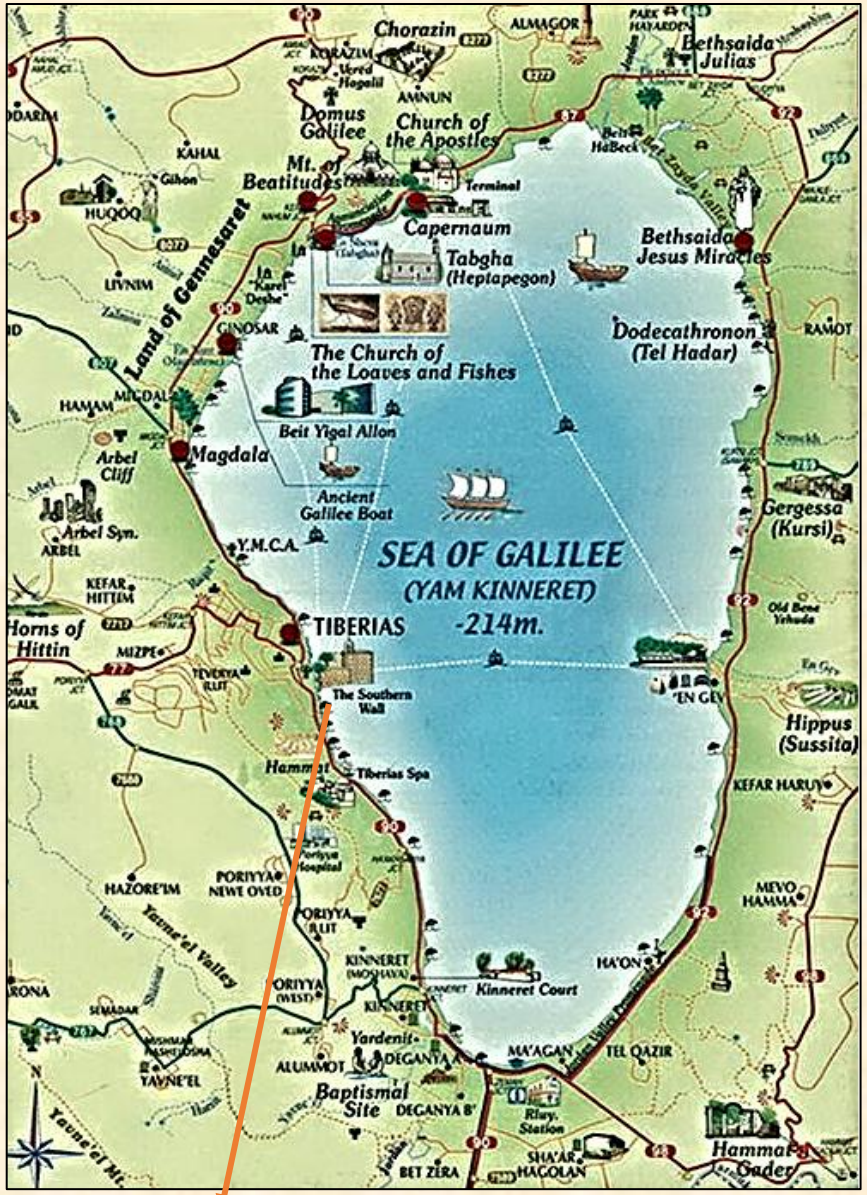
Le lac de Kinnereth ou Génésareth

Génézareth, Génésareth, Ginosar ou Kinneret est le nom d'une importante ville des âges de bronze et du fer située sur la rive nord-ouest du lac de Tibériade, mentionnée dans l'Ancien Testament (Tanakh), et dans les évangiles.
C'est là où Jésus accomplit des guérisons miraculeuses et réprimande les pharisiens pour leurs « traditions d'hommes » sur la question de la souillure .
La beauté de la campagne et les riches terres agricoles ont valu à cette région le nom de Paradis de Galilée.
Après que Jésus eut accompli le miracle de marcher sur les eaux de la mer de Galilée, lui et ses disciples jetèrent l'ancre sur le rivage de la ville de Génésareth . Les habitants de la ville reconnurent Jésus et vinrent vers lui pour être miraculeusement guéris de diverses maladies. Même ceux qui touchaient les vêtements de Jésus étaient guéris.

Le lac en question porte quatre noms différents :

Le lac de Galilée est situé à l'est de la plaine de Megiddo. Cette mer, ou lac est long de 20 km du nord au sud et 13 km de large dans sa partie la plus évasée. Sa profondeur maximale atteint 48m. Le lac de Galilée est situé à (-210 m) sous le niveau de la mer (pour info la mer morte ou salée se trouve à – 403 m sous le niveau de la mer). Il couvre une surface de 170 km². Le lac de Galilée est alimenté principalement par les eaux de pluie et les eaux du Jourdain ainsi que par certaines sources locales.
Le Jourdain, en effet (en hébreu Yarden – *qui descend*) vient principalement alimenter le lac par le Nord. Le Jourdain provient de plusieurs sources aux alentours du Mont Hermon (2740 m). A certaines périodes de l'année, le débit est très important. Le Jourdain continue sa course en ressortant par l'extrémité sud du lac et *descend* ainsi jusqu'au sud pour se jeter dans la mer morte.
C'est une véritable descente pour le Jourdain, depuis 2740 m jusqu'à (– 403 m).

La Mer de GALILEE entourée de villes riveraines



* Construite en 21 de notre ère par le fils d'Hérode le Grand, la ville (jumelée à Montpellier-France) doit son nom à l'Empereur Tibère.

En hiver 1986, des chercheurs ont découvert, dans les fonds du lac de Galilée, un vestige unique de barque romaine de pêche qui pourrait vraisemblablement avoir été utilisé entre la fin du 1er siècle av. J. C. et la seconde moitié du 1er siècle de notre ère. La datation au Carbone 14 donnerait une plage entre -50 et + 50 Ap J.C.
Ce bateau en bois de cèdre et de cyprès, de 9 mètres de long et de 2 à 3 mètres de large, pouvait transporter aisément une quinzaine de personnes. On peut donc bien imaginer Jésus et ses 12 disciples à bord d'un bateau similaire.

Dans les évangiles, ce lac est un lieu de pêche abondant. Les épisodes de pêche miraculeuse ont eu lieu à cet endroit (Lc 5.6 ; Jn 21.8), ainsi que les deux multiplications des pains. Jésus a marché sur ces eaux (Matthieu 14. 22-33), il a calmé la tempête (Marc 4.35-41).

Paysage de la vallée du Jourdain (fleuve sacré : Jordanie, Israël, Palestine)

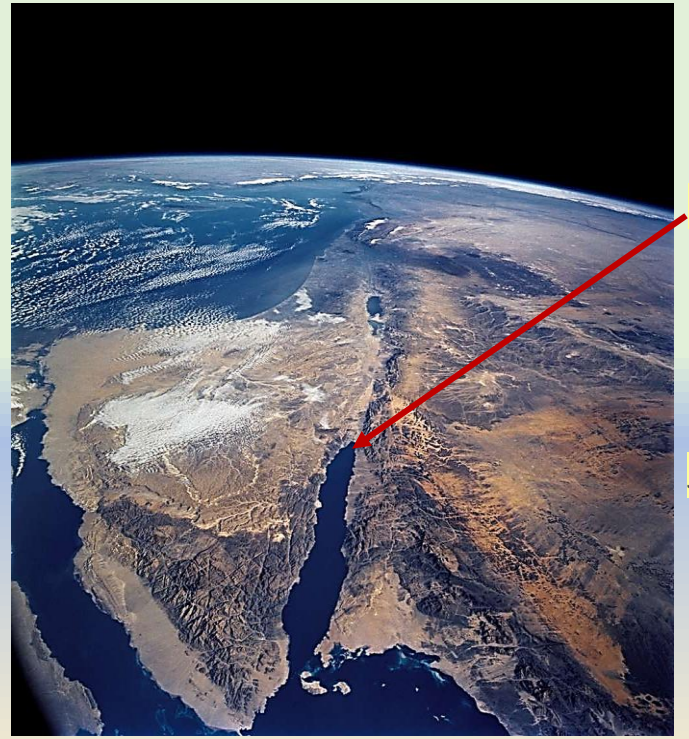
Géographie et Histoire de la vallée du Jourdain

La vallée couvre 1 640 à 2 500 Km² (selon le périmètre retenu). Elle abrite une population totale de 52 132 habitants (2005) côté israélien. Un versant est aujourd'hui contrôlé par les Israéliens, l'autre par les Jordaniens. La vallée constitue un tiers environ de la Cisjordanie et borde l'Est d'Israël sur un axe nord-sud, comprenant le lac de Tibériade*au nord et les parties moyennes et basses (fertiles) de la vallée du Jourdain, ainsi que la partie supérieure des rives ouest de la mer morte.

Cette vallée est une région du Proche-Orient qui s'étend sur 120 km le long du fleuve Jourdain, du lac de Tibériade au nord à la Mer Morte au Sud. Elle est bordée par la Jordanie (ex Transjordanie), Israël, et les territoires palestiniens occupés de la Cisjordanie. Elle occupe la partie centrale du fossé jordanien, qui s'étend sur 420 Km du mont Hermon (Infra photo de gauche) au golfe d'Aqaba (Infra photo de droite).

Mont HERMON

Le sommet se situe à la frontière entre la Syrie et le Liban. L'extrémité méridionale de la montagne fait partie du plateau du Golan annexé par Israël depuis la guerre des Six Jours en 1967, sans reconnaissance de la majorité de la communauté des nations



Golfe d'AQABA

Il s'étend du nord de la mer Rouge, entre la péninsule du Sinaï (Égypte) et l'Arabie saoudite. Quelques kilomètres de rivages, à l'extrémité nord du golfe, sont partagés entre la Jordanie (port d'al-Aqaba) et l'État d'Israël (port d'Eilat). Allongé sur près de 200 km, le golfe ne dépasse pas 30 km de large.

AQABA (JORDANIE) : VILLE ET PORT

Les principales activités d'Aqaba sont axées sur la côte, comme l'exploration de la plage, la plongée, les sports nautiques et bien plus encore . Le centre-ville, les marchés et les quartiers d'Aqaba deviennent également de plus en plus attrayants.

Proche du Wadi Rum (vallée désertique avec des canyons, des arches naturelles, des falaises et des grottes : voir p. 29), de Pétra et des frontières israélo-égyptiennes, Aqaba est un havre de paix pour les voyageurs.

PETRA - Jordanie

Le Jourdain est mentionné plusieurs fois dans la Bible. C'était un lieu important pour les prophètes de l'Ancien Testament (le Tanakh). **C'est l'une des limites de la Terre promise aux Hébreux menés par Moïse.** Selon les évangiles synoptiques, Jésus-Christ a été baptisé par Jean le Baptiste dans les eaux du Jourdain.

Au nord, son cours est dévié par Israël

Première étape : Tibériade, où le Jourdain déverse 500 millions de m3 par an. Mais à la sortie, son débit chute à 20 millions. Ce lac est le principal réservoir d'eau douce de l'Etat hébreu : il pourvoit au tiers des besoins du pays, approvisionnant les villes et irriguant les cultures, jusqu'au désert du Néguev. le Jourdain n'est très profond nulle part. Il atteint **1 m 50 à 3 m 50 sauf sur certains points où il se creuse davantage.** Il y a 5 gués sur le Jourdain moyen et 54 sur le Jourdain inférieur.

77 % des eaux proviennent de sources arabes et 23 % de sources israéliennes. Le Jourdain et ses affluents représentent pratiquement les uniques ressources hydrauliques pour l'irrigation des terres en Israël et en Jordanie alors que le Liban et la Syrie disposent respectivement du Litani et de l'Euphrate. Au nord, à la frontière avec le Liban, le fleuve sacré est encore bleu, entouré de papyrus et de tamariniers… Au sud, après 251 kilomètres, il n'est plus qu'un maigre ruisseau.

*La majorité des Églises chrétiennes considère que **Bethany au-delà du Jourdain** est le lieu authentique du baptême de Jésus de Nazareth, une conviction qui caractérise fortement les pratiques passées et présentes de la tradition culturelle.
Béthanie est un village de Judée où habitent les proches de Jésus, Marthe, Marie et Lazare. L'Évangile de Jean y situe la résurrection de Lazare.

Comme la présence de Dieu est venue par le Jourdain (Josué* 4:18), sous la forme de l'arche de l'alliance, pour une nouvelle vie dans la terre promise. Jésus (un juif**), Dieu incarné, est également passé par le Jourdain pour entrer dans une nouvelle étape de sa vie.

Le Jourdain est donc une opportunité pour tous.

*Josué est **le fils de Noun, membre de la Tribu d'Éphraïm**. Il est né en Égypte à l'époque de l'esclavage des Hébreux. Il est témoin de la sortie d'Égypte des Israélites sous la direction de Moïse. Il se distingue en tant que commandant militaire lorsque les tribus d'Israël sont attaquées par les Amalécites à Raphidim.

**Les Juifs (peuple lié à sa propre religion), dont les effectifs au Moyen-Orient augmentent à partir de la fin de la 1ère Guerre mondiale, suite à la déclaration *BALFOUR* qui facilita l'émigration vers la Palestine britannique. ISRAËL regroupe aujourd'hui plus de 6 millions de juifs (75% de la population du pays). Depuis sa création en 1948, les graves tensions entre ISRAËL et ses voisins sont un facteur majeur d'instabilité et de guerre dans la région.

-Les Arabes, apparentés aux Hébreux (langues sémitiques), sont originaires de la péninsule arabique (surtout Yémen). Ils ont assimilé à leur culture les populations du Proche-Orient et de l'Irak via l'expansion de l'Islam. Ils se répartissent aujourd'hui entre les états suivants : Arabie Saoudite, Yémen, Qatar et émirats du Golfe, Égypte, territoires palestiniens, Liban, Syrie et Irak. Depuis son avènement, après l'empire ottoman, le panarabisme (Nasser en Egypte) a cherché à défendre et à unifier les peuples arabes du Moyen-Orient. Mais, mouvement nationaliste séculier, il n'a pas résisté aux divisions religieuses et aux nationalismes locaux à l'intérieur de la région.

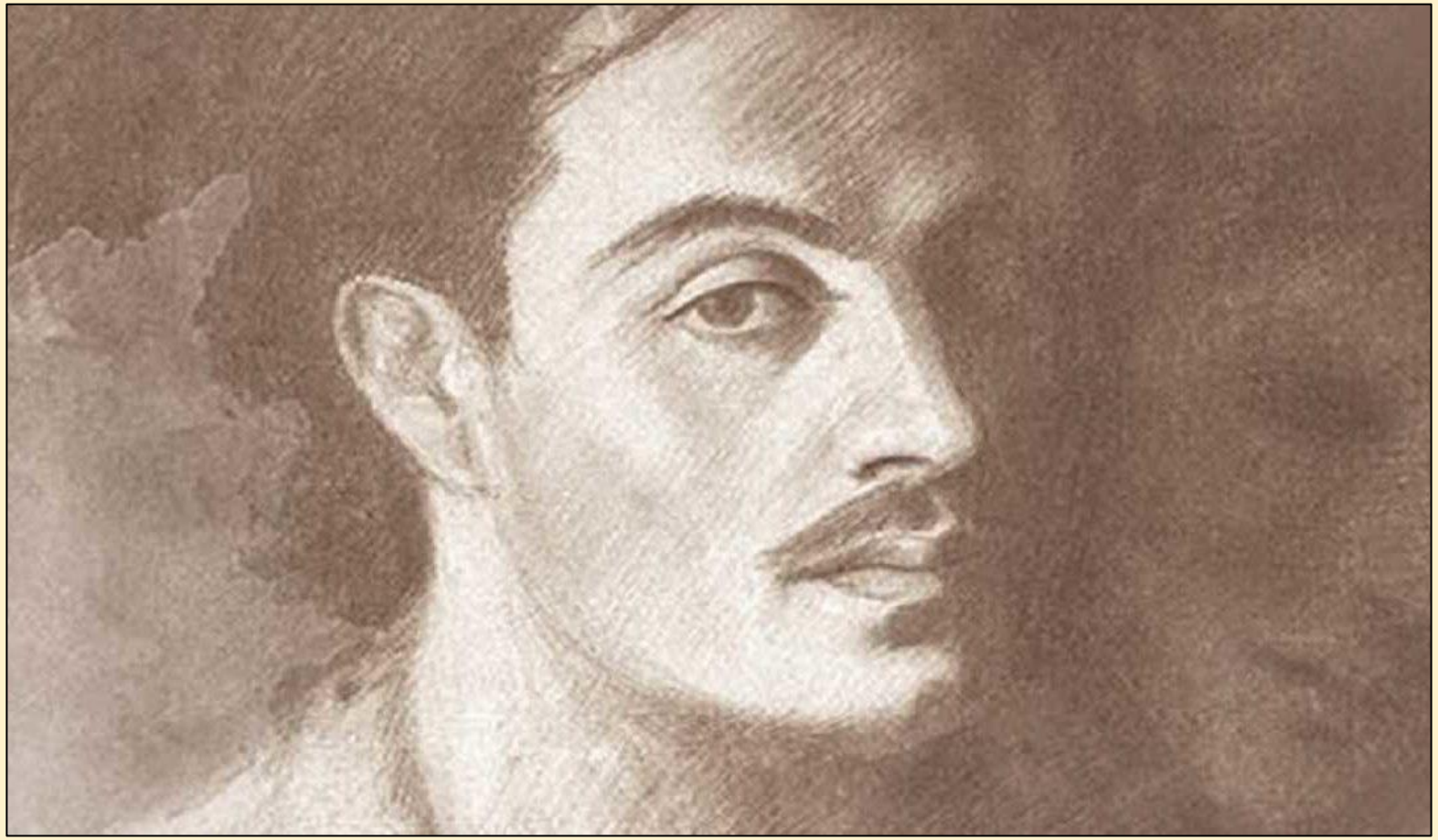
En français, la Turquie, Chypre, la Syrie, le Liban, Israël, la Palestine et l'Égypte sont au Proche-Orient. Tous les autres pays à l'est sont au Moyen-Orient, ce qui inclut l'Irak, l'Iran, l'Afghanistan et toute la péninsule Arabique (Arabie Saoudite, Yémen, etc.).

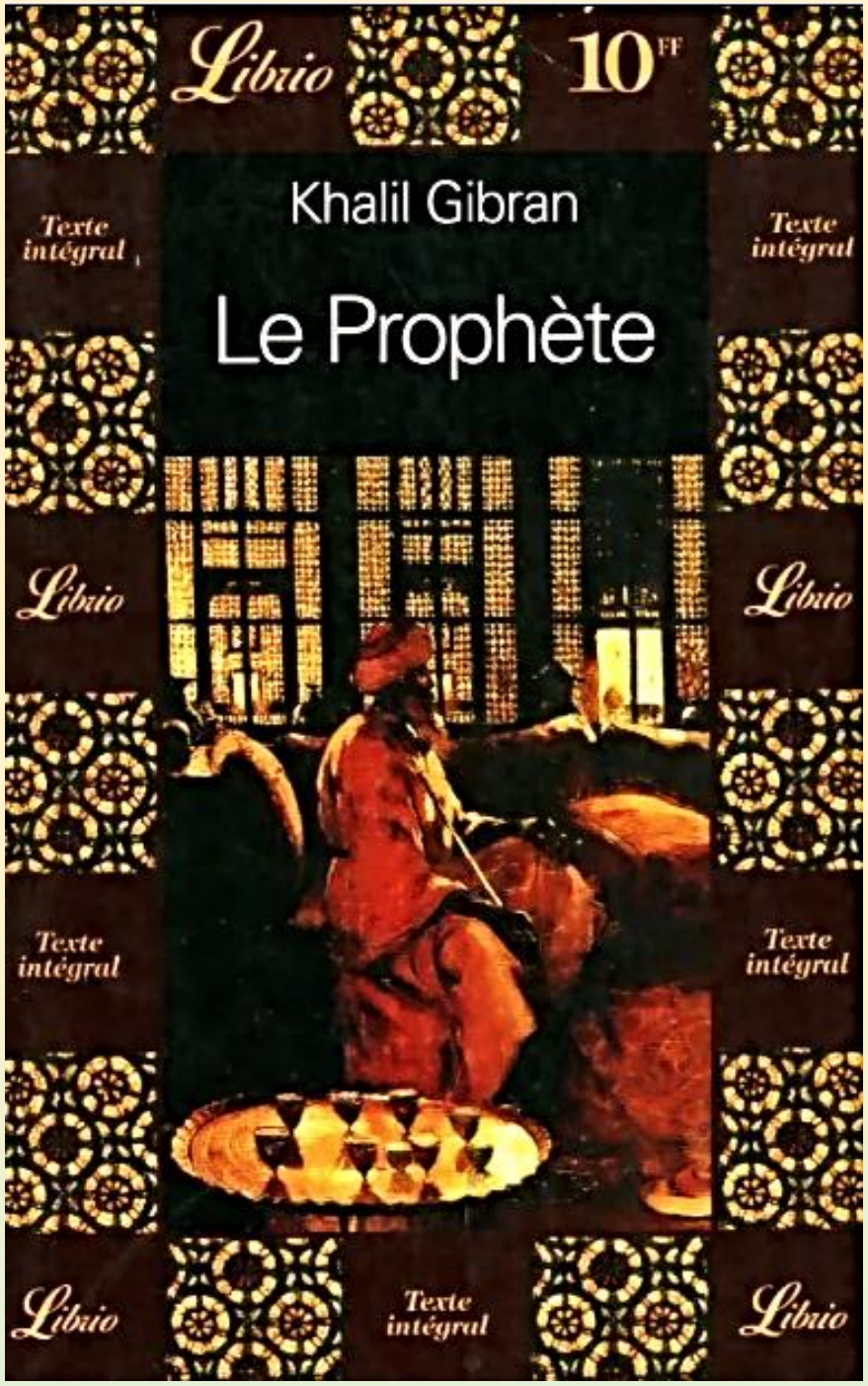
LIBAN : CHIITES, DRUZES, JUIFS, MARONITES, SUNNITES… QUELLES SONT LES RELIGIONS QUI COMPOSENT LE PAYS ?

Le Liban tient son origine institutionnelle à l'intervention de la FRANCE au nom de l'EUROPE pour mettre fin aux affrontements entre les maronites et les Druzes* en 1860. Le statut d'autonomie garanti par les puissances européennes l'année suivante constitue le cadre d'une forte influence culturelle de la France.

*Les DRUZES sont un groupe ethno-religieux qui parle arabe et adhère à une foi monothéiste enracinée dans les religions abrahamiques. Leurs premières traces remontent au XIe siècle après JC. Jésus était un Juif qui parlait l'araméen. Il est mort plus de mille ans avant l'émergence des Druzes.

Le rite maronite est le plus répandu puisqu'il équivaut à 21% des chrétiens du Liban, suivi par les Grecs orthodoxes (8%) et les autres formes de chrétienté (4-6%). Les DRUZES, méconnus en Europe, sont aussi présents sur le sol libanais et représentent entre 5 et 6% de la population.





Poète libanais d'expression arabe et anglaise, artiste peintre, Khalil Gibran passa la majeure partie de sa vie aux États-Unis. Ses nombreux écrits chantent les valeurs humaines que sont l'entente, la bienveillance, la fraternité, l'amour, la paix, la spiritualité d'ouverture à toute la diversité humaine de pensée et de foi. Son œuvre poétique majeure « Le prophète » fait vibrer jusqu'au plus profond de l'âme.

Étonnant de beauté, de profondeur et de simplicité, le Prophète de Khalil Gibran saura sans aucun doute vous faire vibrer jusqu'au plus profond de votre âme. Comme l'écrit l'auteur : *« La pensée est un oiseau d'espace qui dans la cage des mots peut déployer ses ailes, mais non s'envoler ».*

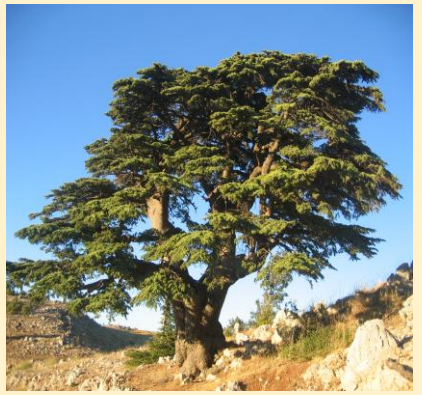
Une spiritualité universelle qui touche le cœur de chacun

Le Prophète pourrait se définir comme une synthèse percutante de tous les enseignements mystiques et religieux du monde, ou plutôt de leur essence première : la recherche de la compréhension de l'humain et de l'univers (ou « Dieu »). Ce véritable recueil de sagesse touche l'Humain dans ce qu'il est de plus essentiel, hors de tout carcan culturel ou dogmatique. Le mot « Dieu » peut se remplacer aisément tout au long du livre par « Allah », « Krishna », « Yahvé » ou « La Vie ». Cela n'enlève rien à la justesse et à la puissance du message transmis. N'est-ce pas là la marque de tout grand texte spirituel : s'affranchir de toute sphère spatio-temporelle limitante ? Les lecteurs de tout pays et toute époque peuvent alors y puiser réconfort, sagesse et enseignement à propos des grands thèmes universels de l'existence comme : l'amour, les enfants et l'éducation, le temps, le travail, la mort, la liberté…

Chacun de ces sujets…laisse entrapercevoir une trame de fond plus globale, universelle et impalpable. Le Prophète invite avec bienveillance le lecteur à remettre ses croyances en question et à évoluer vers cette vérité plus profonde.

Long poème en prose écrit en anglais par un auteur libanais, *Le Prophète* est un chef-d'œuvre dont le succès ne s'est jamais démenti depuis sa parution en 1923. Personnage imaginaire, ce prophète livre sa doctrine spirituelle, sous forme de maximes et d'allégories, en répondant aux aspirations profondes de l'homme : connaissance de soi, croyance, distinction du bien et du mal, mais aussi amitié, mariage, plaisir... Entre questions métaphysiques et hymne à la beauté, le texte garde tout son mystère et sa puissance de suggestion. Comme l'écrit le poète syrien Adonis, Gibran a voulu "faire éclore dans l'homme tout ce qui le dépasse et tout ce qui est plus grand que lui : l'amour, la joie, la révolte, la liberté". Un message de sagesse que seule la poésie, dans sa fulgurance, peut faire advenir.

LIBAN MYTHOLOGIQUE : *EUROPE*



Symbole de fertilité et d'abondance appelé *l'arbre du pouvoir*, le cèdre est reconnu pour les vertus médicinales de ses jeunes pousses (bourgeons). Par ailleurs, son bois était exploité pour la construction de monuments sacrés et de bateaux en raison de sa résistance (Exemple : Le temple de Salamon à Jérusalem).

188

Il était une fois l'Europe, cette belle princesse … libanaise. Elle était si belle, que ZEUS, le roi des dieux, en tomba amoureux. Pour ne pas se faire repérer par sa femme HÉRA, il se transforma en un taureau blanc éclatant. Puis il s'avança tandis que la princesse s'amusait au bord de la mer avec ses compagnes. Séduite, EUROPE monta sur son dos. Le couple, traversa la mer et se réfugia sur l'île de Crète. Redevenu forme humaine, ils vécurent alors heureux et eurent beaucoup d'enfants…

SIDON (SAYDA) est une ville du LIBAN* (carte de droite)

ZEUS (taureau) ET EUROPE (cavalière) :
une histoire d'amour

* Le nom du Liban (en arabe Loubnân) vient de l ’araméen signifiant «la montagne Blanche», c'est-à-dire celui de sa chaîne de montagnes toujours enneigées : les monts Liban, désignés aussi par l'expression la Montagne.

Tableau en relief *Léda et le Cygne* d'après un tableau perdu de Michel-Ange. Une réplique de ce tableau est apposée en secteur médico-administratif. Coll. Asclépiade 190

Œuvre récupérée à la fin de la Seconde Guerre mondiale, déposée par l'office des biens et intérêts privés (OBIP).

Léda et le cygne : 1500 / 1600 (XVIe siècle)
Italie, École de Paolo Caliari, dit VERONESE

La défloration de Lède

Voyant son heure opportune,
Devint plus audacieux
Prenant au poil la fortune :
De son col comme ondes long
Le sein de la vierge touche.
Et son bec luy mit adonc
Dedans sa vermeille bouche.
Il va ses ergots dressant
Sur les bras d'elle qu'il serre,
Et de son ventre pressant
Contraint la rebelle à terre.
Sous l'oiseau se débat fort,
Le pince et le mord, si est-ce
Qu'au milieu de tel effort
Sentit ravir sa jeunesse.
Le cinabre çà et là
***Couloura la vergongneuse*.**

Pierre de RONSARD Odes 3:20

« Prince des poètes et poète des princes », le français Pierre de Ronsard (1524-1585) est une figure majeure de la littérature poétique de la Renaissance. Il est connu pour être le poète des mythes grecs comme ceux de *Prométhée et de Pandore*

Pierre de RONSARD

Pierre de Ronsard naît en septembre 1524 dans le château de la Possonière, non loin de VENDÔME. Il grandit sous une bonne étoile : sa famille est aisée, son père l'introduit à la cour. On commence à lui confier des missions diplomatiques et sa carrière au service de l'Etat semble toute tracée, quand à 19 ans une otite le laisse à moitié sourd. Il lui faut changer de parcours. Ronsard décide de se consacrer à l'étude des lettres. Pour lui, c'est le bonheur !

Dans ces années d'apprentissage, il rencontre une jeune homme nommé Joachim du Bellay, et d'autres poètes en herbe qui formeront avec lui le groupe de la Pléiade, se donnant pour but de défendre et d'illustrer une langue française en quête de légitimité.

A l'âge de 26 ans, Ronsard fait publier sa première grande œuvre : les *Odes* (1550). Suivront bientôt les premiers livres des *Amours* (1552) et des *Hymnes* (1555). C'est le succès, et même la gloire : Ronsard est fêté comme l'égal des poètes grecs de l'antiquité, il est célèbre jusqu'en Italie. Mais à cette époque, un poète sans protecteur est condamné à crever de faim ou à changer de profession.

Charles IX au pouvoir, Ronsard devient un vrai poète de cour : il célèbre la politique du roi, organise les festivités, écrit des poèmes de circonstance.

Charles IX lui offre les revenus d'une abbaye en récompense de ses services. Il était temps : en 1574, le roi meurt, et son successeur Henri III met peu à peu Ronsard au placard. Il a cinquante ans, et il n'est plus au goût du jour. Même s'il semble avoir toujours eu une bonne nature, notre poète commence à trouver la vie de cour un tantinet pesante, alors que les rivalités entre catholiques et protestants enflamment le pays régulièrement. Ronsard se met en retrait : il s'occupe de la publication de ses œuvres, en récrit un certain nombre, publie les *Sonnets à Hélène* (1578). On l'imagine volontiers en train de tailler des roses dans son jardin. Il meurt en 1585 entouré de ses amis.

Poème : Sonnet pour Hélène*

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle ! »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard

***Ce recueil est une commande de la reine Catherine de Médicis pour sa protégée et fille d'honneur, Hélène de Fonsèque (fille de René de Fonsèque, baron de Surgères, et d'Anne de Cossé), afin de la consoler de la perte de son amant à la guerre. Ronsard entreprend de lui écrire un recueil de sonnets, sous la forme du madrigal, où il loue sa beauté et la compare avec la belle Hélène, héroïne de la guerre de Troie.**

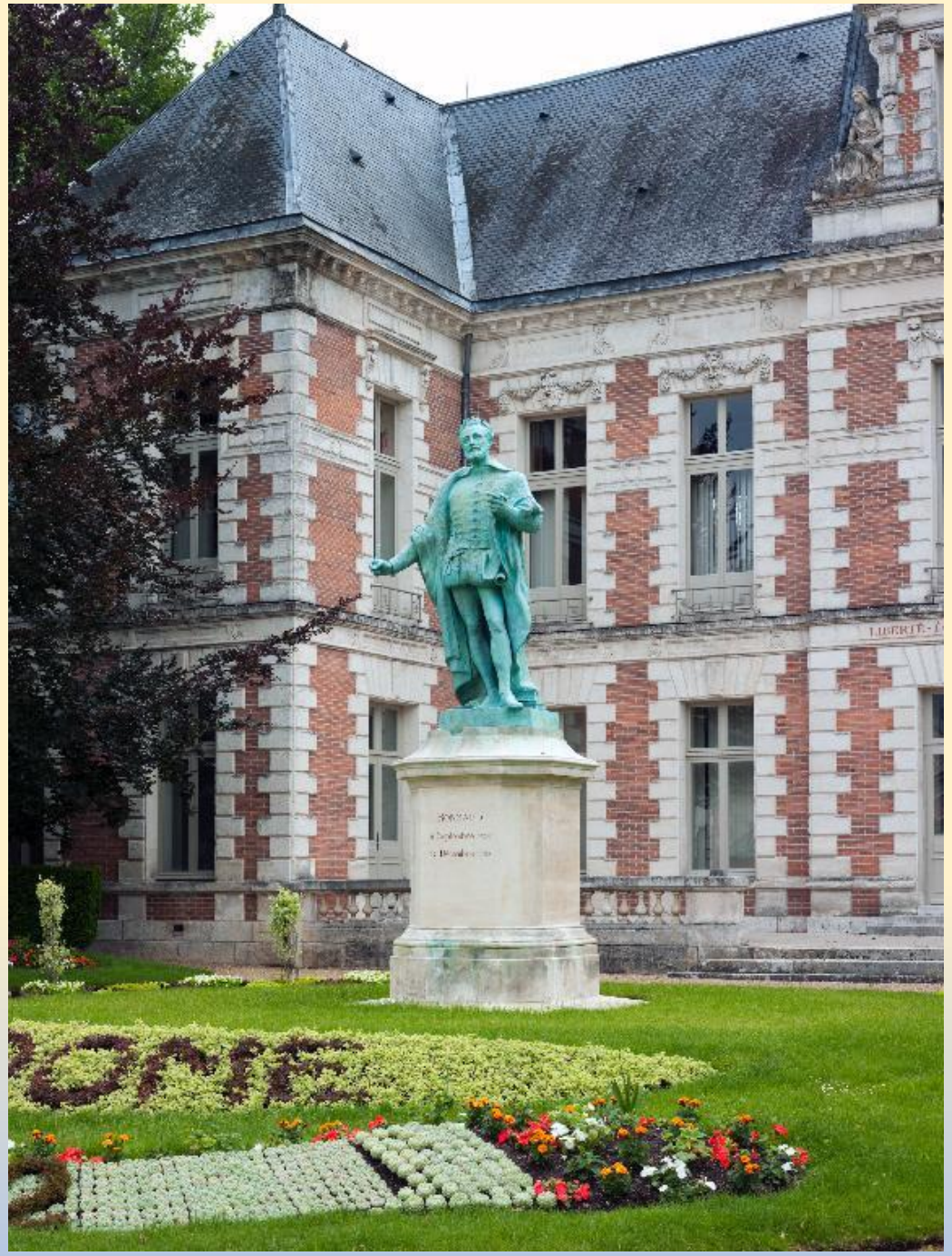
François Boucher (1703–1770) : 55.9 x 47 cm.
Jeune femme avec un bouquet de roses
Collection particulière 1760

A CASSANDRE*

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu, ceste vesprée,
Les plis de sa robe pourprée.
Et son teint au vostre pareil.
Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautez laissé cheoir !
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !
Donc, si vous me croyez mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Pierre de RONSARD *Les Odes* (1550),

***Cassandre Salviati qui l'a inspiré et à qui il a dédié ce poème.**



Historique

Le principe de l'exécution de la statue de Ronsard, par souscription publique, est adopté en 1867 par le conseil municipal ; Aimé-Charles IRVOY, natif de la ville, propose d'offrir son travail.

La fonte n'étant pas terminée, c'est le plâtre bronzé qui est inauguré le 23 juin 1872 dans la cour du musée de Vendôme (actuelle bibliothèque) ; le bronze est finalement livré le 11 janvier 1873. Le piédestal en pierre est sculpté sous la direction de MM. Bioret et Crinière, entrepreneurs, et la surveillance de l'architecte de la ville, Edouard Marganne.

Le 28 janvier 1942, la statue est descendue de son piédestal pour être envoyée à la fonte.

Le 17 mars 2012, elle est remplacée par la fonte actuelle réalisée à partir du plâtre original conservé dans les réserves du château de Blois.

Un moulage en plâtre de la statue seule est conservé au musée des Beaux-Arts de Blois (Inv. 2007.0.1) et une maquette en plâtre du monument complet au musée de Vendôme (Inv. 1862.5.1).

Le **manoir de la *Possonnière*** ou **maison natale de Ronsard** est
un manoir du XVI^{e} s. et un parc, situés à Vallée-de-Ronsard (LOIR ET CHER)..
Le manoir est classé monument historique depuis 1862

LA DEFENSE ET ILLVSTRATION DE LA LANGVE FRANCOISE,

AVEC

L'Oliue de nouueau augmentee.
La Musagnœomachie.
L'Anterotique de la vieille & de la ieune Amie.
Vers Lyriques, &c.

LE TOVT

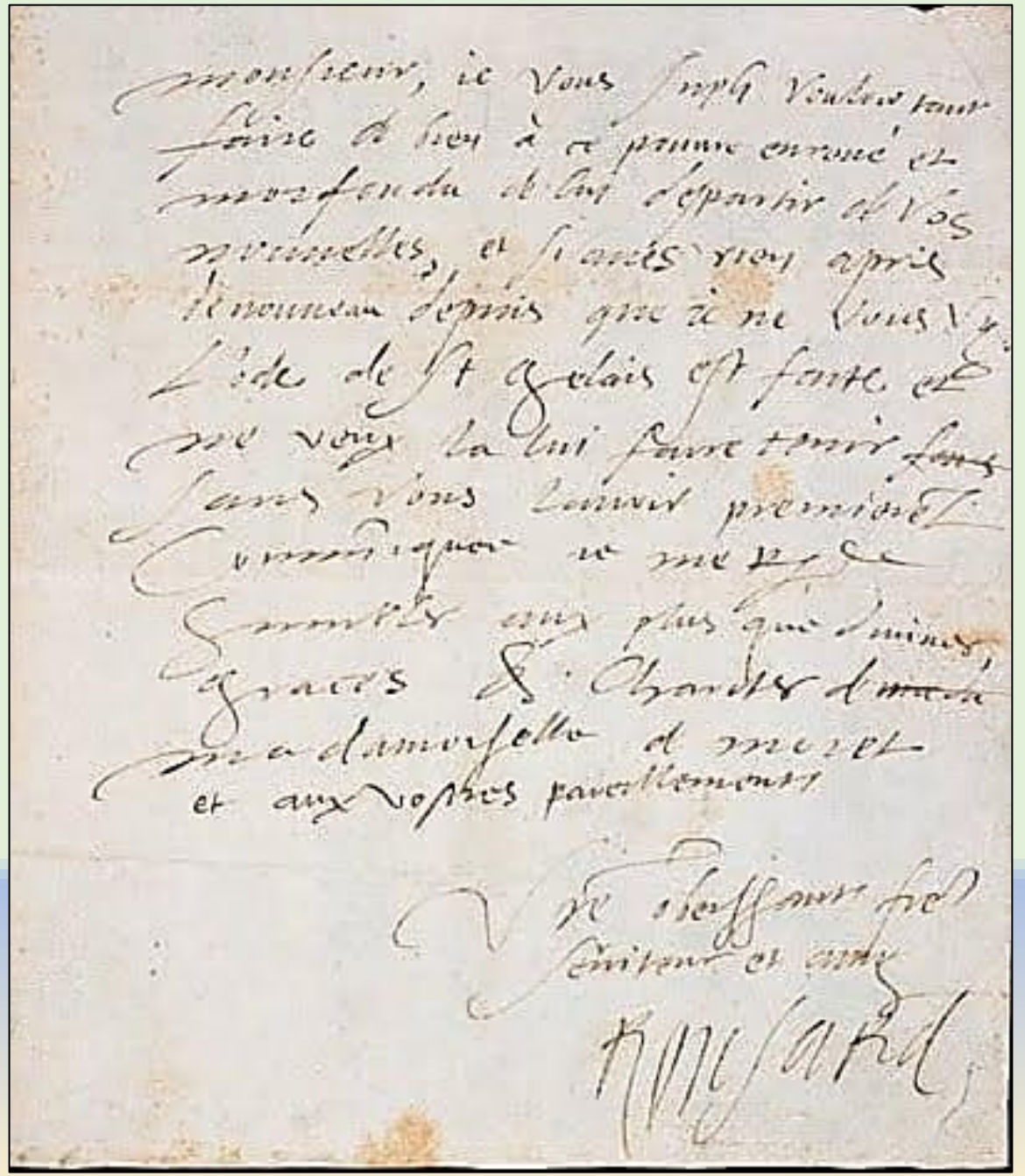
PAR IOACH. DV BELLAY ANG.

A PARIS,

De l'Imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauuais, au Franc Meurier.

M. D. LXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



La Défense et illustration de la langue française (*La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse*, dans l'orthographe originale) est un texte de théorie littéraire de la Renaissance, écrit en 1549 par le poète français Joachim du Bellay, et souvent considéré dans l'histoire de la langue française comme le « manifeste » des poètes de la *Pléiade*.

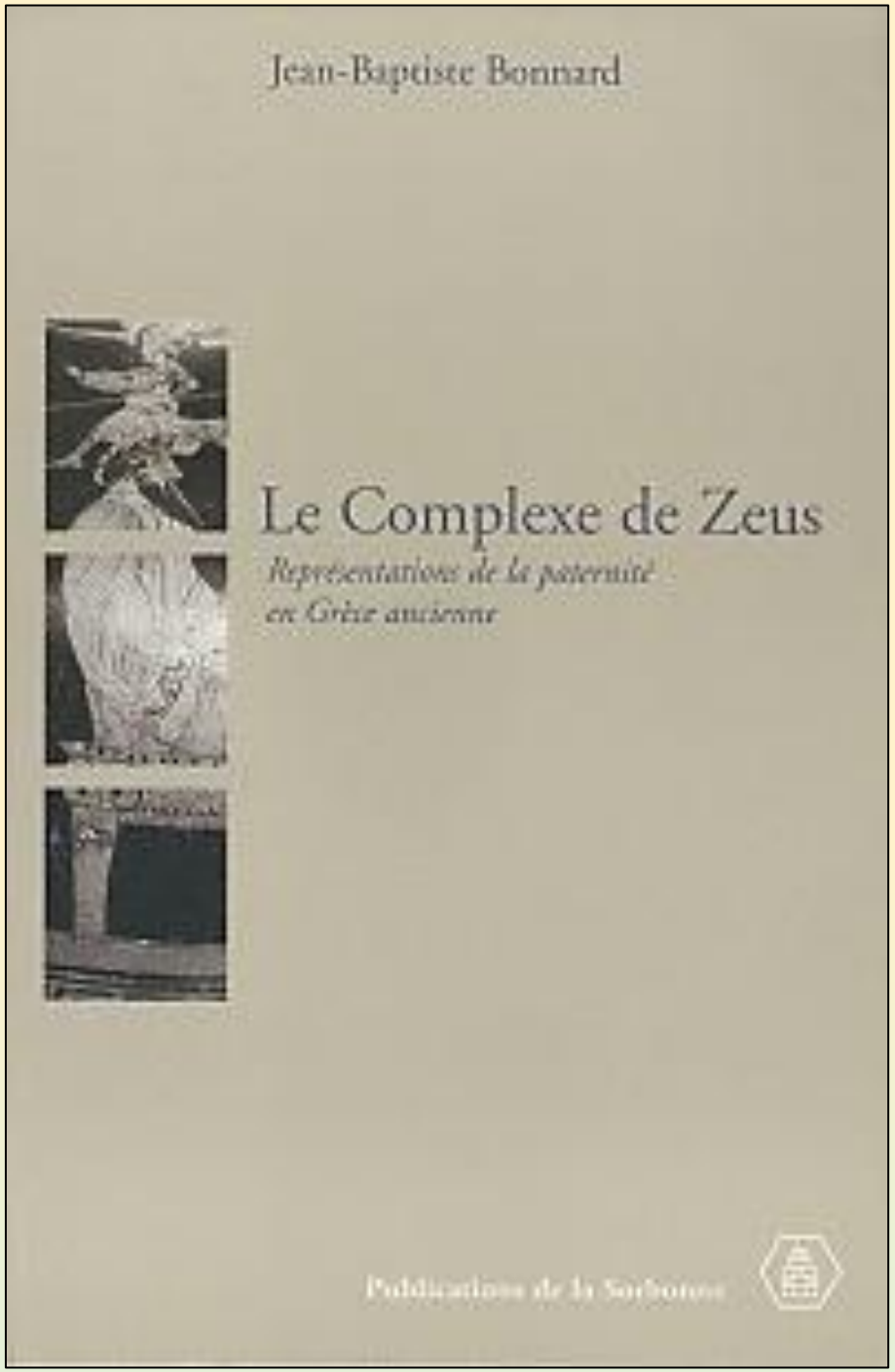
Contexte d'écriture

Le texte, plaidoyer en faveur de la langue française, paraît dix ans après l'ordonnance de Villers-Cotterêts, qui impose le français comme langue du droit et de l'administration française. Du Bellay exprime sa reconnaissance à FRANÇOIS 1er « notre feu bon Roi et père », pour le rôle que celui-ci a joué dans les arts et la culture : création du Collège des lecteurs royaux, (futur collège de France) pérennisation d'une bibliothèque du roi enrichie d'achats et du dépôt légal.

Du Bellay veut faire de la langue française « barbare » et « vulgaire » une langue élégante et digne. Il lui faudra, avec ses camarades de la Pléiade, l'enrichir pour en faire une langue de référence et d'enseignement.

Ainsi, selon Mathieu de La Gorce, l'ouvrage « n'est pas une entreprise de préservation, mais un manifeste visant avant tout à l'invention de la langue française », considérée par Du Bellay et par les auteurs contemporains comme une langue en devenir, une langue qui n'a pas encore fait ses preuves au regard de celles de la culture antique.

Du Bellay reprend dans cet ouvrage plusieurs passages du *Dialogue des langues* de Sperone Speroni, essai de 1542 qui confronte la langue « vulgaire » toscane (qui a donné l'italien actuel) aux langues érudites, le latin et le grec.



Les Grecs paraissent avoir conçu le monde idéal sans femmes. Pour résoudre la contradiction entre l'utopie d'un monde exclusivement masculin et la nécessaire présence des femmes pour perpétuer l'espèce, ils ont produit au moins deux types de discours relatifs à la paternité : des mythes donnant à voir un rêve, celui d'une paternité exclusive qui évincerait les femmes de leur pouvoir de reproduction ; des théories biologiques depuis les Présocratiques jusqu'à Aristote, qui, tout en admettant, à des degrés divers et sous des modalités variables, la participation des femmes au processus de génération, déprécient cependant la maternité au profit de la paternité.

Ces deux formes de représentations mettent en évidence le phantasme de pouvoir se reproduire seul, ce que l'on peut appeler le complexe de Zeus, tant ce dieu semble en avoir été particulièrement investi.

Ce complexe, dans lequel s'exprime une volonté de puissance par le déni de la maternité, manifeste que les Grecs ont pensé la paternité sous la catégorie du pouvoir.

Jean-Baptiste BONNARD

Agrégé d'histoire, docteur de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Jean-Baptiste Bonnard est maître de Conférences en histoire grecque à l'Université de Caen. Ses thèmes de recherche sont : histoire grecque, périodes archaïque et classique ; société, religion, anthropologie.

La lyre d'APOLLON (fils de ZEUS) est un instrument de musique inventé par HERMÈS (frère d'Apollon) et offert à APOLLON

Selon un hymne homérique du VIIIè siècle av. JC, **APOLLON*** (fils de ZEUS éleva son premier temple à DELPHES après avoir tué Python, le redoutable serpent gardien du sanctuaire de Gaia. Respectant la loi qu´il avait lui-même instaurée, Apollon s´exila pendant huit ans pour expier son crime.

Situé en Phocide, région de Grèce centrale, à une dizaine de kilomètres de la mer Ionienne, **DELPHES** était pour les Grecs anciens le centre géographique du monde. A près de 600 mètres d'altitude, accroché au flanc de l'aride **MONT PARNASSE** QUI culmine lui-même à 2 459 mètres, ce site historique abrita durant plus de mille ans (de la fin du VII^{è} siècle au IV^{è} siècle après J.-C.) le plus prestigieux sanctuaire d'APOLLON : on y venait de toute la Grèce consulter l'oracle de la Pythie. Ses vestiges archéologiques redécouverts au XIX^{è} siècle sont parmi les plus visités de Grèce.

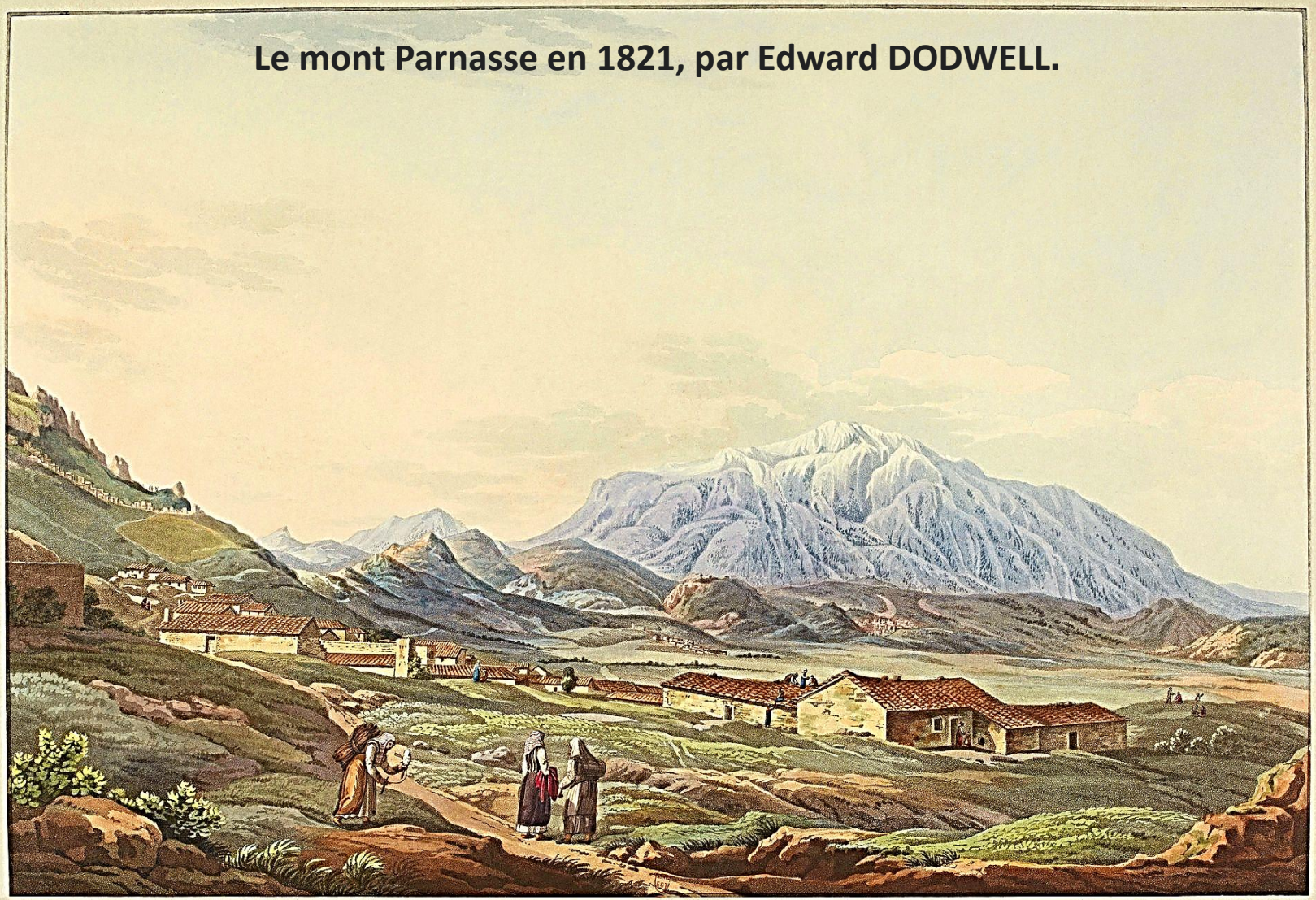
LE MONT PARNASSE était le site de la fontaine Castalia et la demeure des MUSES**. On croyait qu'elles vivaient sur le mont OLYMPE où elles divertissaient leur père et les autres dieux olympiens (au nombre de 12 : ZEUS, HÉRA, POSÉIDON, ATHÉNA, ARÈS, DÉMÉTER, APOLLON, ARTÉMIS, HÉPHAÏSTOS, APHRODITE, HERMÈS, ET DIONYSOS) avec leurs grands talents artistiques, mais plus tard la tradition les a également placées sur le mont Hélicon en Boétie où il y avait un centre de culte majeur dédié aux déesses, ou sur le MONT PARNASSE (le lieu sacré des poètes***).

***Dieu des commencements**, Apollon intervient au début des grandes entreprises. Il est la premiére divinité qui apparait dans l'Iliade. Son intervention provoque le déclenchement de l'action.

****Filles de Zeus et de Mnémosyne, «la mémoire », les Muses auraient été engendrées au terme de neuf nuits d'amour. Ces neuf sœurs sont chanteuses, jouent des instruments de musique et sont porteuses de joie entre les dieux et les hommes. Elles résidant sur le mont Hélicon, les neuf **Muses** présidaient : Clio à l'Histoire, Euterpe à la Musique, Thalie à la Comédie, Melpomène à la Tragédie, Terpsichore à la Danse, Érato au Chœur lyrique, Polymnie à la Poésie, Uranie à l'Astronomie, enfin Calliope à l'Épopée. APOLLON le musagète peut les conduire. Une grande et belle mosaïque les représente à l'Institut Asclépiade (Coll. Asclépiade , grand gymnase, mur de gauche en entrant).

*** En France, un mouvement parnassien littéraire apparaît en réaction au lyrisme subjectif et sentimental du romantisme. Ses principes sont la valorisation de l'art poétique par la retenue, l'impersonnalité et le rejet de l'engagement social ou politique. L'art n'aurait pas à être utile ou vertueux et le but en serait uniquement la beauté : le slogan « *L'art pour l'art* » de Théophile Gautier, précurseur, est adopté. Le travail minutieux de l'artiste est réhabilité par la métaphore de la sculpture pour symboliser la résistance de la « matière poétique ».

Le mont Parnasse en 1821, par Edward DODWELL.

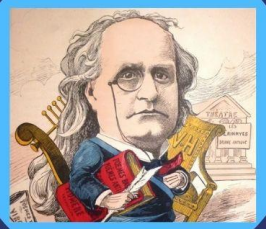


L'homonymie avec le quartier du Montparnasse à Paris n'est pas fortuite : les étudiants du quartier latin avaient nommé avec humour Mont Parnasse un amas de gravats qui formait, avant 1725, une colline artificielle sur l'actuel carrefour entre le bd du Montparnasse et le bd Raspail. (Cf. infra p 162).

L'origine du nom est probablement préhellénique. Ainsi, des archives hittites ont révélé l'existence d'un toponyme anatolien comparable : *Parnašša* qui semble dérivé du hittite et du louvite *parna* signifiant « maison » ou « demeure ». Il semblerait que, primitivement, le sommet du Parnasse, comme celui de l'Olympe, fut considéré comme le haut lieu de culte de la hiérogamie du Ciel (Zeus, associé à Ouranos, divinité première du ciel) et de la Terre (Gaïa), car on sait que le sanctuaire de Delphes fut d'abord consacré à Gaïa avant d'échoir à APOLLON, fils de ZEUS et de la titanide LETO.

La mythologie locale explique l'origine du nom du mont Parnasse par un héros éponyme, Parnassos, fils du dieu Poséidon et de la nymphe Cléodore. Il est élevé par un père humain, Cléopompe. Parnassos donne son nom à la montagne. Il aurait fondé la toute première ville, Parnassos, submergée au moment du déluge de Deucalion. Parnassos aurait également inventé la divination par observation du vol des oiseaux.

Paul Verlaine et Arthur Rimbaud (1er rang à gauche). Debout au centre, la main sur la poitrine, Emile BLEMONT, entouré de ses collaborateurs Elzéar Bonnier, coiffé d'un haut de forme, et Jean Aicart.
Fantin-Latour a immortalisé, à côté de Verlaine et Rimbaud, Léon Valade, Ernest d'Hervilly tenant un livre ouvert qu'il est peut-être en train de lire à haute voix, et Camille Pelletan, qui et fixe le spectateur.
Un coin de table, 1872 - Musée d'ORSAY-PARIS



LE PARNASSE EN UN CLIN D'ŒIL

L'esprit parnassien

- "Pour qu'une strophe existe, il faut qu'elle soit faite, c'est-à-dire qu'on ne puisse pas en séparer les parties sans la briser, sans la détruire complètement. " Théodore de Banville.
- "Voici les beaux palais où sont les hétaïres,Sveltes lys de Corinthe ou roses de Milet, Qui, dans des bains de marbre, au chant divin des lyres, Lavent leurs corps sans tache avec un flot de lait." Théodore de Banville

L'écriture parnassienne

- Vocabulaire soutenu.
- Versification recherchée.
- Grande érudition.
- Culte du travail pour redonner les lettres de noblesse à la poésie.

" Sculpte, lime , cisèle "
Théophile Gautier

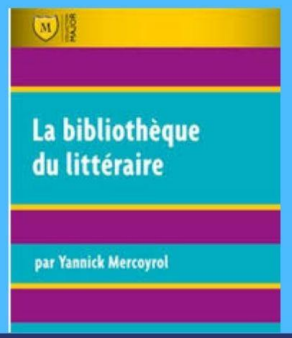
Les principes

- Attachement à la Grèce antique.
- Retour aux sources de la création poétique, le Mont Parnasse, séjour d'Apollon et ses muses.
- Impersonnalité de l'oeuvre.
- Refus de tout engagement dans la société.
- L'Art pour l'Art.

Les "incontournables"

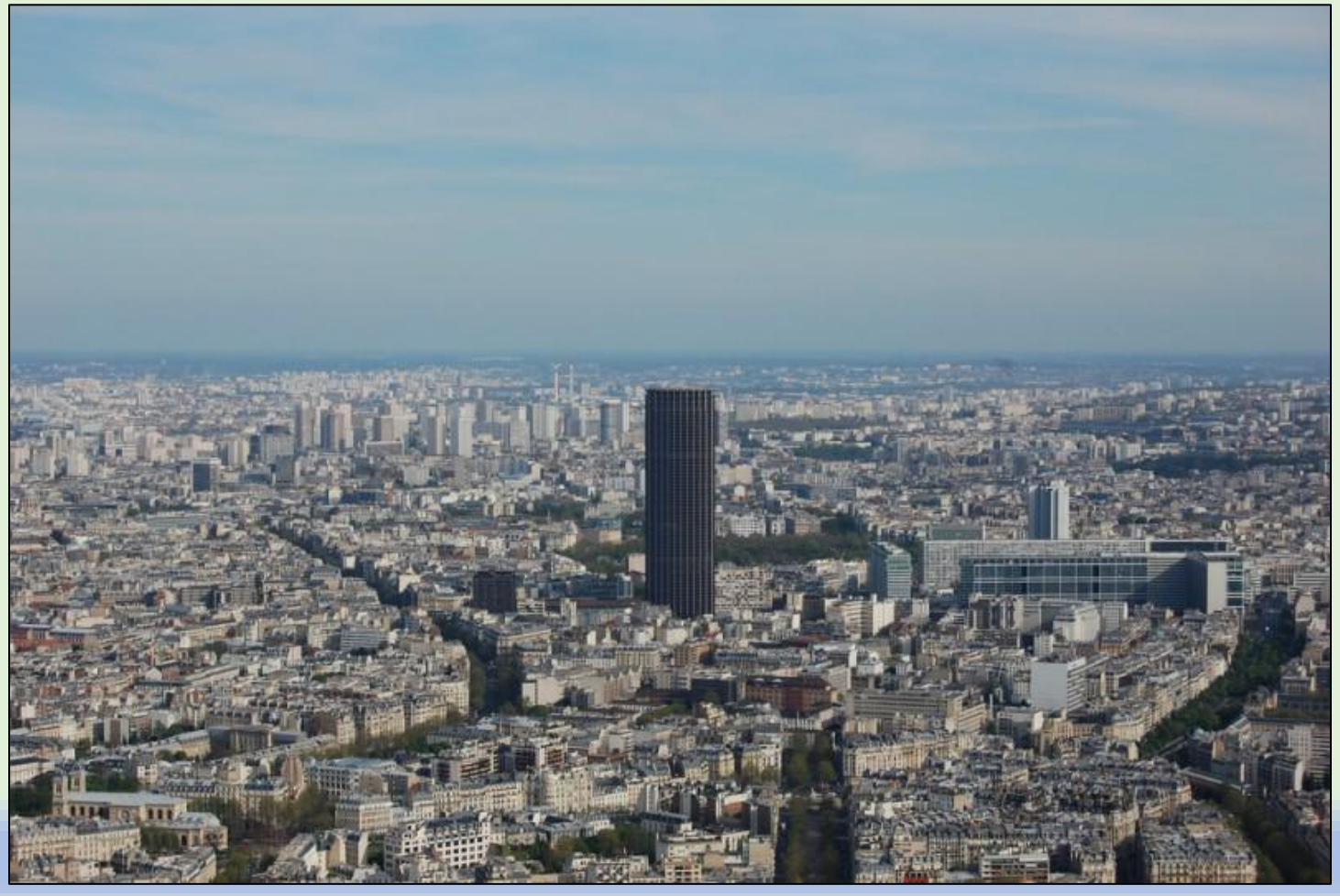
- Théophile Gautier (1811 - 1872)
- Théodore de Banville (1823 - 1891)
- Leconte de Lisle (1818 - 1894)
- José Maria de Heredia (1842 - 1905)
- Villiers de l'Isle Adam (1838 - 1889)

Les manuels à se procurer



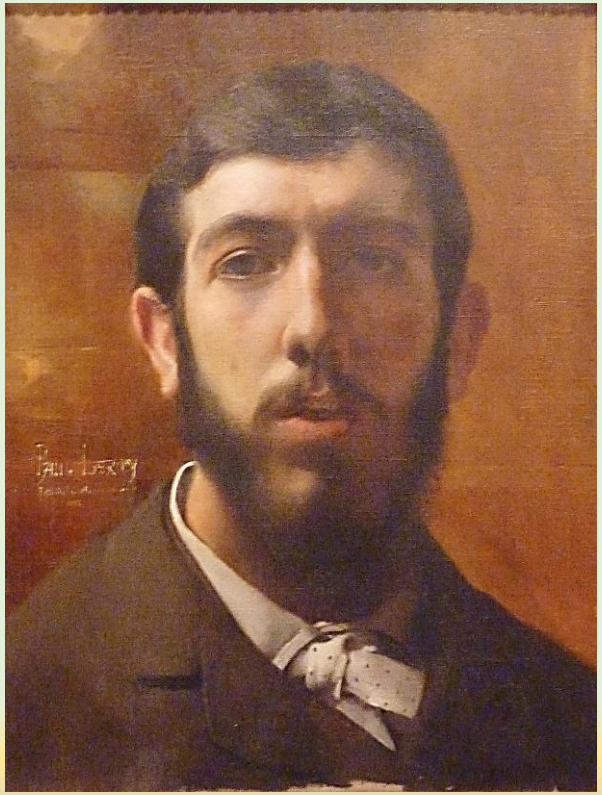
" Nous sommes une génération savante ; la vie instinctive, spontanée, aveuglément féconde de la jeunesse, s'est retirée de nous ; tel est le fait irréparable."

Charles-Marie Leconte de Lisle



Large panorama sur Paris centré par la Tour Montparnasse, le plus haut gratte-ciel de la capitale

PAUL ALEXANDRE ALFRED LEROY,
né le 27 décembre 1860 à Paris 10e , et mort dans la même ville en 1942, est un peintre orientaliste français. Il débute sa formation d'artiste à l'École des beaux-arts d'Odessa.
En 1877, il part pour Paris. Il est admis à l'École des beaux-arts dans l'atelier d'A. Cabanel.
De 1881 à 1939, il expose au Salon des artistes français. Il obtient une bourse de voyage lui permettant de parcourir l'Italie.
En 1884, il obtient le second premier grand prix de Rome .
Il voyage beaucoup, en Égypte, en Tunisie, en Perse, en Turquie et sept fois en Algérie où, en 1885, lors de sa première visite, il découvre l'oasis de Biskra.
Paul Leroy devient un grand collectionneur d'objets arabes et berbères, il s'inspire de ses croquis et études réalisés au Maghreb. Très attiré par la lumière orientale, il traite se paysages dans une esthétique proche de l'impressionnisme.
Le goût de l'Orient l'a incité à peindre des sujets religieux comme Les Aveugles de Jéricho.
En 1893, il fonde la Société des orientalistes français, qui a pour but de favoriser les études artistiques conçues sous l'inspiration des pays et civilisations d'Orient et d'Extrême-Orient.
Il reçoit une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1900 à Paris pour le Portrait de Mme Delafon.
Dans les années 1910, il séjourne à plusieurs reprises sur le bassin d'Arcachon où il exécute de nombreuses œuvres . En 1931, il participe à l'Exposition coloniale de Vincennes.
En 1941, il réalise sa dernière toile, Intérieur de mosquée à Constantinople (Autun, musée Rolin) Il meurt à Paris en 1942. Sa fille Sacha Leroy deviendra artiste peintre.



Paul Leroy, *Autoportrait* (1883), huile sur toile, Musée des Beaux-Arts de Quimper

PAUL-ALEXANDRE-ALFRED LEROY
(1860 - 1942)
JÉSUS CHEZ MARTHE ET MARIE
HUILE SUR TOILE – 1882

Le tableau est une illustration d'un épisode de l'évangile selon saint Luc 10.38-42 :
Pendant qu'ils étaient en route, il entra dans un village, et une femme nommée Marthe le reçut. Sa sœur, appelée Marie, s'était assise aux pieds du Seigneur et écoutait sa parole.
Marthe, qui s'affairait à beaucoup de tâches, survint et dit : « Seigneur, tu ne te soucies pas de ce que ma sœur me laisse faire le travail toute seule ? Dis-lui donc de m'aider. »

Le Seigneur lui répondit :
« Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part : elle ne lui sera pas retirée. »

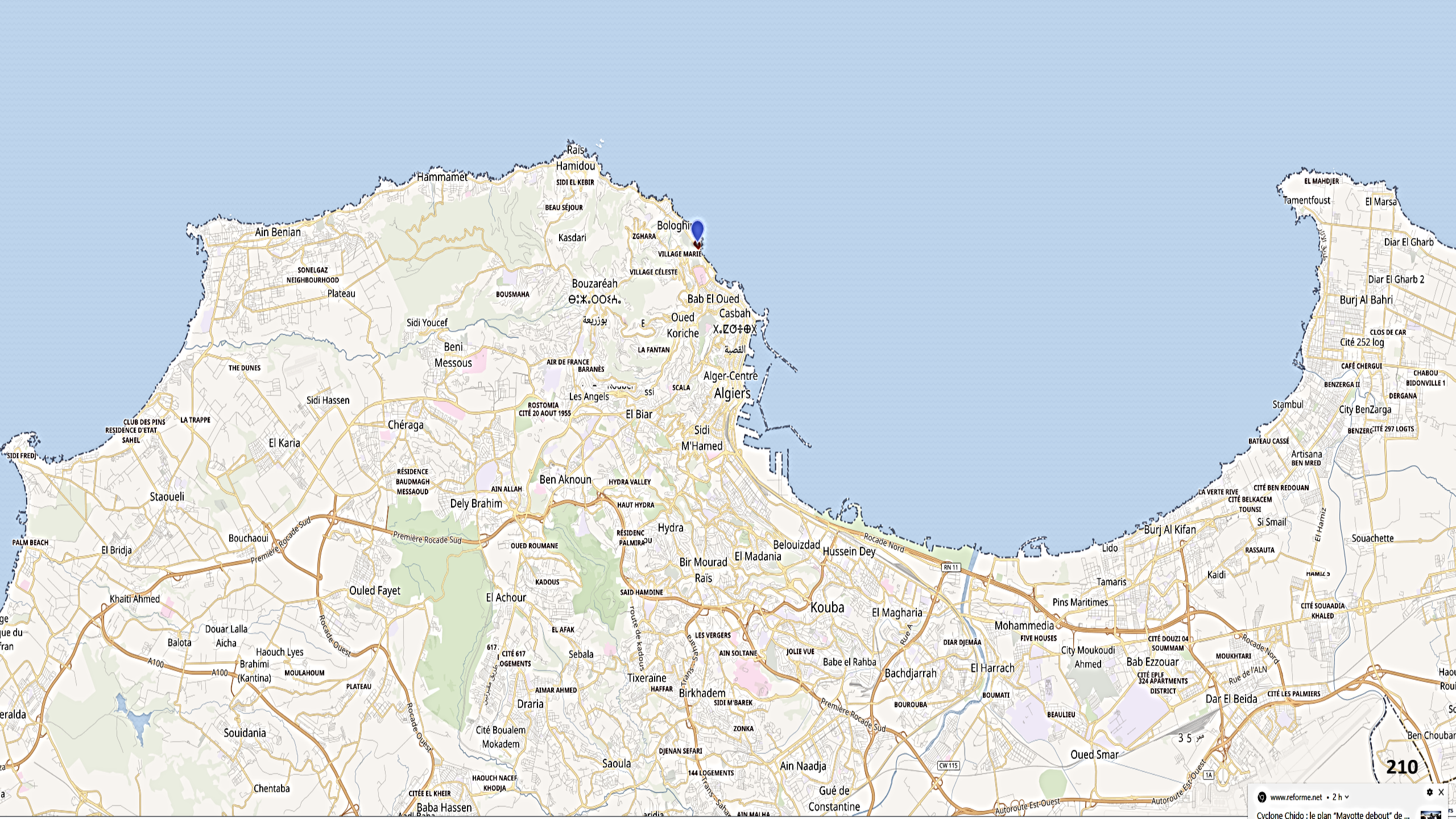
Paul Leroy : L'oued à Biskra (Algérie) – 1904 - Musée des beaux-arts de Brest

Paul LEROY : Haman et Mordecai **(1884), Odessa, musée d'Art occidental et oriental.**

DOSSIER : BOLOGHINE

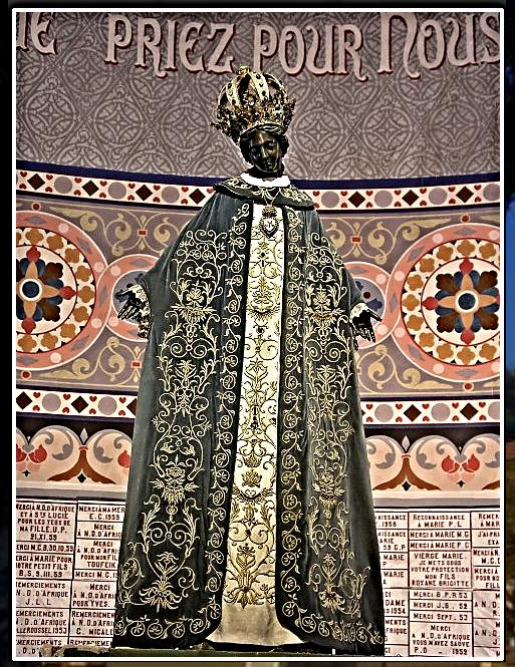
Bologhine, le militaire berbère, souverain fatimide, né au Xe siècle, s'est engagé à organiser le Maghreb central et à ériger maintes cités encore dont Achir sa capitale, Alger, Médéa et Miliana. Il a bâti des demeures fastueuses et mit en place des marchés florissants, tout en érigeant des murailles protectrices. En 368 de l'Hégire (979 après JC.), il prend possession de Fès et de Sijilmassa. Le militaire Bologhin est devenu, en 373 de l'Hégire (984 ap. JC.), le commandant de tout le Maghreb, (de Tripoli à Fès), faisant de lui le premier roi à unifier tout le Maghreb sous son autorité.

Le visiteur de La Casbah d'Alger peut contempler, avant le palais du Dey, cette statue de Bologhine


Raïs Hamidou
Hammamet
SIDI EL KEBIR
BEAU SÉJOUR
Ain Benian
Kasdari
ZGHARA
VILLAGE MARIE
SONELGAZ NEIGHBOURHOOD
VILLAGE CÉLESTE
Plateau
BOUSMAHA
Bouzaréah
Bab El Oued
Casbah
Oued Koriche
Sidi Youcef
Beni Messous
LA FANTAN
THE DUNES
AIR DE FRANCE
BARANÈS
Alger-Centre
Algiers
SCALA
Les Anges
ROSTOMIA CITÉ 20 AOUT 1955
El Biar
Sidi Hassen
CLUB DES PINS RESIDENCE D'ETAT SAHEL
LA TRAPPE
Chéraga
El Karia
Sidi M'Hamed
SIDI FREDJ
RÉSIDENCE BAUDMAGH MESSAOUD
AIN ALLAH
Ben Aknoun
HYDRA VALLEY
Staoueli
Dely Brahim
HAUT HYDRA
Hydra
Première Rocade Sud
Bouchaoui
PALM BEACH
El Bridja
OUED ROUMANE
Bir Mourad Raïs
El Madania
Belouizdad
Hussein Dey
Rocade Nord
RN 11
KADOUS
Ouled Fayet
El Achour
SAID HAMDINE
Kouba
El Magharia
Khaiti Ahmed
Douar Lalla Aicha
Balota
EL AFAK
LES VERGERS
AIN SOLTANE
JOLIE VUE
Babe el Rahba
Bachdjarrah
Rocade Ouest
A100
Haouch Lyes Brahimi (Kantina)
MOULAHOUM
617 LOGEMENTS
CITÉ 617
Sebala
Tixeraïne
HAFFAR
Birkhadem
SIDI M'BAREK
AIMAR AHMED
Draria
PLATEAU
Souidania
Cité Boualem Mokadem
ZONKA
DJENAN SEFARI
Saoula
144 LOGEMENTS
Ain Naadja
Chentaba
HAOUCH NACEF KHODJA
CITÉE EL KHEIR
Baba Hassen
Gué de Constantine
Autoroute Est-Ouest
Trans-Sahara
AIN MALHA
Tamaris
Pins Maritimes
Mohammedia
FIVE HOUSES
DIAR DJEMÂA
BOUMATI
BOUROUBA
BEAULIEU
El Harrach
City Moukoudi Ahmed
Bab Ezzouar
CITÉ DOUZI 04 SOUMMAM
MOUKHTARI
CITÉ EPLF 324 APARTMENTS DISTRICT
Dar El Beida
CITÉ LES PALMIERS
Oued Smar
CW 115
1A
Lido
Burj Al Kifan
Kaidi
RASSAUTA
Si Smail
Souachette
CITÉ SOUAADIA KHALED
CITÉ BEN REDOUAN
CITÉ BELKACEM TOUNSI
LA VERTE RIVE
BATEAU CASSÉ
Artisana
BEN MRED
EL MAHDJER
Tamentfoust
El Marsa
Diar El Gharb
Diar El Gharb 2
Burj Al Bahri
CLOS DE CAR
Cité 252 log
CAFÉ CHERGUI
CHABOU
BIDONVILLE 1
BENZERGA II
DERGANA
Stambul
City BenZarga
CITÉ 297 LOGTS
Ben Choubane
210
www.reforme.net • 2 h
Cyclone Chido : le plan "Mayotte debout" de ...

Flèche : USMA ou Union Sportive de la Médina d'Alger est un club de football algérois fondé le 5 juillet 1937. Il a remporté le premier championnat d'Algérie en 1963 (après l'indépendance) avec sa légende Abdelaziz BEN TIFOUR. Ce dernier a joué antérieurement à l'OGC Nice pendant la grande période du club.

Notre-Dame d'Afrique également connue sous le nom de Notre Mère d'Afrique, est un titre catholique de la Sainte Vierge Marie associé à une statue d'elle en femme noire, située dans le sanctuaire majeur de la basilique. Lieu de culte de la chrétienneté, qui a reçu du pape le titre basilique, car elle abrite le corps d'un saint ou une relique insigne, ou encore à titre honorifique.



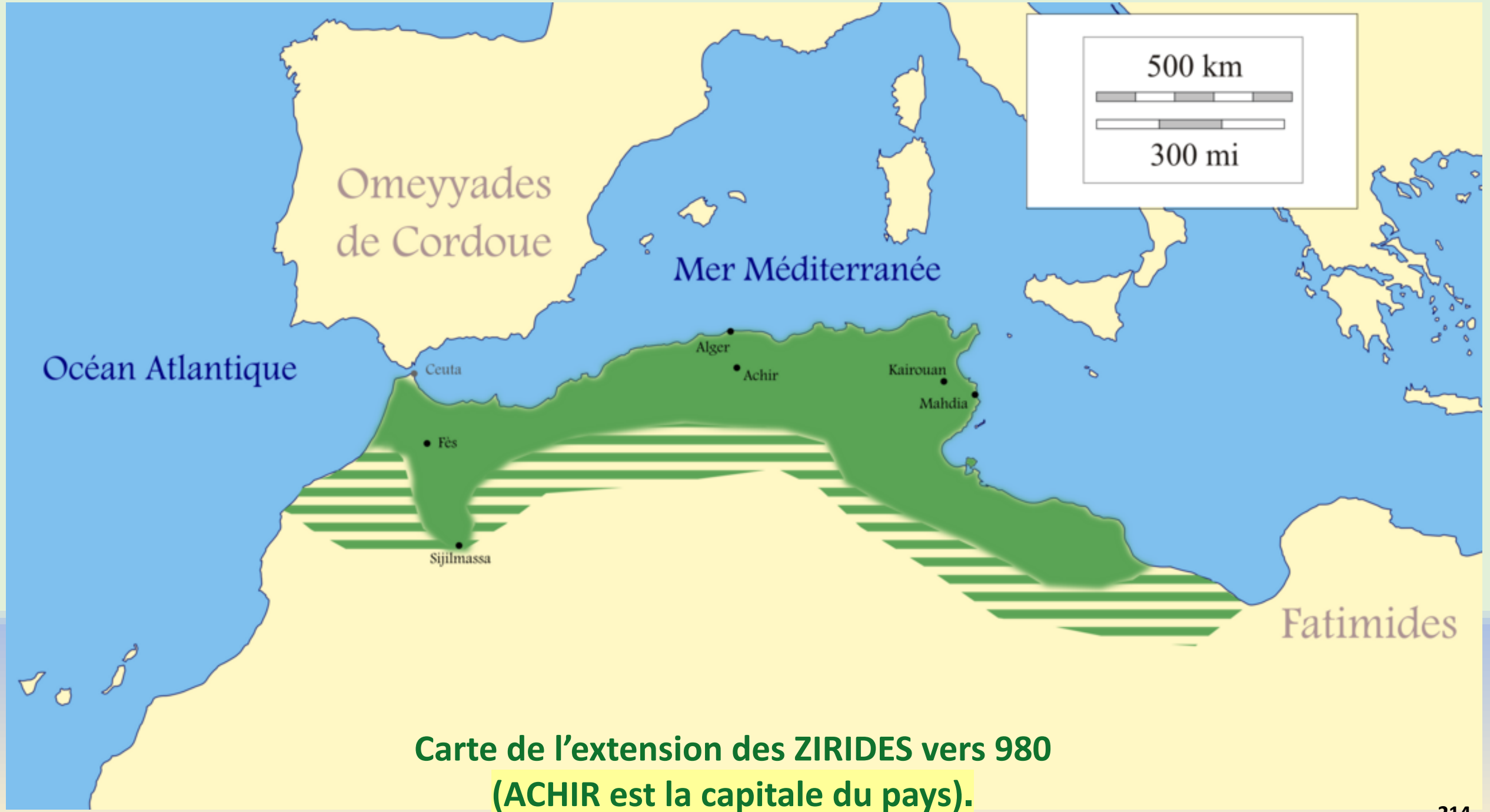
À Notre-Dame d'Afrique, la piété mariale unit les Algériens. La figure de MARIE (Meriem, prénom très répandu en Algérie) sert de pont entre chrétiens et musulmans

Basilique Notre Dame d'Afrique – Commune de Bologhine, ALGER (Algérie) 213

La basilique Notre-Dame-d'Afrique est l'une des basiliques mineures de l'Église catholique. Elle est située dans la commune de Bologhine, à l'ouest d'Alger, sur un promontoire dominant la mer de 124 m d'altitude.
Elle a été construite par l'architecte Jean-Eugène Fromageau dans le style romano-byzantin, et consacrée le 2 juillet 1872.
L'extérieur est caractérisé par un haut dôme, fixé sur un tambour cylindrique.
Cette basilique possède son abside au sud-ouest, plutôt qu'à l'est comme d'habitude. Elle est construite sur un promontoire dominant la mer de 124 m au nord d'ALGER.
Elle est accessible par un téléphérique qui porte son nom depuis Bologhine (ex-Saint-Eugène où se trouve le cimetière. Elle est considérée comme « la sœur jumelle de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille
La basilique est surnommée « Madame l'Afrique » ou « Lalla Myriem » par les habitants du voisinage. Pour le journaliste Lyes Menacer, elle constitue un « symbole du brassage culturel et de la cohabitation religieuse depuis 160 ans ».
En témoignent l'inscription dans le chœur :
« Notre Dame d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans »
Ainsi qu'une autre, écrite en français, arabe et kabyle :

« L'amour fraternel vient de Dieu. Il est Dieu même. »

Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille



Carte de l'extension des ZIRIDES vers 980
(ACHIR est la capitale du pays).

Le Titteri aperçu

L'histoire de la région du Titteri se confond avec celle du Maghreb central, marquée par les invasions successives des Romains du II ème siècle avant Jésus Christ au V ème siècle après Jésus Christ. Les Vandales ont aussi marqué leur présence sans pouvoir asseoir leur colonisation. Les byzantins ont , à leur tour, rencontré une résistance des tribus autochtones. Jusqu'au VIIè siècle, le Maghreb Central, appelé **ZÉNITIE** par Ibn Khaldoun, restait indépendant . Numides, Maures et Gétules devinrent les Zénètes grâce aux brassages qui s'effectuèrent entre les différentestribus à cette époque . C'est entre les VIIè et IXè siècles que la conquête arabe qui, favorisée par les Kharédjites de Tahert , étendait la souveraineté des Rostémides sur toutes les hautes plaines.
Au Xème siècle , le berbère ZIRi fonda le Royaume des Zirides dont la capitale était Achir (Ain Boucif). Des liens d'allégeance unissaient le roi berbère au calife fatimide de Kairouan. BOLOGHINE , fils du Roi berbère, fonda les villes de Djazair, Miliana et Lamdia (Médéa). Vers la moitié du Xiè siècle, l'invasion des bédouins Hillaliens chassés d'Egypte par les Fatimides, eut de graves répercussions sur la stabilité des royaumes berbères , en mettant fin à la dynastie des Hamadites. A la faveur de l'invasion des Beni Hilall, les tribus Nomades Zénètes chassèrent les Sanhadja sédentaires. Du XIVème au XIXè siècle, ce fut la domination turque et la conquête de Médéa par Arroudj. En 1517 Baba Arroudj occupa Médéa et y installa une garnison d'infanterie turque et quelques cavaliers andalous émigrés d'Espagne. Le 1er bey désigné à la tête de ce Beylikat fut Redjeb, bey de 1547 à 1633. Le nombre de beys qui ont gouverné le Titteri pendant 227 ans de 1548 à1775 a été de 18. Le bey Sofra à la tête du beylik depuis 1772 trouva la mort lors de l'expédition qu'il mena contre les Tribus des Ouled Nail qui , pendant plusieurs années, ne s'acquittaient pas de leurs impôts.

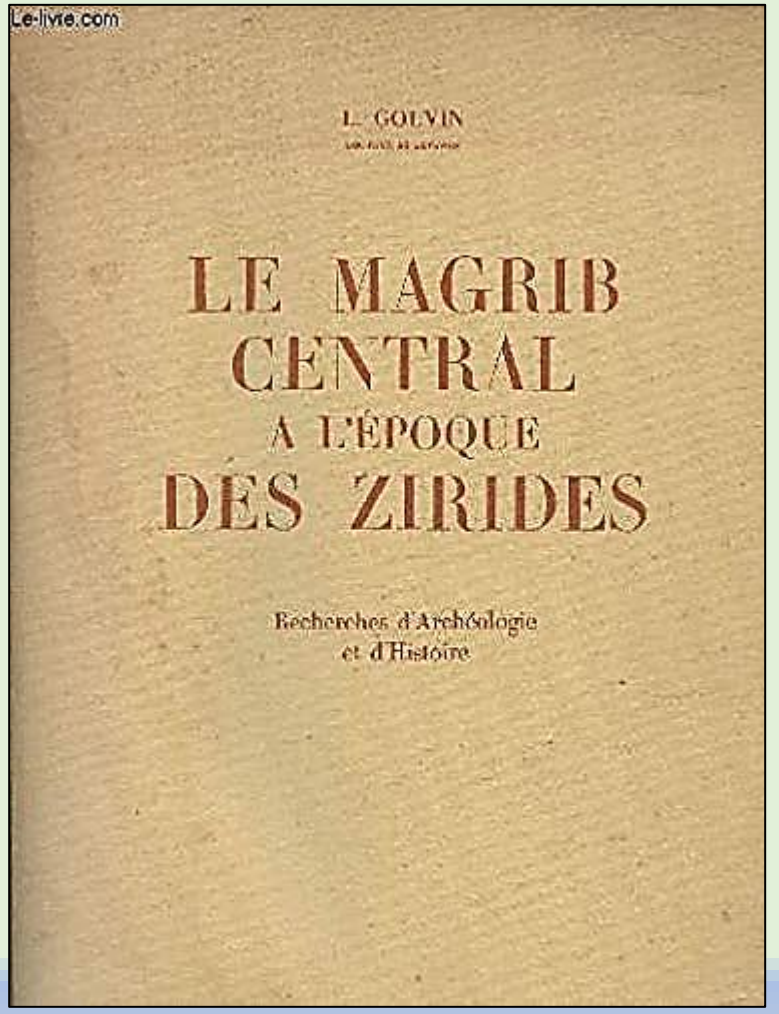
Les échecs successifs des troupes turques décidèrent le gouvernement algérien à établir à Médéa le siège permanent du Beylikat du Titteri pour mieux affirmer l'autorité chancelante des pachas. Le choix du divan porta sur MUSTAPHA EL OUAZNADJI BEN SOULEIMAIN qui fut nommé bey du Titteri qu'il administra pendant dix-neuf ans de 1775 à 1794 . MOHAMED FRIRA , surnommé l'égorgeur , administra le Titteri de 1794 à 1799 et fut tué lors d'une expédition. Son successeur IBRAHIM TLEMÇANI conserva le pouvoir jusqu'en 1801. Le BEY HASSAN occupa le gouvernorat du Titteri et fut plusieurs sorties contre les Ouled Nail . Il fit construire à Médéa la mosquée appelée Djamaa El Ahmer près de la porte des jardins . MOHAMED BEY lui succéda jusqu'en 1809 et fut à son tour étranglé par ordre du nouveau PACHA HADJ ALI. BOUMEZRAG clôt la liste des Beys du Titteri qu'il administra de 1819 à 1830 . Il mourut quelques années plus tard à Alexandrie d'Egypte où il vivait son exil.

De 1830 à 1847 , ce fut la conquête française du Titteri dont les colonnes rencontrèrent une vive résistance conduite par l'Emir Abdelkader . Médéa ne tomba qu'en 1837 alors que la lutte continuait dans le sud et les Ouled Nail . En 1845 , les tribus du Djebel Dirah se soulevèrent sous la houlette du cheikh Boumaza et ainsi l'influence de l'Emir Abdelkader allait s'étendre de Taguine (ksar El Chellala) jusqu'à Oued Isser.
L'avènement de révolution a eu de larges échos à Médéa qui a spontanément adhéré à la proclamation du 1er novembre et a répondu à l'appel du devoir national. C'est ainsi que l'action révolutionnaire a commencé dans la région de Médéa par la création de cellules, la collecte des cotisations et des armes, ainsi que par la mise en place de nombreuses structures de soutien à la révolution.

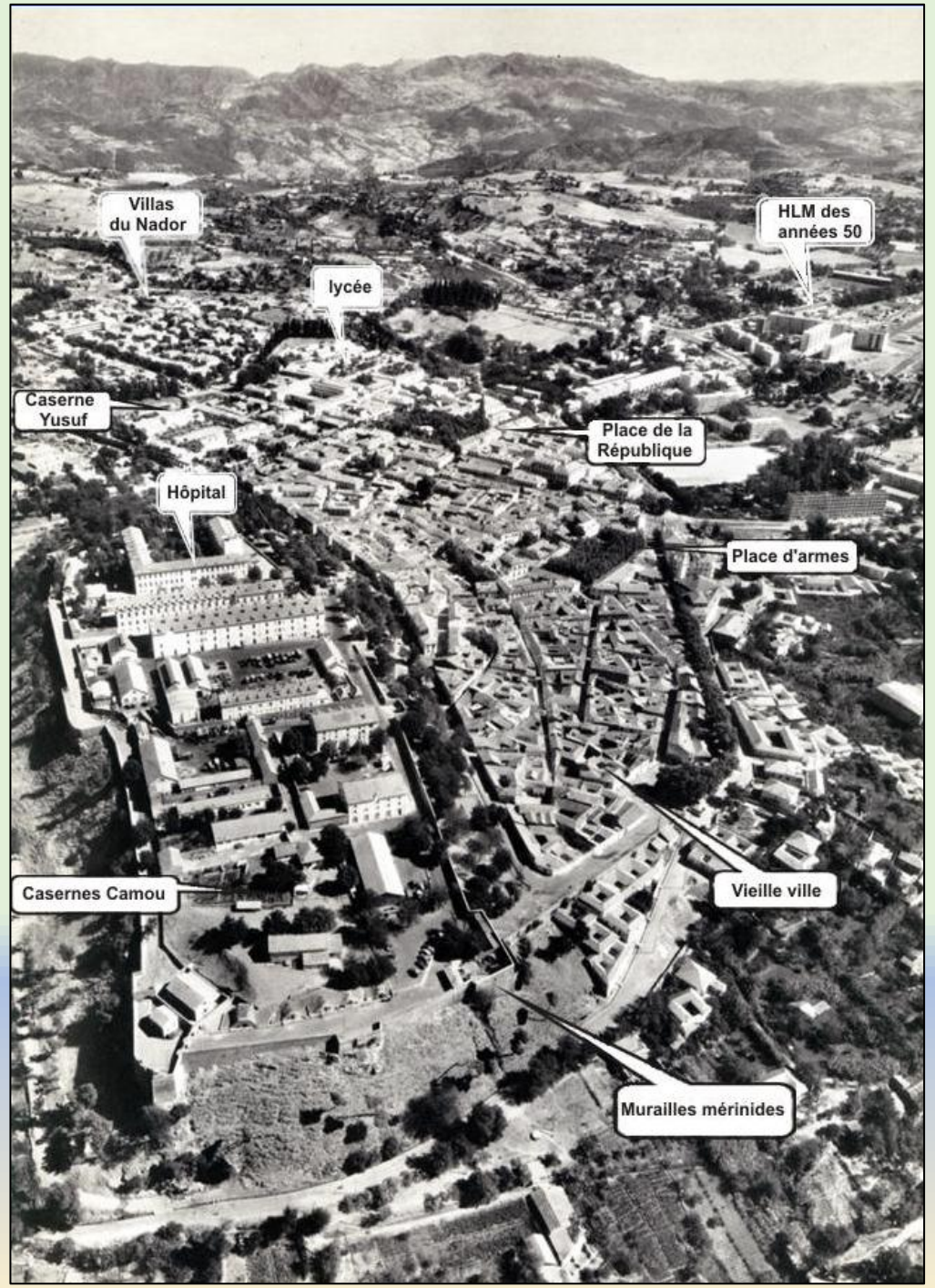
Ruines d’EL ACHIR (Algérie) ancienne capitale avant ALGER : cour du palais de ZIRI BNU MENAD

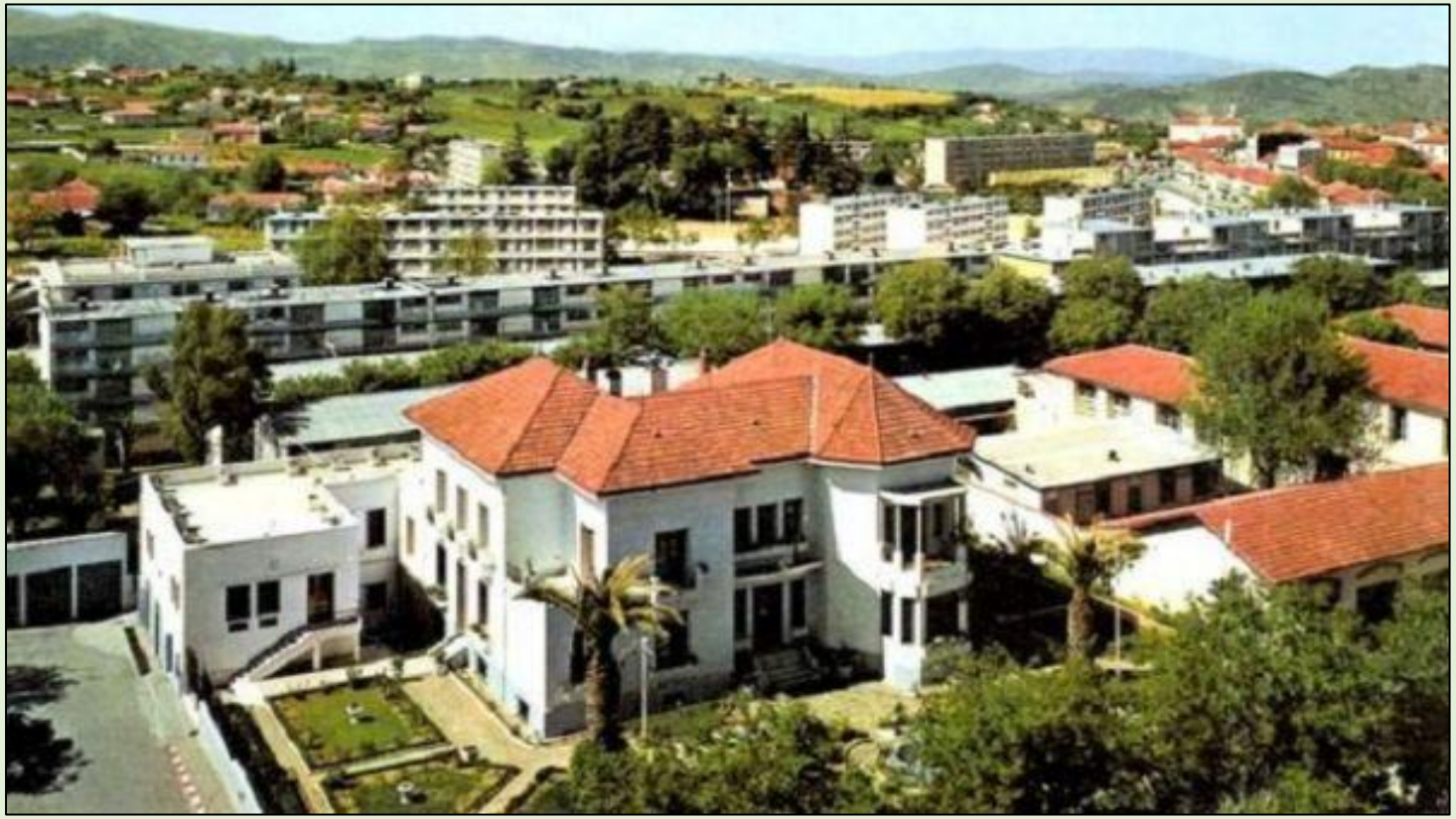
Hasnaoua
حسناوة
Medjana
مجانة
A1
soura
منص
Bordj Bou Arre
برج بوعريريج
El Achir
العشير
RN5
RN5
RN5
RN45
El Ar
Ksour
القصور
El Hammadia
الحمادية
MICHELIN
© Natural Earth | © 2006-2024 Tomtom | © Michelin

le village de Kef Lakhdhar ALGERIE



Le Magrib Central à l'époque des Zirides-
Recherches d'Archéologie et d'Histoire
Broché – 1 janvier 1957





MEDEA – L'ancien centre-ville de Médéa, dont les premières édifications remontent à plusieurs siècles, vient d'être classé site sauvegardé du patrimoine national, a révélé jeudi le directeur local de la Culture. Ce classement en site sauvegardé est le « couronnement » d'une longue procédure, qui a duré plus de quatre années et ayant abouti à l'intégration de l'ancien centre-ville de Médéa au patrimoine national, a indiqué, à l'APS, Brahim Benabderrahmane, ajoutant qu'une étude portant élaboration d'un plan permanent de sauvegarde et de préservation du site sera lancée, dans les tous prochains jours, dans la perspective de sa mise en valeur. Une étude préliminaire, axée sur l'historique du tissu urbain à classer, l'analyse des différents styles architecturaux qui composent ce site, ainsi que la récolte de données historiques et documentaires inhérentes à ce dernier, avaient été réalisées dans le cadre de la procédure de classification, a-t-il expliqué.

Alger
الجزائر
Bab El Oued
باب الواد
Bordj El Bahri
برج البحري
Bouzareah
بوزريعة
Ain Benian
عين البنيان
Zeralda
زرالدة
Rouiba
رويبة
Reghaia
الرغاية
Boumerdès
بو مرداس
Dar El Beida
دار البيضاء
Boudouaou
بودواو
Thenia
الثنية
Naciria
الناصرية
Bordj Menaiel
برج منايل
Tizi Ouzou
تيزي وزو
Azazga
عزازقة
Makouda
معقودة
Baghlia
بغلية
Boudjima
بوجيمة
Ouaguenoun
واقنون
Tigzirt
تيقزيرت
Dellys
دلس
Azeffoun
أزفون
Djinet
جنات
Ouled Aissa
أولاد عيسى
Douera
دويرة
Baraki
براقي
Khemis El Khechna
خميس الخشنة
Ammal
عمال
Ait Yahia Moussa
ايت يحيى موسى
Maatka
معاتقة
Larba Nait Irathen
الأربعاء نايت إيراتن
Ifigha
افيغة
Bouzguen
بوزقان
Koléa
القليعة
Bou Ismail
بواسماعيل
Cherchell
شرشال
Tipaza
تيبازة
Ain Tagourait
عين تاقوريت
Sidi Ghiles
سيدي غيلس
Nador
ناضور
Oued El Alleug
واد العليق
Boufarik
بوفاريك
Chebli
الشبلي
Larbaa
الأربعاء
Lakhdaria
الأخضرية
Draa El Mizan
ذراع الميزان
Beni Douala
بني دوالة
Aïn El Hammam
عين الحمام
Boghni
بوغني
Ouacif
واسيف
Aghni Goughran
أغني قوقران
Illilten
إليلتن
Bounouh
بونوح
Djebahia
جباهية
Ait Laaziz
أيت لعزيز
Parc National de Djurdjura
Beni Melikech
بني ملكش
Hadjout
حجوط
Menaceur
مناصر
Sidi Semiane
سيدي سميان
El Affroun
العفرون
Mouzaia
موزاية
Blida
البليدة
Ouled Yaich
أولاد يعيش
Boukram
بوكرام
Maala
معالة
Oued Djer
واد جر
Boumedfaa
بومدفع
Tablat
تابلاط
Souk El Khemis
سوق الخميس
Bouïra
البويرة
Haizer
حيزر
M'Chedallah
مشدالة
Tazmalt
تازمالت
Mihoub
ميهوب
Mezrenna
مزرانة
Ain El Hadjar
عين الحجر
El Asnam
الأصنام
Bechloul
بشلول
Ain Bessam
عين بسام
Oued El Berdi
واد البردي
Ahl El Ksar
أهل القصر
Ain Torki
عين تركي
Ben Allal
بن علال
Tamesguida
تامسغيدة
Khemis Miliana
خميس مليانة
Sidi Lakhdar
سيدي لخضر
Médéa
المدية
El Omaria
العمارية
Bouchrahil
بوشراحيل
Beni Slimane
بني سليمان
Sedraia
سدراية
Raouraoua
روراوة
El Hachimia
الهاشمية
Ouled Rached
أولاد راشد
Ouled Sidi Brahim
أولاد سيدي ابراهيم
Djelida
جليدة
Ouamri
عوامري
Djendel
جندل
Bouaichoune
بوعيشون
Si Mahdjoub
سي محجوب
Berrouaghia
برواقية
Khams Djouamaa
خمس الجمعة
Bouskene
بوسكان
Souagui
سواقي
Djouab
جواب
Sour El Ghozlane
سور الغزلان
Haraza
حرازة
Mansoura
منصورة
Bordj Émir Khaled
برج الأمير خالد
Barbouche
بربوش
Zoubiria
زوبيرية
Sidi Zahar
سيدي زاهر
Ridane
ريدان
El Hakimia
الحاكمية
Bordj Oukhriss
برج أوخريس
Rebaia
ربايعة
Sidi Ziane
سيدي زيان
Maamora
معمورة
Dirah
ديرة
Taguedit
تاقديت
Ouenougha
عنوغة
Tarik Ibn Ziad
طارق ابن زياد
Seghouane
سغوان
Moudjebeur
مجبر
Youssoufia
يوسوفية
Ouled Hellal
أولاد هلال
Ksar El Boukhari
قصر البخاري
Mfatha
مفاتحة
El Aouinet
العوينات
Ain Boucif
عين بوسيف
Chellalat El Adhaoura
شلالة العضاورة
Cheniguel
شنيقل
Hadjera Zerga
هجيرة زرقة
Sidi Aissa
سيدي عيسى
Hammam Dhalaa
حمام الضلعة
Bordj El Émir Abdelkader
برج الأمير عبد القادر
Aziz
عزيز
Oum El Djalil
أم الجليل
Saneg
سانق
Ouled Maaref
أولاد معارف
Ain Ouksir
عين أوقصير
Tarmount
تارمونت
RN1
RN4
RN8
RN8D
RN11
RN12
RN18
RN18A
RN24
RN25
RN42A
RN60
RN62
RN64
RN64A
A1
CW14
CW2
CW91
CW127
CW20
10 km

Ancien noyau urbain de la ville de MEDEA- ALGERIE

Capitale du Titteri, Médéa est refondée au X^e siècle par BOLOGHINE IBN ZIRI, elle devient au XVI^e siècle le siège du beylick (mot turc qui signifie « le territoire sous la juridiction d'un bey, ici celui du TITTERI) . La commune compte 138 355 habitants en 2008.

Le nom de *Médéa* connaît des interprétations souvent contradictoires. Selon des sources historiques, la nomination fait référence à la fabrication de *lemmdi* par ses habitants qui veut dire le « couteau ».Le nom de ville selon une autre hypothèse, viendrait soit du latin *ad Medias* gîte d'étape de Maurétanie césarienne à égale distance de Berrouaghia et de Amourah sur la voie reliant la capitale *Caesarea* (Cherchell) à la colonie d'AUZIA (Sour El Ghozlane), soit d'origine berbère de *Lamdia*, du nom d'une tribu sanhadja locale.

Le toponyme a traversé les âges, conservant une constance depuis l'Antiquité. Le nom antique, *Lambdia*, a évolué au fil du temps pour devenir *Al-Meddaya* tout en maintenant une consonance similaire. Une légère transformation du "b" du nom antique en "d" s'est produite, simplifiant ainsi la prononciation. Les habitants de Médéa sont appelés *Lemdani*, se rapprochant ainsi davantage du terme antique.

Médéa, à 981 m d'altitude, est une ville de montagne de l'Atlas tellien. Capitale de la région montagneuse du TITTERI, elle est située dans une dépression entre le massif de l'OUARSENIS au sud et l'ATLAS BLIDÉEN au nord, au pied du djebel NADOR qui culmine à 1 108 m d'altitude. Elle est bâtie en amphithéâtre sur un plateau incliné et est située à 90 km au sud-ouest d'ALGER, à 48 km à l'est de KHEMIS MILIANA , à 24 km au sud de BLIDA et à 42 km au nord de KSAR EL BOUKHARI. .

FONDS G.O.S. PANAMEDIA

5 -- MÉDÉA -- *Place du Marché Arabe*

E. Brugerolle édit. Médéa

Phot. Leroux Alger

MEDEA - place du 1er novembre et mosquée ennour

Époque arabo-musulmane

Médéa est refondée par Bologhine ibn Ziri au Xe siècle, en même temps que sont créées Alger et Miliana. Elle joue un rôle important au Moyen Âge. Selon Ibn Khaldoun, ce territoire était habité par la tribu sanhadjienne des Lamdiyya, dont le nom survit dans l'ethnique *Lemdānī* que portent les personnes originaires de Médéa. Il mentionne que la région de Médéa comme celles d'Alger, Blida et M'Sila font alors partie du territoire de la grande confédération des tribus berbères sanhadjas, devenues très puissante sous Ziri ibn Menad qui réussit à les unifier au Xe siècle. Mais épuisées par des luttes incessantes contre les Berbères nomades (les Zénètes et les Almoravides à l'ouest) et le harcèlement des tribus nomades arabes au sud, les tribus ne peuvent résister au coup final que leur portent les Almohades. Puis un gouverneur zianide est installé dans la ville, dès le règne de Yaghmoracen Ibn Ziane. Léon l'Africain la décrit comme une ville fertile, riche grâce à son commerce.

Époque ottomane

Après avoir pris Alger en 1516, Arudj Barberousse occupe Médéa en 1517 et y installe une garnison d'infanterie turque avec quelques cavaliers andalous émigrés d'Espagne. Dans le cadre de la régence d'Alger, Médéa devient la capitale du beylik du Titteri, l'un des quatre provinces de la régence, résidence des beys, sous Hassan Pacha en 1548. Les beys n'exerçaient toutefois aucune autorité sur les habitants de la ville qui étaient soumis à un *ḥākim.* Malgré son rôle de capitale régionale, la ville avait une importance moyenne. Son originalité lui vient de sa fonction économique, en tant que grand centre d'échanges. Elle était la dernière étape des caravanes venant du Sud et la zone de contact entre deux économies complémentaires : celle du Tell et celle des Hautes Plaines. Par ailleurs un groupe de commerçants très actifs assuraient le ravitaillement de l'ensemble de la population du Titteri en produits de provenance d'Alger. Comme Blida, elle doit son essor à la culture des arbres fruitiers, développée surtout par les musulmans andalous.

Marmol voyageur du XVIIe siècle, parle de ce commerce et de l'abondance en blé et en troupeaux. Le commerce influé sur le niveau de vie des habitants qui possédaient de belles maisons et une mosquée splendide.

Photos de gauche à droite :
Ancienne demeure du bey,
et la mosquée Al-Maliki

PRÉSENCE FRANÇAISE

Après la prise d'Alger, en 1830, Médéa fut disputée par divers compétiteurs locaux, dont Abd-el-Kader, le Bey de Constantine Hadj Ahmed, et même le Sultan du Maroc ! Les révoltes des tribus des alentours lui firent perdre son importance et elle ne comptait guère plus de 4 000 habitants lors de la prise de possession en 1840. Médéa est définitivement occupée le 17 mai 1840, par l'Armée française après le combat de la Mouzaïa et devient un avant-poste pour assurer la sécurité de la Mitidja. Chef-lieu d'arrondissement, commune de plein exercice depuis 1854, elle demeura, une ville sainte pour les Musulmans et pour les Israélites qui avaient vu naître à Médéa plusieurs Rabbanim très influents et confidents même des Beys du Titteri comme Rabbi Sion Cohen et Rabbi Yéochoua Elkaïm. Trois synagogues, la Grande (rue Belfort), Elkaim et Darmon (rue Moïse) en faisaient un grand lieu de la spiritualité juive dès avant la présence française. Au Nord-ouest de Médéa, à 5 km environ, la forêt de Tibharine dominait le grand domaine des Pères Trappistes et l'oued de Mouzaïa.

L'ancienne ville arabe de Médéa a disparu à peu près au milieu des constructions françaises qui se sont élevées de toutes parts ; elle a été éventrée par des places et des rues, qui n'ont laissé d'ancien que ce qui n'a pas dépassé l'alignement. Personne ne s'éleva contre ces transformations qui d'une casbah sordide faisait naître une ville magnifique. La place principaie, dite place d'Armes, fut plantée d'arbres et ornée d'une fontaine en bronze, à son centre ; vinrent ensuite les places de la République, Mered, du Marché européen, du Marché arabe, du Marché aux bestiaux…. De nombreux édifices furent construits dont la caserne et l'hôpital sur l'emplacement de 1'ancienne casbah et au sommet de la ville, la manutention, le campement et la direction du Génie qui comprenait dans son enceinte une ancienne mosquée dont le minaret servit de poste d'observation. Si la mosquée Mered fut affectée au culte catholique, la plus grande des mosquées fut maintenue au culte musulman. Les fontaines de la ville étaient alimentées par 1'aqueduc qui se trouvait hors de la ville ainsi que l'abattoir et la ferme des Spahis.

Médéa était entourée de murs percés de cinq portes : d'Alger, du Nador, de Miliana, Sahraoui et des Jardins.

Médéa doit sa grande réussite à une végétation qui n'a rien d'africaine. Les ormes y sont très nombreux et les environs sont couverts de vignobles qui donnent les vins de très grande qualité, les plus renommés d'Algérie. La culture des céréales était très importante et alimentait plusieurs minoteries. La récolte des fruits était aussi très abondante.

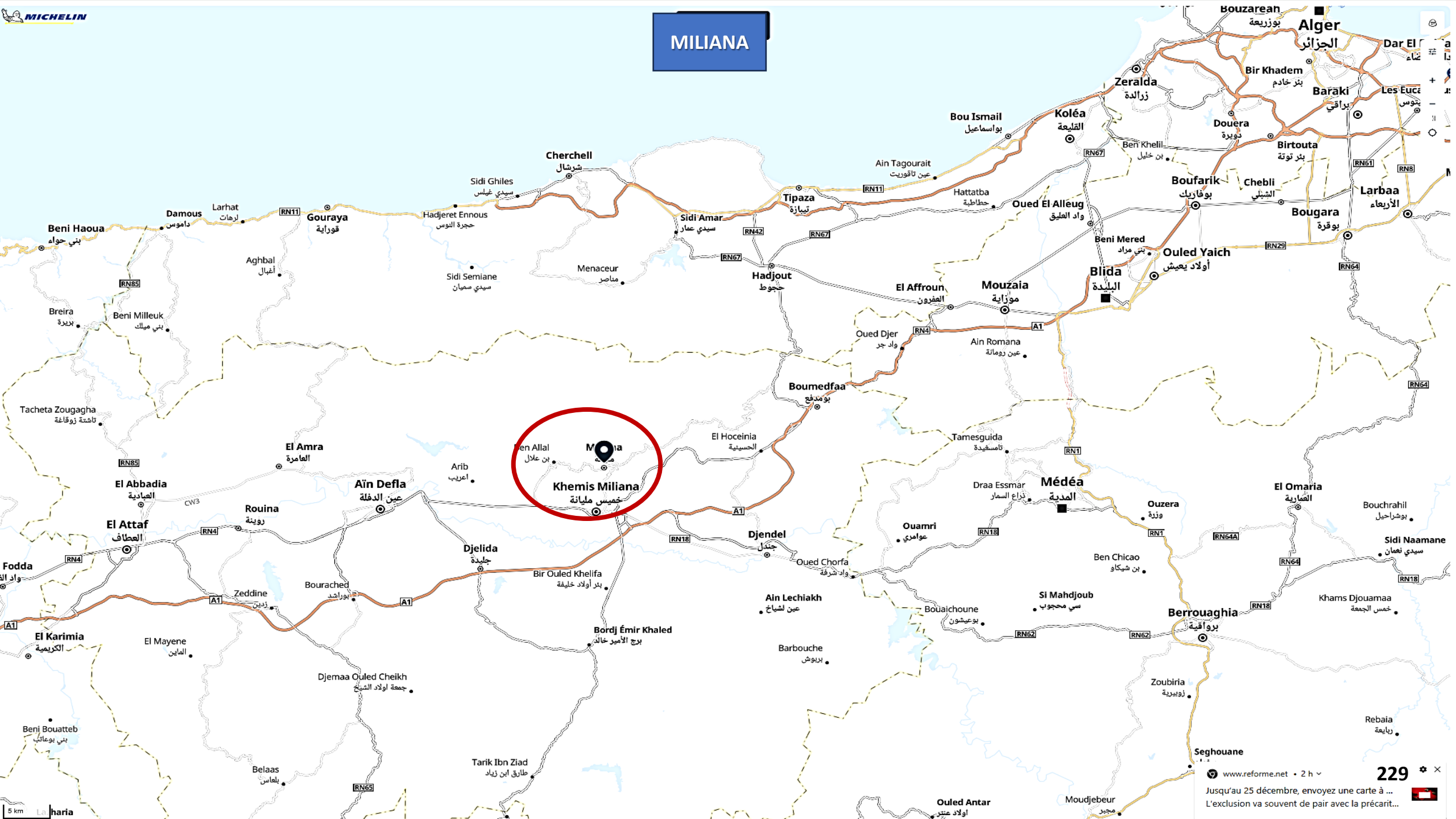
Médéa était le principal entrepôt des laines, des bestiaux et des grains de la subdivision. Sa situation sur la route du Sud (ainsi que sur la voie ferrée) alimentait un commerce de transit. C'est à Médéa que sont nés le poète Jean Richepin, le compositeur Léo-Louis Barbes, le philosophe Mohammed Ben Cheneb et Edmond Faral administrateur du collège de France.

9 Médéah - Halle aux grains

L'une des cinq portes percées à MEDEA : la porte de BLIDA/MILIANA

228

MILIANA



www.reforme.net • 2 h
229
Jusqu'au 25 décembre, envoyez une carte à ...
L'exclusion va souvent de pair avec la précarit...

MILIANA, ville millénaire : origine latine attribuée à la fille d'une famille patricienne romaine , Manlia, propriétaire de grands domaines 244

Miliana est une ville relevant de la wilaya d'Aïn Defla, située à quelque 30 km du chef-lieu de la wilaya et à 110 km au sud-ouest d'Alger, bâtie à 740 m d'altitude sur les contreforts du mont Zaccar, dominant la vallée du Chéliff. https://www.elmoudjahid.dz/fr

La ville millénaire de MILIANA est née de sa position stratégique qui en a fait une cité conquise et reconquise tout au long de son histoire. Elle a eu plusieurs appellations. Les anciens historiens comme Pline l'Ancien et Ptolémée ont eu des divergences quant à l'origine du toponyme de cette localité. Plusieurs appellations ont été citées telles que Zucchabar ou Sugabar et Manliana ou encore Malliana. Le toponyme Zucchabar ou Sugabar a été mentionné dans les monuments épigraphiques indiquant l'emplacement de la cité. Ce nom serait d'importation phénicienne ou libyco-berbère, signifiant «marché du blé». Quant au nom de Manliana ou Malliana, il est cité dans l'antiquité pour une agglomération située à l'emplacement actuel de la ville ou dans ses environs et Saint Augustin évoque un évêque de cette cité. Ce nom d'origine latine est attribué à la fille d'une famille patricienne romaine (Manlia) propriétaire de grands domaines dans cette région de la vallée du Chélif. Mais selon d'autres auteurs, ce nom est berbère. Pline a qualifié cette cité de Colonia Augusta.
À l'arrivée des Arabes, la ville prit le toponyme de Mel-Ana, qui signifie «emplie de richesses», puis Milyana.
À l'instar des autres villes du Maghreb, Miliana a connu plusieurs conquêtes ainsi que des troubles politiques. Selon les divers travaux des historiens et des archéologues, l'origine de la ville remonte à la Préhistoire. En effet, les recherches effectuées en 1961 dans la zone nord de la ville ont révélé des traces d'une industrie qui remonte à l'Atérien et au Capsien (Paléolithique moyen d'Afrique du Nord). Par la suite, les Phéniciens, déjà installés à Césarée (Cherchell), firent de Miliana et de sa région un centre économique important et stratégique au centre du dispositif de sécurité des royaumes berbères.
Durant l'occupation romaine, Miliana fut l'une des grandes cités de la province de Maurétanie césarienne. Les historiens rapportent que grâce à son site fortifié, en l'an 375, le général romain Théodore, évacuant Césarée (Cherchell), vint occuper Sugabar pour réprimer l'insurrection qu'a menée Firmus, un chef berbère. L'arrivée des Vandales au Ve siècle, par la suite, effaça la ville et avec elle tous ses vestiges historiques.

la capitale du Maghreb

Il faudra attendre l'arrivée des Fatimides, durant les années 372-380 de l'Hégire (972-980 de l'ère chrétienne) pour que renaisse Miliana sous le règne du maître incontesté d'Ifrikya, Bolokein, et devint, un certain temps, la capitale du Maghreb. Ibn Hawqai n'a pas été le seul voyageur à citer Miliana. Il y a eu aussi Ibn Maachara El Abdari ainsi que le célèbre Ibn Batouta et Ibn Khaldoun, l'illustre sociologue qui, en 774-1372, décrit la ville de Miliana comme «une cité faisant partie du domaine des Maghrawa Beni Warsifen et que Bologhine a tracé le plan des villes d'Alger, de Miliana et de Médéa». Selon les écrits des historiens, Miliana a, depuis des siècles, été une ville et une position stratégique conquise et reconquise au gré des conquêtes qui se sont succédées. Déjà Youssef Ibn Tachfine, chef des Almoravides, occupa Alger, Médéa et Miliana en 473 de l'Hégire (1081 de l'ère chrétienne) et 75 ans plus tard, en 1159, elle fit partie de l'empire almohade et subit le siège des Beni Ghania en 1184. Un siècle après, en 1261, Miliana est assiégée par les Hafsides de Tunis venus prêter main-forte à leurs alliés les Beni Toudjine qui étaient en possession de la ville. Un demi-siècle plus tard (1308), les Zianides conquirent la majorité des villes du centre du Maghreb, y compris Miliana. A son tour, le Sultan de Ténès, Abou Abdallah Mohamed El Moutawakil, en 1461, prit Miliana et Médéa et souleva une armée pour conquérir Beni Rached, Mostaganem et Tlemcen. A l'avènement de l'armée turque, au milieu du XVIe siècle, en 1517, appelée pour contrecarrer les convoitises des Espagnols encouragés par quelques victoires remportées à l'Ouest, la puissance turque imposa dans les principales villes une organisation administrative et militaire de la région nord à l'image de celle en vigueur dans l'Empire ottoman, une organisation très hiérarchisée sous l'autorité du gouverneur général Khair Eddine Bacha, dit Barberousse, régent d'Alger et grand amiral. A cette époque, Miliana prit un rôle prépondérant et devint un centre de rayonnement religieux et culturel sur l'ensemble de la région. Miliana, ce n’est pas seulement une ville avec une histoire associée à des visages révolutionnaires qui ont confronté le colonialisme français, comme le martyr Ali La pointe, le martyr Ahmed Bouguerra dit Si M’Hamed et le précurseur du scoutisme algérien Mohamed Bouras, elle dispose d’un riche patrimoine qui lui a valu d’être classée secteur sauvegardé et qui attend d’être valorisé.

Un califat en 1835

Après la prise d'Alger en 1830, les Français se heurtent à la résistance de la population qui fait allégeance à l'Emir Abdelkader qui installe à Miliana un califat en 1835. Par la suite, la ville est occupée en 1840 par les troupes du maréchal Valée, mais la garnison est assiégée à plusieurs reprises par Mohamed Ben ALLEL (une figure centrale de la résistance à la conquête de l'Algérie par la France, descendant d'une grande famille maraboutique de KOLÉA. Des renforts furent alors dépêchés d'Alger par le maréchal Bugeaud pour approvisionner les assiégés. Ben Allel meurt en 1843 et les troupes françaises incendient la cité en 1844 pour déloger les partisans de l'Emir.
Miliana, ce n'est pas seulement une ville avec une histoire associée à des visages révolutionnaires qui ont confronté le colonialisme français, comme le martyr Ali La pointe, le martyr Ahmed Bouguerra dit Si M'hamed et le précurseur du scoutisme algérien Mohamed Bouras, elle dispose d'un riche patrimoine qui lui a valu d'être classée secteur sauvegardé et qui attend d'être valorisé.
Il serait vain de parler de Miliana sans évoquer la vie de son saint tutélaire, Sidi Ahmed Benyoucef dont la mémoire est perpétuée chaque année par le «Rakb». Il s'agit d'une tradition de la tribu berbère des Beni Farah et de la région. C'est un pèlerinage annuel dans l'enceinte du mausolée de Sidi Ahmed Benyoucef. Des centaines de pèlerins venus de plusieurs régions du pays entament leur procession à partir de la ville de Messelmoune (wilaya de Tipaza) jusqu'au mausolée du saint. Selon diverses sources écrites concordantes, Sidi Ahmed Benyoucef est né en 1434 à la Kalaâ des Béni Rached, dans la région de Mascara, d'où son nom Ahmed Benyoucef Er-Rachidi. Il est décrit comme un homme d'une grande piété, un mystique adepte de la confrérie Echadhilya, tout comme on dit qu'il a été le condisciple de Sidi Boumediene de Tlemcen et de Sidi El houari d'Oran, féru d'agronomie et d'agriculture. Sidi Ahmed Benyoucef était un érudit respecté, dont le savoir religieux est incontesté par les ulémas de son époque, qui rencontra Baba Aroudj sur la berge d'une plage d'Oran. Subjugué par ses réponses, Baba Arroudj s'émerveilla de la personnalité de Sidi Ahmed Benyahia qui fut l'un des farouches opposants aux Espagnols et à leurs alliés. Depuis, le parcours et les paroles de Sidi Ahmed Benyoucef, dont la quête pour la science est désormais proverbiale, sont ancrés dans la mémoire collective à Miliana. Son legs est jalousement préservé. Il représente un pan entier de l'histoire de Miliana.
La confrérie de Sidi Ahmed Benyoucef à Miliana, est l'une des plus anciennes zaouïas d'Algérie. Elle a été fondée dans la première moitié du XVIe siècle, soit quatre ans après la mort du saint patron de la ville, dont elle porte le nom. Depuis 1530, la zaouia, qui abrite le mausolée de Sidi-Ahmed Benyoucef, attire étudiants et pèlerins de toute la partie centrale du pays et même au-delà. De tout temps, elle a été un phare d'un islam tolérant. Des oulémas, imams et tolba, venus des quatre coins d'Algérie, y ont été initiés aux sciences du Coran et de la sunna.

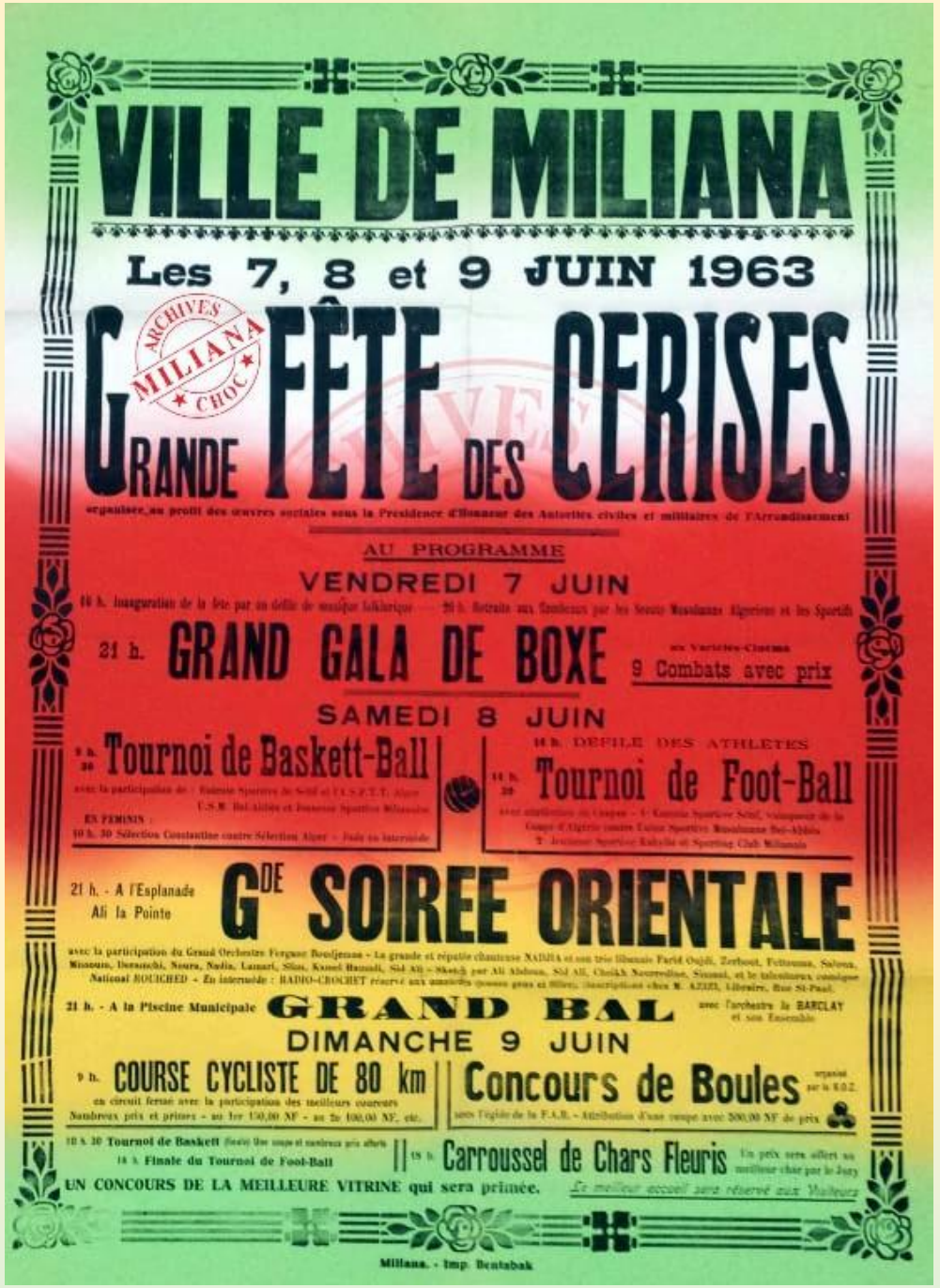
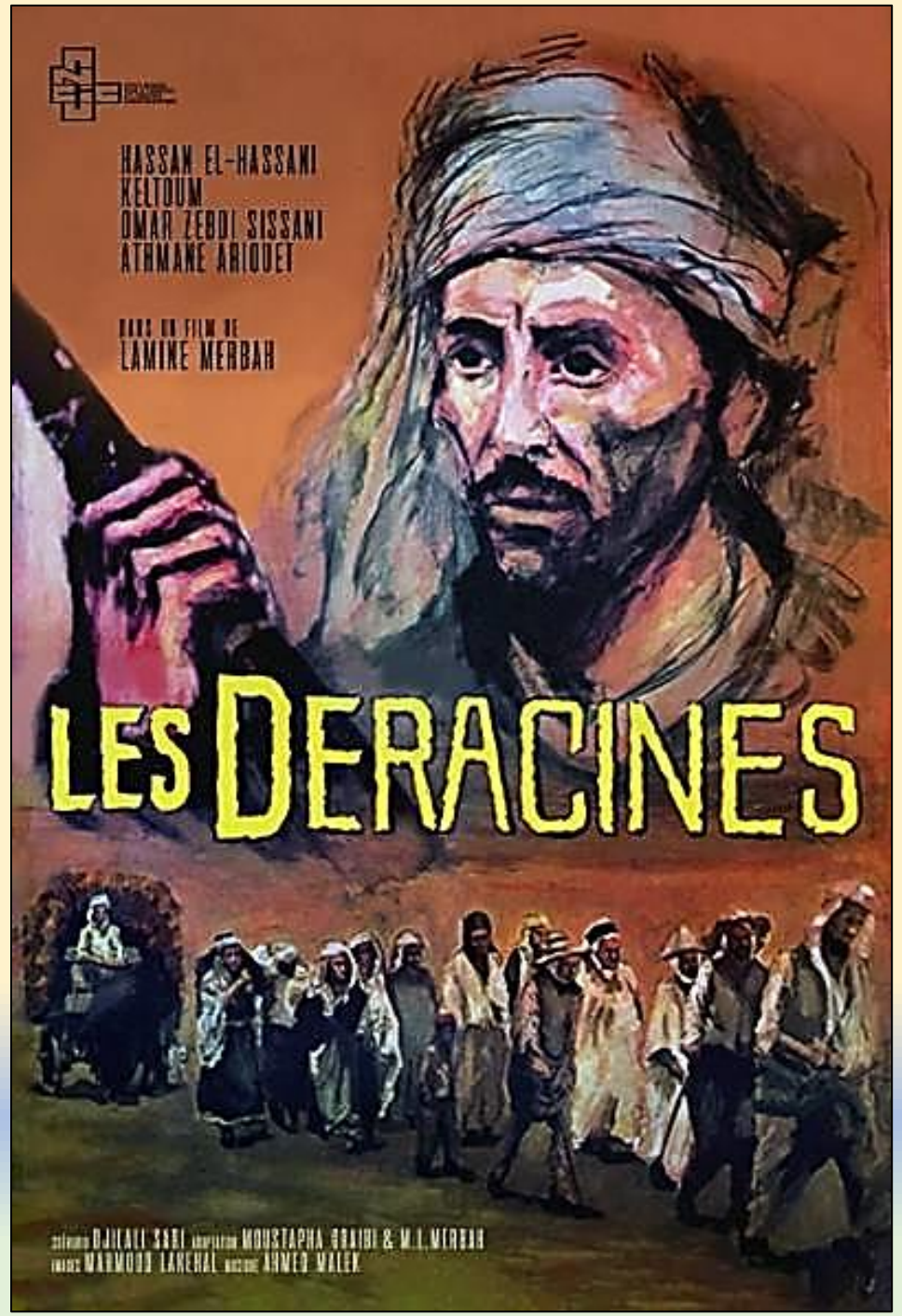
Depuis des siècles, elle s'est érigée contre l'obscurantisme et a combattu le prosélytisme et l'acculturation, notamment durant la longue nuit coloniale. D'ailleurs, en 1840, son siège lui a été spolié par l'armée coloniale pour en faire son quartier général.
Adepte de la voie spirituelle Echadhiliyya, la confrérie a été et est de nos jours le lieu de convergence des démunis et des gens de passage Il serait vain de parler de Miliana sans évoquer la vie de son saint tutélaire, Sidi Ahmed Benyoucef dont la mémoire est perpétuée chaque année par le «Rakb». Il s'agit d'une tradition de la tribu berbère des Beni Farah et de la région. C'est un pèlerinage annuel dans l'enceinte du mausolée de Sidi Ahmed Benyoucef. Des centaines de pèlerins venus de plusieurs régions du pays entament leur procession à partir de la ville de Messelmoune (wilaya de Tipaza) jusqu'au mausolée du saint. Selon diverses sources écrites concordantes, Sidi Ahmed Benyoucef est né en 1434 à la Kalaâ des Béni Rached, dans la région de Mascara, d'où son nom Ahmed Benyoucef Er-Rachidi. Il est décrit comme un homme d'une grande piété, un mystique adepte de la confrérie Echadhilya, tout comme on dit qu'il a été le condisciple de Sidi Boumediene de Tlemcen et de Sidi El houari d'Oran, féru d'agronomie et d'agriculture.

Sidi Ahmed Benyoucef était un érudit respecté, dont le savoir religieux est incontesté par les ulémas de son époque, qui rencontra Baba Aroudj sur la berge d'une plage d'Oran. Subjugué par ses réponses, Baba Arroudj s'émerveilla de la personnalité de Sidi Ahmed Benyahia qui fut l'un des farouches opposants aux Espagnols et à leurs alliés. Depuis et jusqu'à nos jours, le parcours et les paroles de Sidi Ahmed Benyoucef, dont la quête pour la science est proverbiale, sont ancrés dans la mémoire collective à Miliana. Son legs est jalousement préservé, car il représente un pan entier de l'histoire de Miliana et de l'Algérie.

La confrérie de Sidi Ahmed Benyoucef à Miliana, est l'une des plus anciennes zaouïas d'Algérie. Elle a été fondée dans la première moitié du XVIe siècle, soit quatre ans après la mort du saint patron de la ville, dont elle porte le nom. Depuis 1530, la zaouia, qui abrite le mausolée de Sidi-Ahmed Benyoucef, attire étudiants et pèlerins de toute la partie centrale du pays et même au-delà. De tout temps, elle a été un phare d'un islam tolérant. Des oulémas, des imams et des tolba, venus des quatre coins d'Algérie, y ont été initiés aux sciences du Coran et de la sunna. Depuis des siècles, elle s'est érigée contre l'obscurantisme et a combattu le prosélytisme et l'acculturation, notamment durant la longue nuit coloniale. D'ailleurs, en 1840, son siège lui a été spolié par l'armée coloniale pour en faire son quartier général. Adepte de la voie spirituelle Echadhiliyya, la confrérie a été et est de nos jours le lieu de convergence des démunis et des gens de passage.

9. MILIANA — Une Rue

Des manifestations socio-culturelles

Par ailleurs, la fête des cerises de Miliana, est une manifestation socio-culturelle qui se déroule durant la dernière semaine du mois de juin. Elle a été célébrée pour la première fois aux lendemains de l'indépendance du pays, pour permettre aux visiteurs de découvrir les us et coutumes de la ville et de déguster les différentes confiseries faites à base de cerise. Elle a connu une rupture d'une décennie, puis est à nouveau célébrée dans le cadre d'un plan de réhabilitation des fêtes locales spécifiques à la wilaya d'Aïn Defla. Quelques monuments qui remontent du XVIIe siècle subsistent de nos jours telle l'ancienne demeure de l'Emir Abdelkader, qui est un édifice de style mauresque situé en plein centre-ville. Le bâtiment a été restauré et aménagé en musée de Miliana. Il comprend plusieurs salles d'expositions sur l'histoire de la région tels des vestiges archéologiques des époques romaine et musulmane, les résistances populaires pendant la conquête de l'Algérie par la France et également des objets ethnographiques du Sud algérien. En sus, le minaret El-batha faisait partie d'une ancienne mosquée dite djemaâ El-Turc ou djemaâ El-batha. Elle fut détruite vers 1844 pour aménager une place publique et son minaret a été transformé en horloge. Il y a aussi la manufacture d'armes de l'Emir Abdelkader, située dans la banlieue Est de la ville. Cette usine a été édifiée par l'Emir vers 1839. Elle était gérée par Alquier Cazes, un ingénieur minéralogiste déserteur de l'armée française avec l'aide des ouvriers européens et cela en vertu du traité de la Tafna. Elle fut détruite et abandonnée par l'Emir lors de la prise de Miliana le 8 juin 1840. De Miliana tout le monde garde le souvenir de la place des Charbonniers où a été tournée une partie du film « Beni Hendel » (Les Déracinés), réalisé en 1976 avec une pléiade d'artistes tels que feu Hassan El Hassani, Kaltoum et Omar Zebdi.



En 1880, dans l'Ouarsenis, des paysans sont dépossédés de leurs terres au profit des colons. Le film raconte l'histoire des "Beni Hindel" (ou Beni Hendel), celle d'une tribu et d'un douar effectivement établi au 19ème siècle dans l'Ouarsenis.

Ce deuxième long métrage de Lamine Merbah s'est appuyé sur les travaux de Sari Djilali et plus particulièrement sur son étude "La dépossession des Fellahs 1830-1962" (1975).

Crédité co-scénariste du film, ce géographe de formation a beaucoup travaillé sur le processus de colonisation à l'œuvre dans la région montagneuse de l'Ouarsenis. Ainsi cette réalisation de Merbah se focalise sur la paysannerie algérienne dépossédée, morcelée et exploitée par le colonialisme. C'est par son aspect documenté que "Les Déracinés" brille particulièrement, lui donnant toute sa force. "Les Déracinés" a été restauré et diffusé en 2018 au ciné-club du Centre National du Cinema Algérien (CNCA). L'impact auprès du public dénote combien il s'agit là, assurément, d'un des plus grands films du cinéma algérien sur la période coloniale.

Le titre du film peut également faire référence au livre de BOURDIEU & SAYAD "Le Déracinement" (1964). Ce livre étudie les "centres de regroupement", camps clôturés généralisés à partir de la fin des années 50 en parallèle aux zones interdites, soit un déplacement de masse de la population rurale algérienne encore davantage coupée de ses terres ancestrales (et de son bétail), clôturée dans des espaces surveillés militairement et finalement habillés d'une politique humanitaire et sociale.

Les Zirides fondateurs d'ALGER

ALGER : capitale algérienne, sur les rives méditerranéennes, "la Blanche" pour la couleur de ses maisons.

Population ville : 2 915 650 hab. (estimation 2011) ; + 6 000 000 hab. pour l'agglomération.

Il s'agit de la ville la plus importante du pays, par ses activités tertiaires de capitale, par ses industries, par son rôle dans la formation de l'État algérien et la plus grande agglomération du Maghreb, par le nombre de ses habitants. Alger combine les activités multiples d'une grande capitale : politique (ministères, ambassades, administrations), intellectuelle (université, grandes écoles, journaux), financière (sièges des grandes sociétés d'État, des banques). C'est la plaque tournante des transports : port maritime (aujourd'hui très encombré) ; centre routier et ferroviaire ; aéroport international de Dar el-Beida. Une première ligne de métro, desservant dix stations, a été ouverte en 2011 (il s'agit du 1er métro du Maghreb et du 2éme métro d'Afrique, après celui du Caire (photos supra à droite: Bouche de la station Tafourah – A gauche : station Grande Poste, édifice blanc emblématique de la capitale).

Des industries différenciées sont développées depuis la fin de la période coloniale dans l'agglomération : raffinage du pétrole, métallurgie de transformation, automobile, agro-alimentaire, bâtiment…La population ne cesse d'augmenter dans la ville et l'agglomération : elle aurait triplé depuis 1962 (malgré le départ de 200 000 Européens).

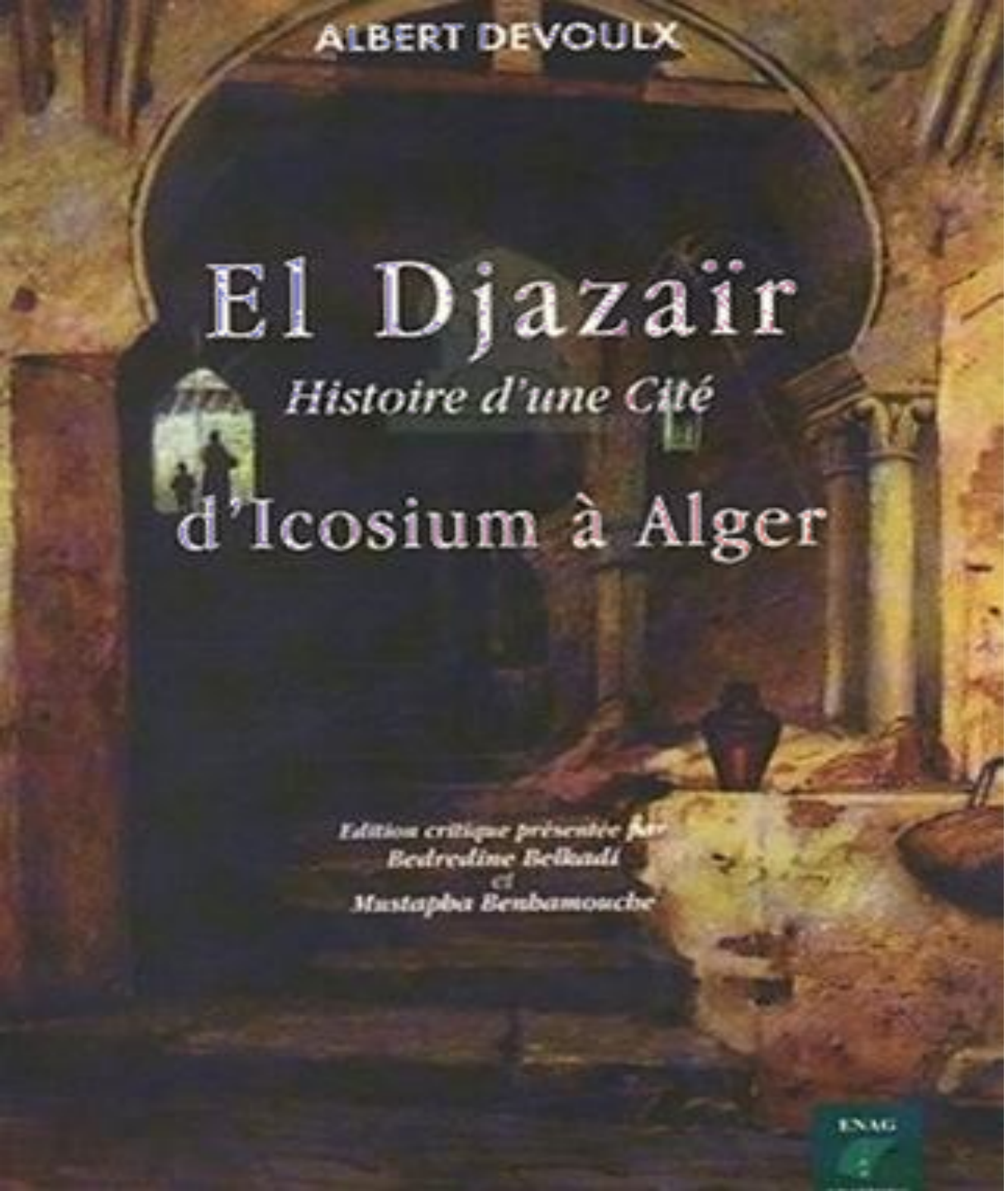
De fait se posent de multiples problèmes sociaux, de logement, d'hygiène, d'alimentation en eau, de délinquance, de circulation, comme dans toutes les grandes métropoles africaines.

Aéroport Houari Boumediene, Dar El Beida, Alger, Algérie (nouvelle aérogare)

Histoire d’ALGER

La Forteresse : protège et défend la Ville d'Alger
Le bateau : flotte algérienne, la meilleure de son temps. Il signifie aussi l'apport de l'activité maritime au renom d'Alger.
Les deux lions : figurent sur la porte de Bab-Azoun, symbolisent la force
Le croissant : ville détentrice des valeurs arabo-musulmanes
La plume : développement scientifique et culturel.
La gerbe de blé : la vocation première du pays, l'agriculture.
La roue : symbolise l'industrie.
13 août 2011
Par Ali Khodja (1923- 2010), miniaturiste algérien

Les armoiries, peintes, gravées ou sculptées, peuvent être représentées sur un écu, un sceau, une armure, une bannière, un tabar, un bâtiment… Le blason est l'ensemble des couleurs, des figures et des règles qui régissent la composition des armoiries, c'est en quelque sorte la « grammaire » du langage héraldique.



Le présent ouvrage est à l'origine d'un manuscrit que ALBERT DEVOULX avait élaboré pour postuler au prix de l'Académie algérienne (française) institué le 31 mars 1870 dans le cadre hautement scientifique relevant de l'érudition appliquée. Primitivement, le manuscrit de 570 pages aéré de plus de 217 illustrations – documentation de première main : photographies, figures, desseins, croquets, plans…- s'intitulant intégralement : « L'INVESTIGATION ARCHEOLOGIQUE RELATIVE à LA VILLE D'ALGER TRAITANT DE SA CREATION ET DE SON EVOLUTION DEPUIS LES PREMIERES ETAPES JUSQU'A 1830 ».

Le manuscrit en question se compose de trois parties :

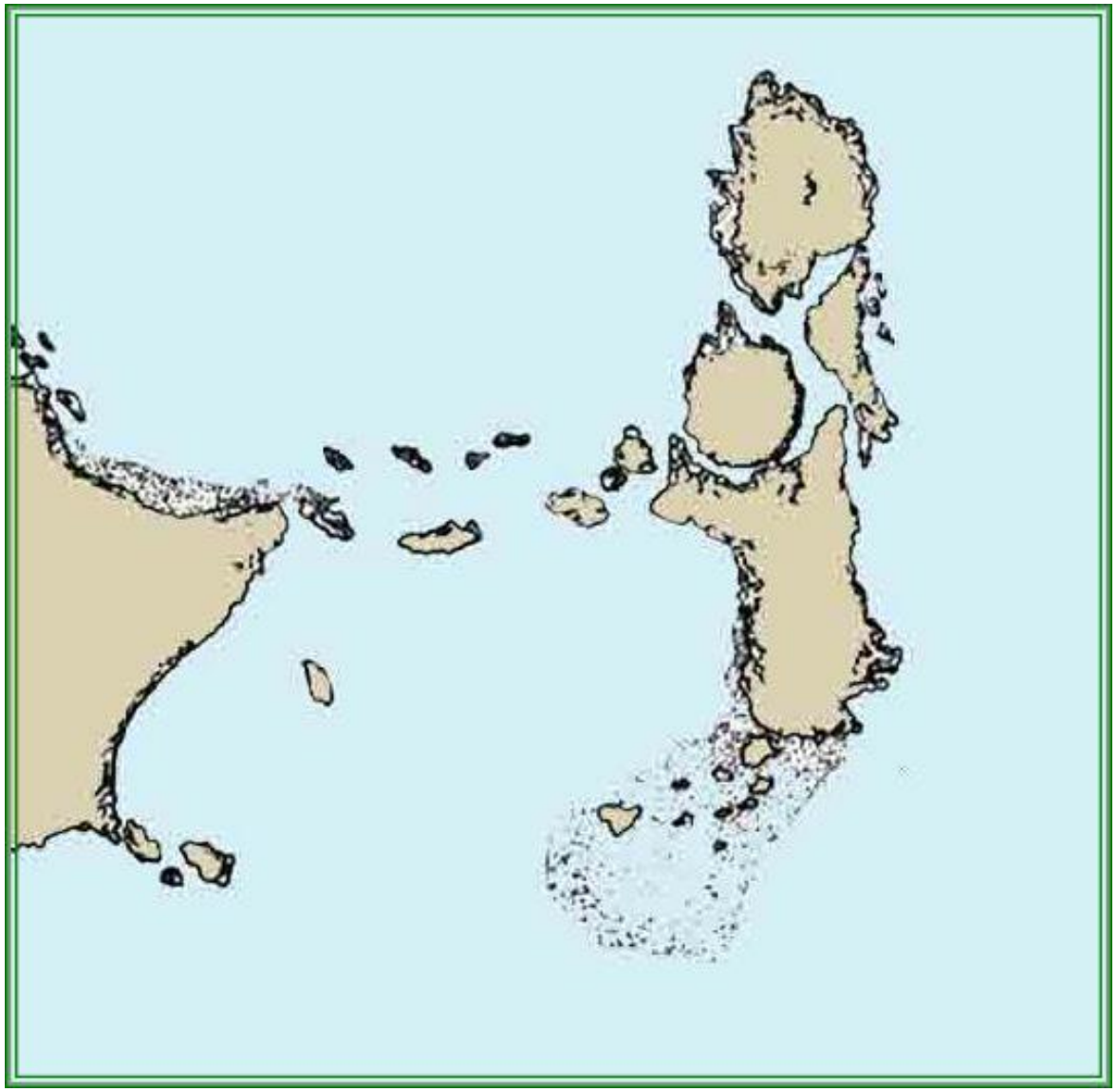
-La première intitulée « ICOSIUM » est une étude purement archéologique et traite la période qui s'étend depuis la création de la ville romaine jusqu'au Vème siècle ap. JC.

-La deuxième sous le titre « ALGER DES BENI MEZGHANA » traite de la période du règne berbère : la ville tombe en ruine et reste dépeuplée entre VIIème siècle ap. JC, pour revenir à la scène en 950 ap. JC, avec l'avènement de BOLOGHINE BEN ZIRI BEN MANNAD qui la reconstruit sur ordre du calife AL-HAKIM : de 150 ap. JC jusqu'à l'avènement des ottomans en 1516.

-Quant à la troisième partie , elle aborde l'histoire d' « ALGER A L'EPOQUE OTTOMANE » , et c'est la partie la plus volumineuse , vu la richesse en détail des documents disponibles et des traces physiques encore conservées sur le terrain jusqu'alors.

A. DEVOULX remporta à l'unanimité le prix de mille Francs qui lui fut décerné par le jury en guise de récompense pour son illustre œuvre scientifique.

FONDATION D'EL DJAZAÏR EL MAHROUSSA



EL DJAZAÏR BENI MEZGHANA et LES ÎLOTS

ÉTYMOLOGIE

ALGER vient de l'arabe "**EL DJAZAÏR**", pluriel du féminin **DJAZIRA**, proche du féminin kabyle "**TIGZIRT**", dont le masculin **GZIR** était transcrit par les peuples méditerranéens anciens "**KOS**" ou "**COS**", d'où les légendaires **IKOSIM** phénicien et **ICOSIUM** romain.
Ces mots signifiant tous "**LES ÎLES**".

-Les ***TURCS*** donnent à **EL DJEZAÏR BENI MEZGHANA**, le surnom d'**EL GHAZIE** la guerrière.
-Les ***LEVANTINS*** l'appellent **EL DJEZAÏR MOGHARBIE**, l'**ÎLE du MOGHREB** ou de l'Ouest, pour la distinguer de l'autre **DJEZAÏR**, en **ORIENT**.
-Les ***EUROPÉENS*** la nomment successivement : ARGEL, ARGIER, ALGIER, puis **ALGER**.

LES PHÉNICIENS

-Dès le XIIe siècle avant J.C. les ***PHÉNICIENS*** fondent des établissements (comptoirs) sur les **CÔTES** africaines.
-IKOSIM est fondée au **VIIe siècle avant J.C.,** faisant face à quatre **ÎLOTS** qui offrent un **ABRI** par gros temps.
-La domination carthaginoise dure pendant **sept siècles.**
-Le punique est la langue officielle des ***ROIS NUMIDES***.
-CARTHAGE est un véhicule de la civilisation grecque en **AFRIQUE DU NORD**.
-MASSINISSA y fonde le **ROYAUME** numide, qui passe sous les Romains après la défaite de **JUGURTHA** (105 av. JC).

Les bateaux phéniciens étaient de grandes barques pontées, aux flancs rebondis, munis d'une quille. Sur leurs flancs s'étalaient deux étages de rameurs et, quand le vent le permettait, on s'aidait d'une voile.

MASSINISSA

JUGURTHA : Célébré par Rimbaud, ce roi numide du IIe siècle avant notre ère, s'oppose sèchement aux ambitions des Romains afin de préserver la liberté de son peuple. Mais, si le souverain sait enchaîner les victoires militaires, la trahison a finalement raison de ses rêves de grandeur.

historia.fr Historia

Par Jean-Yves Boriaud
Publié le 30 sept. 2024

« Ville à vendre, et vouée à périr si elle trouve un acheteur! » Héros de l'indépendance de la Numidie – royaume « berbère » couvrant une partie des territoires algériens, libyens, tunisiens et marocains actuels – **Jugurtha, né vers 160 av. JC. à Constantine (alors Cirta)**, eu tout le temps d'apprendre à connaître Rome avant de formuler, à son sujet, ce jugement sans appel.
Il est le **petit-fils illégitime du roi Massinissa**, indéfectible allié des Romains qui, pour son appui lors des guerres contre Carthage, a été officiellement reconnu comme **« ami du peuple romain »**.

Jugurtha, né vers 160 av. JC à Cirta — actuelle Constantine en Algérie— et mort en 104 av. J.-C. à Rome, est un roi numide. Il s'oppose durant sept ans à Rome entre 111 et 105 av. JC, durant un conflit connu sous le nom de *« guerre de Jugurtha ». Ce roi numide, capturé ici, osa défier ROME.*

La victoire d’Arthur Rimbaud grâce à JUGHURTHA

Le 2 juillet 1869 à Charleville-Mézières, ville natale du célèbre poète **Arthur Rimbaud*(portrait à droite)**, un concours général de vers en latin oppose plusieurs académies du Nord. Le sujet proposé aux candidats est **« Jugurtha », roi numide**. Parmi les compétiteurs se trouve un collégien de 15 ans du nom d'Arthur Rimbaud. Tandis que les plumes crissent sur le papier, Rimbaud affamé n’écrit rien. Il demande des tartines au concierge. Une fois rassasié, Arthur saisit son porte-plume et écrit ses 75 vers latins sans consulter une seul fois son « Gradus ad parnassum » (manuel composé par des Jésuites du Collège Louis-le-Grand à Paris au milieu du XVIIe s).

A midi, il rend sa copie et obtient le prix.

***Son poème en éloge à l’Emir Abdelkader sera publié dans la revue académique.**

JUGHURTHA

Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra :
Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha…
Du second Jugurtha de ces peuples ardents,
Les premiers jours fuyaient à peine à l'Occident,
Quand devant ses parents, fantôme terrifiant,
L'ombre de Jugurtha, penchée sur leur enfant,
Se mit à raconter sa vie et son malheur :
''O patrie ! O la terre où brilla ma valeur !''
Et la voix se perdait dans les soupirs du vent.
''Rome, cet antre impur, ramassis de brigands,
Echappée dès l'abord de ses murs qu'elle bouscule,
Rome la scélérate, entre ses tentacules
Etouffait ses voisins et, à la fin, sur tout
Etendait son empire ! Bien souvent, sous le joug

On pliait. Quelquefois, les peuples révoltés
Rivalisaient d'ardeur et, pour la liberté,
Versaient leur sang. En vain !
Rome, que rien n'arrête,
Savait exterminer ceux qui lui tenaient tête

Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra :
Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha…
''De cette Rome, enfant, j'avais cru l'âme pure.
Quand je pus discerner un peu mieux sa figure,
A son flanc souverain, je vie la plaie profonde !…
La soif sacrée de l'or coulait, venin immonde,
Répandu dans son sang, dans son corps tout couvert
D'armes ! Et une putain régnait sur l'Univers !
A cette reine, moi, j'ai déclaré la guerre,
J'ai défié les Romains sous qui tremblait la terre !….''

Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra :
Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha…
''Lorsque dans les conseils du roi de Numidie,
Rome s'insinua, et, par ses perfidies,
Allions-nous enchaîner, j'aperçus le danger
Et décidai de faire échouer ses projets,
Sachant bien qu'elle plaie torturait ses entrailles !
O peuple de héros ! O gloire des batailles !
Rome, reine du monde et qui semait la mort,
Se traînait à mes pieds, se vautrait, ivre d'or !
Ah, oui ! Nous avons ri de Rome la Goulue !
D'un certain Jugurtha on parlait tant et plus,
Auquel nul, en effet, n'aurait pu résister !''

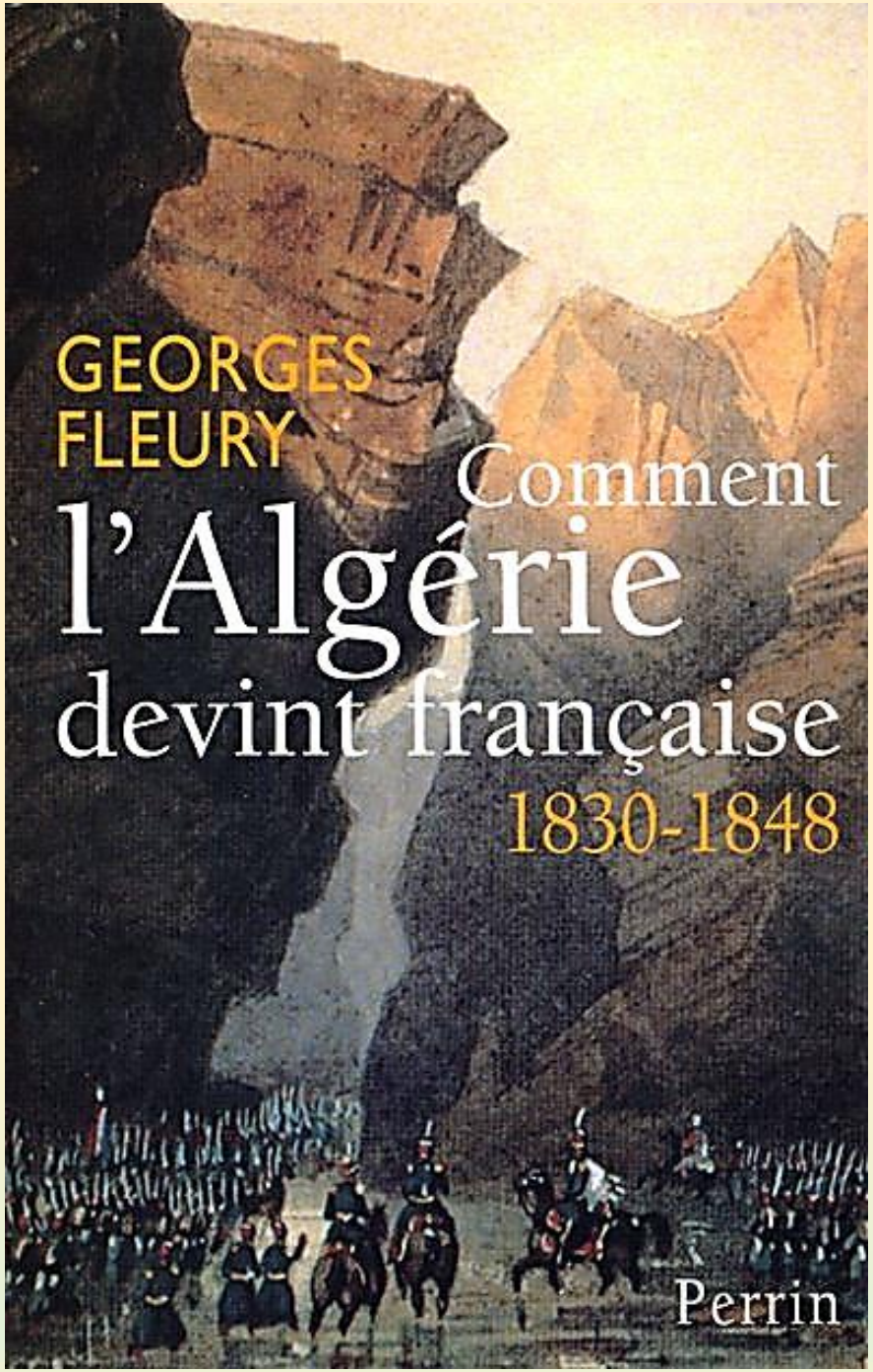
248

Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra :
Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha…
''Mandé par les Romains, jusque dans leur Cité,
Moi, Numide, j'entrai ! Bravant son front royal,
J'envoyai une gifle à ses troupes vénales !…
Ce peuple enfin reprit ses armes délaissées :
Je levai mon épée. Sans l'espoir insensé
De triompher. Mais Rome était mise à l'épreuve !
Aux légions j'opposai mes rochers et mes fleuves.
Les Romains en Libye se battent dans les sables.
Ils doivent prendre ailleurs des forts
presqu'imprenables :
De leur sang, hébétés, ils voient rougir nos champs,
Vingt fois, sans concevoir pareil acharnement !''

Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra :
Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha…
''Qui sait si je n'aurai remporté la victoire ?
Mais ce fourbe Bocchus… Et voilà mon histoire.
J'ai quitté sans regrets ma cour et mon royaume :
Le souffle du rebelle était au front de Rome !
Mais la France aujourd'hui règne sur l'Algérie !…
A son destin funeste arrachant la patrie
Venge-nous, mon enfant ! Aux urnes, foule esclave !…
Que revive en vos cœurs ardents des braves !…
Chassez l'envahisseur ! Par l'épée de vos pères,
Par mon nom, de son sang abreuvez notre terre !…
O que de l'Algérie surgissent cent lions,
Déchirant sous leurs crocs vengeurs les bataillons !
Que le ciel t'aide, enfant ! Et grandis vite en âge !
Trop longtemps le Français a souillé nos rivages !…''
Et l'enfant en riant jouait avec un glaive !…

Napoléon ! Hélas ! On a brisé le rêve
Du second Jugurtha qui languit dans les chaînes…
Alors, dans l'ombre, on, voit comme une forme humaine,
Dont la bouche apaisée laisse tomber ces mots :
''Ne pleure plus, mon fils ! Cède au Dieu nouveau !
Voici des jours meilleurs ! Pardonné par la France,
Acceptant à la fin sa généreuse alliance,
Tu verras l'Algérie prospérer sous sa loi…
Grand d'une terre immense, prêtre de notre droit,
Conserve, avec la foi, le souvenir chéri
Du nom de Jugurtha !…N'oublie jamais son sort :
Car je suis le génie des rives de l'Algérie !…

Poème (75 vers) traduit du latin – Arthur RIMBAUD



Le récit de la conquête de l'Algérie de 1830 à 1848

.

Tout commence le 30 avril 1827 par les célèbres trois coups d'éventail que le dey Hussein donne, au cours d'une audience, au consul de France, Pierre Deval. A l'origine de ce geste, une dette non réglée par la France, et la piraterie incessante menée par les Barbaresques, encouragée en sous-main par le dey. Après la rupture des relations diplomatiques, l'escalade est rapide : blocus d'Alger par la marine française, destruction de comptoirs par le dey. Décision est prise d'envahir l'Algérie et, le 5 juillet 1830, l'escadre commandée par l'amiral Duperré et l'armée du général de Bourmont s'emparent d'Alger. La Régence est supprimée, signant l'effondrement de la présence turque vieille de plusieurs siècles. Accueillis comme des libérateurs par la population, les Français ne tardent pas à rencontrer une résistance d'abord sporadique d'émirs locaux, puis bien organisée en la personne d'Abd el-Kader, "le serviteur du Tout-Puissant", vingt-deux ans, qui descend en ligne directe de Mahomet. Sa haine du régime turc, son prestige et son autorité morale font de lui le seul émir capable d'unir les clans. Abd el-Kader engage la lutte contre les Français avec des succès divers. Les hésitations de la politique coloniale française expliquent que le général Desmichels puisse signer un traité avec lui, en 1834, lui reconnaissant une souveraineté sur une partie importante du pays. La France ayant opté pour une occupation partielle de l'Algérie, le traité de la Tafna, en 1837, confirme la souveraineté d'Abd el-Kader sur les deux tiers du territoire. La guerre ne tarde pas à reprendre à cause de l'extension de la présence française. Malgré son acharnement, Abd el-Kader ne peut résister aux colonnes expéditionnaires du " père Bugeaud ", gouverneur de l'Algérie de 1841 à 1847. En 1843, la prise de sa smala par le duc d'Aumale signe le début de la fin. L'Algérie devient française. Commencent alors cent quinze ans de colonisation, de passions et de guerres...

Tout aurait commencé par un coup d'éventail que le Dey d'Alger a donné au Consul de France en 1827. Le roi de France, Charles X, aurait voulu laver cet affront en ordonnant, trois ans plus tard, une expédition militaire contre ce qui était alors une colonie turque, en Afrique du Nord. Alger sera prise le 5 juillet 1830 (l'indépendance officielle du pays sera déclaréee le 5 juillet 1962)

N11
LES DUNES
حي الكثبان
Pépinière Garden
Rte de Chéraga
Plage de Club des Pins
CLUB DES PINS
نادي الصنوبر
N11
PORT DE SIDI FREDJ
بوشاوي
Hôtel Sheraton Alger
بوندعالووس
Plage
Sidi Fredj
Hôtel El Riadh
- Sidi Fredj
SIDI FREDJ
سيدي فرج
W133
Brothers burger staoueli
N11
BOUCHAOUI
Staoueli
سطاوالي
W133
W133
Forêt de
Bouchaoui
Ctre de Repos
Rte de la Plge de Sidi Frej
N11
W133
Laboratoire d'Analyses
Médicales les Mimosas
Palm-Beach
شاطئ الدخيل
البريجة
BOUCHAOUI
بوشاوي
N41
N5
N41
Cité LPP Domaine
Bendada
N5
وسهايي إمار
إكهميد بيددادا
N11
Azur Plage
252

La presqu'île de SIDI FREDJ (ou Sidi Ferruch) 253

SIDI FREDJ : une station balnéaire réputée et un centre touristique attractif de la commune de Staoueli 254

SIDI FREDJ : UN ANDALOU À ALGER

SIDI FREDJ OU SAYED EL FARADJ, était un célèbre mystique venu des côtes d'Espagne, natif de Grenade (andalousie) et qui faisait partie d'un groupe d'exilés andalous expulsés d'Espagne. Il s'établit d'abord à Saguiet El Hamra (Sahara occidental) comme beaucoup d'autres saints, avant de venir à Alger au début du XVIe siècle. Il choisit pour retraite une presqu'île solitaire-qui portera plus tard son nom- à peine fréquentée par quelques pêcheurs et par des bergers. Vivant dans la prière, l'isolement et la pauvreté, il attira vite l'attention des habitants du Sahel d'Alger qui commencèrent à fréquenter sa kheloua (lieu de retraite). Selon d'autres sources, ce sont les populations de la région qui se proposèrent de lui bâtir une maison dans un lieu convenable, mais le saint homme préféra faire son choix tout seul. Armé de sa canne, il bâtit donc la région, à la recherche d'un lieu propice à son repos et à sa dévotion. Il descendit vers la mer, scrutant les rochers et remarqua une petite crique qui peut tout juste abriter un homme allongé. Isolée, elle est bercée par le bruit des vagues et offre un lieu idéal pour se recueillir de l'une des plus belles œuvres divines, la mer.

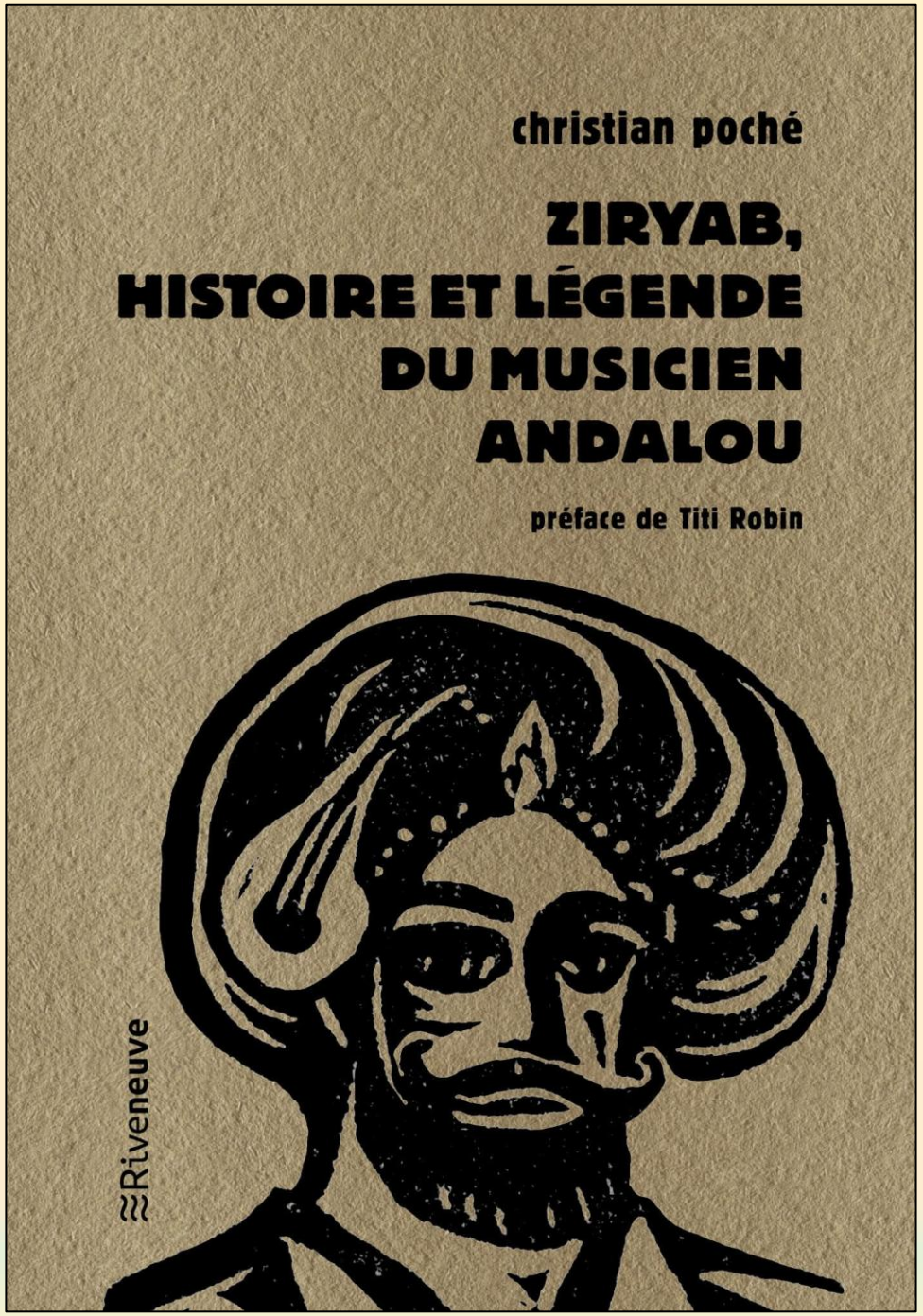
SIDI FREDJ établit donc sa demeure dans ce lieu où il déposa les quelques effets qu'il possédait. Il se contentera d'une vie sobre et de peu de nourriture : ce qu'il cueillera dans la nature et ce que les paysans des environs lui donneront. Le reste de son temps, il le passera en méditation et en prière. Mais sa quiétude ne durera pas longtemps, on affluera de partout pour demander sa bénédiction, une prière, des conseils… Et Dieu l'écoutera, ce qui le grandit aux yeux de tous. Beaucoup lui proposaient de s'installer ailleurs, lui offrant une vie plus opulente, la possibilité de tenir une école… mais SIDI FREDJ refusera toutes les offres, préférant sa petite crique isolée où il pouvait admirer le lever et le coucher du soleil, la mer dans toute sa splendeur, le ciel immense aux teintes les plus incroyables…tant de beauté qui invitait à chaque instant de louer le créateur. En totale communion avec la nature, comme il l'a été dans le désert, le saint homme ne pouvait imaginer quitter ce lieu pour un autre, aussi somptueux puisse-t-il être.

Selon la légende, par une chaude soirée d'été, alors que SIDI FREDJ dormait en dehors de sa maison, un pirate espagnol, le capitaine ROCK, ou ROUKKO selon d'autres sources, venu s'aventure jusqu'aux côtes du Sahel algérois avec l'intention de perpétrer quelques chapardages, amarre son bateau dans une petite crique et y aperçoit le saint homme assoupi. Il le ligotât avant même qu'il se réveille et l'enleva pour le vendre comme esclave. Il l'embarqua sur son navire, hissa les voiles et mit le cap sur l'Espagne. …/…

Après une nuit entière de navigation, le pirate fut stupéfait de constater que son navire se trouvait toujours en vue de l'île. *« Dépose moi sur la plage, lui dit avec calme SIDI FREDJ, et tu pourras repartir tranquillement ».* Le pirate et son équipage, troublés par ce qu'ils venaient de vivre, débarquèrent le saint personnage. Mais après une autre nuit de navigation, l'embarcation n'avait toujours pas avancé, Sidi Fredj avait laissé ses savates sur le pont. Frappé par le pouvoir du saint homme, le capitaine ROCK lui demanda de lui pardonner et de le garder auprès de lui, et sans tarder, il prononça la profession de foi. Durant les années suivantes, les deux hommes vécurent ensemble, consacrant la majeure partie de leur temps à la prière et à l'adoration de Dieu, se nourrissant de poissons et de coquillages. Selon la légende, ils moururent le même jour, à la même heure. La population d'Alger les enterra ensemble, ne voulant sans doute pas les séparer et leur bâtit une magnifique « kouba ». En 1847, les Français, voulant construire un fort sur la presqu'île, ont détruit la koubba. Les restes des deux hommes, SIDI FREDJ ET SIDI ROUKKO, ont été transférés dans un cimetière voisin.

Dans un article, M. BENKHODJA raconte que quelque trois siècles plus tard, l'Akhbar, un journal francophone algérois, a évoqué dans son édition du 22 juin 1847, l'exhumation des dépouilles mortelles des saints hommes : *''Mercredi (16 juin 1847), LAMMARQUE, commissaire de police du 5e arrondissement, délégué spécialement par M. le commissaire central, s'est rendu à Torre-Chica pour y faire procéder en sa présence à l'exhumation des corps du marabout SIDI-FREDJ et de son ami le capitaine Sidi-Rock, qui avait été demandée par l'autorité supérieure. P. Payer, employé à la direction de l'Intérieur, s'était joint à M. LAMMARQUE, ainsi que plusieurs indigènes envoyés par la Grande Mosquée pour assister à la cérémonie ''* . *Aussitôt après* leur arrivée à SIDI-FREDJ, les deux chefs de la Grande Mosquée ont reconnu l'endroit où avaient été inhumés le saint marabout et son fidèle ami, 340 ans plus tôt. L'exhumation a commencé par les ordres et sous les yeux du commissaire. Après avoir creusé assez profondément sur le lieu indiqué, on a trouvé deux tombes fermées par deux larges pierres et c'est sous ces pierres que reposaient, depuis plus de trois siècles, sous la sauvegarde de la piété musulmane, les restes mortels des deux saints défunts. Les ossements de Sidi-Rock ont été retirés les premiers, avec tous les soins que pouvait comporter cette délicate opération. Une particularité assez singulière, c'est que le crâne était encore, sur divers points, couvert de touffes de cheveux noirs. On a procédé ensuite, avec les mêmes soins, à l'exhumation des restes de SIDI-FREDJ. Le crâne de ce dernier présentait également une circonstance assez remarquable. C'était d'être, comme celui de son compagnon, couvert, çà et là, de mèches de cheveux. La mâchoire inférieure conservait, en outre, toutes ses dents, qui étaient d'une grande blancheur et le menton présentait, de plus, plusieurs poils qui paraissaient être le reste d'une barbe blonde très forte. Les ossements des deux célèbres personnages furent recueillis individuellement dans deux draps, et placés ensuite dans deux caisses en bois, préparées pour les recevoir. Vers midi, on hissa ces deux caisses sur un mulet et on se mit en route pour Sidi Mohamed M'ra Oued El-Aggar, où le cortège arriva vers quatre heures de l'après-midi. Aussitôt qu'ils furent en présence de ce marabout, l'oukil de la mosquée fit, conformément à la loi religieuse, creuser deux fosses dans lesquelles furent placées les deux caisses, à la suite d'une grande cérémonie selon le rite musulman. A quatre heures, en présence de tous les assistants, le commissaire de police délégué a dressé le procès-verbal de l'exhumation et de la réinhumation des ossements de Sidi-Fredj et de Sidi-Rock, et ce procès-verbal a été signé par tous les témoins européens et indigènes qui avaient assisté à l'opération. ». Le mausolée de Sidi Fredj deviendra un lieu de visite durant longtemps, mais sera peu à peu oublié après sa démolition par les Français qui transformèrent son nom même en Sidi Ferruch. Il ne sera rétabli qu'à l'indépendance de l'Algérie.

BENKHODJA M. « 48e anniversaire de l'Indépendance : La légende de Sidi-Fredj », In El Moudjahid (quotidien) du 04-07-2010

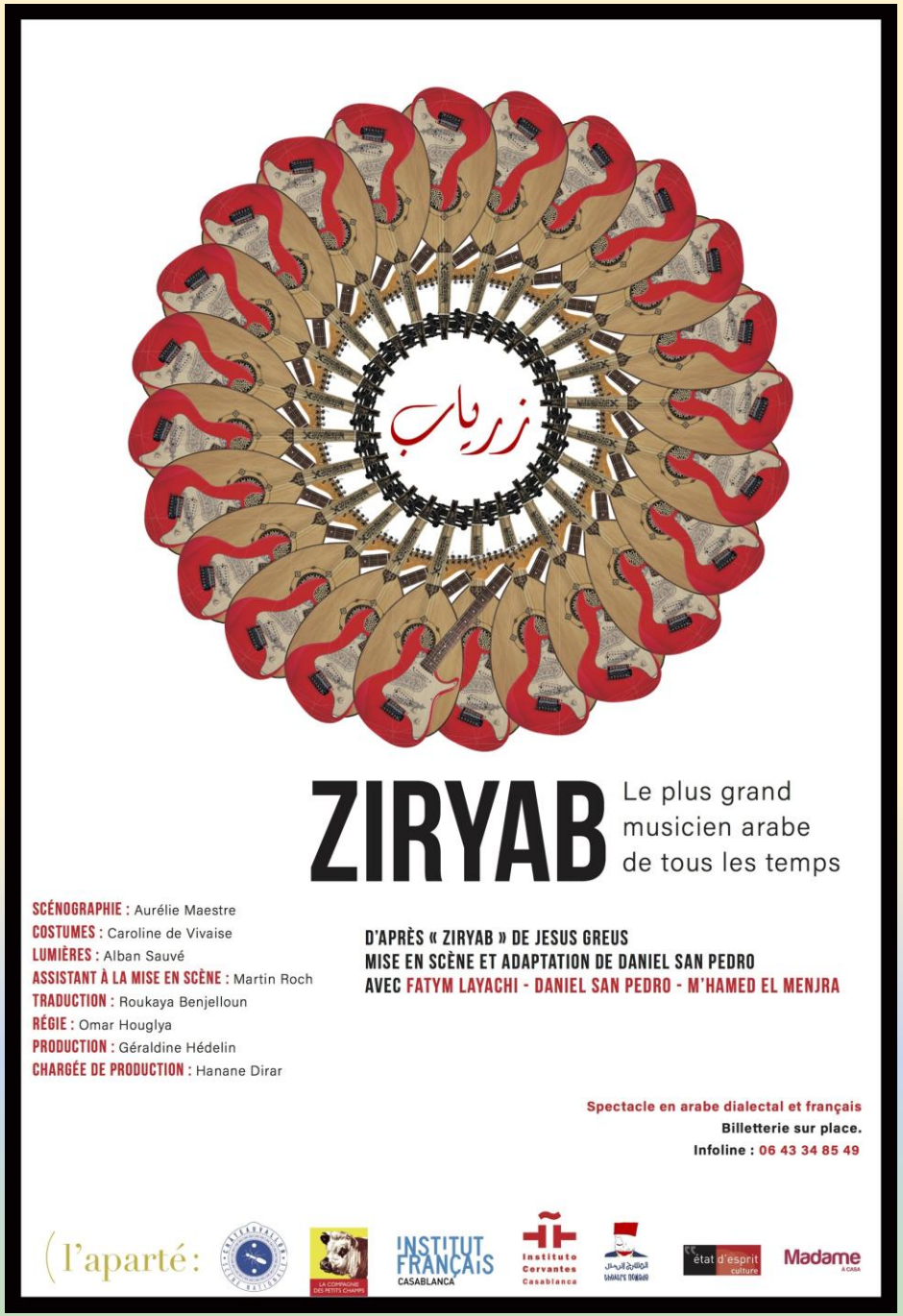


Ziryab a-t-il vraiment été ce génial musicien de Mossoul exilé à Cordoue pour fuir la jalousie du calife de Bagdad au tournant des VIIIe-IXe siècles? On le dit « perle de l'Andalousie arabe », chanteur d'exception, inventeur de la cinquième corde du 'oud (le luth oriental), inspirateur de techniques vocales révolutionnaires, et encore maître de l'élégance (il crée les modes, la frange en coiffure…), de l'art de vivre, de la gastronomie (il remplace les gobelets en métal par les verres à pied pour le vin, définit l'ordonnancement des plats du salé au sucré)…

Pour démêler le vrai du faux, l'auteur croise l'œuvre de l'historien Al-Maqqari (XVIIe siècle) avec les écrits du Cordouan Ibn Hayyan, rédigés au XIe siècle.

Au fil d'une habile mise en abyme, il brosse un nouveau portrait de ZIRYAB et de son art mais s'éteint avant d'achever l'ouvrage. Celui revêt dès lors les aspects d'un testament musical.

Abu Hassan Ali ben Nafi (dit Ziriab ou bien Ziryab) ce qui signifie « merle noir », né dans un village kurde près de Mossoul en 789 et mort à Cordoue en 857, est un musicien et savant d'origine kurdo-persane



Devenue légendaire, la figure du musicien Ziryab est l'une des plus marquantes de toute l'histoire de l'Espagne musulmane (*al-Andalous*) : ce personnage haut en couleurs incarne en effet le faste de la cour des Omeyyades de Cordoue (756-1031).

Né vers 790, en Irak, Abou al-Hasan Ali ibn Nafi, surnommé Ziryab (« le merle »), apprit la musique auprès des plus grands maîtres. Il y excellait tant qu'à Bagdad, on l'introduisit auprès de Haroun al-Rashid (786-809), le calife des *Mille et Une Nuits*. Ziryab fut cependant contraint de s'exiler, en raison, dit-on, de la jalousie de ses pairs... Il réapparut quelques années plus tard, en Tunisie, d'où il finit par prendre la direction d'al-Andalous. Abd al-Rahman II (822-852), tout juste monté sur le trône de Cordoue, l'y reçut princièrement. Ils fut traité avec la plus haute considération jusqu'à sa mort, en 857.

Grand lettré, Ziryab se distingua à la cour des Omeyyades comme un musicien hors pair : le chroniqueur Ibn Hayyan (XIe siècle) le décrit comme « le meilleur et le plus merveilleux chanteur d'al-Andalous ». On attribue à Ziryab la fondation, à Cordoue, d'une école où lui et ses fils enseignèrent une musique originale, mâtinant les codes de la musique irakienne d'innovations diverses, rythmiques, mélodiques, et textuelles. Plusieurs avancées techniques (ajout d'une cinquième corde au luth, emploi d'un plectre en plume d'aigle...) sont également mises à son crédit, sans doute de manière exagérée.

Apportant avec lui une partie du raffinement de la prestigieuse cour de Bagdad, Ziryab devint l'arbitre des élégances de l'Espagne omeyyade. On raconte qu'il enseigna aux Cordouans les recettes les plus complexes de la cuisine irakienne et l'art d'ordonnancer les repas. Il devint également le promoteur d'une série de pratiques nouvelles touchant à la manière de se farder, de s'épiler, de se coiffer, de s'habiller… Ziryab établit par exemple un véritable calendrier vestimentaire, décrétant que l'on porterait, notamment, des tuniques de couleurs vives au printemps !

Longtemps après sa mort, Ziryab continue de susciter fascination et admiration. Son souvenir, sans doute largement mythifié, se perpétua tout au long de l'histoire jusqu'à nos jours, sous des formes parfois originales : il trône aujourd'hui à l'Institut du Monde Arabe, à l'entrée du restaurant qui porte son nom !

Aurélien Montel

INSTITUT DU MONDE ARABE
معهد العالم العربي

Ziryab, le savant noir qui changea l'Europe

Alors que les Africains et les Arabes dirigeaient l'Espagne, cet homme phénoménal y introduisit des habitudes qui changèrent l'Europe pour toujours. Le talent de ce génie multidisciplinaire, en fait comme vous allez le voir, un des hommes les plus influents de l'histoire médiévale.

Ziryab tenant son luth

Abu al-Hassan 'Abu Ibn Nafi' est né en 5025 de **l'ère africaine** (789 après JC) en Irak actuel. On ne sait pas s'il était descendant d'Africains mis en esclavage par les Arabes ou alors des **premiers habitants africains de la Mésopotamie**. Beaucoup de falsificateurs essaient de soustraire cet illustre homme à l'héritage du monde noir, pourtant les sources sont claires concernant son apparence.

D'après les données de l'**Université de Californie à Santa Barbara**, la plus ancienne description documentée de Ziryab est celle du perse d'Espagne Isa al-Razi, fils de l'historien Ahmad al-Razi. Ahmad al-Razi, lui-même issu d'une prestigieuse famille d'historiens, naquit 30 ans après la mort de Ziryab et vécut à Cordoba, la ville du savant noir. Il fut donc en contact avec des contemporains de Ziryab. Isa al-Razi décrit Ziryab comme un *esclave noir*. Description reprise au 11^{e} siècle par Ibn Hayyan et au 17^{e} siècle par al-Maqqari. Enfin l'ouvrage de référence en histoire, l'Histoire générale de l'Afrique écrite par l'Unesco, dans son volume 3 en anglais et à la page 297, décrit Ziryab comme un *Noir*.

Abu al-Hassan montra très tôt un talent pour la musique, et en raison de sa peau extrêmement noire, de sa voix douce et chantante, et de ses manières hautement distinguées, il hérita du pseudonyme de Ziryab, c'est-à-dire *oiseau noir*. Ziryab fut à Bagdad l'élève ou l'esclave du musicien renommé Ibrahim al-Mawsili. Assez vite, il devint plus talentueux que son maître, et à la demande du calife Harun al-Rashid qui voulait entendre quelque chose de nouveau, Mawsili présenta son apprenti au souverain.

Ziryab, son luth entre les bras, chanta si bien qu'al-Rashid, bouleversé, dit qu'il devrait punir tous ceux qui l'avaient empêché jusque-là de connaître cet homme. Jaloux et sentant sa gloire lui échapper, Mawsili menaça Ziryab de tous les maux s'il ne quittait pas le pays.

L'oiseau noir parti donc pour l'exil avec sa famille, le tout financé par Mawsili. Il s'installa à Kairouan en Tunisie actuelle où il enrichit sa musique, et se fit vite connaître pour son talent. A cette époque, **les Noirs berbères du Maghreb – dits Maures – et les Arabes avaient conquis l'Espagne et le Portugal depuis près d'un siècle.** La péninsule ibérique était sous le règne de la dynastie arabe et noire des Umayyades, qui précéda celles des **Noirs almoravides puis des Noirs almohades.**

La réputation de Ziryab arriva jusqu'aux oreilles du roi Umayyade al-Hakam, qui le fit venir à Cordoba, capitale de l'Espagne maure. A son arrivée en 5058, Ziryab apprit la mort du Sultan mais le fils de ce dernier, le nouveau roi Abd-al Rahman II, grand amoureux des sciences et des arts, confirma l'invitation du musicien de Bagdad. Il l'installa avec sa famille dans une luxueuse demeure, avec un salaire confortable et lui donna carte blanche pour exprimer son génie.

La musique

Ziryab créa la première école de musique de Cordoba, et fut salué pour ses méthodes d'enseignement originales. Un bout de bois entre les dents ou une ceinture autour du ventre lui permettait de faire sortir des notes vocales difficiles chez ses élèves. Il ajouta une corde aux 4 du luth classique et révolutionna l'instrument.

Doté d'une mémoire phénoménale, il connaissait près de 1000 chansons par cœur. Il devint le musicien attitré d'Abd al-Rahman II. Il est considéré comme le père de la musique de l'Andalousie et un des pères de la musique du monde arabe.

La mode et l'hygiène

Ziryab a grandement influencé la mode et la cosmétique en Europe

Avant l'arrivée de Ziryab, les Européens changeaient leurs garde-robes deux fois par an. L'oiseau noir leur conseilla d'ajouter deux collections, pour coller aux 4 saisons.

Ziryab propagea également l'usage de tissus plus colorés et la lessive avec du sel qui rendait les vêtements plus propres. Les femmes à cette époque avaient l'habitude de porter les cheveux longs juste divisés par une raie au milieu. Ziryab introduisit nombre de nouvelles coiffures parmi lesquels la frange, qui fut fureur.

Il inventa ou tout du moins popularisa l'usage du dentifrice, et ajouta à sa fonctionnalité la notion de goût agréable qu'on lui connait jusqu'à nos jours. Il créa une école de cosmétologie et popularisa la crème épilatoire et les soins des sourcils chez les femmes, le rasage chez les hommes.

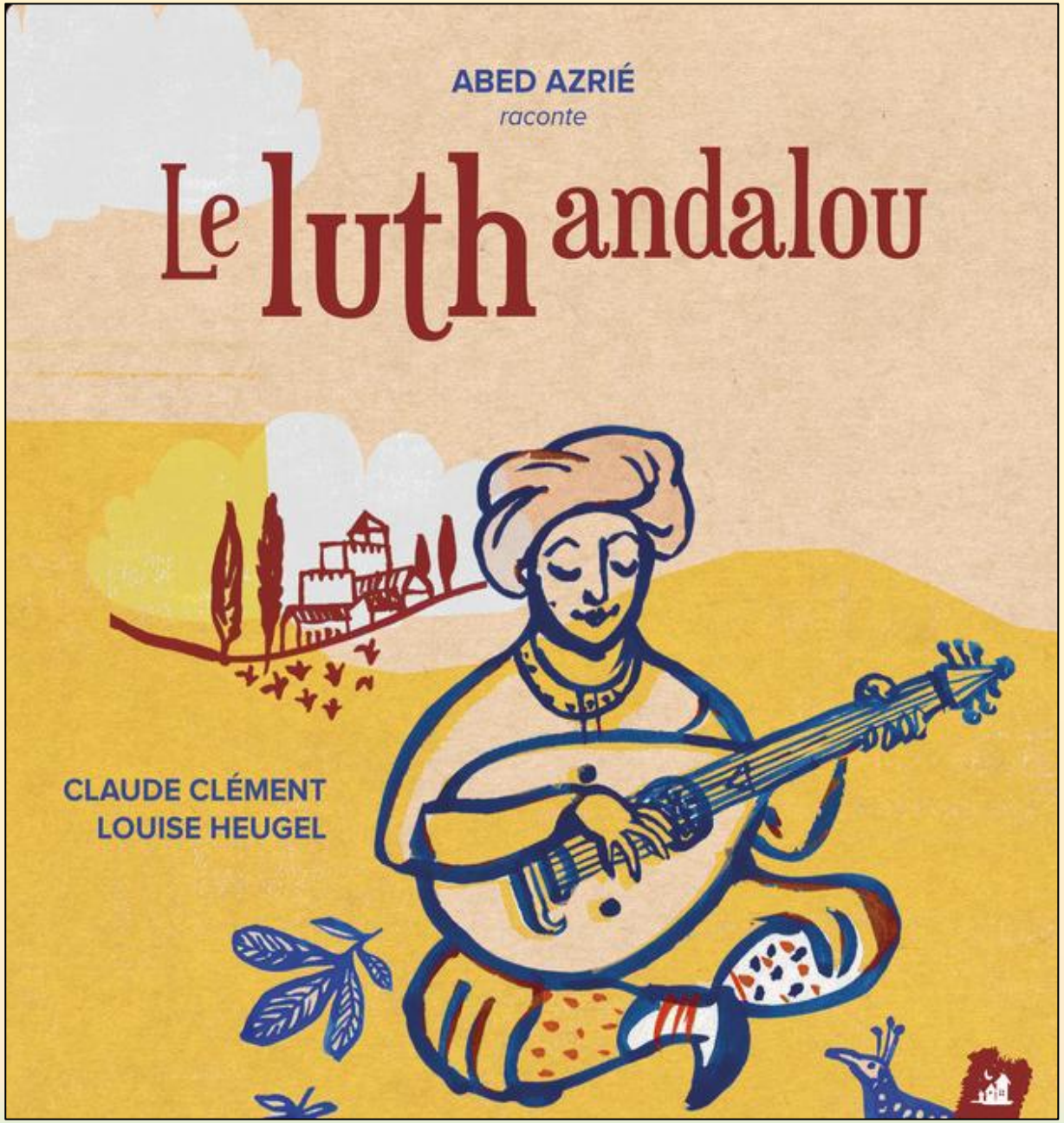
Il créa et popularisa des parfums et des déodorants, poussa les habitants à prendre deux bains par jour. Il se rendit maître de la mode en Europe. La moindre de ses recommandations et innovations était appliquée aussitôt. Il devint une véritable célébrité.

La cuisine et l'art culinaire

Ziryab inventa de nouveaux plats dont des desserts. Certains sont jusqu'à nos jours consommés en Espagne et en Algérie. Botaniste, il introduisit et mis à la mode les asperges. Il fit remplacer la lourde vaisselle en or et en argent par des services en crystal. Mais surtout, il révolutionna la façon de servir les repas.

Avant son arrivée, le repas était servi en un bloc dans une même assiette. Ziryab est l'homme qui scinda le repas en trois phases : **entrées – plat de résistance – dessert**.

Ziryab est à l'origine de l'art de la table en Europe avec la division du repas en entrée-plat de résistance-dessert



Zyriab créa 24 Noubas*, une pour chaque heure de la journée. Il a également été dit que Zyriab donna une âme au luth en lui ajoutant une paire de cordes rouges entre la deuxième et la troisième ligne.
Il accrut sa sensibilité en utilisant un onglet fait de griffe d'aigle ou plus souple en utilisant la plume d'oie, plutôt que l'onglet traditionnel en bois.
Cette innovation se répandit rapidement, si bien qu'aucun musicien qualifié de Cordoue n'envisageait de toucher encore les cordes de son luth avec du bois.

*Dans les textes manuscrits des XVIIIe et XIXe siècles, le terme *nouba* est le plus souvent utilisé pour désigner l'art arabo-andalou. Mais le vocabulaire en vigueur varie d'une région à l'autre. Au Maroc, c'est le terme de ***âla***' qui revient pour exprimer ce répertoire. *Ala* signifie « instrument » et s'oppose ainsi au ***samâa,*** musique essentiellement vocale et sacrée. La transmission de ce terme a dû être orale, car il n'est pas cité dans le manuscrit
En Algérie, la désignation de nouba l'emporte dans les textes anciens. Mais au XXe siècle, le terme est supplanté par celui de ***san'a*** (« métier »), qui s'impose notamment à Alger
Le terme gharnati désigne le style de l'école de Tlemcen.
À Constantine comme en Tunisie, la musique savante traditionnelle est appelée *malouf* (« fidèle à la tradition »). Le terme s'est davantage manifesté dans la tradition orale qu'au sein de l'écrit.

Léo Louis Barbès (1895-1986)

Compositeur et musicologue spécialiste de la musique arabo-andalouse. Critique musical et artistique à la télévision et au Journal d'Alger, Président des «Amis de la musique».

Raymond LEYRIS (chant et luth) et son orchestre *malouf* de Constantine

***Abu Al-Hassan Ali ben Nafi (Cf. infra p. 231), dit aussi ZIRYAB, est né dans un village kurde de Mossoul en 789 et mort à Cordoue en 857. Il incarne à lui seul toute l'originalité de la musique arabo-andalouse. Il fut incontestablement à l'origine et de sa naissance et de son développement en al-Andalus.**

Le Grand orchestre algérois (*Sanaa :* musique classique algéroise) anime une soirée andalouse

La Rachidia, institut de la musique classique tunisienne, a été fondée en 1934, par Mustapha Sfar, maire de Tunis, Khemais Tarnane et Chafia Rochdi.

Les archives de la Rachidia permettent de retrouver la trace de l'Assemblée constitutive de cette organisation qui avait eu lieu à la Khaldounia*, dans la médina de Tunis. Plus de soixante-dix personnes avaient assisté à cette assemblée qui allait permettre au conservatoire du malouf de voir le jour. Parmi ces fondateurs, l'histoire a retenu la présence de cinq Tunisiens de confession juive qui étaient autant des musiciens que des mélomanes. Si plusieurs musiciens de confession juive et parfois chrétienne ont fait partie des orchestres successifs de la Rachidia, ils sont deux à avoir participé à la constitution de l'institut. L'histoire a en effet gardé les noms de Lalou Bechichi et Youssef Soussou Slama. Ernest Cohen, David Khayat et l'avocat Jacques Scemama ont également fait partie de cette assemblée générale constitutive.

** La médersa Al Khaldounia ou simplement Khaldounia est la première école moderne de Tunisie fondée par les Jeunes Tunisiens, le 22 décembre 1896 à Tunis. Cette école a été laïque, gratuite et publique.*

UNIVERSITÉ PARIS – EST

ÉCOLE DOCTORALE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DÉPARTEMENT DES LETTRES

THÈSE DE DOCTORAT

« Littérature comparée »

Titre :

LA POÉSIE GALANTE EN ANDALOUSIE

L'EXEMPLE D'IBN ZAYDÙN (XI siècle).

Présentée par : Karima EL JAI

Sous la direction du : professeur Papa Samba DIOP

Année universitaire :

2009 – 2010

I - Introduction :

Parmi tous les états musulmans du Moyen Age, la péninsule Ibérique, désignée en arabe sous le nom de Al-Andalùs, est sans doute celui qui bénéficie du meilleur éclairage. Aux chroniques arabes viennent en effet s'ajouter les données des sources latines, et l'essor des recherches archéologiques a permis de progresser dans la connaissance des sociétés et des formes de peuplement. A la veille de la conquête, le royaume Wisigothique traversait une grave crise sociale. L'économie était affectée par des catastrophes naturelles et un ralentissement sensible des activités commerciales. En, 710, une révolution de palais avait conduit le duc Rodéric au pouvoir aux dépens de l'héritier légitime de la monarchie, Akhila. Tous ces évènements ont facilité la conquête des musulmans qui allaient fonder l'un des plus extraordinaires foyers de civilisations islamique.

Par le nom d'Al Andalus on désigne le territoire de la péninsule Ibérique qui de 711 à 1492, se trouve sous la domination d'une puissance politique islamique.

Al –Andalous est la région d'Europe où la présence Islamique était la plus intense et la plus durable. Les huit siècles de présence des Musulmans en Espagne, et plus particulièrement en Andalousie, demeurent dans la mémoire musulmane et notamment arabe comme un âge d'or nostalgique.

Pour l'Europe médiévale, l'occupation musulmane de la péninsule est, indépendamment de son rôle dans la formation de la mentalité nationale espagnole, à l'origine de la découverte d'une civilisation à maints égards - sur les plans scientifique, intellectuel et matériel- supérieure à celle qu'elle connaît alors. Pendant l'existence des Arabes, l'Andalousie a pu affirmer une personnalité intellectuelle propre au sein de l'Islam. Dès 711, au début de la conquête, des Arabes, des Berbères, des esclaves et des affranchis de différentes races, sont arrivés en Espagne et se sont mêlés à la population indigène.

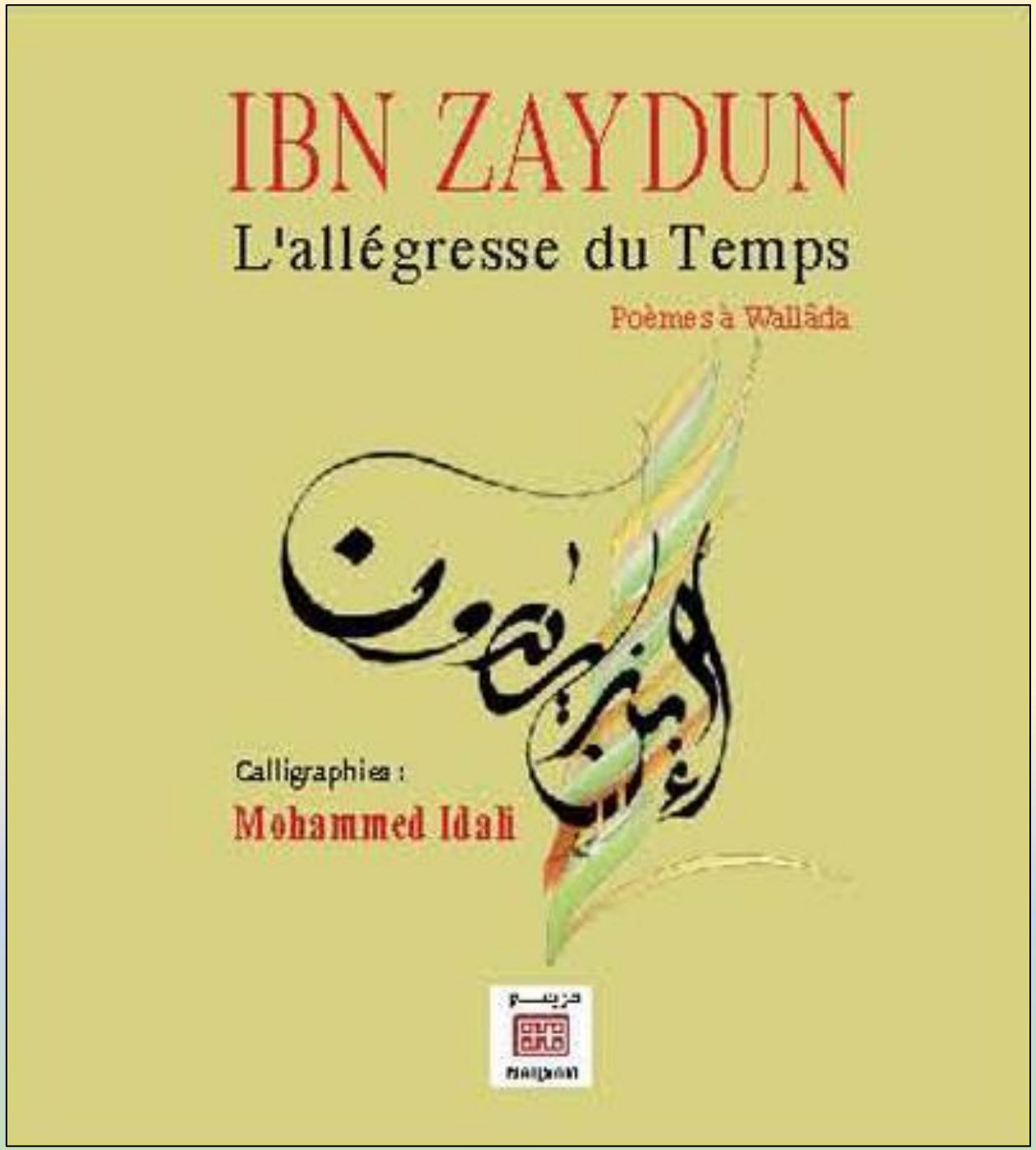
Ils ont vécu groupées en villes et villages, dans un royaume où règne la tolérance religieuse, liberté de la femme, splendeur des cours princières, un royaume de l'amour et des amoureux. Au niveau intellectuel, Cordoue était un centre actif de vie littéraire, ainsi que, à un moindre degré, les capitales de province. La langue administrative et littéraire était l'arabe dit « classique », tandis que dans la vie courante et même à la cour, on employait un arabe littéral, plein de mots latins et romains. Le romain chrétien était admis par l'état et nombreux étaient les musulmans qui le parlaient.

L'Andalousie avait rassemblé des caractères qui lui sont propres, richesses naturelles et épanouissement culturel ont façonné une société quasi dépourvue d'ignorants et d'analphabètes. Chaque citoyen s'intéressait à une activité particulière. Plusieurs puisaient dans différents domaines et sources de savoir et répandaient leur génie personnel. Dozi nous illustre bien cette réalité quand il écrit : " En Andalousie tout le monde savait lire et écrire, alors qu'en Europe l'ignorance battait son plein, excepté les sphères de la religion" .

Au Xème siècle, les souverains Omeyyades Espagnols jouent un rôle actif dans le développement des sciences, envoyant des missions en Orient pour acheter des ouvrages scientifiques, qu'ils réunissent dans de remarquables bibliothèques. Ce fut le théâtre d'une civilisation raffinée. Une remarquable floraison de philosophes, de juristes, de médecins et d'astronomes, de poètes et d'historiens fit d'al-Andalus l'un des grands foyers culturels de l'Espagne musulmane. L'art musulman donna à l'Espagne de magnifiques joyaux que nous admirons encore aujourd'hui : la grande mosquée de Cordoue, la Giralda de Séville et l'Alhambra de Grenade.

La pensée philosophique et le sens pratique des Arabes s'étaient répercutés dans toutes les régions d'Europe. Ainsi la majorité des princes européens faisait appel aux chirurgiens, architectes, chanteurs, couturières et stylistes, en les commandant de Cordoue. Quant à la médecine, elle était enseignée dans trois écoles répartis entre Cordoue, Tolède, et Séville. Par contre les écoles publiques ont été dispersées dans tous les coins de l'Andalousie. Les savants, les historiens et les poètes jouissaient de centres scientifiques et littéraires particuliers, similaires aux académies contemporaines. Sur les murailles de ces académies était gravé l'écriteau suivant : " Le monde repose sur quatre principes : La science des sages, la justice des grands, les louanges des *sàlihin* (hommes de Dieu) et la bravoure des courageux ". La littérature andalouse occupe une place privilégiée dans la littérature arabe aussi bien classique que moderne. Cette importance résulte probablement de l'influence culturelle de la civilisation d'Orient sur celle de la péninsule Ibérique. La poésie andalouse était le prolongement des littératures Omeyyade et Abbasside, mais à partir du XI siècle, les poètes se mirent à refléter la vie, le milieu et l'environnement andalous et se montrèrent créatifs. Les poètes ont abordé tous les sujets majeurs relatifs à leur existence, tel que les thèmes panégyrique, descriptif, bachique, satirique, religieux, élégiaque, funèbre, et amoureux*.

*** NDLR : *Abwab echi'r* (les portes de la poésie)**



POUR L'AMOUR DE WALLADA
(Extraits)

En un coin de mon legs, opérant comme un gène
Le fantasme surgit, ocre et acre et si fort…
N'est pas mienne, pourtant, cette profane peine
De l'ombre millénaire animée dans sa mort.

Et l'esprit de muer, tel un voile qui flambe
Sur une vision à « di arte morire »*
Bravant l'espace-temps et déroulant ingambe
Pur sang allant l'amble, le beau Guadalquivir.

Et au-dessus, joyau, la sublime Cordoue
Retour paradoxal des songes assourdis
Diamants scintillant en l'épaisse gadoue
Des vieilles factions et leurs complots ourdis…

Lors que croissant et croix, l'un à l'autre succède
Dessus la Mezquita, au chant de l'armada
Mes yeux s'écarquillent et vaincu mon cœur cède
Au charme céleste de la belle Wallada.

*** De l'art pour mourir**

L'histoire d'amour d'*Ibn Zaydun et Wallada* qui a traversé la barrière du temps
Publication le 25/03/2021 par Viajomas

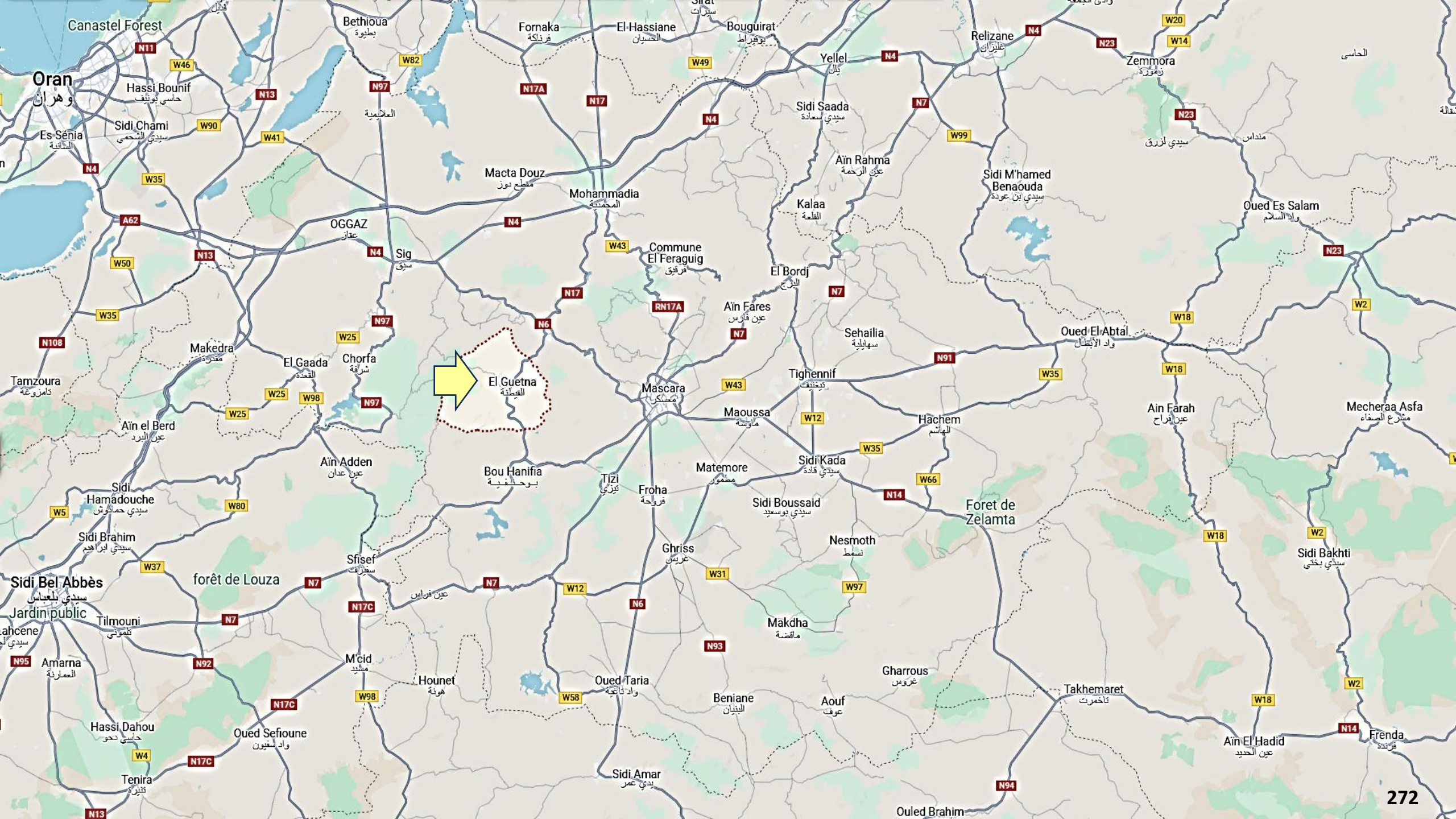
Les historiens racontent que Wallada était une princesse, fille du calife Muhammad Al-Mustakfi est une femme très influente à son époque. Elle tomba amoureuse d'Ibn Zaydun, rival de sa famille et qui tomba également follement amoureux d'elle. C'est en donnant des cours de poésie qu'ils se sont rencontrés. Pendant leur idylle secrète, ils se sont dédiés l'un à l'autre une grande variété de vers.
Peu de temps après, Ibn Abdus aurait tendu un piège à Ibn Zaydun en engageant une esclave pour qu'elle tombe dans ses bras, ce qu'elle fit.

Lorsque Wallada a découvert la trahison, elle a écrit de nombreux poèmes montrant sa douleur et sa trahison. Ibn Zaydun a essayé d'obtenir le pardon de Wallada à travers ses poèmes, mais il ne l'a pas obtenu. Malgré la douleur et le manque d'amour, dans sa ville d'origine, Cordoue, on se souvient encore de cette histoire d'amour, représentée par deux mains qui se touchent dans le Monument des Amoureux dans le Campo Santo de los Mártires et qui a gravé des vers que ces deux amoureux se sont dédiés pendant leur amour. Malgré les années qui ont passé, on se souvient encore d'Ibn Zaydun comme l'un des poètes les plus importants de l'histoire de l'Andalousie, ainsi que de Wallada on connaît peu de données réelles certifiées, et selon certains historiens, ils pensent que la plupart des données diffusées ne sont qu'une image occidentalisée de la figure de Wallada, qui ne finit pas par s'accorder avec les données que nous avons de la figure de la femme en Al-Andalus. D'autre part, d'autres historiens soutiennent que la figure de Wallada était un bol d'air pour un califat dominé par les hommes.

Au premier plan : Pont de CORDOUE enjambant le guadalquivir (le grand fleuve)

LE DOSSIER : ABDELKADER

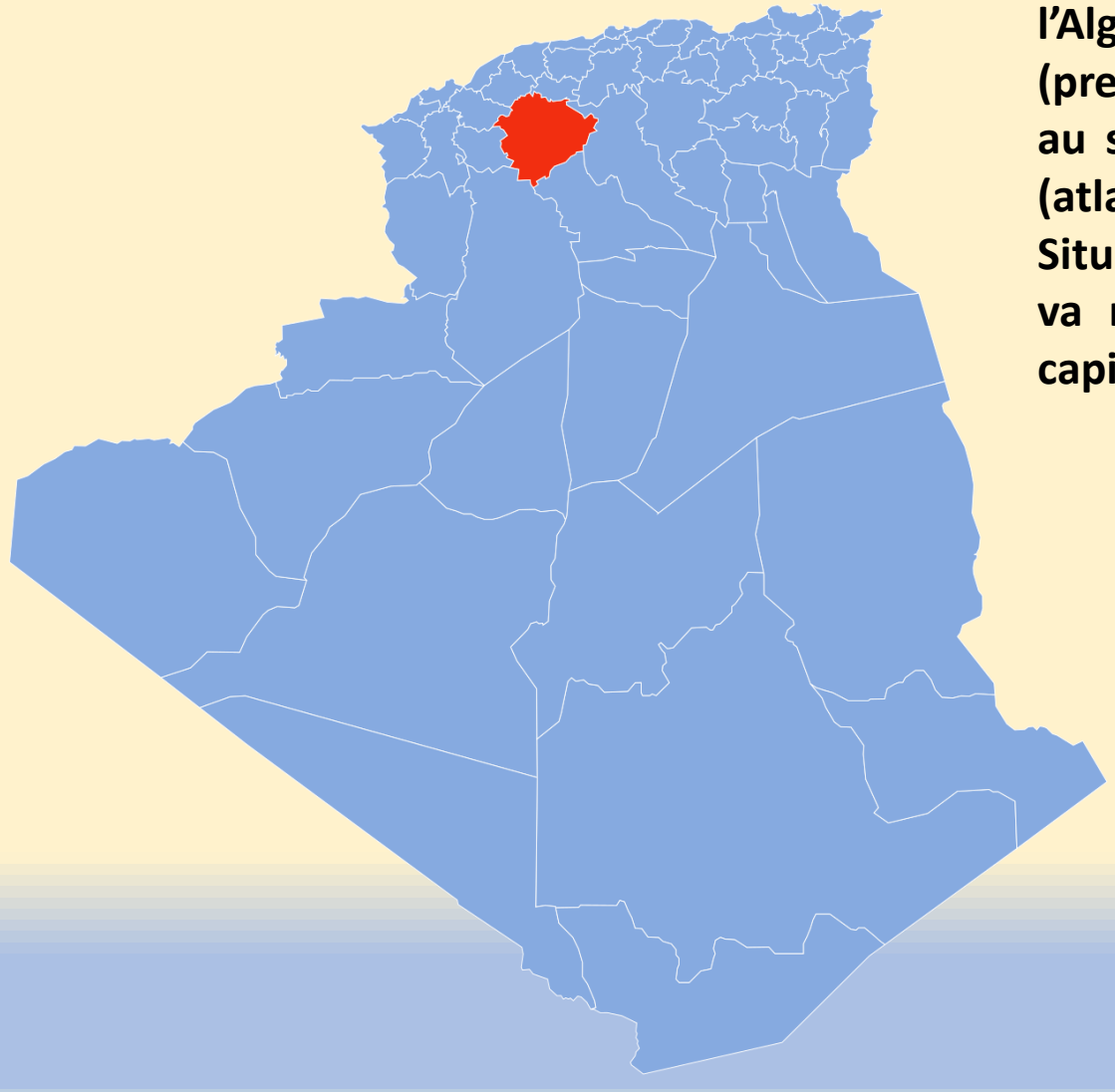
Emir ABDELKADER : 6 sept. 1808 à El Guetna


El Guetna
Canastel Forest
Oran
Bethioua
Fornaka
El Hassiane
Bouguirat
Relizane
Yellel
Zemmora
Hassi Bounif
Sidi Chami
Es Sénia
Sidi Saada
Aïn Rahma
Sidi M'hamed Benaouda
Oued Es Salam
Macta Douz
Mohammadia
Kalaa
OGGAZ
Sig
Commune El Feraguig
El Bordj
Aïn Fares
Sehailia
Oued El Abtal
Tighennif
Mascara
Maoussa
Hachem
Ain Farah
Mecheraa Asfa
Makedra
El Gaada
Chorfa
Tamzoura
Aïn el Berd
Aïn Adden
Bou Hanifia
Tizi
Froha
Matemore
Sidi Kada
Sidi Boussaid
Foret de Zelamta
Nesmoth
Sidi Hamadouche
Sidi Brahim
Sfisef
Ghriss
Sidi Bakhti
Sidi Bel Abbès
forêt de Louza
Jardin public
Tilmouni
Makdha
Amarna
M'cid
Hounet
Oued Taria
Gharrous
Takhemaret
Beniane
Aouf
Hassi Dahou
Oued Sefioune
Aïn El Hadid
Frenda
Tenira
Sidi Amar
Ouled Brahim

Dar El Emir : siège du khalifalik de Miliana – ex-résidence du bey de la région

L'État d'Abdelkader, ou l'Émirat d'Abdelkader est un Etat indépendant formé sur les parties centrale et occidentale de l'Algérie durant la colonisation française Qualifié d'État algérien moderne, il voit se mettre en place une doctrine de pouvoir qui tranche avec celle du précédent régime des deys d'Alger.

Il est dirigé par l'émir Abdelkader, de 1833 à 1847, et ses capitales sont successivement Mascara et Tagdemt (Tiaret).



Carte d'Algérie
(Wilaya de Tiaret/Tagdemt)

TIARET « Lionne » est une ville importante dans le Nord-Ouest de l'Algérie qui a donné son nom à l'immense région agricole de la wilaya (prefecture) de TIARET. La ville et la région sont au sud-est d'ORAN et au sud-ouest d'ALGER dans la région occidentale des hautes plaines (atlas tellien), et à environ 150 km de la mer méditerranee.

Située à proximité de la cité médiévale de Tahert (image infra), la ville va renaître grâce à l'émir Abdelkader qui en a fait l'une de ses capitales dans sa lutte contre les colons français.

La région de Tiaret recèle un riche patrimoine archéologique, composé de vestiges berbères et romains à Ain Sbiba (Frenda), Columnata (Sidi Hosni), Kherbet Ouled Bouziane (Dahmouni), Souamah et les dolmens de Mechraa Es Safâ.
Le territoire abrite également les antiques mausolées berbères appelés Djeddars et les grottes khaldounienes. Tiaret fut la première capitale du premier Etat islamique du Maghreb sous l'ère des Rustémides. Plus tard, Tagdempt est devenue la capitale de l'émir Abdelkader qui en fit l'une des principales places fortes contre le colonisateur français et la capitale de l'État algérien moderne de 1835 à 1841. La région de Tiaret est marquée par une histoire riche et variée reflétant la diversité culturelle et historique car sur un tracé de 100 km, on peut contempler toute l'histoire de l'Afrique du Nord et du Maghreb de l'âge de la pierre à nos jours. En plus des sites historiques il y a les parcs naturels, comme la cascade de la Mina, la promenade des pins, le haras de Chaouchaoua, le club équestre Émir-Abdelkader…

Malgré ce potentiel touristique important, sans aéroport fonctionnel, et sans pénétrante sur l'autoroute Est-Ouest, la ville des hauts plateaux peine à vulgariser son image d'antan. La destination « Tiaret » demeure non attrayante pour les investisseurs dans le domaine, otages d'entraves bureaucratiques et réglementaires qui les dissuadent de s'engager dans le secteur touristique. « Les responsables du secteur du tourisme sont à l'origine de la non-valorisation de Tiaret » nous dira un restaurateur connu de la cité.
Pourtant un budget de 4 millions de dinars a été alloué à la direction du tourisme pour le financement de deux études portant sur le classement des sites de Serghine et de Taoughazout à Frenda. Bien qu'elle ne dispose pas de zone d'expansion touristique, la capacité d'accueil hôtelière est actuellement limitée à moins de 1000 lits, bien que 21 projets hôteliers aient été approuvés et devraient porter la capacité d'accueil à plus de 1600 lits.

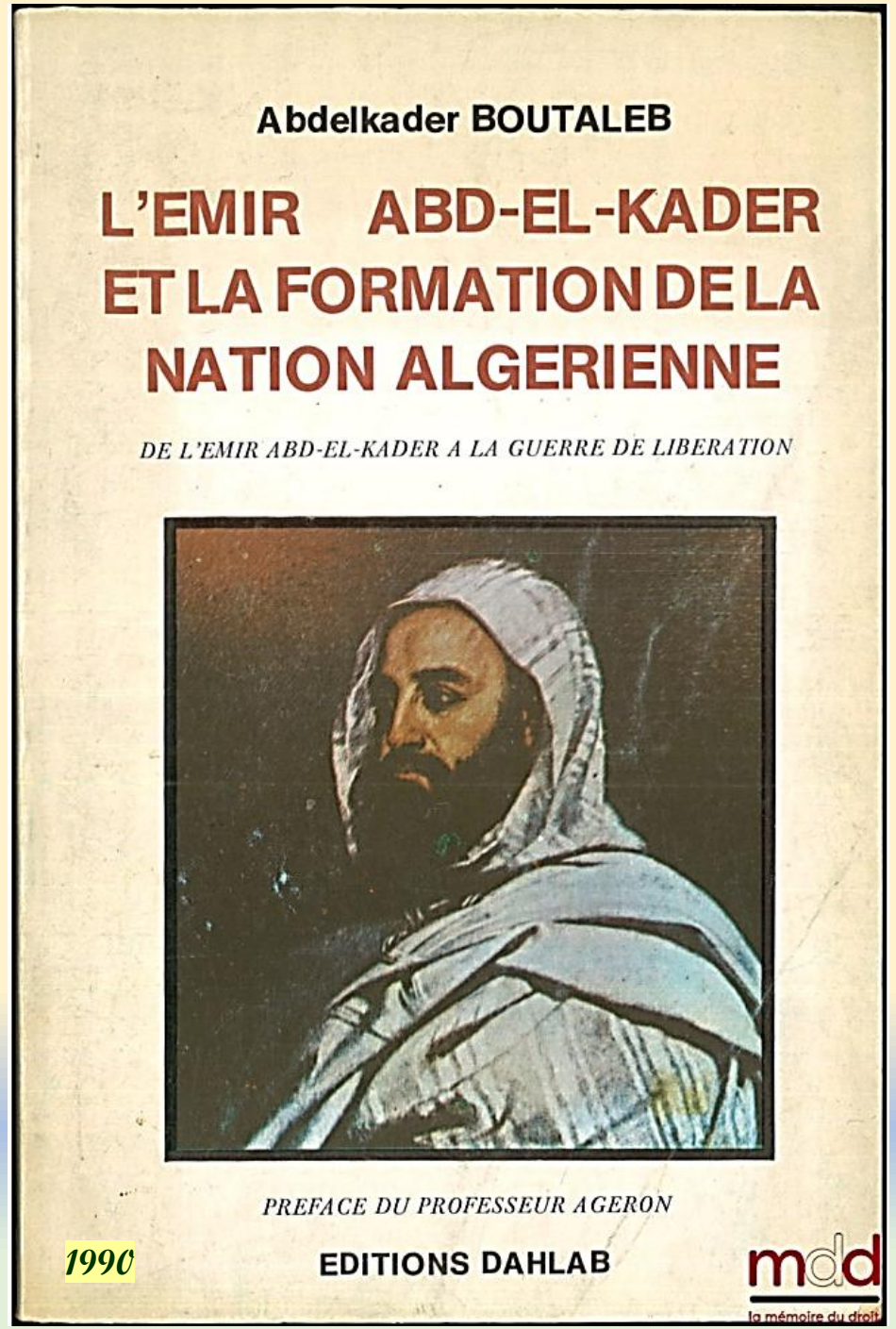
La majorité des projets ont été abandonnés, certains pour investir dans d'autres domaines plus lucratifs, ajouté à cela les restrictions appliquées aux activités bancaires qui peuvent limiter les perspectives d'investissement et de croissance dans le domaine du tourisme. Selon un hôtelier de la région, *«le secteur du tourisme peut être un moteur de développement économique important pour une région comme Tiaret, en générant des emplois, attirant des investissements et stimulant la croissance économique. Cependant, il est important de remédier aux obstacles qui peuvent freiner l'investissement, comme la bureaucratie, les infrastructures déficientes, le faible capacité hôtelière... Il faut aussi que la société civile s'implique pour faire tourner la machine».*

De notre correspondant Si Merabet Nour eddine

Il a glorifié la fraternité humaine. Il est l'un des grands hommes de l'humanité, sage et miséricordieux. Il s'est réconcilié avec ses ennemis d'hier. Il a enduré dignement le manquement à la parole qui lui avait été solennellement donnée. Au prix de sa vie, il a sauvé des milliers d'êtres humains d'une autre religion que la sienne.
Dans sa résistance héroïque contre l'oppression et l'occupation, il a été précurseur du droit humanitaire moderne. Il a refusé la fonction suprême de roi. Il a précédé le Mahatma Gandhi, Martin Luther King et Nelson Mandela dans la culture de la paix universelle.

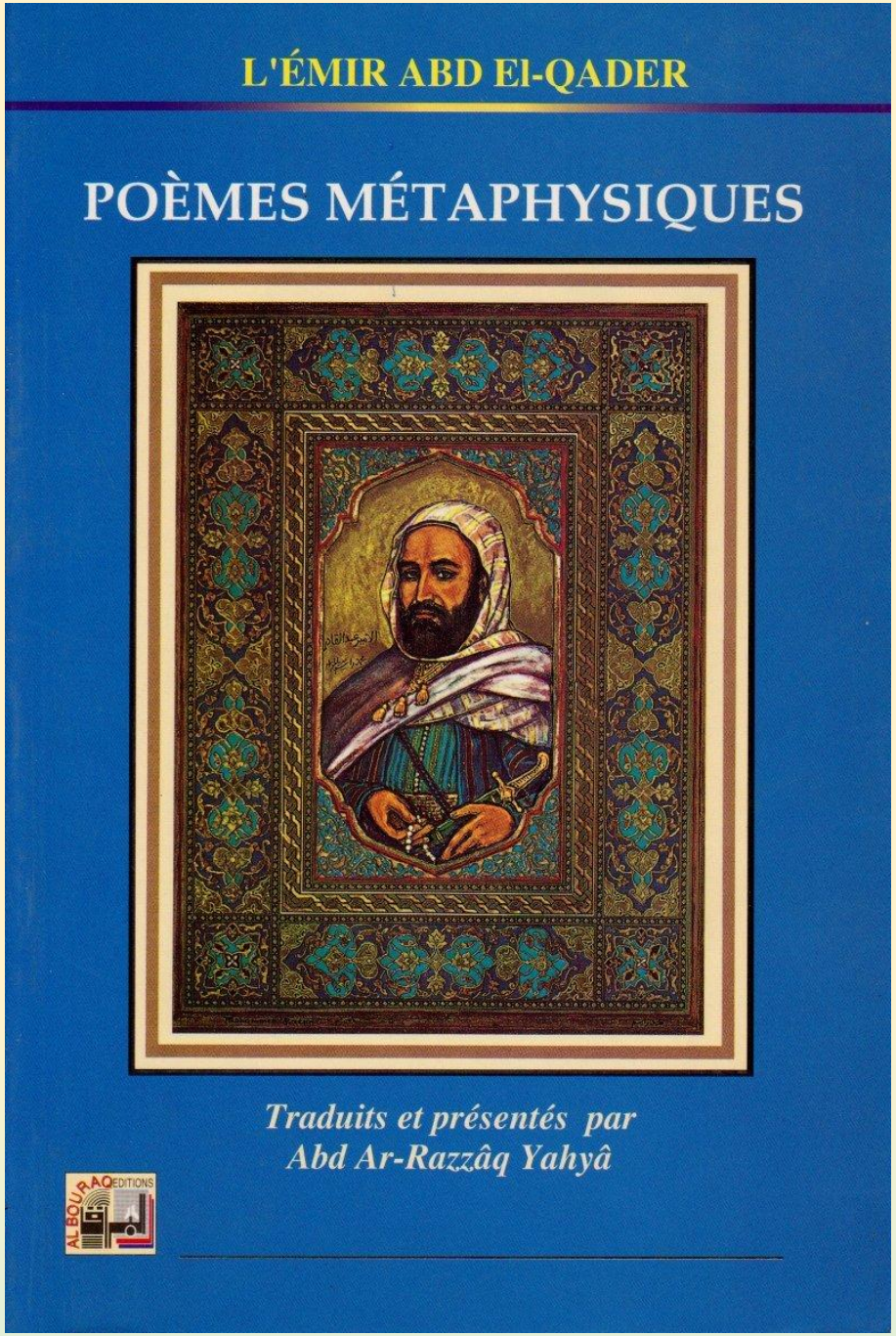
L'émir Abdelkader l'Algérien, Ibn Mohiédine, un être hors du commun qui a montré la vraie nature de l'islam. Personnage exceptionnel qu'Homère, Tolstoï et Victor Hugo, qui ont dépeint des personnalités de grande envergure, auraient voulu connaître. Il se définissait comme un isthme entre les humanités, les civilisations, les altérités. Tous les êtres épris de paix et de justice gagneraient ainsi à découvrir son œuvre.

Nous avons besoin de sa pensée, notamment à l'heure où le monde est en crise, les fondements abrahamiques remis en cause et l'islam mêlé malgré lui à des violences multiples. Les pays d'islam sont au centre des convulsions. Ils traversent une des plus graves tourmentes de leur histoire, marquée par des malheurs qui les accablent et compromettent leur stabilité et leur devenir. Dans ce contexte, conscients des enjeux, des auteurs appartenant à des courants de pensée spirituels et humanistes se réclament de la filiation de l'émir, notamment ceux qui sont engagés dans la recherche du sens du monde, d'une nouvelle civilisation commune, d'un ordre mondial juste, de la voie soufie et du dialogue interreligieux…



Les dix-neuf poèmes dont la traduction est présentée ici par Charles-André Gilis sont ceux qui figurent dans la partie introductive du Livre des Haltes. Ils expriment divers aspects de la “ réalisation métaphysique ” de l’émir ABD EL-QÂDER l’Algérien.

On soulignera dès l’abord que le terme “ spiritualité ” serait insuffisant, à lui seul, pour désigner ce qui apparaît en l’occurrence comme l’aboutissement suprême d’un processus initiatique, et comme la conséquence immédiate d’une connaissance principielle de l’ordre le plus élevé : le recours à la terminologie guénonienne de la “ réalisation ” s’impose dès lors qu’il s’agit de préciser, sans risque d’équivoque, ce dont il est question dans ces textes.



A l'occasion de la sortie du tome VI du Livre des Haltes (*Kitab al Mawaqif*) de l'émir AbdelKader, traduit par Max Giraud (édit. Albouraq), Mizane.info publie en intégralité le poème numéro 3 du tome I.

Nous avons écarté le voile et s'est effacée la ténèbre de l'altérité,
"Moi", "toi", "lui", se dissipèrent ; il n'y a plus d'ambiguïté.

Nul autre que nous ne subsista. Il n'y eut jamais autre que nous.
Je suis l'échanson, l'abreuvé, le vin et la coupe.

Les contraires se sont unis en moi et, en vérité, je suis
L'unique et le multiple, le genre et l'espèce.

Ne te voile pas par ce que tu perçois multiple ;
Ce n'est rien d'autre que notre personne transcendante et sainte

Tant que tu vois par nous, tu nous vois,
Sinon tu es un aveugle à cause de qui tout disparaît.

C'est la religion, la réalisation de mon unité. Qu'aucun autre ne
s'imagine surtout
Qu'il me rende unique ; l' "autre", c'est l'association, la souillure.

Tant que tu restes "autre" que nous, tu es notre associé.
Mais, y a-t-il là réellement altérité, ô être stupide halluciné ?

Tant que tu "existes", ton associationnisme est patent ;
Si tu n'existes pas, alors peut-être le malheur s'en ira-t-il.

Romps avec l'existence de ton âme, tu obtiendras ton désir.
Laisse l'égarement de la raison ; c'est elle qui te retient prisonnier

Ma profession de l'unité qui est agréée n'est pas une parole, mais
Elle implique réalisation effective. Que ne t'illusionne ni jinn, ni homme.

Il ne s'agit que de t'éteindre finalement,
Et de perdre conscience, de telle sorte qu'il n'y ait plus ni esprit, ni sens.

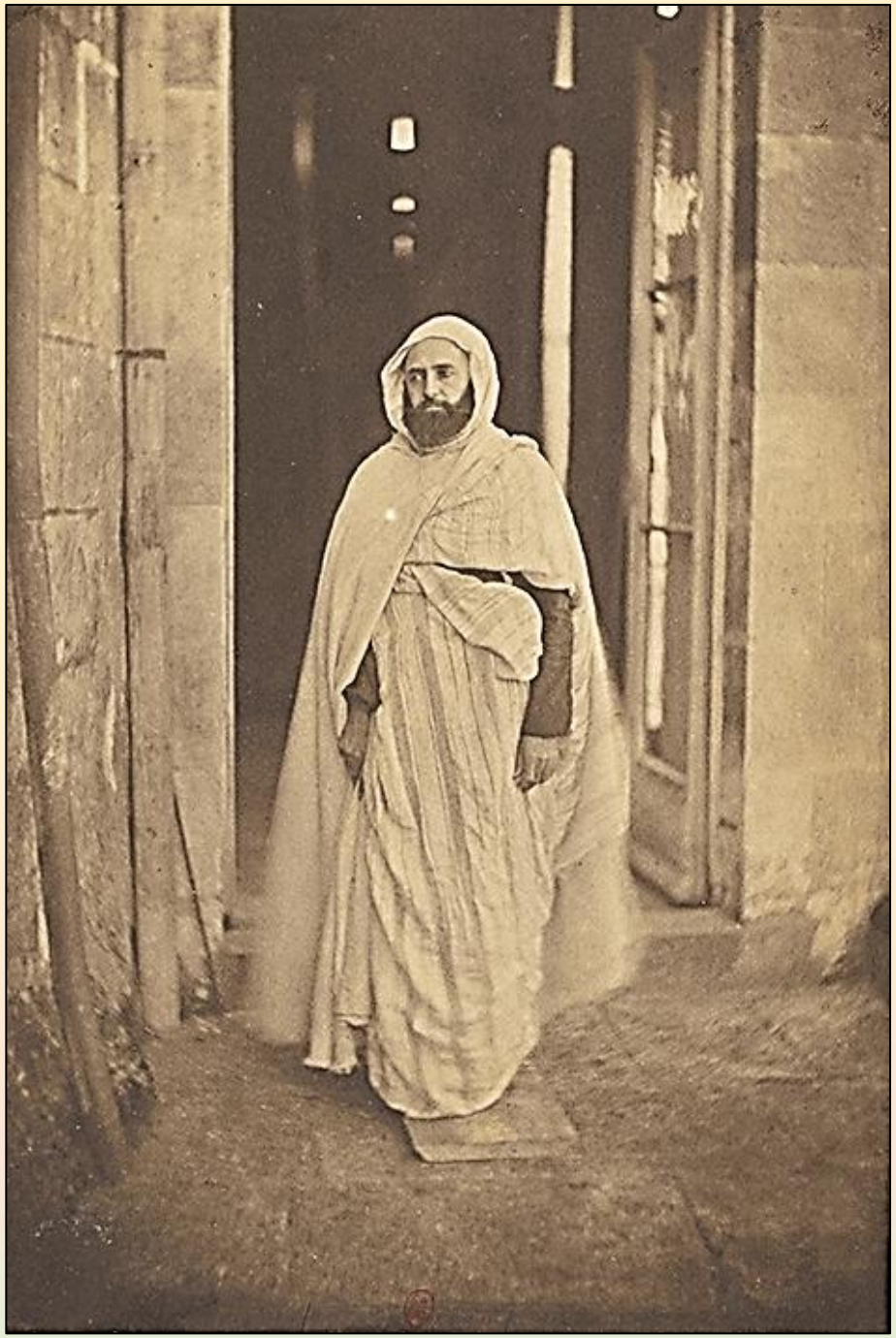
Tu contemples alors les états de la Résurrection ouvertement.
Sont préparés pour toi les linceuls, le lavage, la tombe.

Là, tu sais avec certitude et réalises l'Unité.
Tu sais ce que sont la fin et l'origine.

S'éteint ce qui était déjà éteint,
Et subsiste ce qui n'a jamais cessé d'être : le Principe.

Si tu es cela, tu es ce roi pour lequel
S'abaissent les faces dont les voix sont murmures.

L'émir Abdelkader



A gauche
Gustave Le Gray,
Abd el-Kader
Photographie,
Paris © BnF

A droite
Louis Jean Delton,
Portrait d'Abd el-Kader à cheval,
1865,
photographie.
Archives nationales d'outre-mer,
Aix-en-Provence

La smala d'Abd El-Kader a été emprisonnée au fort de l'île Sainte-Marguerite de 1843 à 1848.

Le fort et la prison d'Etat de l'île Sainte-Marguerite

L'image est insolite. Des hommes en djellaba se chauffent au soleil dans une cour du fort de l'île Sainte-Marguerite entourée de hauts murs. Les femmes et les enfants sont à l'intérieur des baraquements. Venus d'Alger, ce sont des prisonniers de la guerre de conquête de l'Algérie. Selon l'historien Xavier Yacono, entre juin et juillet 1843, 49 hommes, 113 femmes, 89 enfants et 39 domestiques ont été débarqués sur l'île, escortés d'un contingent de soldats. Ils constituent la smala de l'émir Abd El-Kader. Un chef de guerre qui a résisté longtemps à l'armée coloniale française. Ses trois épouses, ses deux fils, sa famille, ses proches et ses subordonnés ont vécu plusieurs années dans la prison du fort.

L'Emir ABDELKADER un mystique, sage, magnanime contemporain de RIMBAUD

Chérif LOUNES BILLET DE BLOG 29 DÉCEMBRE 2023

Il y a 140 ans disparaissait en 1883 l'Emir Abdelkader qui fut un ami de la France après l'avoir combattue durant 15 ans en Algérie. Choisi comme chef des tribus arabo-berbères, il s'opposât à l'armée coloniale française qui avait débarqué en Algérie en 1830. De 1832 jusqu'à sa libre reddition en décembre 1847 il était insaisissable.

Il allait de victoires en défaites sans jamais être vraiment vaincu. Il signera plusieurs traités qui ne seront pas respectés par le gouvernement français comme l'a écrit en 1849 Mgr Dupuch, premier archevêque d'Alger, dans sa lettre intitulée "Abdelkader au château d'Amboise" dédiée à Napoléon III.
L'Emir avait cessé le combat après moultes trahisons. En remettant son épée au fils du roi Louis Philippe, il avait émis une seule condition celle d'aller vivre en Orient, ne demandant ni pension, ni indemnités, ni honneur. Malheureusement, les autorités françaises ne tiendront pas leur engagement malgré la parole donnée. Abdelkader et ses proches seront emprisonnés à Toulon en 1848 puis à Pau et à Amboise.

C'est dans ce dernier château que Napoléon III viendra en personne en 1852 s'excuser au nom de la France et rendre sa liberté à l'Emir. Après un séjour parisien où il rencontrera plusieurs personnalités et visitera des lieux comme l'église de La Madeleine, Abdelkader part pour Marseille en passant par Lyon, Avignon, Arles.
Arrivé à Marseille Abdelkader réside à l'hôtel des Empereurs près de la Canebière avant de se diriger avec les siens au milieu des « hourra » que lui adressent les marseillais tout le long du cortège jusqu'à son embarcation sur le paquebot le « Labrador » pour prendre la direction de la Turquie. Mais c'est à Damas qu'il finira par s'installer définitivement sur les pas de son maître spirituel l'andalou Ibn Arabi auprès de qui il demandera à être enterré.

Delton, Portrait d'Abd el-Kader avec son entourage, Paris, musée de l'Armée

Durant son séjour en Syrie, lors d'une émeute en 1860, il s'opposera avec ses hommes et protègera plus de 13000 chrétiens pourchassés par des druzes déchaînés ce qui lui vaudra une aura mondiale, la reconnaissance de plusieurs pays et celle du Vatican. Le futur cardinal Lavigerie et futur chef des pères blancs en Algérie, se déplacera de France à Damas pour aller embrasser la main de l'Emir en signe de remerciement.

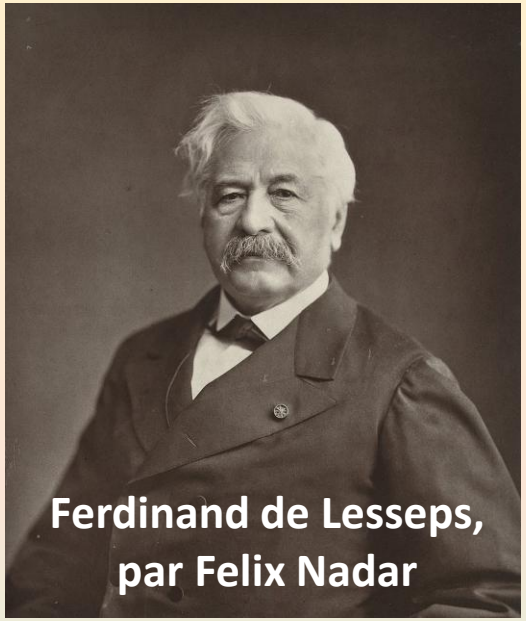
Durant cet exil, Abdelkader donne un enseignement religieux quotidien à la grande mosquée très fréquentée de DAMAS, les Omeyyades. Dans ses méditations coraniques et ses lectures des philosophes musulmans et des grecs, Platon et Aristote, il exprimera le désir de concilier les différentes religions, les cultures et les civilisations. Dans sa très belle « Lettre aux Français », publiée à Paris en 1858, il écrit avec humanisme *: « Si les musulmans et les chrétiens avaient voulu me prêter attention, j'aurais fait cesser leurs querelles et ils seraient devenus, intérieurement et extérieurement, des frères. ».*

C'est cet esprit de sagesse et de magnanimité qui nous manque aujourd'hui notamment en Orient où deux peuples sémites se font la guerre avec d'énormes et monstrueuses atrocités à Gaza. Le monde gagnerait à méditer l'enseignement que nous donne la vie de cet homme hors du commun.
Enfin, il est bon de rappeler que durant la guerre de la colonisation de l'Algérie, la littérature française a failli à deux reprises ne pas voir naître Arthur Rimbaud.
En effet, son futur père, le militaire Frédéric Rimbaud, avait été envoyé combattre les troupes de l'Emir en Algérie. Ce sous-lieutenant qui finira capitaine a échappé de peu à la mort après avoir été retiré de son régiment. Car peu de temps après, le 8ème Chasseur fut décimé à la bataille de Sidi Brahim en septembre 1845. Frédéric Rimbaud venait tout juste d'être affecté à la direction des affaires arabes. Par la suite, on confia à ce militaire, sérieux et rigoureux, la charge du bureau arabe de Sebdou où il s'illustra par ses qualités d'arabisant qui lui permettaient d'avoir des renseignements sur les mouvements des armées de l'Emir. Dans le même temps, il se perfectionna en littérature arabe. Il écrira une grammaire arabe et une traduction du Coran que connaîtra, enfant, le futur poète de Charleville. Arthur aussi maîtrisera la langue arabe et le Coran quand il s'installera au Harare et à Aden au Yémen.

Le capitaine Rimbaud se plaît dans ses fonctions au milieu des Arabes mais il devra y renoncer car après la reddition de l'Emir son unité sera envoyée en France. C'est ainsi que le 47 ème d'infanterie fut affecté dans la région des Ardennes ce qui permettra à Frédéric Rimbaud de rencontrer Vitalie Cuif. De leur mariage naîtra le 20 octobre 1854 l'enfant Arthur qui « *fut un miracle, un phénomène d'ordre surnaturel par sa précocité effrayante et le mystère de sa destinée, qui reste impénétrable, comme son génie même.* »

Le « poète de sept ans », qui parcourt dans le grenier familial les documents militaires français et arabes de son père, s'intéressera à l'épopée de l'Emir Abdelkader. Il marquera son admiration au *"chef arabe"* à l'occasion d'un concours académique des Ardennes dont il remporte le premier prix. C'était une composition en latin dans laquelle Arthur compare Abdelkader à « Jugurtha » qui s'était opposé en son temps à Rome. On est en 1869 Rimbaud n'a pas encore 15 ans. Cette même année Abdelkader est un invité d'honneur aux côtés de l'impératrice Eugénie lors de l'inauguration du canal de Suez. C'est à la demande de Ferdinand de Lesseps (photo) que l'Emir, qui était moderniste, avait réussi à convaincre le sultan d'Egypte d'accepter cette réalisation.

Diplomate français et ingénieur,
Ferdinand de Lesseps (photo de droite) est né le 19/11/1805 à Versailles. Il est décédé le 7/12/1894 à La Chesnaye près de Guilly (Indre). Il fit construire le canal de Suez (Photo de Gauche) le : 20.02.2024 Par : A. D. avec AFP
Le 19 février, Abdel Fattah al-Sissi, le président égyptien, a annoncé que les revenus du canal de Suez, l'une des principales rentrées en devises du pays, avaient *"baissé de 40 à 50 %"* depuis le début de l'année après les attaques des rebelles yéménites houthis.



Ferdinand de Lesseps, par Felix Nadar

Dans le poème en latin « Jugurtha » (Cf. supra p. 245-246), le jeune collégien Arthur RIMBAUD montre qu'il connaissait la vie de l'Emir certes par curiosité suscitée par la vie militaire de son père en Algérie, mais aussi par ses lectures, dont celle de Victor Hugo, à la bibliothèque de Charleville qu'il ne cessait de fréquenter. Voici un extrait significatif écrit à la fin de son « Jugurtha » qui marque l'admiration portée par Arthur Rimbaud, jeune adolescent, au personnage d'Abdelkader. Quel plus bel hommage ?

« Il est né dans les montagnes d'Algérie un enfant, qui est grand ; et la brise légère a dit : « Celui-là est le petit-fils de Jugurtha ! » Mais voici un nouveau vainqueur du chef des Arabes, la France !… Toi, mon fils, si tu fléchis les destins rigoureux, tu seras le vengeur de la Patrie ! Peuplades soumises, aux armes !

Qu'en vos cœurs domptés revive l'antique courage ! Brandissez de nouveau vos épées ! Et, vous souvenant de Jugurtha, repoussez les vainqueurs ! Versez votre sang pour la patrie !

Oh ! que les bons arabes se lèvent pour la guerre et déchirent de leurs dents vengeresses les bataillons ennemis ! Et toi, grandis, enfants ! Que la Fortune favorise tes efforts ! Et que le Français ne déshonore plus nos rivages arabes !… »Et l'enfant en riant jouait avec un sabre recourbé…

II

Napoléon !… Oh Napoléon !… Ce nouveau Jugurtha est vaincu !… Il croupit, enchaîné, dans une indigne prison ! Voici que Jugurtha se dresse à nouveau dans l'ombre devant le guerrier et d'une bouche apaisée lui murmure ces paroles : « Rends-toi, mon fils, au Dieu nouveau ! Abandonne tes griefs ! Voici surgit un meilleur âge… La France va briser tes chaînes… Et tu verras l'Algérie, sous la domination française, prospère !… Tu accepteras le traité d'une nation généreuse, grand aussitôt par un vaste pays, prêtre de la Justice et de la Foi jurée… Aime ton Aïeul Jugurtha de tout ton cœur… Et souviens-toi toujours de son sort !

III

Car c'est le Génie des rivages arabes qui t'apparaît!…

MINISTÈRE DES ARMÉES
Liberté
Égalité
Fraternité
ARCHIVES

La bataille de Sidi-Brahim s'est déroulée du 23 au 26 septembre 1845 entre les troupes françaises et celles de l'Emir Abd El Kader. Elle dura 3 jours et 3 nuits.

Les Français, commandés par le lieutenant-Colonel Montagnac, avaient engagé à la légère le 8e bataillon de chasseurs à pied et le deuxième escadron du 2e régiment de hussards contre les troupes de l'émir Abd El-Kader. Imprévue, la rencontre tourna mal pour les troupes françaises. Après un premier combat, elles furent réduites de 450 à 82 chasseurs et hussards face à 10.000 combattants de l'émir. Acculés, les chasseurs de la compagnie de carabiniers se réfugièrent dans un marabout d'où ils repoussèrent tous les assauts. Après plusieurs jours de siège, les hommes, sans eau, sans vivres, à court de munitions, en furent réduits à couper leurs balles en morceaux pour continuer à tirer. L'émir Abd El Kader fit couper la tête du capitaine Dutertre, fait prisonnier et amené devant le marabout pour exiger la reddition des chasseurs. Malgré tout, Dutertre, avait eu le temps d'exhorter les survivants à se battre jusqu'à la mort. Lorsque l'émir demanda au clairon français, Guillaume Rolland, de sonner la retraite, celui-ci n'en fit rien et sonna la charge. Lors d'une de ces demandes de reddition, un chasseur répondit « merde » à l'émir. Les survivants, n'ayant plus de munitions, chargèrent à la baïonnette. Ils percèrent les lignes ennemies et, sur les 80 survivants, 16 purent rejoindre les lignes françaises (5 moururent quelques jours plus tard). Seuls 11 chasseurs sortirent vivants de la bataille. Le caïd de Nedroma, Nakkach, recueillit une partie au moins des survivants et refusa d'ouvrir les portes de sa ville aux troupes de l'émir.

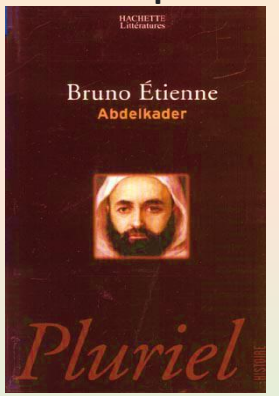
Le sujet de ce tableau a été emprunté à la relation du combat de Sidi-Brahim (26 sep. 1845) rédigée par le Duc d'Aumale pour la Revue des Deux-Mondes.

"Le capitaine de Géraux, à la tête de 73 hommes de la 1ère compagnie du 8ème bataillon de chasseurs à pied, portant sept blessés, après s'être défendu pendant 3 jours dans le marabout de Sidi-Brahim, sans vivres et sans eau, contre toutes les forces d'Abdelkader, le 26 sep. 1845, Après un combat héroïque, à bout de forces et de munitions, tous les braves qui formaient la petite colonne tombent successivement autour des corps de leurs officiers, le lieutenant Chapedelaine et le capitaine de Géraux".

1859 - Louis Théodore DEVILLY (1818 - 1886) : Bataille de Sidi Brahim 26 sep.1845, 615 × 436 cm, Utilisateur Madame GRINDERCHE

PRISE DE LA SMALAH D'ABD EL-KADER À TAGUIN- HUILE/TOILE, 489 X 2139, VERNET HORACE - MUSÉE CHÂTEAU DE VERSAILLES

Outre les questions liées à la peinture de bataille au XIX^e^ siècle, ce tableau montre de manière démesurée un épisode relativement secondaire de la conquête de l'Algérie, puisqu'Abd el-Kader* ne se rendit qu'en 1847. La dimension de cette toile révèle en fait une volonté de propagande de Louis-Philippe à un moment où son pouvoir était contesté. En magnifiant le courage de son fils le duc d'Aumale, il tentait de montrer combien ses fils et lui-même avaient œuvré à la grandeur de la France. Toutefois le tableau ne saurait se concevoir indépendamment des autres tableaux de la salle dite de la Smala, à Versailles, pour laquelle il fut conçu et sans celles de la salle voisine, dite de Constantine. Face à *La Prise de la Smalah*, Vernet a peint *La Bataille d'Isly*, victoire remportée par le maréchal Bugeaud en 1844 et certainement plus éclatante, mais qui n'occupe pas tout un mur. Dans la salle de Constantine, Louis-Philippe s'est également appliqué à montrer les faits d'armes de ses fils, *Le Duc de Nemours repoussant une attaque kabyle à Coudiat-Aty (Constantine)*, *La Prise du col de la Mouzaïa par le duc d'Orléans*, *Combat de la forêt de l'Habrah mené par le duc d'Orléans contre Abd el-Kader*, trois tableaux de Vernet devenu le chantre de la famille royale. En résumé, ces salles donnent l'impression que la conquête de l'Algérie a été effectuée par les fils du roi des Français, alors que ce fut une œuvre de longue haleine qui dura jusque sous le Second Empire (1852-1870). S'il y a là une sorte de mystification, il faut cependant reconnaître que ces œuvres sont très peu connues du grand public, preuve que le but recherché par Louis-Philippe n'a pas été atteint. Mai 2005, Jérémie Benoit (In : L'Histoire Par L'image)



***Héros de la résistance à la colonisation française, l'émir Abdelkader (1808-1883) fut le bâtisseur d'un Etat moderne, avant d'être défait par Bugeaud et emmené en captivité en France. C'est Napoléon III qui tiendra finalement la promesse de la France de le laisser repartir en Syrie, où il pourra se consacrer à la mystique, pour être enterré près de son maître Ibn Arabi. Ce marabout lettré du fin fond de l'Algérie a été le protégé et l'ami de Napoléon III et de Ferdinand de Lesseps, un grand cavalier et un grand amoureux, tout en étant le plus grand mystique de l'Islam moderne. Cette biographie originale (Ouvrage ci-contre), riche et vivante, est le résultat de dix années de recherches et nous restitue l'itinéraire spirituel de la plus grande figure mythique de l'Algérie.**

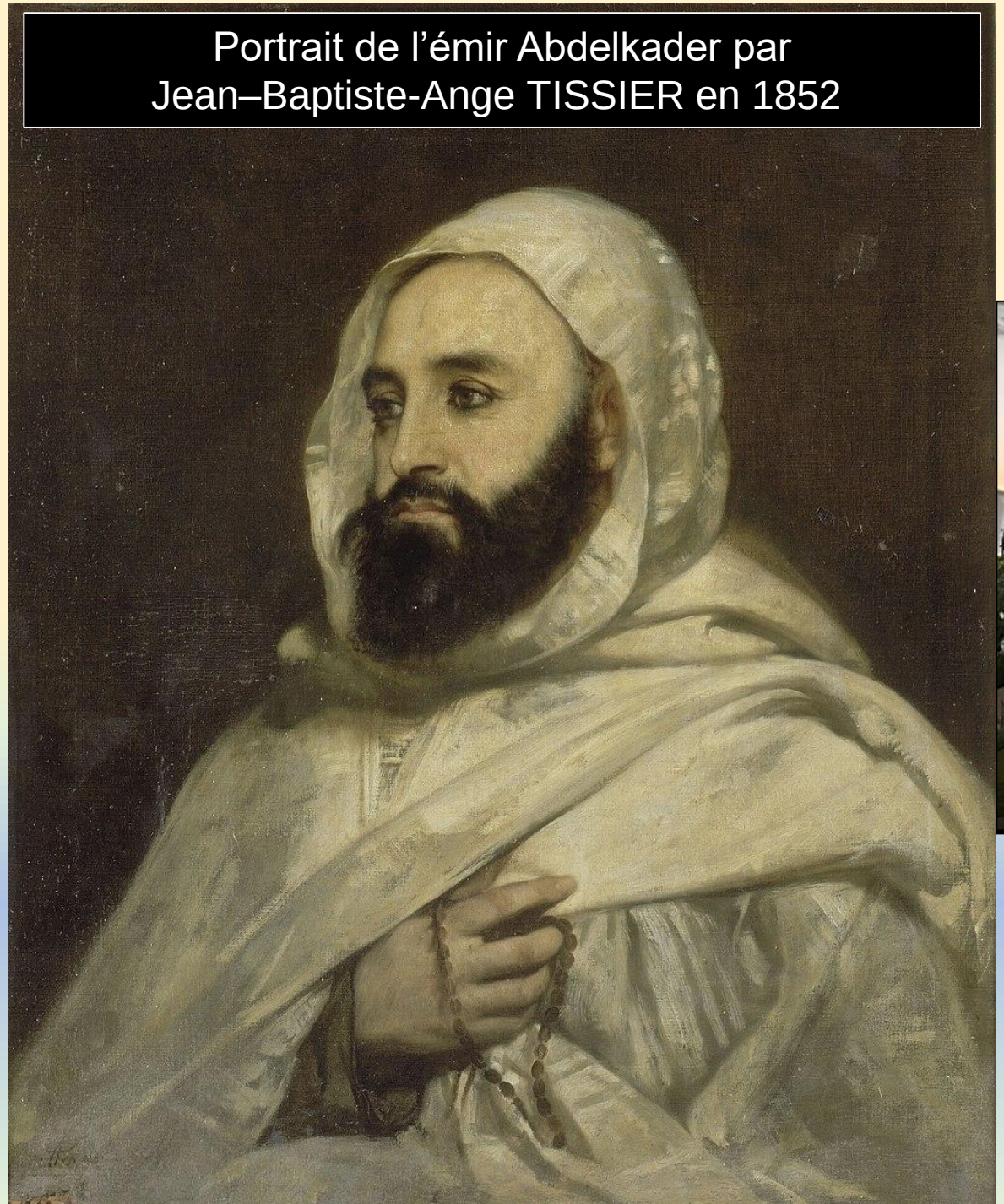
La France et l'Émir Abdelkader, histoire d'un malentendu (1 vol.)

Alors qu'il a combattu, avec certains succès, l'armée française pendant quinze ans, l'Émir Abdelkader est devenu, lors de son exil en France (à Toulon, Pau, puis, dans de meilleures conditions, à Amboise), une sorte de coqueluche à la mode que le Tout-Paris va visiter pour s'esbaudir devant cet Arabe qui surprend par sa culture. Et les militaires ne sont pas les derniers à chanter sa gloire : un si prestigieux ennemi enfin vaincu les honore ! L'amitié des ecclésiastiques et de certains lettrés est, elle, plus réelle et l'Émir lancera le premier dialogue islamo-chrétien. Napoléon III finit par accepter de le laisser partir (revenir) en Orient, doté d'une pension conséquente, mais jamais l'Émir n'acceptera ni de trahir sa parole ni de jouer le jeu de la France au Machreq. Je vais donc exposer le cas spécifique suivant : Abdelkader, qui se tient très informé de la politique internationale, écrit de Damas, le 10 juin 1860, au journal L'Aigle de Paris :

Louange à Dieu.
J'ai été ravi de tout ce que vous avez écrit au sujet des États musulmans. Vous avez en vérité de bons conseils et vous vous seriez fait entendre si vous aviez parlé à des vivants ; mais c'est à des morts que vous faites appel. Vous avez basé votre discours sur deux points ; vous auriez pu parler d'un troisième encore et dire que les souverains véritablement musulmans aiment la conduite des gens honnêtes et suivent leurs traces dans la justice et dans le mépris des biens de ce monde, car c'est d'en haut que doit venir l'exemple pour les petits… **Bruno Etienne : Pages 469 à 483**

Abdelkader représenté lors de sa détention à Amboise en 1852, peinture d'Ange Tissier, 1853. Musée du Château de Versailles. Extrait de Bruno Etienne et François Pouillon, Abd el-Kader le magnanime, Paris, Gallimard, 2003, p. 54.

Portrait de l’émir Abdelkader par
Jean–Baptiste-Ange TISSIER en 1852



Ange Tissier, *Portrait en buste de Ben Mahieddin Abd-el-Kader, émir algérien*, 1852.
Tableau exécuté au château d'Amboise vers 1852 ;
don du ministère des Beaux-Arts, mars 1879 ;
restauration en 1864.

« Ne demandez jamais quelle est l’origine d’un homme ; interrogez plutôt sa vie, son courage, ses qualités et vous saurez ce qu’il est. Si l’eau puisée dans une rivière est saine, agréable et douce, c’est qu’elle vient d’une source pure »

C’est la réponse qu’aurait faite l’Emir suite à une question relative à sa généalogie.

Abdelkader, le *"meilleur ennemi de la France "* : *Le sauveur des chrétiens d'Orient*

Chef spirituel soufi, Abdelkader s'est battu durant une quinzaine d'années contre la colonisation de l'Algérie par les Français. Au fil du temps, il gagna le respect de ses adversaires, jusqu'à jouer un rôle crucial lors d'émeutes anti-chrétiennes à Damas, des années après (photo ci-contre d'Abdelkader à Damas en 1862).

Il fut "le meilleur ennemi" de la France.

Abdelkader lutta pendant quinze ans contre l'occupation française en Algérie. Chef de guerre arabe, leader spirituel, père de la nation algérienne, il fut autant redouté qu'admiré des Français et inspira Victor Hugo et Arthur Rimbaud. Acteur de la paix religieuse, et de la réconciliation, il sauva aussi des milliers de chrétiens d'Orient du lynchage.
Abdelkader naît en 1808, près de Mascara dans la province d'Oran, alors sous domination ottomane. Il est issu de la noblesse religieuse soufie, d'une lignée qui se revendique du prophète Mahomet.
Yann Lagarde 15/02/2022

Voici comment décrit Bugeaud, gouverneur général d'Algérie l'émir Abdelkader au lendemain de sa rencontre, dans une lettre envoyée au comte Molé, président du Conseil : « *Il est pâle, dit-il, et ressemble assez au portrait qu'on a souvent donné de Jésus Christ* » (Paul Azan, l'Emir Abdelkader, Paris 1925). Il faut dire que Bugeaud a décelé quelque chose de grand et d'exceptionnel chez l'émir.

Abdelkader, b. Muhyi-din al-Hassani, né en 1808 à la Guetna de l'oued al-Hammân à l'ouest de Mascara, appartenait à une famille de double noblesse, puisque ses aïeux dirigeaient la confrérie Kadiriyya et descendaient d'une origine chérifienne. Il a reçu dès son jeune âge une éducation religieuse solide. Très vite, le jeune Abdelkader devient un soldat de l'Islam pour défendre sa patrie et essayer de créer un Etat indépendant.

Si ce dessein politique a échoué pour diverses raisons ; son parcours spirituel d'homme de la voie, par-contre, a bel et bien réussi et lui a valu d'être consacré aujourd'hui comme le vrai fondateur de l'Algérie. Pour plus de commodité, il est judicieux de partager la vie de ce grand homme en trois périodes :

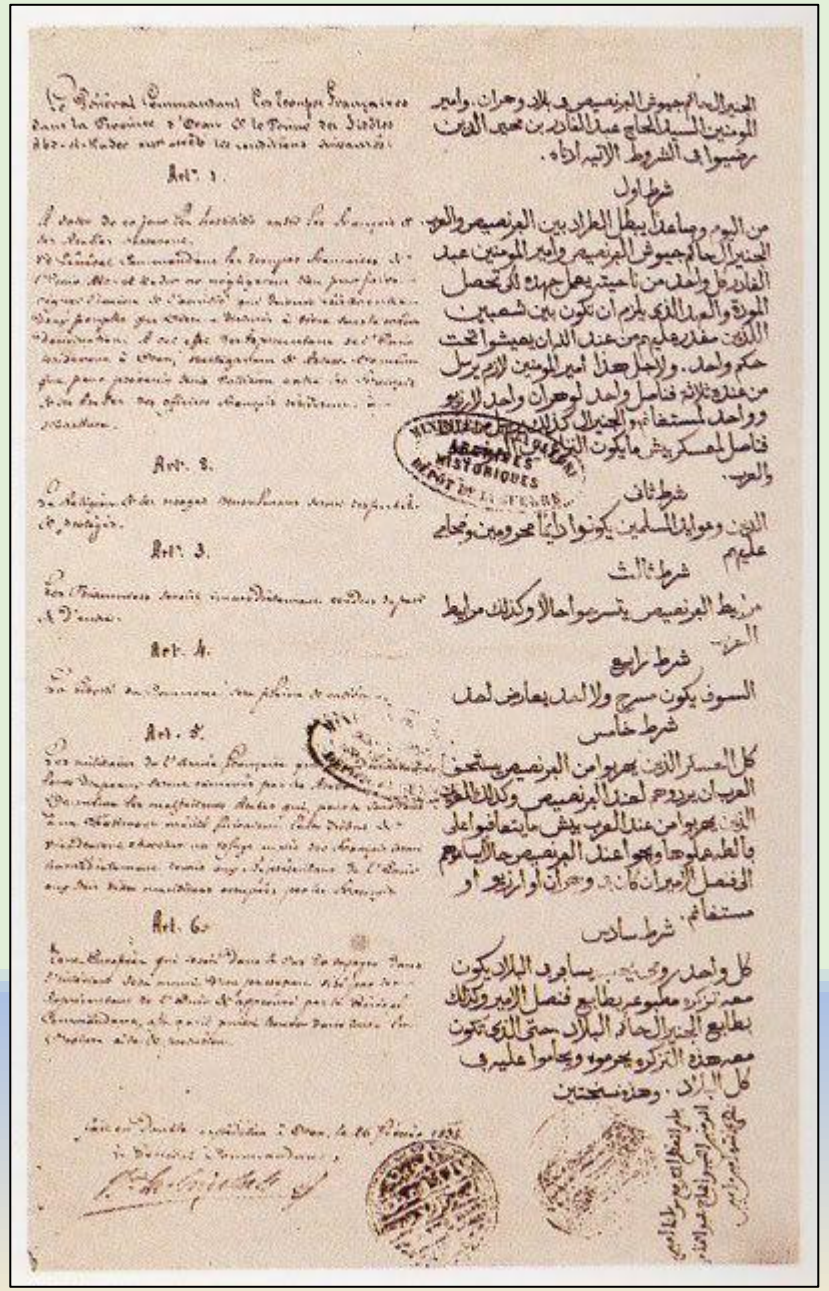
En 1832, il est proclamé « Sultan des Arabes » par quelques tribus de l'Oranie en s'imposant sur les milices de l'ancien bey turc, et en menant la guerre contre les Français pendant quinze ans. Ces hauts faits lui ont permis d'étendre son autorité sur les provinces d'Oran, d'Alger, du Titteri et même dans le constantinois. L'ébauche de cet Etat islamique avec des dirigeants issus de l'aristocratie religieuse a suscité quelques méfiances des Jawada militaires et quelques tribus kabyles. Abdelkader a réformé son jeune Etat par la création d'une armée de 10000 soldats, rétribuée par la dîme canonique (zakât). Mais, vu l'infériorité numérique de son armée, Abdelkader ne pouvait gagner la guerre, alors il s'est réfugié au Maroc où il a entraîné le sultan Moulay Abderrahmân dans la guerre contre les Français. Mais le sultan se ravisa après les bombardements de Tanger et la défaite de l'armée marocaine à la bataille d'Isly en 1844 ; et il a retiré son soutien à son protégé, et celui-ci de se rendre en 1847.

La deuxième période de la vie de l'émir l'a passé emprisonné en France cinq années, après le manquement aux promesses qui lui ont été faites par le gouvernement de Guizot puis ceux de la II e République, de le transporter avec les siens à Alexandrie. Mais beaucoup de français lui ont témoigné amitié et respect, et en tête de ceux-là le prince-président Louis-Napoléon, qui en 1852 vint lui-même lui annoncer sa liberté pour s'établir à Brousse (BOURSA) en Turquie.

La troisième et dernière période de sa vie, l'émir la passe dans le Proche-Orient, c'est-à-dire de 1852 à 1883. C'est sous le magistère d'Ibn Arabi que s'ouvre et se ferme cette dernière phase auprés du Sheikh al-Akbar. C'est cette période d'exil qui est la plus riche mais, paradoxalement elle n'a pas intéressé suffisamment les historiens. Nous découvrons un homme magnanime, voué à l'étude et la dévotion qui sait parler le langage des cœurs comme il a su manier les armes auparavant. Ce n'est certainement pas une vocation tardive, ni une reconversion d'un héros des champs de bataille. Depuis tout jeune, l'émir s'adonnait régulièrement à la prière, l'étude et l'oraison.

La reddition d'Abd el-Kader,
le 23 décembre 1847
par Régis Augustin
(1813-1880)
41 x 56 cm
Musée CONDE dans le château de Chantilly*

Louis II de Bourbon, leur fils, dit « le Grand Condé », et cousin du roi Louis XIV, en hérite. Il organise à Chantilly une vie de cour aussi brillante qu'à Versailles en conviant tous les plus grands artistes de son temps : Molière, Racine, La Bruyère, La Fontaine, Bossuet…



SIGNÉ PAR L'EMIR ABDELKADER EN 1837, LE TRAITÉ DE LA TAFNA EXPLIQUÉ PAR DAHO DJERBAL

19 JUIN 2021

Rédigé par Saoudi Abdelaziz et publié depuis Overblog

Le 19 mai 2015, l'historien écrivait dans un quotidien algérois :

"Si je me permets de sacrifier au rituel de la commémoration auquel j'ai souvent refusé de m'associer, c'est que des esprits tout autant malveillants qu'ignorants se permettent parfois de s'ériger en commissaires du peuple à la vérité historique ou en juges suprêmes de l'histoire et de ses acteurs pour distribuer les lauriers aux uns et jeter d'autres dans l'opprobre de la trahison."

QUE DIT LE TRAITE DE LA TAFNA

Revenons au Traité de la Tafna et voyons ce qu'en dit le lieutenant-colonel danois Dinesen détaché auprès de l'état-major des troupes françaises d'occupation. Pour lui, "*il est indéniable que le traité final [de la Tafna] contient, notamment dans le domaine du commerce, de nombreux points à l'avantage de la France qu'on ne trouvait pas dans les termes de paix qu'avaient conclue Abd el-Kader et le général Desmichels le 26 février 1834*.

Mais il s'est révélé plus tard que ces avantages étaient fondés en majeure partie sur un malentendu provenant de la traduction incomplète ou imprécise des articles du traité, qu'Abd el-Kader et les Français interprétaient chacun à leur façon. La souveraineté que les Français, dans l'article premier, se réservaient en Afrique ne semble pas correspondre à l'esprit des articles suivants.

On s'aperçut plus tard que ces inconséquences étaient dues à une méprise, et qu'Abd el-Kader ne se considérait en aucune façon soumis à la souveraineté de la France. […]

***Quant aux frontières du territoire attribué à la France, il leur manquait la précision nécessaire et elles constituaient une cause potentielle de dispute, ce qu'elles devinrent effectivement par la suite. […]"*.**

Au fond, avec le Traité de la Tafna, une puissance étrangère reconnaissait pour la première fois depuis 1525 un pouvoir souverain algérien autochtone sur un territoire algérien et une population algérienne.

Cette reconnaissance a été conquise par les armes car le Traité venait suite à l'éclatante victoire des troupes de l'Émir lors de la bataille de la MACTA.

En fait l'une des premières défaites sinon la première de l'armée impériale française face à un adversaire non européen.

Pour terminer, j'aimerais reprendre les commentaires faits à propos de ce traité par Alfred Nettement. Pour lui, *"le traité de la Tafna, signé en mai 1837, mettait le dernier couronnement à la grandeur de l'Emir ; il ajoutait à ses possessions territoriales, et il donnait à sa souveraineté sur les tribus le prestige moral attaché à la sanction de la France.*

La France ne gardait que quelques points dans la province d'Oran. […]

Elle ne conservait même pas la province d'Alger tout entière. Alger, le Sahel, une partie de la plaine de la Mitidja, restaient sous sa domination; mais il demeurait convenu que l'émir administrerait la province d'Oran, celle de Titery, et toute la partie de la province d'Alger que le traité ne nous réservait pas.

L'émir devenait de fait souverain de toute l'ancienne Régence d'Alger, moins quelques territoires que le traité de la Tafna nous attribuait, et la province de Constantine que nous allions conquérir.

Le texte dans lequel il reconnaissait la souveraineté de la France (9) était équivoque, controversable; il devait être et fut controversé, Il ne nous payait aucun tribut".

Pour Le général Damrémont : *"Cette convention rend l'émir souverain de fait de toute l'ancienne Régence d'Alger moins la province de Constantine et l'espace étroit qu'il lui a plu de nous laisser sur le littoral autour d'Alger et d'Oran.*

Elle le rend souverain et indépendant, puisqu'il est affranchi de tout tribut, que les criminels des deux territoires sont rendus réciproquement, que les droits relatifs à la monnaie et à la justice ne sont pas assurés, et qu'il entretiendra des agents diplomatiques chez nous comme nous en entretiendrons chez lui. Et c'est lorsqu'on a réuni à Oran quinze mille hommes de bonnes troupes, bien commandées, abondamment pourvues de toutes choses, lorsque des dépenses considérables ont été faites, lorsqu'une guerre terrible, une guerre d'extermination a été annoncée avec éclat, que, sans sortir l'épée du fourreau, au moment où tout était prêt pour que la campagne s'ouvrit avec vigueur à Oran comme à Alger; c'est alors, dis-je, que tout à coup on apprend la conclusion d'un traité plus favorable à l'émir que s'il avait remporté les plus brillants avantages, que si notre armée avait essuyé les plus honteux revers!

Il y a peu de jours qu'on ne voulait permettre, sous aucun prétexte, à Abd-el-Kader de sortir de la province d'Oran, et voici que, d'un seul trait de plume, on lui cède la province de TITTERI - CHERCHELL, une partie de la Mitidja, et tout le territoire de la province d'Alger qui se trouve hors des limites qu'il a fixées, et sur lequel il n'avait encore ni autorité ni prétention! Enfin on abandonne sans pitié des alliés qui se sont compromis pour nous et qui payeront de leur tête leur dévouement!".

Voilà quelques passages qui à eux seuls suffisent, pour ceux qui n'en sont pas encore convaincus, à montrer quelle a été l'importance historique de ce Traité signé le 30 mai 1837 par Abd el Kader au nom de ses mandants, le peuple algérien résistant à l'occupant. Comme on le dit souvent, les faits sont les faits et les faits sont têtus.

Il quitte Brousse après un tremblement de terre en 1855 en compagnie de sa suite composée de 111 personnes pour aller s'installer à Damas.

Installé dans cette ville sainte, il devient petit à petit un maître spirituel et son enseignement fut recueilli par ses disciples. Une partie de cet enseignement fut consigné par écrit sous le titre « Le Livre des Haltes ». La teneur littéraire de cet ouvrage est d'une grande facture. L'émir n'a cessé à travers ce livre de proclamer son rattachement spirituel à l'un des plus grands maîtres de l'histoire humaine, le Sheikh al-Akbar, Ibn Arabi, enterré à Damas. L'émir habita la maison qui fut autrefois celle de son maître et demanda à être inhumé auprès du sheikh al-Akbar.

A Damas, l'émir a pris sous sa protection la communauté des Algériens ; mais aussi la communauté chrétienne et européenne lors des émeutes de juillet 1860. Il leur permit d'échapper aux massacres qui ont eu lieu entre les chrétiens maronites et musulmans druzes. Ces affrontements sont la conséquence de manipulations des deux grandes puissances coloniales de l'époque, la France et l'Angleterre.

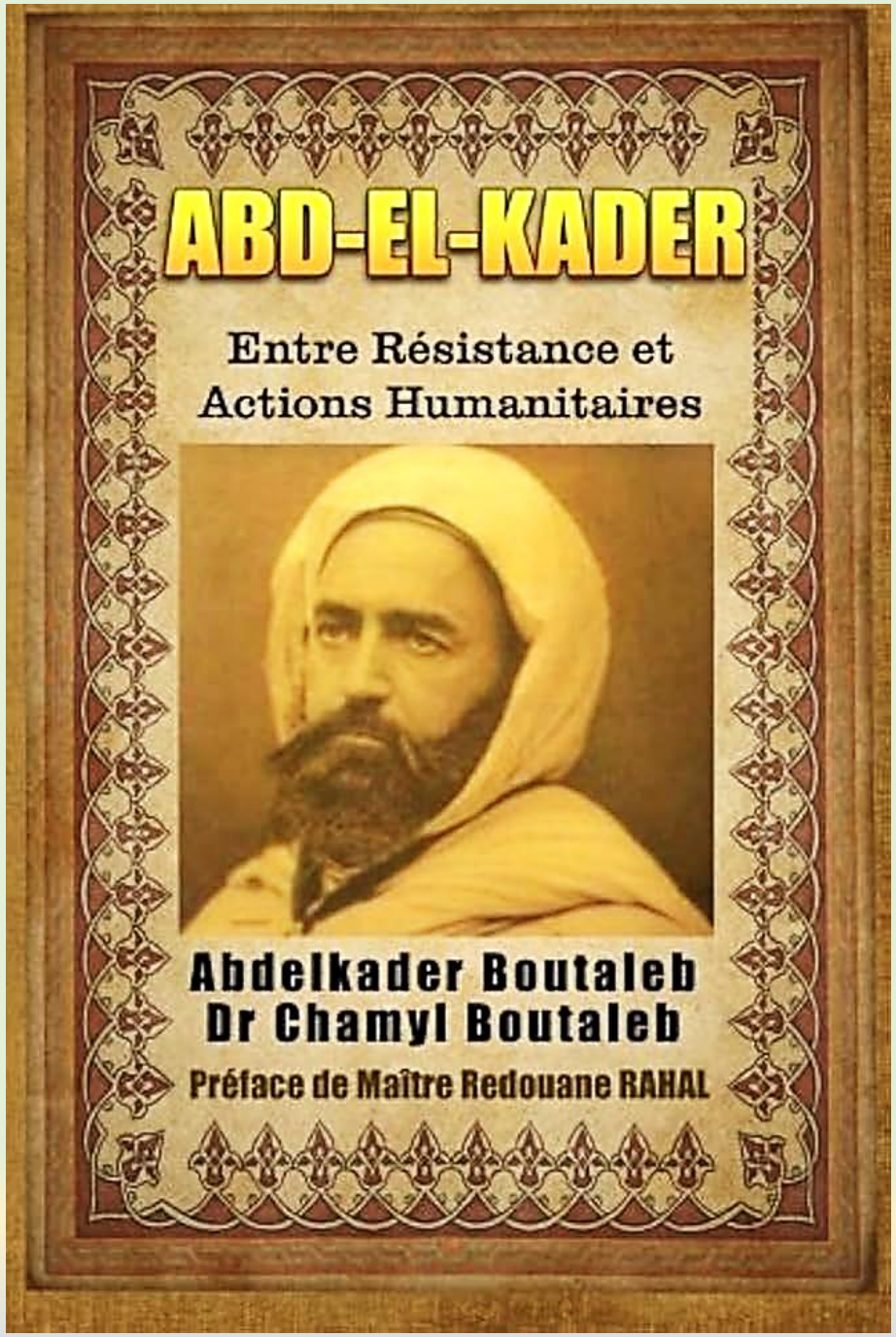
En effet, la France manipulait les chrétiens Maronites en leur promettant un Etat indépendant ; tandis que l'Angleterre manipulait de son côté les Druzes pour contrecarrer les ambitions françaises dans la région et réaliser ses desseins mercantiles. L'émir, en tant que musulman, avisé des intrigues des uns et des autres, intervint et a offert sa protection aux chrétiens. Cette attitude, somme toute naturelle de la part d'un fidèle musulman, a eu un écho considérable dans le monde entier, et surtout en Occident. Beaucoup de chefs d'états lui ont témoigné leur reconnaissance. Ainsi, Le Pape le fut décoré de l'ordre de Pie IX et reçut la grand-croix de la légion d'honneur. Il a reçu des centaines de lettres de reconnaissance et d'amitié ; des cadeaux de valeur et il a été décoré plusieurs fois des plus grandes distinctions et grades. Dans son attitude qualifiée de tolérante, l'émir n'a fait qu'obéir aux préceptes coraniques et prophétiques, rien de plus. Les versets et propos prophétiques relatifs à la tolérance sont abondants et l'émir n'a fait que son devoir de simple croyant pour préserver le droit des minorités religieuses en terre d'Islam. Leur existence parmi la communauté musulmane prouve s'il en faut cette tolérance.

La franc-maçonnerie voulant profiter de la situation s'est adjointe au concert de félicitations et remerciements qui fusaient de toute part à l'égard de l'émir. Ainsi le Grand Orient De France (GODF) s'est empressé de demander à deux de ses loges parisiennes : la loge Henri IV et la loge La Sincère Amitié de correspondre avec Abdelkader.

Mis à part le consensus général lié à cette affaire, les raisons qui peuvent expliquer la démarche du GODF sont : d'une part, la permanence encore au sein de la maçonnerie de l'idée de la foi en Dieu ; d'autre part, le souhait des maçons à devenir un groupe de pression influent pour orienter les décisions de l'Etat français dans un sens de sécularisation des sociétés humaines. Dans les deux lettres envoyées en 1860 par les deux loges, nous ressentons une certaine récupération du geste de l'émir pour qu'il apparaisse comme émanant d'un prétendu idéal maçonnique..

Photo : Résidence de l’émir Abdelkader à Médéa par Amine Loua

L'ÉMIR ABDELKADER ET LES DROITS DE L'HOMME



L'Émir Abdelkader et le Droit International Humanitaire
Alger, 27-30 mai 2013, Comité International de la Croix-Rouge (CICR) – Fondation Émir Abdelkader

Certains éléments permettent de croire que l'Émir a été le premier à avoir posé les fondements des règles du droit humanitaire; en témoignent nombreux de ceux qui se sont intéressés à sa pensée, dans sa dimension historique, religieuse, soufi et humaine. Mais les aspects religieux, historiques et soufis de la pensée de l'Émir, ne sont pas l'objet de notre rencontre, il nous importe en revanche ici, d'établir que la dimension humaine (humanitaire) a permis à l'Émir de devancer incontestablement, ses contemporains parmi les intellectuels arabes, en tant que chantre des droits humains, qui englobent tout le genre humain, abstraction faite de l'appartenance religieuse et du patrimoine culturel et intellectuel.

Nombreux sont les spécialistes de la pensée de l'Émir, notamment les orientalistes, qui ont affirmé que ce dernier fut le précurseur de la codification du droit international humanitaire moderne. Cette théorie ne s'étant réalisée qu'à la lumière des idées essentielles avancées par l'Émir, dont l'orientation et la couleur se sont précisées par la suite, dans le cadre des valeurs universelles, que l'organisation de la Croix-Rouge puis d'autres institutions internationales ont développées et réglementées.

Le fait que l'Émir ait eu la primauté dans l'institution de la théorie des droits humains, ne nous empêchera pas de reconnaître que les contenus de ces droits ont été affirmés par de nombreux textes religieux judéo-chrétiens et même avant. Beaucoup de chercheurs pensent à cet effet, que l'institution textuelle de la question des droits humains ne doit pas être niée, or il faut dire que cette institution textuelle dans la pensée judéo-chrétienne, par exemple n'a pas eu d'effets positifs quand elle est passée de la phase conceptuelle à la théorisation puis à la pratique. Raison pour laquelle beaucoup de chercheurs ne comptent pas sur les textes qui affirment ces droits sans pour autant avoir une traduction réelle sur le plan pratique ni dans la vie courante.

C'est à partir de là que plusieurs thématiques méritant de faire l'objet d'études, sont apparues. Elles se rapportent majoritairement aux droits de l'homme entre les préceptes religieux, notamment islamiques et la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme

Ainsi Abdelkader est qualifié de pourfendeur « des préjugés de caste et de religion » des « fureurs de la barbarie et du fanatisme » et de héraut « de la liberté de conscience » et du « sentiment de fraternité humaine » (voir Bruno Etienne : Abdelkader pp. 323, 324, 325 éd. Hachette). Si la lettre de la loge Henri IV est plus consensuelle, celle de La Sincère Amitié fait référence à un symbolisme maçonnique, tel le terme de Grand Architecte de l'Univers ou l'utilisation du premier élément de la trinité chrétienne (le Père). A la suite de ces deux lettres, l'émir a demandé des éclaircissements au sujet de la Maçonnerie. Or, dans l'exposé doctrinal qui lui a été envoyé par le GODF, celui-ci le fait précédé d'une allusion « à l'initiation qui vous sera conférée » comme si le fait de demander des éclaircissements impliquait la volonté d'adhérer à la Maçonnerie.

Au terme de cet exposé du GODF, où l'on ressent une volonté de faire croire que l'émir est déjà acquis à la cause maçonnique, le destinataire est invité à répondre à cinq questions. Les réponses à ces questions apparaissent comme un condensé de son enseignement tel que nous le trouvons dans le Livre des Haltes. A travers ces réponses, les thèmes classiques du soufisme sont abordés comme l'indigence ontologique ('ubudiyya), l'unicité de l'Etre (wahdat al-wujud), la conformité à la Loi divine (shariah), etc. Mais voyons la réponse de l'émir à la dernière question.

Question : Comment comprenez-vous la réalisation de la tolérance et de la fraternité ?

RÉPONSE DE L'EMIR : … « Quant à la tolérance, pour la pratiquer il ne faut pas combattre le partisan d'une religion et le forcer à l'abandonner par le sabre, par la force. Toutes les lois divines sont d'accord sur ce point, que ce soit la loi musulmane ou les autres ».

Cette dernière phrase fut traduite par le maçon Gustave Dugat ainsi : *« toutes les lois divines sont d'accord sur ce point à l'exception de la loi islamique ou les autres »*. Il est très difficile de croire que cette anomalie serait due à une erreur puisque ce traducteur hors pair s'est déjà illustré par ses traductions sibyllines et malveillantes (voir René Khawam, Lettre aux Français, 1977). La tolérance pour l'émir n'est pas une indifférence aux dogmes comme le laisse penser la Maçonnerie qui « *s'interdit dans ses réunions toute discussion sur la foi religieuse »* et professe le libre examen, c'est-à-dire la volonté de réduire le réel à la pensée discursive. Le libre examen permet à l'individu de déclarer caduc tout ce qui dans la religion échappe à la raison discursive comme le dogme, la loi, les anges, le paradis ou l'enfer, etc. En définitive, l'idée même de Dieu est vidée de toute consistance et n'est qu'une vue de l'esprit. La vérité n'est plus qu'une illusion puisque n'importe qui peut dire n'importe quoi sans l'arbitrage d'un principe supérieur régulateur.

A la suite des échanges épistolaires entre l'émir et la loge Henri IV, celle-ci voulant forcer la nature des choses, déclare en l'absence de l'intéressé la cérémonie d'initiation d'Abdelkader à la Maçonnerie, et l'orateur Dubroc de la loge de déclarer le 1er septembre 1864 : *« ce que nous avons en vue, dans l'initiation que nous consacrons aujourd'hui après avoir poursuivi si longtemps l'accomplissement, c'est la Maçonnerie implantée en Orient dans le berceau de l'ignorance et du fanatisme ; c'est le drapeau de la tolérance remis entre des mains vénérées, confié à un bras qui a fait ses preuves est arboré par lui… sur les plus hautes mosquées face à l'étendard du Prophète.*

L'émir Franc-Maçon, c'est pour nous le coin entré dans le roc de la barbarie ». **Ces propos qui fusent d'éloquence raciste, montrent clairement que l'intolérance et le fanatisme, voire le racisme sont l'apanage de ceux qui les dénoncent verbalement et les pratiquent dans les faits.**

Il faut dire que la perspective doctrinale de l'émir issue de la spiritualité islamique s'oppose radicalement à la vision profane et laïque de la Maçonnerie que l'émir rangeait dans la catégorie des naturalistes (tabi'iyyun) et existentialistes (dahriyun), bien connue des théologiens musulmans. Le but de l'émir depuis le début était de les ramener sur la voie de Dieu ; mais quand il a perdu espoir de les sauver d'eux-mêmes, il a cessé tout contact. Il a signifié sa rupture définitive au GODF en 1865 après avoir étudier de plus près les fondements intellectuels de la Maçonnerie, beaucoup plus propices à la déviation qu'au ressourcement.

Cette mise au point publique de l'émir vis-à-vis de la Maçonnerie est concomitante à sa propre quête et initiation à la confrérie Darqâwiyya à la Mecque en 1863 par son maître marocain le Sheikh Mohamed Ibn Mas'oud al-Fassi. Il a passé un an et demi auprès de ce sheikh entre les deux villes saintes la Mecque et Médine. Sa première initiation au Nom Suprême s'est déroulée dans une grotte très célèbre (Hira') à quelques kilomètres de la Mecque, puisque le Prophète y adorait Allah avant de recevoir sa première révélation.

A sa sortie de cette retraite spirituelle, Abdelkader était transformé par cette nouvelle épreuve de l'éternité, malgré son passé glorieux dans les affaires du siècle. Il composa un poème de 111 vers à l'honneur de son sheikh Al-Fassi, qui lui a ouvert également la voie majestueuse d'Ibn Arabi.

Enfin, venons-en au livre des Haltes de l'émir. Il faut rappeler d'abord que ce genre de littérature était connu depuis le soufi Mohamed Niffari (m. vers 350 h.). Mais c'est Ibn Arabi qui, le premier, donna une définition presque achevée à cette notion. Pour lui, il y a entre toute station spirituelle, une halte (mawqif). L'initié qui s'arrête là, reçoit d'Allah les règles de bienséance (adab) appropriées, à la station qu'il souhaite atteindre, et acquière les sciences qui en découlent. Cette voie est plus pénible, mais elle est la plus parfaite. Notre étonnement n'a plus lieu pour expliquer cette relation privilégiée entre Ibn Arabi et Abdelkader. Le nombre de fois où il est mentionné ne se compte pas ; sans oublier les fois où Abdelkader emprunte sa pensée sans le nommer. Mais, l'émir travaille sous l'autorité du sheikh, et il le dit haut et fort : « il est notre trésor d'où nous puisons ce que nous écrivons, le tirant soit de sa ruhâniyyah (spiritualité), soit de ce qu'il a lui-même écrit dans ses ouvrages » (p. 1337)

Il faut signaler que l'émir est le premier éditeur de la somme spirituelle *Les illuminations de La Mecque*, ouvrage monumental d'Ibn Arabi. La place du sheikh est très importante dans le livre des Haltes, et beaucoup de chapitres sont des commentaires de l'œuvre akbarienne. Pour Jacques Berque ('Intérieur du Maghreb, 1978, p. 512-513)'' la splendeur littéraire'' du Livre des Haltes « risque de renverser bien des hiérarchies reçues et que la vraie nahda (renaissance) n'est sans doute pas là où on la cherche. »

Un dernier mot pour dire que l'émir a joué un grand rôle dans la renaissance arabe. Nombre de réformateurs (tels le sheikh Mohamed Abdou, Jamal ad-din al-Afghani…) sont issus de l'école d'Abdelkader.

Son influence dépasse le cadre même du monde arabe. En effet, le renouveau spirituel initié par René Guénon en Occident est issu de l'action bienfaitrice de l'émir. Un de ses disciples est le sheikh Abderrahman Illaych, grand mufti malékite en Egypte. Or, Le sheikh Abderrahmane a eu comme disciples beaucoup d'occidentaux et notamment l'écrivain et peintre suédois Abdel Hadi John Ivan Aguéli (m. 1917) et le grand métaphysicien français Abdel Wahid Yahya, René Guénon (m. 1951), le plus grand relais de l'héritage akbarien et du soufisme en Occident au 20e. siècle.

Jan-Baptist Huysmans, l'émir Abdelkader, protégeant les chrétiens à Damas en 1860

En juillet 1860, alors que le conflit entre druzes et maronites du Mont Liban s'étend à Damas, la communauté chrétienne de la ville est attaquée.
Le massacre fait des milliers de victimes. L'émir Abdelkader, ses fils et ses compagnons algériens abritent au péril de leur vie un grand nombre de chrétiens dans la résidence de l'émir, le quartier algérien et la citadelle de la ville. L'émir, sa famille et ses compagnons algériens protègent dans les rues de Damas les chrétiens de la ville et on estime que plusieurs milliers ont été protégés du massacre grâce à leur intervention.
Pour sa défense des chrétiens durant les massacres, l'émir Abdelkader reçoit la Grande croix du Sauveur de la Grèce, l'Ordre de Pie IX du Vatican, une paire de revolvers incrustés d'Abraham Lincoln et un fusil de chasse de la part de la Reine Victoria.

« Ce que nous avons fait de bien avec les chrétiens, nous nous devions de le faire, par fidélité à la foi musulmane et pour respecter les droits de l'humanité. Car toutes les créatures sont la famille de Dieu et les plus aimés de Dieu sont ceux qui sont les plus utiles à sa famille. »

Lettre de l'émir Abdelkader à l'évêque d'Alger, juillet 1862

Abdelkader meurt à Damas le 26 mai 1883 , et est enterré près du grand soufi Ibn Arabi, à Damas. Son corps est retrouvé en 1965, et repose aujourd'hui au cimetière d'El Alia, Alger.
Dans la vidéo exceptionnelle que nous diffusons ci-dessous, on peut voir le président Boumédiène en train de porter, avec d'autres officiels algériens, le cercueil de l'Emir. Une foule nombreuse a tenu à rendre un dernier hommage à celui qui est considéré comme l'un des plus grands résistants algériens au colonialisme.

A droite, le cimetière d'El Alia est un cimetière algérien situé dans la commune d'Oued Smar non loin de la cité Yahia Boushaki dans la banlieue est d'Alger, fruit de la donation en 1928 d'un terrain de 78 hectares par sa propriétaire dénommée El-Alia Hamza (originaire des Ouled Naïl), avant son départ à La Mecque.
Ce cimetière, le plus grand d'Algérie avec plus de 250 000 tombes, comporte un carré dédié aux martyrs de la révolution algérienne.

Orientale de Victor HUGO

Recueil : Les châtiments (1853).

Lorsque Abd-el-Kader dans sa geôle
Vit entrer l'homme aux yeux étroits
Que l'histoire appelle — ce drôle, —
Et Troplong — Napoléon trois ;

Qu'il vit venir, de sa croisée,
Suivi du troupeau qui le sert,
L'homme louche de l'Elysée,
—Lui, l'homme fauve du désert ;

Lui, le sultan né sous les palmes,
Le compagnon des lions roux,
Le hadji farouche aux yeux calmes,
L'émir pensif, féroce et doux ;

Lui, sombre et fatal personnage
Qui, spectre pâle au blanc burnous,
Bondissait, ivre de carnage,
Puis tombait dans l'ombre à genoux ;

Qui, de sa tente ouvrant les toiles,
Et priant au bord du chemin,
Tranquille, montrait aux étoiles
Ses mains teintes de sang humain ;

Qui donnait à boire aux épées,
Et qui, rêveur mystérieux,
Assis sur des têtes coupées,
Contemplait la beauté des cieux ;

Voyant ce regard fourbe et traître,
Ce front bas, de honte obscurci,
Lui, le beau soldat, le beau prêtre,
Il dit : « Quel est cet homme-ci ? »

Devant ce vil masque à moustaches,
Il hésita ; mais on lui dit :
« Regarde, émir, passer les haches !
Cet homme, c'est César bandit.

« Ecoute ces plaintes amères
Et cette clameur qui grandit.
Cet homme est maudit par les mères,
Par les femmes il est maudit ;

« Il les fait veuves, Il les navre
Il prit la France et la tua,
Il ronge à présent son cadavre. »
Alors le hadji salua.

Mais au fond toutes ses pensées
Méprisaient le sanglant gredin
Le tigre aux narines froncées
Flairait ce loup avec dédain.

Jersey, le 20 novembre.

Réhabilitation de Notre Dame de Paris

15 AVRIL 2019 - 8 DÉCEMBRE 2024 : LA NOUVELLE NOTRE DAME DE PARIS … UNE RÉUSSITE FRANÇAISE

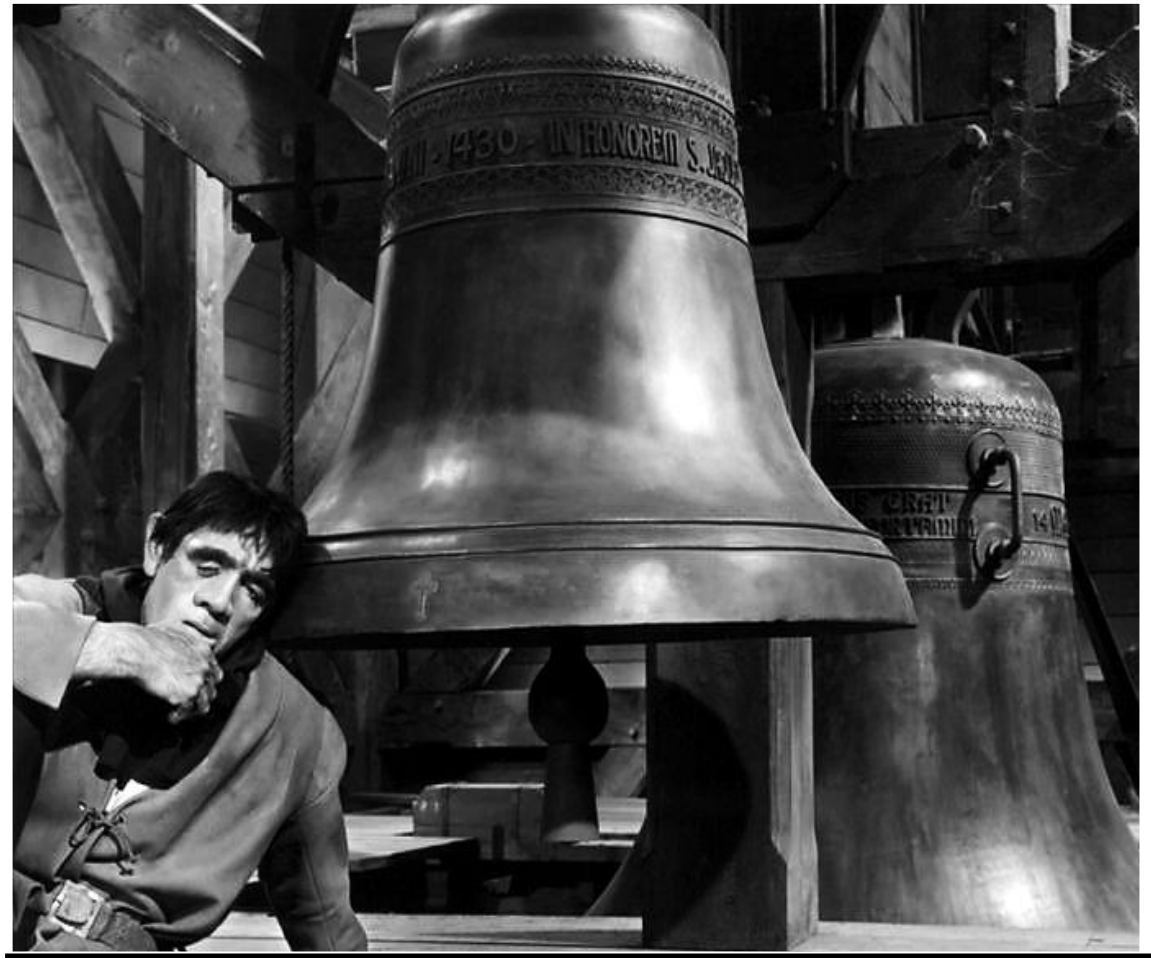
Cérémonie à Notre Dame de Paris

Réouverture le 07/15/2024

L’emplacement d’origine des 12 apôtres : *Pierre et André, son frère, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Simon, appelé le zélote, Jude « de Jacques », et Judas l'Iscariote.*

Les sapeurs-pompiers de Paris qui ont éteint l'incendie de Notre-Dame de Paris, acclamés lors de la cérémonie d'inauguration de la cathédrale le samedi 7 décembre 2024. © Ludovic MARIN / POOL / AFP

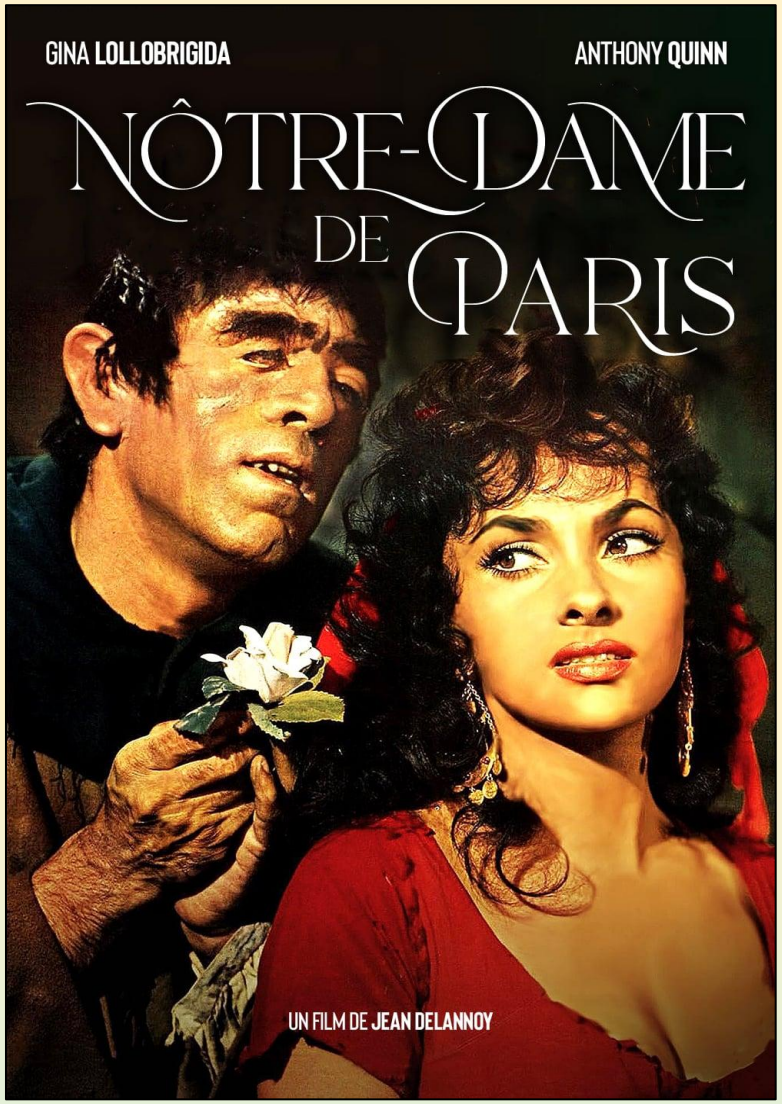
DEVOUEMENT ET COURAGE



CONTRASTE : A gauche , le repoussant QUASIMODO,– A droite, la danse voluptueuse de la belle ESMERALDA

Véritable « cathédrale de poésie », *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo s'est imposée comme un monument de la littérature. À partir de sa publication en 1831, le succès populaire du roman, et le sursaut qu'il fait naître dans les esprits, vont permettre la restauration de la cathédrale elle-même, incroyable décor gothique et cœur spirituel du roman.

Autre monument, de papier et d'encre celui-ci, le manuscrit autographe de *Notre-Dame de Paris,* conservé à la Bibliothèque nationale de France, témoigne de la naissance de ce chef-d'œuvre, écrit sous le signe de la fatalité, qui continue de nous fasciner par sa puissance visuelle et l'aura de ses personnages mythiques.



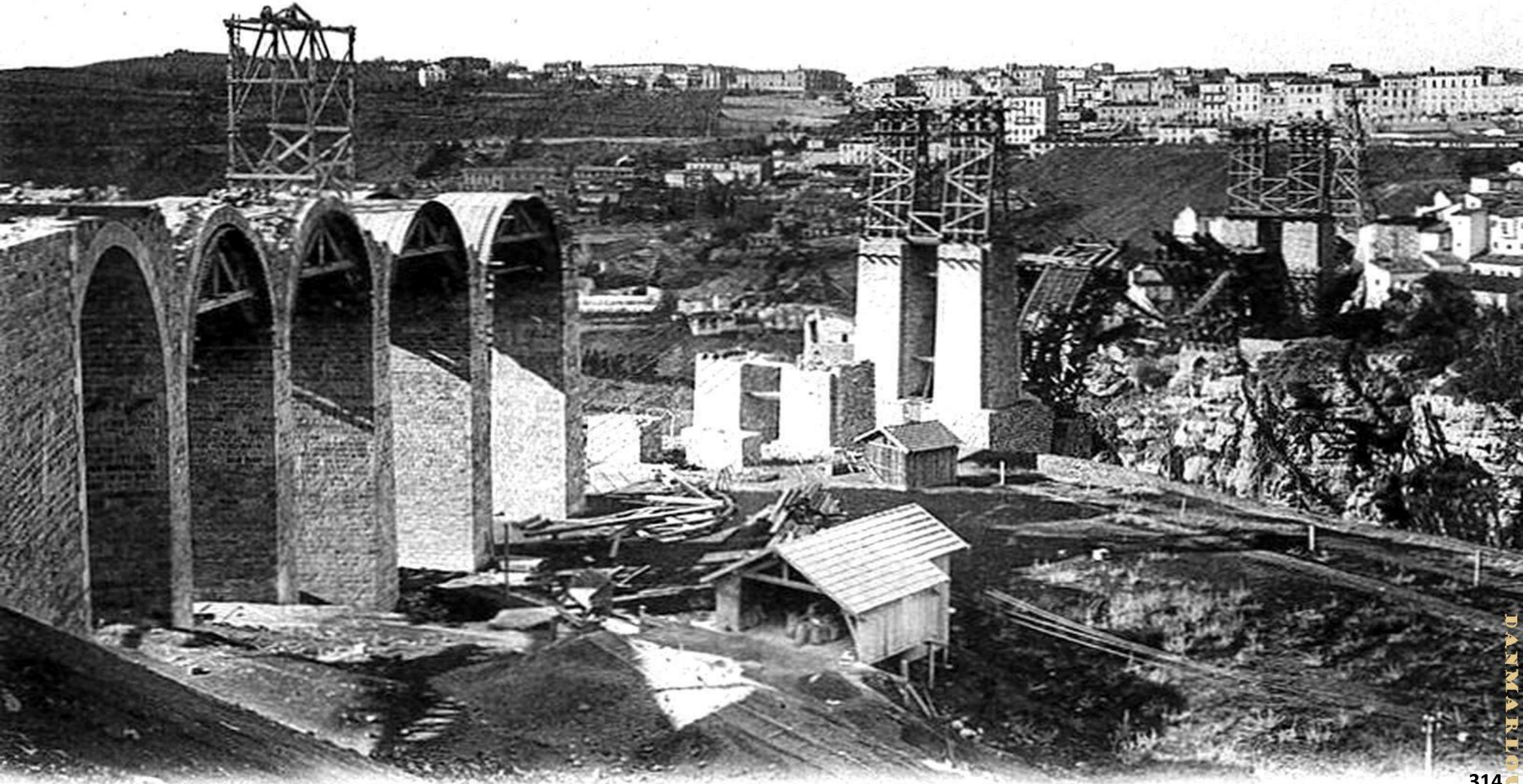
1956 synopsis

Paris, sous le règne de Louis XI*. Le carnaval des fous bat son plein. Sur le parvis de Notre-Dame, la belle bohémienne Esméralda (personnage de droite sur la photo) danse, chante et fait chavirer les cœurs. Transi de désir, l'archidiacre Claude FROLLO *(Ecclésiastique ayant reçu de l'évêque la charge d'administrer une partie du diocèse. Aujourd'hui, cette fonction est exercée par les vicaires généraux)* ordonne au sonneur des cloches, le bossu Quasimodo (à gauche sur la photo), d'enlever Esméralda.
Sauvée par le capitaine Phoebus de Châteaupers, elle s'en éprend aussitôt.

Roman écrit par Victor Hugo et publié en 1831.
La morale de l'histoire : *il faut savoir regarder au-delà des apparences*.

***Surnommé « Universelle Aragne »** *(crochet en fer dont se servent les bouchers pour accrocher la viande)* **pour sa capacité à fomenter des plans et agir sournoisement envers ses ennemis, les ducs de Valois de Bourgogne, LOUIS XI est réputé pour avoir été le roi le plus cruel de France.**

© L'ALGÉRIE EN CARTES POSTALES



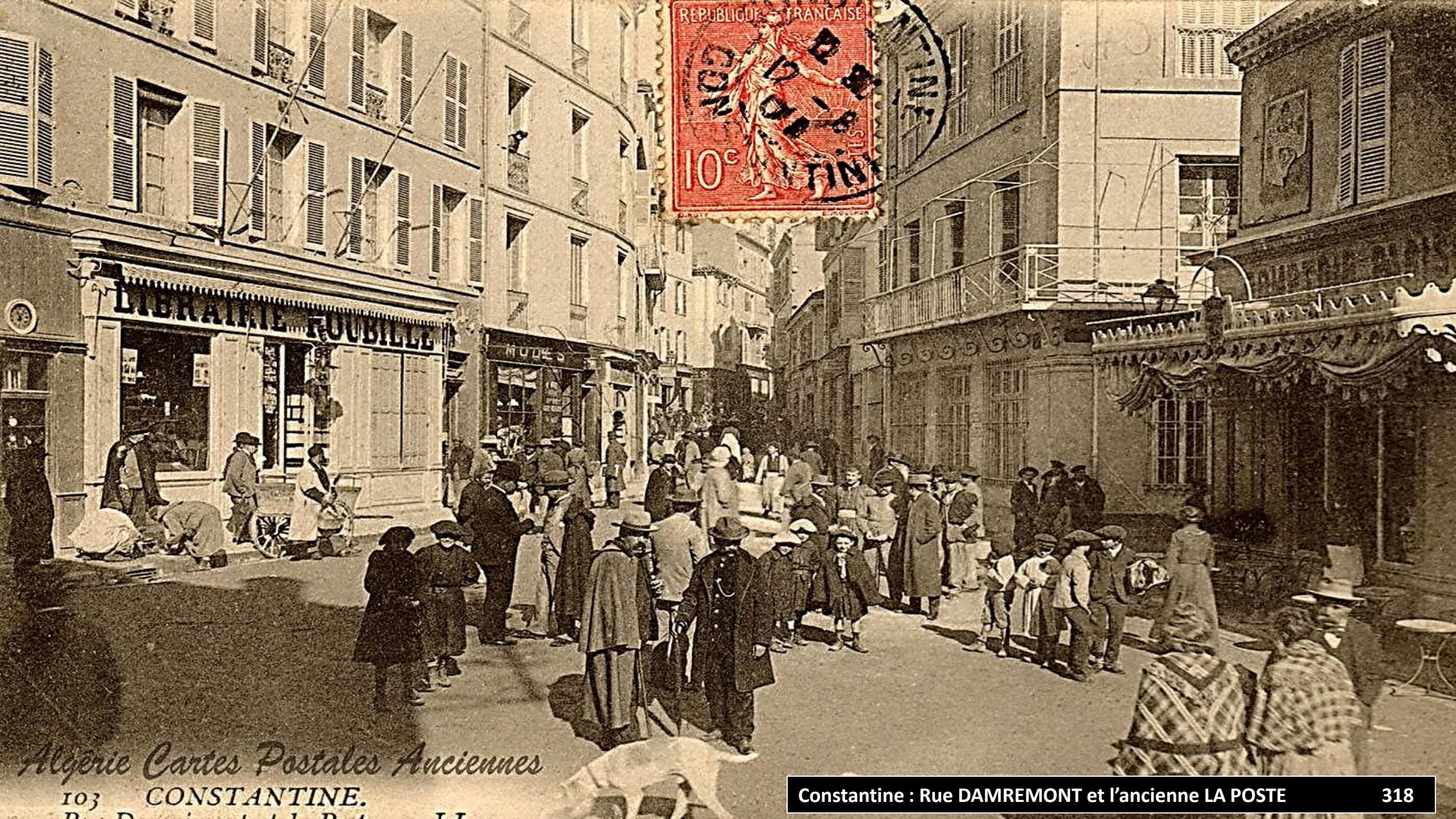
211 CONSTANTINE — Construction du nouveau Pont sur le Rhummel. — LL 1910

@LGERIE OR@N DES @NNEES 50

DANMARIOU

CONSTANTINE : au premier plan le Centre Hospitalo Universitaire

RENOVATION vieille ville : Projet Constantine-Grenoble 315



Constantine : Rue DAMREMONT et l'ancienne LA POSTE 318

CONSTANTINE

Du Chabet jusqu'à Sétif on croit traverser un pays en or. Les moissons coupées haut et non fauchées ras comme en France, pilées par les pieds des troupeaux, mêlant leur jaune clair de paille au rouge plus foncé du sol, donnent juste à la terre la teinte chaude et riche des vieilles dorures.

Sétif est une des villes les plus laides qu' on puisse voir.

Puis on traverse, jusqu'à Constantine, d'interminables plaines. Les bouquets de verdure, de place en place, les font ressembler à une table de sapin sur laquelle on aurait éparpillé des arbres de Nuremberg.

Et voici Constantine, la cité phénomène, Constantine l'étrange, gardée, comme par un serpent qui se roulerait à ses pieds, par le Roumel, le fantastique Roumel, fleuve de poème qu'on croirait rêvé par Dante, fleuve d'enfer coulant au fond d'un abîme rouge comme si les flammes éternelles l'avaient brûlé. Il fait une île de sa ville, ce fleuve jaloux et surprenant ; il l'entoure d'un gouffre terrible et tortueux, aux rocs éclatants et bizarres, aux murailles droites et dentelées.

La cité, disent les Arabes, a l'air d'un burnous étendu. Ils l'appellent Belad-el-Haoua, la cité de l'air, la cité du ravin, la cité des passions. Elle domine des vallées admirables pleines de ruines romaines, d'aqueducs aux arcades géantes, pleines aussi d'une merveilleuse végétation. Elle est dominée par les hauteurs de Mansoura et de Sidi-Meçid.

Elle apparaît debout sur son roc, gardée par son fleuve, comme une reine. Un vieux dicton la glorifie : « Bénissez, dit-il à ses habitants, la mémoire de vos aïeux qui ont construit votre ville sur un roc. Les corbeaux fientent ordinairement sur les gens, tandis que vous fientez sur les corbeaux. »

Les rues populeuses sont plus agitées que celles d'Alger, grouillantes de vie, traversées sans cesse par les êtres les plus divers, par des Arabes, des Kabyles, des Biskris, des Mzabis, des Nègres, des Mauresques voilées, des spahis rouges, des turcos bleus, des kadis graves, des officiers reluisants. Et les marchands poussent devant eux des ânes, ces petits bourricots d'Afrique hauts comme des chiens, des chevaux, des chameaux lents et majestueux.

Salut aux Juives. Elles sont ici d'une beauté superbe, sévère et charmante. Elles passent drapées plutôt qu'habillées, drapées en des étoffes éclatantes, avec une incomparable science des effets, des nuances, de ce qu'il faut pour les rendre belles. Elles vont, les bras nus depuis l'épaule, des bras de statues qu'elles exposent hardiment au soleil ainsi que leur calme visage aux lignes pures et droites. Et le soleil semble impuissant à mordre cette chair polie.

Mais la gaieté de Constantine, c'est le peuple mignon des petites filles, des toutes petites. Attifées comme pour une fête costumée, vêtues de robes traînantes de soie bleue ou rouge, portant sur la tête de longs voiles d'or ou d'argent, les sourcils peints, allongés comme un arc au-dessus des deux yeux, les ongles teints, les joues et le front parfois tatoués d'une étoile, le regard hardi et déjà provocant, attentives aux admirations, elles trottinent, donnant la main à quelque grand Arabe, leur serviteur.

On dirait quelque nation de conte de fée, une nation de petites femmes galantes ; car elles ont l'air femme, ces fillettes, femmes par leur toilette, par leur coquetterie éveillée déjà, par les apprêts de leur visage.

Elles appellent de l'œil, comme les grandes ; elles sont charmantes, inquiétantes, et irritantes comme des monstres adorables. On dirait un pensionnat de courtisanes de dix ans, de la graine d'amour qui vient d'éclore. Mais nous voici devant le palais d'Hadj-Ahmed, un des plus complets échantillons de l'architecture arabe, dit-on. Tous les voyageurs l'ont célébré, l'ont comparé aux habitations des *Mille et Une Nuits*.

Il n'aurait rien de remarquable si les jardins intérieurs ne lui donnaient un caractère oriental fort joli. Il faudrait un volume pour raconter les férocités, les dilapidations, toutes les infamies de celui qui l'a construit avec les matériaux précieux enlevés, arrachés aux riches demeures de la ville et des environs.

Le quartier arabe de Constantine tient une moitié de la cité. Les rues en pente, plus emmêlées, plus étroites encore que celles d'Alger, vont jusqu'au bord du gouffre, où coule l'Oued-Roumel.

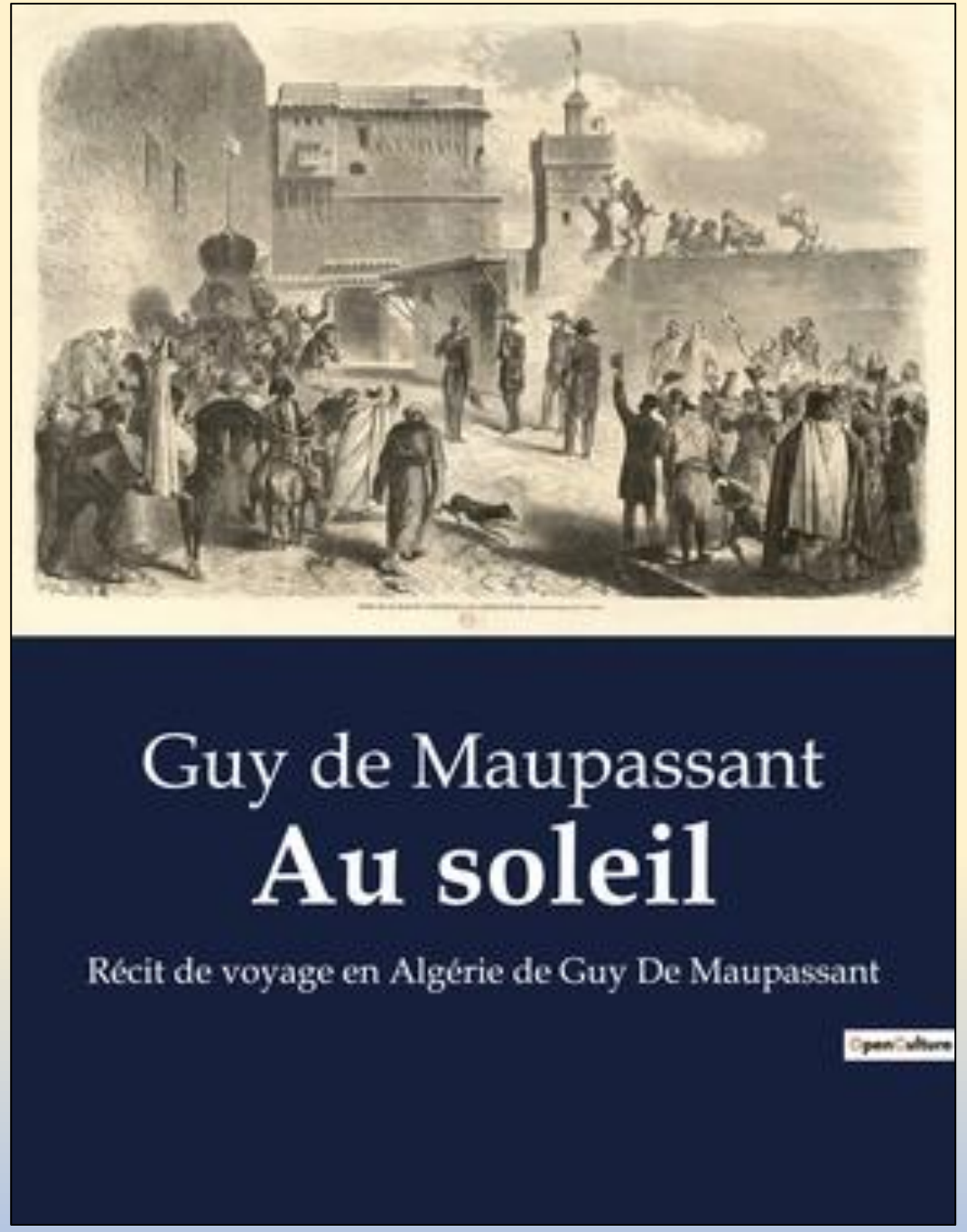
Huit ponts jadis traversaient ce précipice. Six de ces ponts sont en ruine aujourd'hui. Un seul, d'origine romaine, nous donne encore une idée de ce qu'il fut. Le Roumel, de place en place, disparaît sous des arches colossales qu'il a creusées lui-même. Sur l'une d'elles, fut bâti le pont. La voûte naturelle où passe le fleuve est élevée de quarante et un mètres, son épaisseur est de dix-huit mètres ; les fondations de la construction romaine sont donc à *cinquante-neuf* mètres au-dessus de l'eau ; et le pont avait lui-même deux étages, deux rangées d'arches superposées sur l'arche géante de la nature. Aujourd'hui, un pont en fer, d'une seule arche donne entrée dans Constantine. Mais il faut partir, et gagner Bône, jolie ville blanche qui rappelle celles des côtes de France sur la Méditerranée. Le *Kléber* chauffe le long du quai. Il est six heures. Le soleil s'enfonce, là-bas, derrière le désert, quand le paquebot se met en marche. Et je reste jusqu'à la nuit sur le pont, les yeux tournés vers la terre qui disparaît dans un nuage empourpré, dans l'apothéose du couchant, dans une cendre d'or rose semée sur le grand manteau d'azur du ciel tranquille. **Guy de Maupassant**

Guy de Maupassant naît le 5 août 1850, vraisemblablement à Fécamp, dans la Seine-Maritime. Il passe une enfance heureuse à Etretat, au bord du littoral normand. Dans ce cadre champêtre, le jeune Guy reçoit son instruction d'un abbé et de sa mère, qui possède une vaste culture littéraire. Il passe le reste de son temps entre le port et la campagne, où il se lie avec les pêcheurs et les paysans des environs qui lui inspireront plus tard plusieurs personnages. A l'âge de 12 ans, il est envoyé en pension au collège religieux d'Yvetot, qui sera à l'origine de son dégoût de la religion. Il intègre ensuite le lycée de Rouen en 1868. Au sortir de ses études, Maupassant est mobilisé pour la guerre de 1870 contre la Prusse. Il sert dans l'intendance à Rouen jusqu'à la débâcle de 1871. Il travaille ensuite à Paris comme fonctionnaire au ministère de la Marine pendant près de 10 ans, puis au ministère de l'Instruction publique. Ces emplois administratifs étant une profonde source d'ennui pour lui, Maupassant met un terme à sa carrière dans l'administration pour se consacrer… à l'écriture en 1880.

Guy de Maupassant : Constantine. Texte publié dans *La Revue politique et littéraire* du 5 janvier 1884, puis publié dans le recueil *Au soleil* (pp. 215-221).

Consulter la version illustrée par André Suréda, aux éditions P. Ollendorff, 1902.

Mis en ligne le 11 août 1998.



… Ainsi, en 1881, Maupassant séjourne deux mois en Algérie.
Le 9 juillet 1881, il arriva à Alger, pour un séjour de sept à huit semaines en Algérie. De ce voyage il donne ses impressions dans "Au soleil", un récit paru en 1884. Il y relate, dans son style limpide et précis, la diversité du pays et de ses habitants, les coutumes, la religion. Au cours de son périple, il écrit des articles qu'il envoie au journal *Le Gaulois*, et dans lesquels il décrit l'Algérie, en laissant percer ses convictions, celles d'une hostilité à la colonisation. Si ses jugements sur les comportements arabes (religion, coutumes) peuvent, de nos jours, paraître choquants, il a su, ce qui était rare à son époque, dénoncer avec vigueur les méfaits de la colonisation...

Guy de Maupassant a marqué la littérature par ses romans - *Une Vie, Bel ami*, la Parure, Le Horla, Boule de suif, Nouvelles, Pierre et Jean, Dix nouvelles sur la prostitution . Ces oeuvres retiennent l'attention par leur force réaliste, la présence importante du fantastique et par la maîtrise stylistique. La carrière littéraire de Maupassant se limite à une décennie - de 1880 à 1890 - avant qu'il ne sombre peu à peu dans la folie* et ne meure à 43 ans.

Le corps affaibli par la maladie et l'esprit rongé par la démence provoquée par la syphilis, Guy de Maupassant meurt le 6 juillet 1893 dans la clinique du docteur Blanche à Passy.

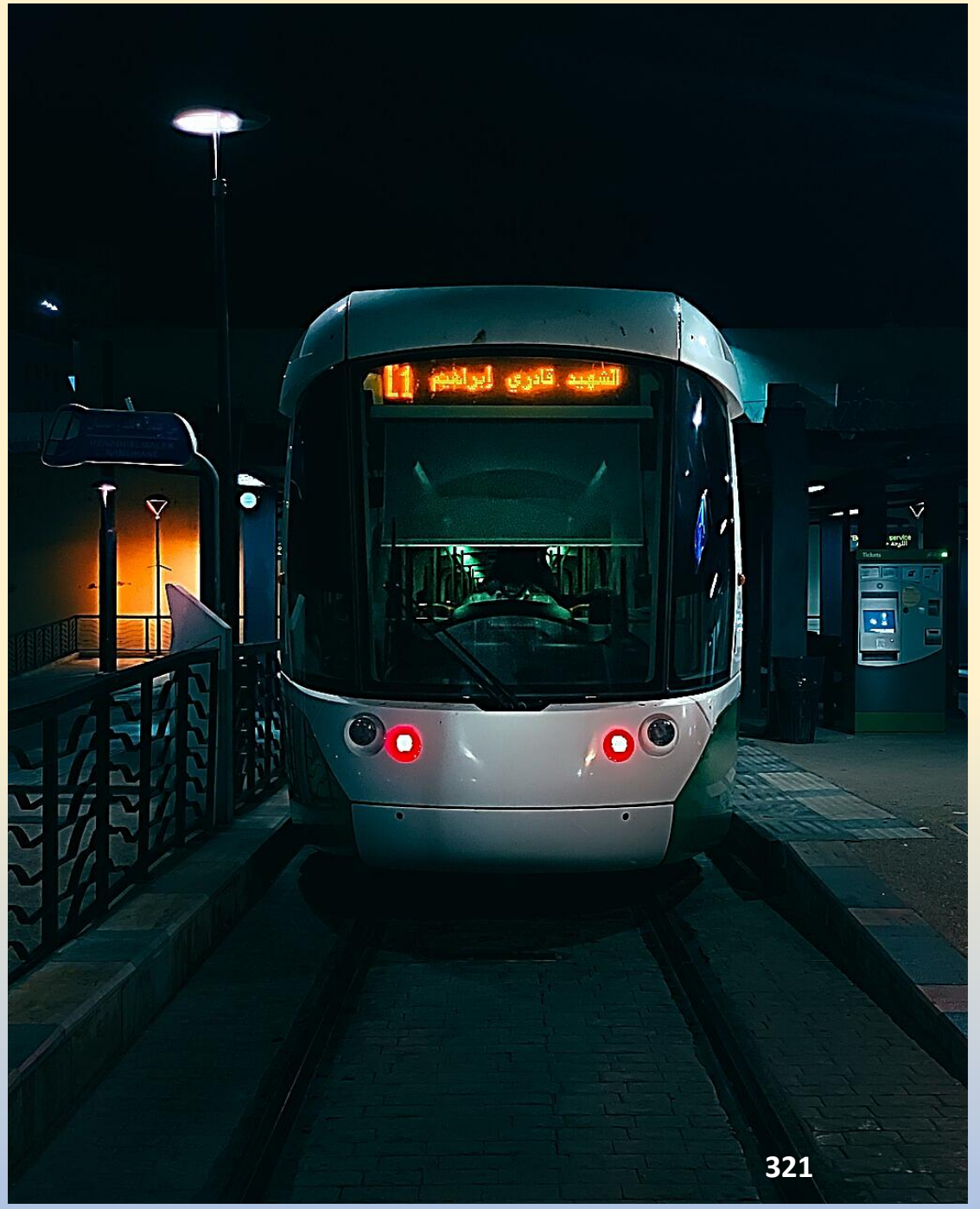
La syphilis reste rare en France (21 cas pour 100 000 habitants en 2022, contre 102 cas pour 100 000 habitants pour la chlamydia). Elle se soigne par ailleurs très bien avec des antibiotiques. Ainsi, parler d'épidémie est « exagéré », estime SANTÉ PUBLIQUE FRANCE.

Constantine, en Algérie, est l'une des plus anciennes cités du monde. Fondée par les Phéniciens, elle devint, sous le nom de Cirta, la capitale du royaume Numide. Totalement détruite par Maxence en 311 ap. J.-C., elle fut reconstruite peu de temps après par l'empereur Constantin qui lui donna son nom.

Constantine a conservé les témoignages historiques de trois millénaires de présences numide, romaine, musulmane, ottomane et coloniale. Sa vieille ville est classée patrimoine national algérien depuis décembre 2004.

Les villes de Constantine (Algérie) et Grenoble (France) sont jumelées depuis 1999. Depuis 2002, elles sont engagées dans des actions techniques de coopération décentralisée qui se sont étendues au fil des ans à cinq volets : coopération institutionnelle, développement économique, société civile, jeunesse et santé. En 2003, une mission technique a pointé la nécessité d'ajouter un nouveau volet « patrimoine » à la coopération décentralisée entre Grenoble et Constantine, et de concentrer les actions de celui-ci sur la vieille ville de Constantine, patrimoine exceptionnel menacé de disparition.

En janvier 2005, une autre mission a permis d'identifier les partenaires susceptibles de porter le projet-pilote « PATRIMOINE ET LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ » à Constantine. Outre le ministère des Affaires étrangères impliqué dans l'élaboration du projet, le Président de l'Assemblée populaire communale de Constantine et la Ville de Grenoble ont témoigné leur intérêt. L'Université de Rome III a établi un plan de conservation urbaine en liaison avec la Cellule de réhabilitation de la vieille ville. L'équipe italienne a réalisé un inventaire du bâti du centre historique ancien et a proposé un périmètre de sauvegarde. Enfin, la mission a insisté sur le besoin urgent de mettre en place à Constantine un outil de planification territoriale semblable au SCoT (Schéma de Cohérence Territoriale) français, afin que les nouvelles constructions sur les flancs de colline ne portent pas atteinte à la valeur paysagère de ce site spectaculaire et afin d'améliorer les liaisons entre Constantine et les villes satellites...



Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNESCO
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture

Convention France-UNESCO pour le patrimoine

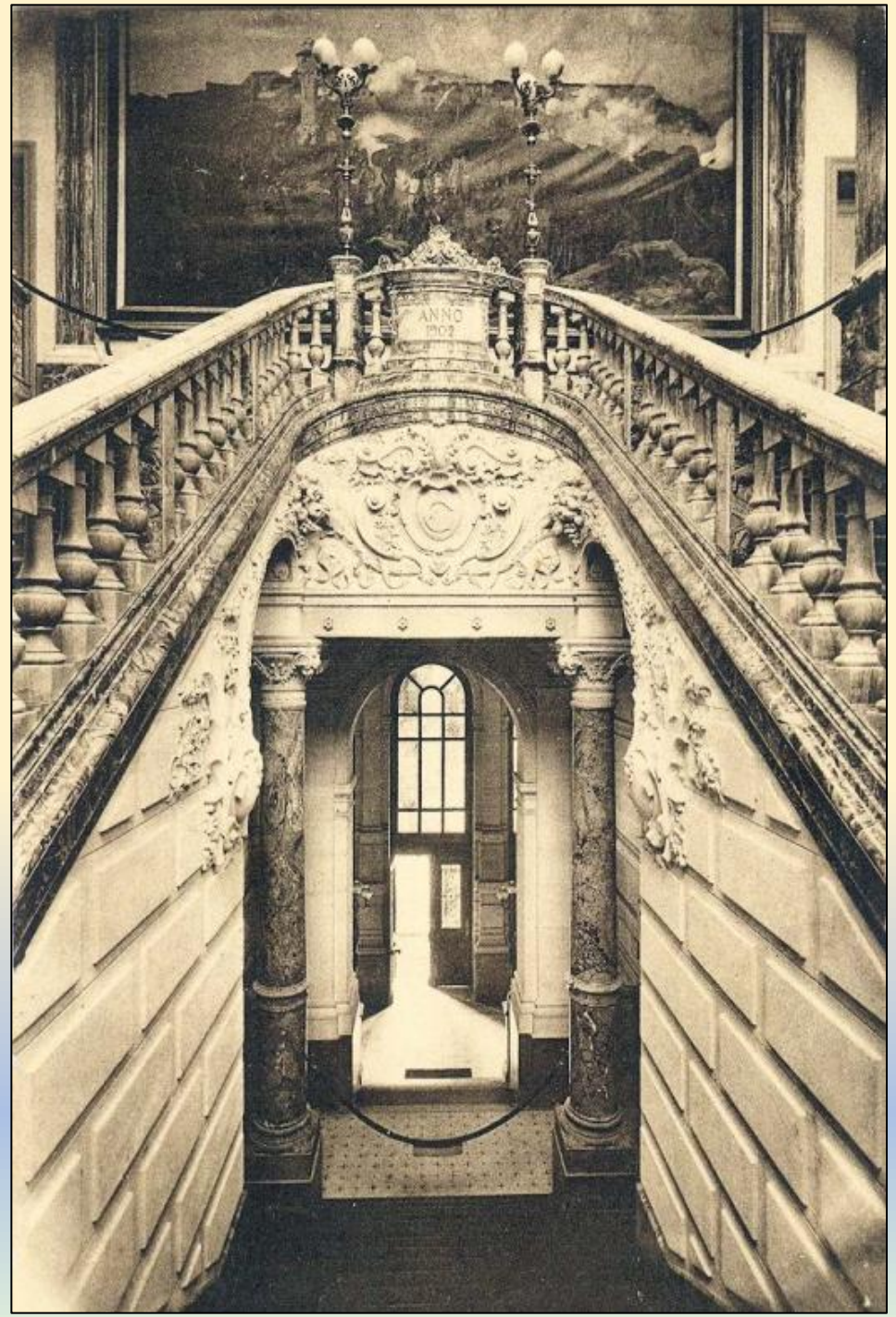
LA PRISE DE CONSTANTINE

Date de publication : Mars 2016 Auteur : Mathilde LARRÈRE

En 1834, Louis-Philippe se résout à maintenir la présence française en Algérie, mais choisit de restreindre l'occupation à certaines positions côtières. Le reste du pays est laissé sous le contrôle de princes maghrébins sur lesquels la France espère exercer une suzeraineté, mais auxquels elle s'affronte bientôt. En 1835-1836, l'armée française essuie de cuisantes défaites, dans le marais de la Macta et aux portes de Constantine. Pour effacer la honte de l'échec, les parlementaires réclament une seconde expédition de Constantine. Commencée le 10 octobre 1837, elle s'achève le 13, après un sanglant combat de rues et au prix de lourdes pertes...

La deuxième expédition de Constantine, victorieuse, est largement exploitée pour rehausser le prestige de l'armée défaite les années précédentes et dépasser les controverses politiques sur le bien-fondé d'une occupation. Les toiles de Vernet font courir Paris pour reconnaître les protagonistes des grandes scènes ; elles flattent l'esprit cocardier des Français encouragés à soutenir la campagne par goût du panache et incités à la comparer à la glorieuse épopée napoléonienne.

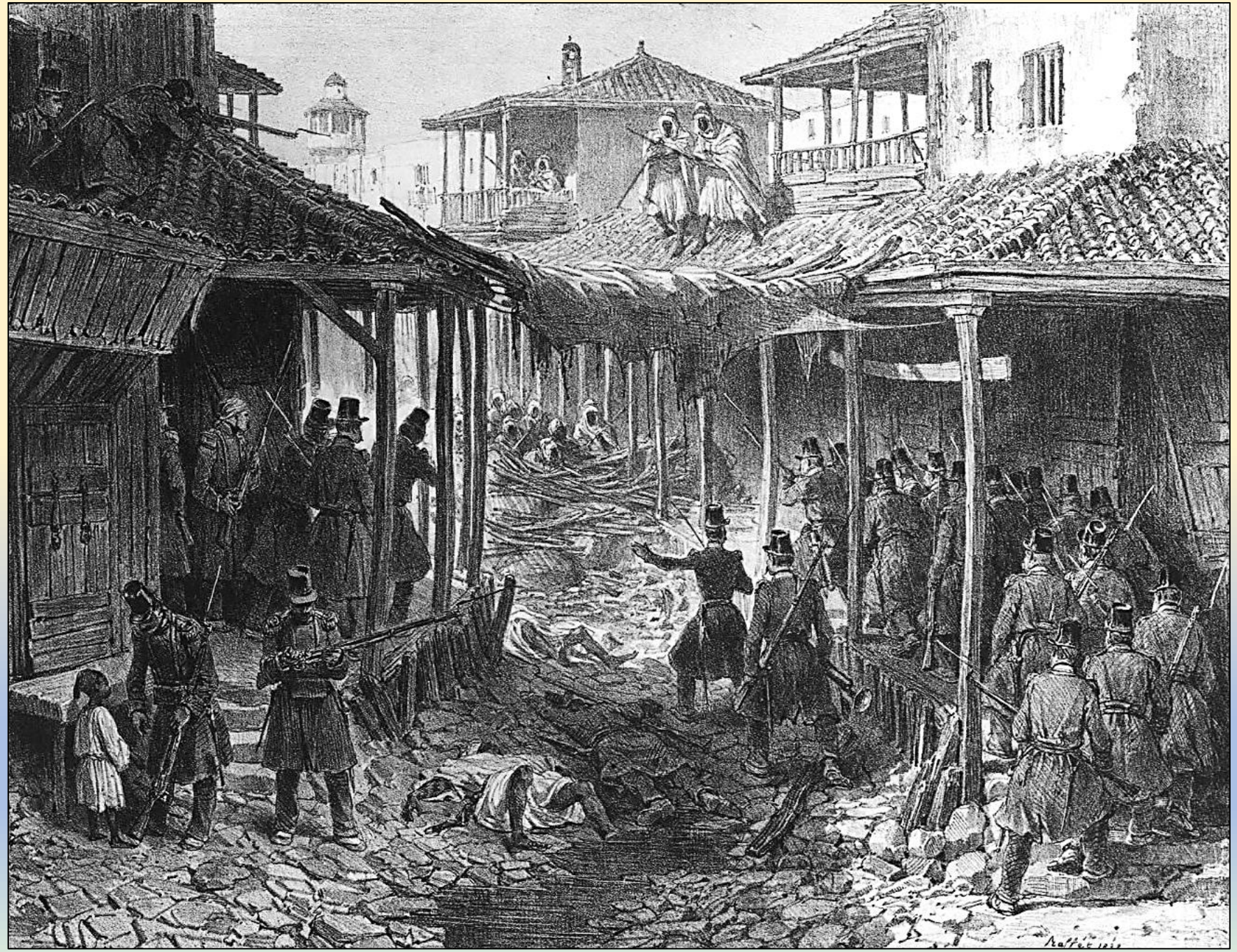
Elles arracheront à Baudelaire, journaliste artistique au Salon où sont présentées les œuvres, un commentaire lapidaire en 1845 : *« M. Horace Vernet est un militaire qui fait de la peinture. Je hais cet art improvisé au roulement du tambour, ces toiles badigeonnées au galop, cette peinture fabriquée à coups de pistolet, comme je hais l'armée, la force armée, et tout ce qui traîne des armes bruyantes dans un lieu pacifique. Cette immense popularité, qui ne durera d'ailleurs pas plus longtemps que la guerre, et qui diminuera à mesure que les peuples se feront d'autres joies, cette popularité, dis-je, cette vox populi, vox Dei, est pour moi une oppression. »*.



HISTOIRE

A gauche, le grand escalier à l'entrée de la mairie de Constantine. L'escalier est coiffé du tableau du peintre militaire Horace VERNET sur la prise de la ville (ci-dessus) en 1837, soit 7 ans après l'arrivée des premiers colons en Algérie.

AUGUSTE RAFFET : RETRAITE DE CONSTANTINE EN NOV. 1836, LE CARRÉ DU MARÉCHAL CHANGARNIER ATTAQUÉ PAR LES RESISTANTS LOCAUX.



Combat dans la grande rue de Constantine RAFFET Denis-Auguste-Marie , 18 octobre 1838, musée national du Château de Versailles

Ce drapeau était utilisé pour le Djihad par Ahmed Bey, bey de Constantine

12. 8. 06
Algérie Cartes Postales Anciennes
H. PUJOL
Mon Collège
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
10c
POSTES
53 CONSTANTINE.
La Rue Nationale. — LL

10c
POSTES
20. Constantine - La Cathédrale

Début de l'Avenue Viviani (pont Sidi Rached vers place Lamoricière. A gauche, les Habitations à Bon Marché (HBM). Puis l'immeuble *Kaouki* de l'architecte Jean Médecin (1928) et l'hôtel CIRTA. A droite au fond, on devine les clochetons de l'église du Sacré-Cœur, au coudiat Aty.

L'avenue Viviani, à gauche l'arrière de la grande poste, l'université populaire et la caserne des sapeurs-pompiers, au centre le cinéma Nunez (Le Royal en 1958 - cf. infra p . 331), à droite les HBM. En médaillon, les armoiries de la ville , cf. p 333)

CONSTANTINE : la place du général Leclerc, au centre deux bus urbains et la poste, à gauche le théâtre, à droite, l'entrée de la grande esplanade, au fond à gauche , les immeubles de la cité Laloum (HBM), au fond à droite, le coudiat Aty

Armoiries de Constantine (blason)*

Azur représente le ciel d'Algérie, les gueules (d'un mot persan signifiant les couleurs) symboliseraient le désert ; ou, selon une autre signification, les gorges du Rhumel (décrites par Guy de Maupassant telles qu'un "Abîme rouge comme si les flammes éternelles l'avaient brûlé").
Le chevron représente le confluent en amont et près de Constantine des Oueds Rhumel et Bou Merzoug. Certains croient y voir l'éperon des cavaliers arabes. Le barbeau est l'évocation du Rhumel qui traverse la ville ; poisson commun des oueds algériens, (il ne faut pas y voir la marque des premiers chrétiens). La couronne murale est le timbre normal des blasons des cités. Ici, elle a une signification particulière. Constantine (ex. Cirta) était dès la plus haute antiquité, une place forte, entourée de solides fortifications.
Quant au cheval gai, à robe noir de Numidie (gai signifiant nu c'est à dire ni sellé ni bridé), il rappelle l'importance de l'animal de selle pour les populations de la région. Il peut rappeler aussi le souvenir de la célèbre jument noire *Halilifa,* passée dans la légende arabe, qui par son instinct, sa vigueur et son galop, contribua à la délivrance de Constantine assiégée par les Tunisiens en 1700.
R. Le Viavant...
Texte extrait du livre « De Cirta à Constantine de 1836 à 1962 », ACEP Ensemble Editeur 29 septembre 2012

*En héraldique, le blason est la langue qui décrit les armoiries donnant un blasonnement (texte décrivant les armoiries avec les termes de la langue du blason) identifiant son porteur,

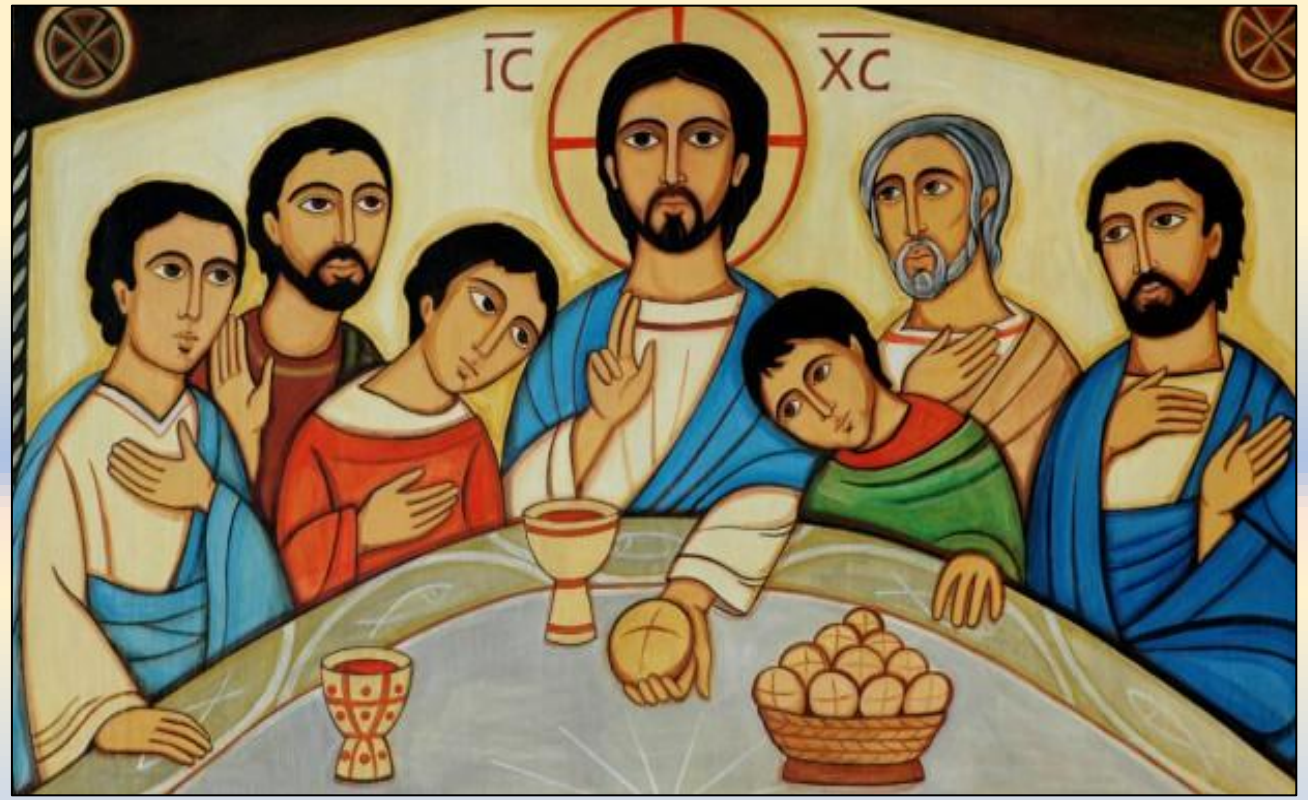
Última Cena - Juan de Juanes (1507-1579) : Musée du Prado-Madrid

Le Jeudi saint, avant Pâques, les chrétiens commémorent la Cène, le repas où Jésus a béni le pain et le vin pour la première fois entourés de ses douze apôtres. Jésus signifie qu'il offre son corps et son sang pour le salut du monde. C'est pendant la Cène que Jésus institue le geste de l'EUCHARISTIE : du latin eucharistia (« action de grâce »), lui-même du grec ancien , eukharistía (« reconnaissance, action de grâce »)..

Église catholique en France
ÉDITÉ PAR LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

Parmi tous les symboles de la foi, deux tiennent une place toute particulière dans la vie de l'Église : le *Symbole des apôtres* et le *Symbole de Nicée-Constantinople*

Credo : symbole des Apôtres



**Je crois en Dieu, le Père tout-puissant,
Créateur du ciel et de la terre.
Et en Jésus Christ, son Fils unique, notre Seigneur ;
qui a été conçu du Saint Esprit, est né de la Vierge Marie,
a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié,
est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers ;
le troisième jour est ressuscité des morts,
est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père
tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.
Je crois en l'Esprit Saint, à la sainte Église catholique, à la
communion des saints, à la rémission des péchés, à
la résurrection de la chair, à la vie éternelle. Amen**

CREDO : le Symbole de Nicée-Constantinople

Il tient sa grande autorité du fait qu'il est issu des deux premiers Conciles œcuméniques ou universels (325 et 381).
Depuis le 1er dimanche de l'avent,
28 novembre 2021, <u>la nouvelle édition du missel romain</u> dans sa nouvelle traduction en français est en usage.
La nouvelle traduction induit quelques changements dans les prières communes afin que la prière du peuple de Dieu soit plus exacte dans la formulation de la foi et conforme à la langue française.
Les modifications sont soulignées.

Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible.
Je crois en un seul Seigneur, Jésus Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : Il est Dieu, né de Dieu,
lumière née de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu, Engendré, non pas créé,
<u>consubstantiel</u> au Père, et par lui tout a été fait.
Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel ;
Par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme.
Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa passion et fut mis au tombeau.
Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Écritures, et il monta au ciel ; il est assis à la droite du Père.
Il reviendra dans la gloire, pour juger les vivants et les morts ; et son règne n'aura pas de fin.
Je crois en l'Esprit Saint, qui est Seigneur et qui donne la vie ; il procède du Père et du Fils ;
avec le Père et le Fils, il reçoit même adoration et même gloire ; il a parlé par les prophètes.
Je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique.
Je reconnais un seul baptême pour le pardon des péchés.
J'attends la résurrection des morts, et la vie du monde à venir. Amen.

VATICAN NEWS

En plein Jubilé 2025 sera également célébré le 1700e anniversaire du premier Concile œcuménique* de l'histoire de l'Église, qui s'est tenu à Nicée (IZNIK-Turquie) du 20 mai au 25 juillet 325. sous l'égide de Constantin 1er. Cet anniversaire revêt d'importantes dimensions œcuméniques, qui apparaissent déjà dans le fait que le Saint-Père a exprimé le désir de se rendre à Nicée pour célébrer cette commémoration avec le patriarche œcuménique Bartholomée Ier.

* Le mot œcuménisme désigne l'effort des chrétiens pour parvenir à une unité institutionnelle entre les différentes Églises et communautés qui le composent aujourd'hui.

Les premières communautés chrétiennes étaient très préoccupées par la vérité, particulièrement quand il était question de la révélation de Dieu. Les discussions qui visaient à *reconnaître* (et non *choisir*) les livres inspirés par Dieu ont commencé des siècles avant Nicée et se sont poursuivies dans les décennies qui ont suivi. Néanmoins, nous pouvons affirmer de manière décisive que le Conseil de Nicée a cité l'Écriture du Nouveau et de l'Ancien Testament comme autorité en reconnaissant sa suprématie et sa juridiction. Les participants reconnaissaient la primauté que possédait l'Écriture puisqu'elle est inspirée par Dieu et autorité, ils n'ont pas inventé le statut qu'elle possédait déjà. Les vingt-sept livres du Nouveau Testament étaient lus, étudiés, prêchés et déclarés comme la Sainte Parole de Dieu des centaines d'années avant la naissance de ceux qui étaient présents à Nicée

SOURATE 112
EL IKHLAS (LE MONOTHEISME PUR)

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

Dis : "Il est Allah, Unique.

2. Allah, Le Seul à être imploré pour ce que nous désirons.

3. Il n'a jamais engendré, n'a pas été engendré non plus.

4. Et nul n'est égal à Lui".

Le pendant du CREDO pour les musulmans : Sourate 112 du Coran

Cénacle de Jérusalem

Le Cénacle est d'abord attaché aux souvenirs du Jeudi saint. C'est dans la pièce du rez-de-chaussée qu'eut probablement lieu le lavement des pieds (BFR|Jn|13:1-11}, et dans la Chambre haute, le dernier repas, *LA CÈNE*, avec l'institution de l'*Eucharistie* (Mt 26:26 et parallèles) et la grande prière rapportée par l'Évangile selon saint Jean discours de la Cène (Jn. 13:31-16).

C'est probablement là aussi que la [Résurrection|Christ ressuscité] serait apparu aux Apôtres, qui s'y étaient réfugiés, et là que se seraient terrés les Apôtres entre les moments de l'Ascension et de la Pentecôte.

La « période du Cénacle » désigne ces dix jours d'attente et de recueillement.

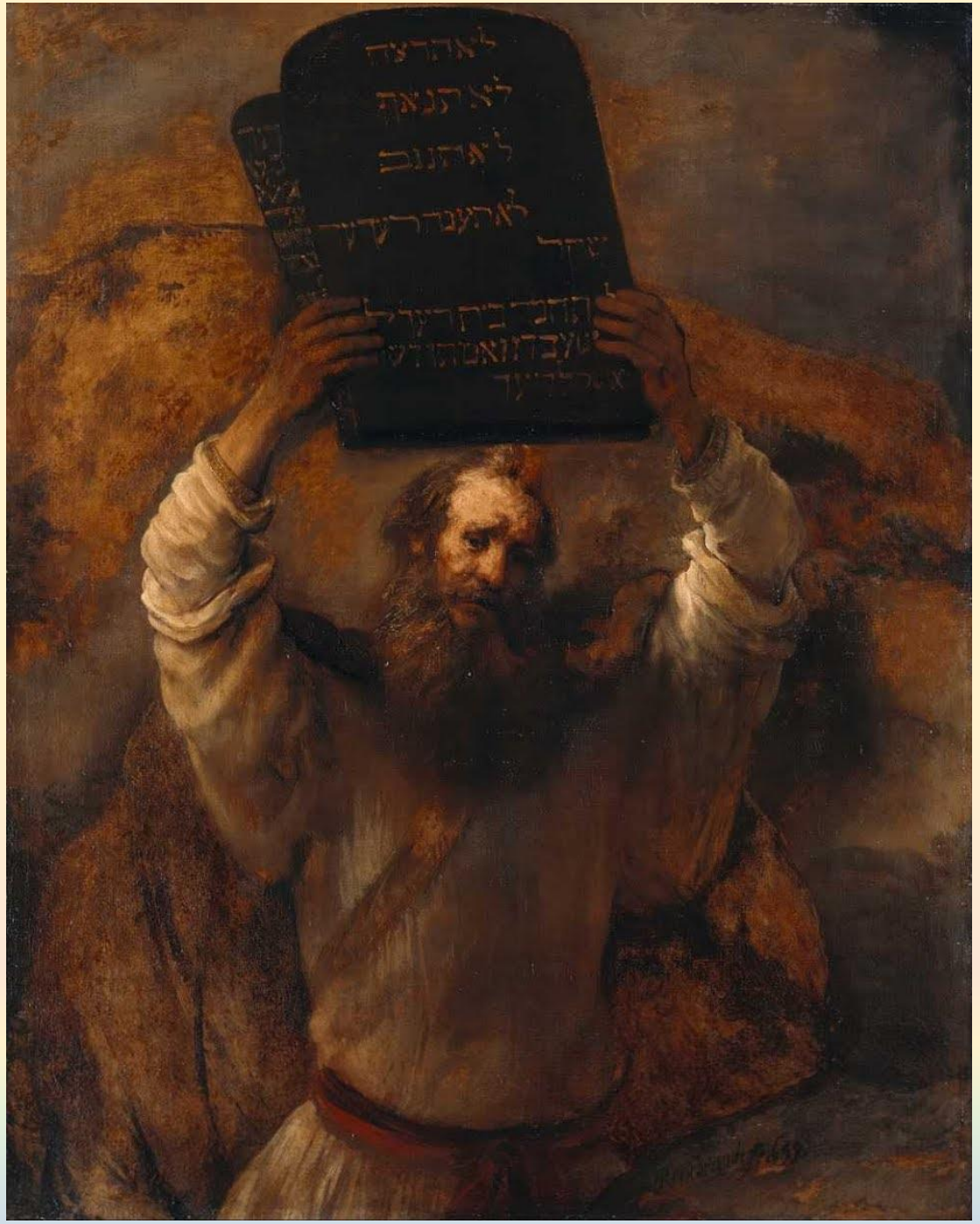
Le Cénacle est le lieu de l'effusion de l'Esprit lors de la Pentecôte, quand *« apparurent comme des langues de feu qui se posèrent sur chacun d'eux »* Ac|2:2-3).

Comment recevons-nous cet Esprit Saint ? Jésus a promis d'envoyer l'Esprit Saint aux croyants. Cette promesse s'est réalisée le jour de la Pentecôte* (du latin, « cinquantième jour après Pâques » quand ses apôtres ont reçu l'Esprit ; qui leur a donné le courage d'annoncer la résurrection de Jésus à Jérusalem, puis dans tout l'empire romain.

Pour les juifs, la Pâque représente la sortie d'Egypte, libération de l'esclavage. La pentecôte juive ou *Chavouot (SHAVIOT) commémore le cinquantième jour après Paque, à savoir le don de la Torah par MOÏSE sur le SINAÏ. (ancien testament). C'est aussi la fête des prémices des récoltes.

Dans la tradition chrétienne, le feu céleste est appelé le Saint-Esprit (amour, intelligence, puissance), et la fête de la Pentecôte célèbre la descente du Saint-Esprit sur les disciples de Jésus sous la forme de flammes, de langues de feu.

Moïse recevant les Tables de la Loi, un des dix panneaux en relief des Portes du Paradis (portes Est), 1425-52 (bronze doré)
Lorenzo GHIBERTI
Baptistery, Florence, Italy / Bridgeman Images



Ci-contre,
Moïse brisant les Tables de la Loi est une peinture à l'huile du peintre hollandais **REMBRANDT**, réalisée en 1659 et aujourd'hui exposée à la Gemäldegalerie à Berlin, en Allemagne.
168,5 × 136,5.

Le dernier repas du Christ avec ses disciples a lieu au CÉNACLE DE JÉRUSALEM. Un bâtiment de deux étages situé au sommet du mont Sion, au sud des remparts et à quelques centaines de mètres de la vieille ville. On retrouve sur le mont Sion d'autres lieux historiques et religieux capitaux comme la tombe du Roi David ou l'abbaye de la Dormition.

Le mot Cénacle vient du latin "caenaculum", la salle à manger en latin. La salle du Cénacle, comme on l'appelle également, mesure 15 mètres sur 12. Elle est vide de tout meuble sauf d'une sculpture représentant un olivier, symbolisant la paix (à gauche). C'est également le lieu du lavement des pieds, commémoré en même temps que la Cène le soir du Jeudi saint.

LA DORMITION DE LA VIERGE

Le mot *dormition*, du latin *dormitio* signifiant sommeil éternel, désigne pour les chrétiens la mort non violente et apaisée d'un saint.

Pour les Eglises d'Orient le terme Dormition utilisé seul signifie la mort terrestre de la Vierge Marie, puis trois jours après son élévation au ciel, ayant été rachetée de l'héritage du Péché d'Adam en tant que Mère de Dieu (Theotokos) et Toute Sainte (Panagia). Ce culte fut introduit dans l'Empire Byzantin par l'Empereur Maurice (539 – 632).

L'Eglise Catholique Romaine préfère parler d'Assomption car la Vierge, sans connaître la corruption physique, est enlevée corps et âme jusqu'à son Fils Jésus, car elle fut conçue sans péché dès sa conception par ses parents Joachim et Anne. Ce culte fut introduit à Rome par le Pape Théodore Ier (mort en 649), puis appelé Assomption au VIIIème siècle. Le dogme de l'Immaculée Conception fut déclaré le 8 décembre 1854 par le Pape Pie IX.

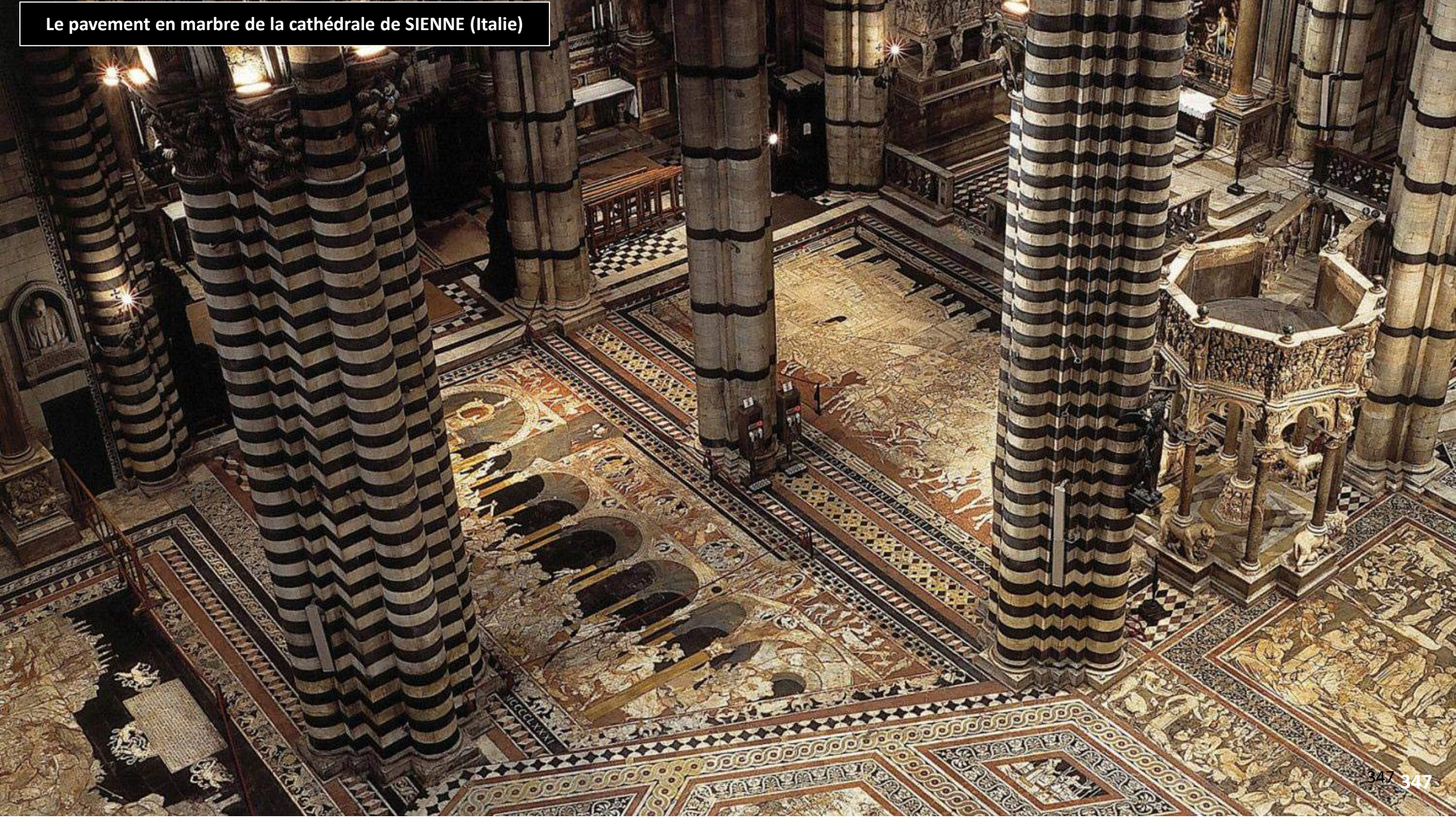
Les églises protestantes, faute de texte scripturaire, nient l'Assomption de Marie qui, après la naissance de Jésus, aurait mené une vie terrestre normale. La seule mention de Marie, après la crucifixion, se trouve dans les Actes des Apôtres (I-14) où ceux-ci se réunissent à Jérusalem pour y prier avec quelques femmes, dont Marie Mère de Jésus. Mais la vénération Mariale, influencera certains apocryphes tels le pseudo Jean au Vème siècle, le pseudo Jacques et le pseudo Meliton au VIe s., qui relateront avec de légères variantes les dernières années de la vie et de la mort de la Vierge Marie. Selon ces textes, après la mort de son Fils, Marie vit à Jérusalem, en compagnie de trois jeunes filles, allant tous les jours prier sur sa tombe. Elle avait atteint l'âge de 59 ans quand l'Archange Gabriel lui apparut, lui annonçant qu'Elle serait bientôt réunie à son Fils. Elle l'implora alors pour qu'Il lui envoie tous les Apôtres afin de prier une dernière fois avec eux. Appelés par l'Esprit Saint, les Apôtres, ceux qui étaient morts furent ressuscités, transportés par des nuées lumineuses, arrivèrent dans la maison de la Vierge. Pendant qu'ils étaient tous en prière, le Christ leur apparut dans toute sa gloire céleste et annonça à sa Mère que son âme montera aux Cieux, tandis que son corps sera au Paradis en compagnie de tous les Saints.

Après que le Christ eut reçu l'Ame de sa Mère Marie, les Apôtres portèrent son corps jusqu'à son tombeau à Gethsemani. En cours de route, un juif du nom de Jephonias voulut se saisir de la bière pour la profaner, mais un Ange, avec une épée de feu, lui trancha les deux mains qui restèrent ainsi suspendues en l'air. Après que Jephonias eut proclamé la Sainteté de la Vierge, Saint Pierre les lui rattacha aux bras. Devant ce miracle les juifs présents proclamèrent la Gloire du Christ et se convertirent. Après que Marie fut mise au tombeau, pendant trois jours se fit entendre le chœur des anges et lorsque cette musique céleste se tut le tombeau fut retrouvé vide, le Corps de Marie ayant rejoint le Paradis.

Dans sa Légende Dorée, Jacques de Voragine (1228 – 1288) fait mourir Marie à l'âge de 72 ans. Pour la mystique Anne-Catherine Emmerich (1774 – 1824), Marie vécut à Ephèse avec Saint Jean et y mourut à 64 ans entourée des Apôtres, après que Saint Pierre lui eut donné la communion. Lorsque Saint Thomas, arrivé plus tard, voulut se recueillir sur le tombeau de la Vierge, il trouva le cercueil vide. Si on montre toujours la Maison de la Vierge près d'Ephèse, les Pères de l'Eglise s'accordent pour dire qu'elle n'y vécut que quelques années et situent bien sa tombe dans la vallée du Cédron.

Le mont Sion est le lieu où Yahweh, le Dieu d'Israël, habite (Isaïe 8, 18 ; Psaume 74, 2), le lieu où il est roi (Isaïe 24, 23) et où il a installé son roi, David (Psaume 2, 6)..

***Le Christ devant Caïphe*,**
par Duccio di Buoninsegna,
cathédrale de SIENNE en Italie
(Ci-dessous)



Le pavement en marbre de la cathédrale de SIENNE (Italie)

Le procès de JESUS fils de Marie (à droite). Ponce PILATE procurateur de JUDEE (à gauche) s'en lave les mains. Il est né en un lieu inconnu, vers la fin du Ier siècle av. JC. C'est un citoyen romain qui, à partir de 26, sous Tibère, et durant dix à onze ans, a occupé la charge de préfet de Judée (carte de gauche). Il est connu pour avoir, ordonné la Crucifixion à l'issue du procès de Jésus, ce qui a conféré une notoriété exceptionnelle à ce simple gouverneur de province. Il est renvoyé à Rome à la fin de 36 ou au début de 37, pour une raison inconnue, par le proconsul de Syrie Lucius Vitellius, devant l'empereur. Après son arrivée à Rome, l'histoire perd sa trace. 346

Aucun motif de condamnation (23,1-5)

L'assemblée tout entière se leva, et on l'emmena chez Pilate. On se mit alors à l'accuser : « Nous avons trouvé cet homme en train de semer le trouble dans notre nation : il empêche de payer l'impôt à l'empereur, et il dit qu'il est le Christ, le Roi. »
-Pilate l'interrogea : « Es-tu le roi des Juifs ? »
-Jésus répondit : « C'est toi-même qui le dis. »
-Pilate s'adressa aux grands prêtres et aux foules : « Je ne trouve chez cet homme aucun motif de condamnation. »
-Mais ils insistaient avec force : « Il soulève le peuple en enseignant dans toute la Judée ; après avoir commencé en Galilée, il est venu jusqu'ici. »

Es-tu le roi des Juifs ?

Pilate fut gouverneur de Judée entre l'an 26 et 36. Il n'est ici qualifié d'aucun titre. L'évangéliste nous l'avait déjà présenté, avec Hérode, dès le début de la prédication du baptiste : *L'an quinze du règne de l'empereur Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant alors au pouvoir* (tétrarque) *en Galilée.*

Le gouverneur voit donc venir à lui l'ensemble du sanhédrin réuni plus tôt. Ce déplacement de *l'assemblée tout entière* indique son unanimité à condamner Jésus. La comparution a pour but la mise à mort qui ne pouvait émaner que du pouvoir romain.

Les motifs d'accusation paraissent avoir changé. Nous avions vu que la comparution devant le sanhédrin portait sur la prétention messianique de Jésus, considéré comme faux prophète et faux messie. Ici, les motifs, plus audibles par cet auditoire païen, sont davantage politique. Jésus est accusé d'être un chef nationaliste empêchant de payer l'impôt et se disant *christ*, terme qu'ils résument et traduisent par celui de *roi*. La prétention messianique est ainsi réduite à une revendication politique. Le lecteur sait que ces accusations sont totalement infondées. L'évangéliste a montré la sagesse de Jésus vis-à-vis de l'impôt à César (20,20-26) ainsi que son refus de prendre les armes (22 1-16). Le sanhédrin montre qu'il souhaite opposer Jésus, *christ* et *roi*, à l'empereur de Rome.

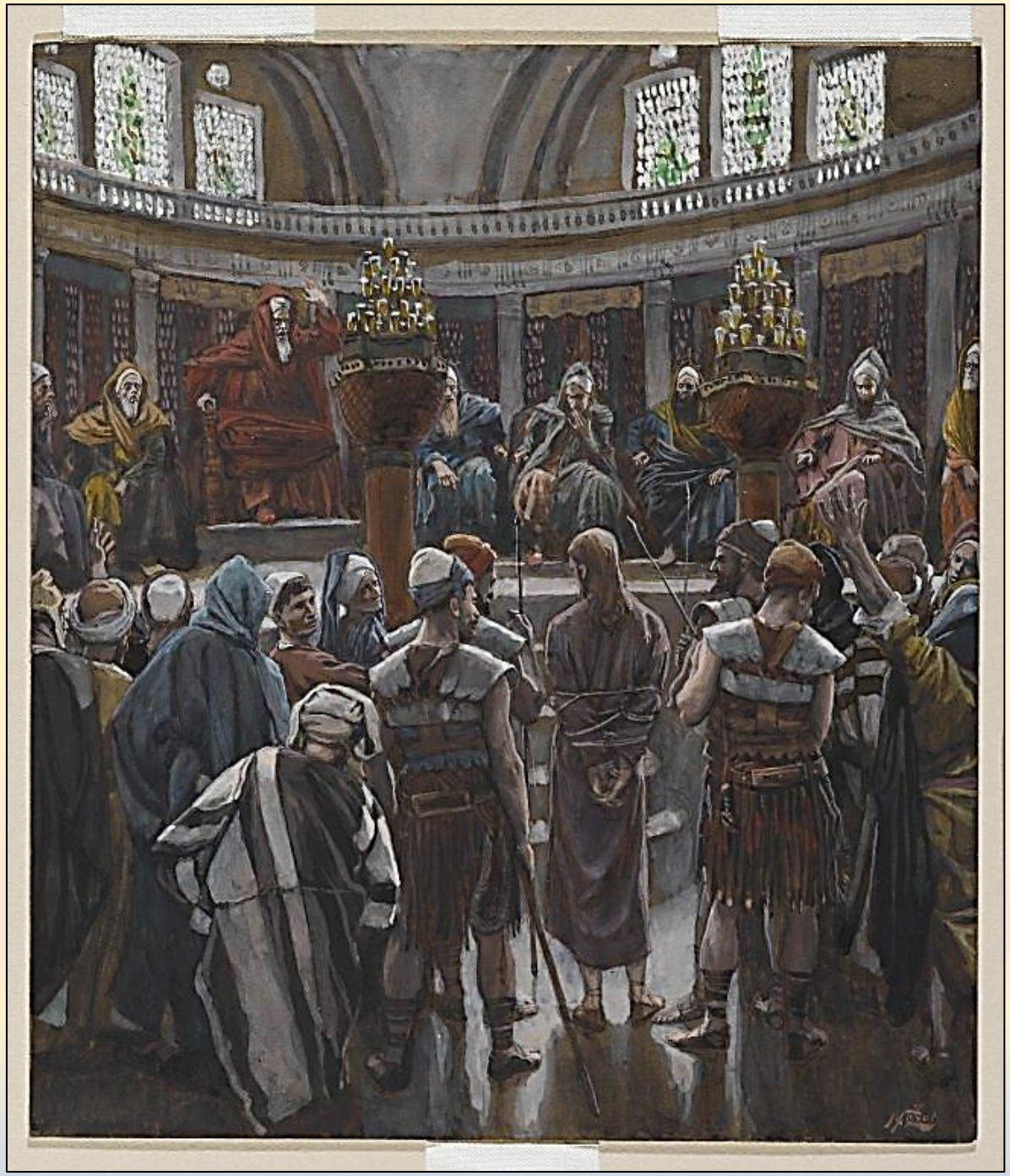
Antonio Ciseri (1821–1891) : Ecce Homo (Voici l'homme !) 380 cm x 292 cm
Galerie d'art moderne de Florence (Italie)

S'il doit sa notoriété au rôle qu'il joua dans le procès de Jésus, relaté dans les Évangiles, Pilate est une énigme.

Figure devenue proverbiale de celui « qui s'en lave les mains » (Cf. infra p 344), archétype de l'irresponsabilité, il fonctionna comme un repère chronologique et politique pour installer la mort de Jésus dans l'histoire générale et en faire un événement mémorable.

Ce personnage historique est ainsi sollicité afin de fournir des clés de compréhension pour la condamnation de Jésus, bien que sa personnalité n'ait cessé d'être retravaillée par la mémoire collective depuis l'Antiquité.

Dans l'historiographie romaine, Pilate a laissé quelques traces d'un gouverneur vénal et maladroit dont la longévité est pourtant étonnante, puisqu'il gouverne la Judée de 26 à 36 ou 37 ap. JC ….



A gauche : Le Jugement du matin au Sanhédrin*

**** Assemblée législative traditionnelle d'Israël ainsi que son tribunal suprême qui siégeait normalement à Jérusalem. Son nom dérive du grec ancien : συνέδριον / synédrion, signifiant « assemblée siégeante ».)***

par James Tissot (1836 - 1902)

NB. Aucun défenseur pour assiste Jésus, face à ses accusateurs

Le Golgotha ou Calvaire ou « lieu du crâne » est une colline située dans l'Antiquité à l'extérieur de Jérusalem, sur laquelle les Romains attachaient les condamnés à mort sur une croix en forme de T. Il est connu pour être le lieu où Jésus a été crucifié, d'après les évangiles. Selon une légende, le Golgotha serait le lieu où le corps d'Adam a été enfoui, et lors de la crucifixion de Jésus, son crâne aurait été découvert, enseveli en ce même lieu.

Médaillon : les dernières paroles du Christ en araméen sur la croix.

Aimer l'amour

Jacques Salomé

calligraphies de Lassaâd Metoui

Guy Trédaniel éditeur

Jacques Brel - Quand on n'a que l'amour (Live officiel Casino de Knokke 1963)

Quand on n'a que l'amour
A s'offrir en partage
Au jour du grand voyage
Qu'est notre grand amour.
Quand on n'a que l'amour,
Mon amour toi et moi,
Pour qu'éclatent de joie
Chaque heure et chaque jour.
Quand on n'a que l'amour
Pour vivre nos promesses,
Sans nulle autre richesse,
Que d'y croire toujours.
Quand on n'a que l'amour
Pour meubler de merveilles
Et couvrir de soleil
La laideur des faubourgs.
Quand on n'a que l'amour
Pour unique raison,
Pour unique chanson,
Et unique secours.
Quand on n'a que l'amour
Pour habiller matin
Pauvres et malandrins
De manteaux de velours.

Quand on n'a que l'amour
A offrir en prière
Pour les maux de la terre
En simple troubadour.
Quand on n'a que l'amour
A offrir à ceux-là
Dont l'unique combat
Est de chercher le jour.
Quand on n'a que l'amour
Pour tracer un chemin
Et forcer le destin
A chaque carrefour.
Quand on n'a que l'amour
Pour parler aux canons
Et rien qu'une chanson
Pour convaincre un tambour.
Alors sans avoir rien
Que la force d'aimer,
Nous aurons dans nos mains,
Amis, le monde entier

FOI en QUESTIONS

L'amour selon Jésus, plus que des beaux sentiments, des actes !

Par Aurélien BLOCH 28 septembre 2022

Précédemment, j'ai écrit sur la Règle d'or, cette fameuse loi morale universelle commune à de nombreuses religions et philosophies. Elle nous invite à ne pas faire à l'autre ce que l'on ne veut pas qu'on nous fasse, ce qui est, en somme, une garantie de liberté pour soi, et le fondement de notre idée moderne de tolérance. La règle d'or est également une éthique de réciprocité. Mais Jésus est allé plus loin que la réciprocité en nous montrant le chemin d'un amour pro-actif. Un amour non sélectif qui nous met en mouvement vers l'autre, et nous communique ainsi une joie complète, à travers un décentrement de soi . Mais en quoi l'enseignement moral – ou éthique - de Jésus se distingue-t-il de celui des autres chefs religieux de son époque ?

1.LES RELIGIEUX LIENT DE PESANTS FARDEAUX SUR LE DOS DES HOMMES.

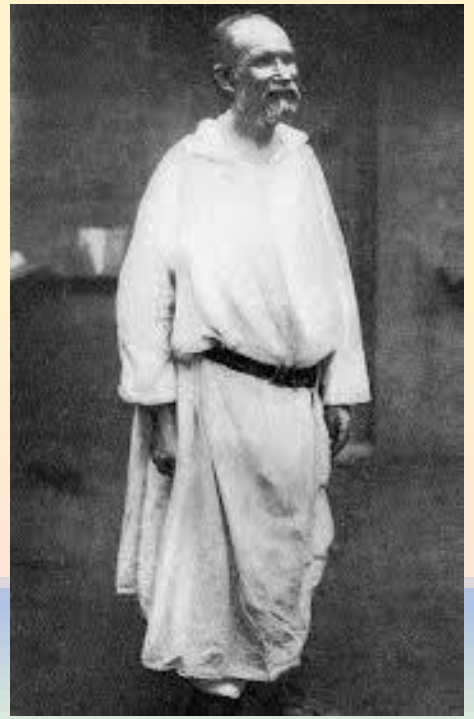
2. JÉSUS EST VENU NOUS CONFIER UN FARDEAU LÉGER.

3.JÉSUS EST VENU PORTER LE FARDEAU DE CEUX QUI LE SUIVENT.

4.LA LOI DU CHRIST, C'EST PORTER LE FARDEAU DE L'AUTRE.

5.L'AMOUR CONCRET DE JÉSUS, C'EST LA VALEUR DE RÉFÉRENCE EN MATIÈRE D'AMOUR VRAI.

Mais l'apôtre JEAN a écrit ceci : « *Voici comment nous savons ce qu'est l'amour : JÉSUS CHRIST a donné sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères et nos sœurs. Si quelqu'un a les moyens de vivre et voit son frère ou sa sœur dans le besoin mais lui ferme son cœur, comment peut-il prétendre qu'il aime Dieu ? Mes enfants, n'aimons pas seulement en paroles, avec de beaux discours ; faisons preuve d'un véritable amour qui se manifeste par des actes !* »



Dossier - Catholiques français et musulmans du monde maghrébin. Un passé qui ne passe pas ?

Les relations entre la France et les pays du Maghreb occidental ont joué un rôle essentiel dans les rapports entre les catholiques français et les musulmans.
Le dossier montre comment elles s'inscrivent dans une histoire de longue durée dont la période coloniale constitue le point d'orgue.
Après avoir envisagé les cas de la Tunisie, du Maroc, de l'Algérie, où la renaissance du catholicisme est liée à la colonisation, une seconde partie s'intéresse aux tentatives catholiques françaises pour inventer de nouvelles formes de présence au XX^{E} s. dans le sillage du père Charles de Foucauld (1858-1916 – photo de gauche).
Figure controversée, modèle de pauvreté évangélique et de présence discrète pour ses disciples, emblème de la duplicité missionnaire pour d'autres, il conduit à réfléchir à la présence de l'Église catholique dans des pays massivement musulmans mais aussi plus généralement aux relations entre catholicisme et islam, au Maghreb ou en France. Si les contributions privilégient les approches du point de vue catholique, mieux documenté, le dossier n'ignore pas le point de vue musulman notamment sur la question de la *da'wa* (appel à écouter le message de l'islam).

Le Tepidarium 171 x 258 cm (1853) - Théodore CHASSERIAU, 1819 – 1856 – Musée d'Orsay – Paris

Une représentation néoclassique du bain antique à l'orée du Second Empire

Élève de Jean Auguste Dominique Ingres, mais aussi influencé par Eugène Delacroix et Paul Delaroche, est vite reconnu comme l'un des plus grands peintres de son époque. Exposant dès 1836 au Salon, il opère une certaine synthèse entre l'académisme, le néoclassicisme, l'orientalisme et le romantisme, acquérant une grande renommée pour ses portraits, ses peintures de genre et ses scènes historiques.

À cet égard, *Tepidarium* est sans doute son œuvre la plus célèbre et la plus caractéristique. Présentée avec un grand succès au Salon de 1853 et acquise peu après par l'État, elle figure parfaitement un genre et un style très prisés dans les débuts du Second Empire. Par le thème choisi et l'esthétique de la représentation, cette toile nous renseigne aussi sur une certaine vision des bains et de l'hygiène caractéristique de la « nouvelle époque », entre référence classique et modernité.

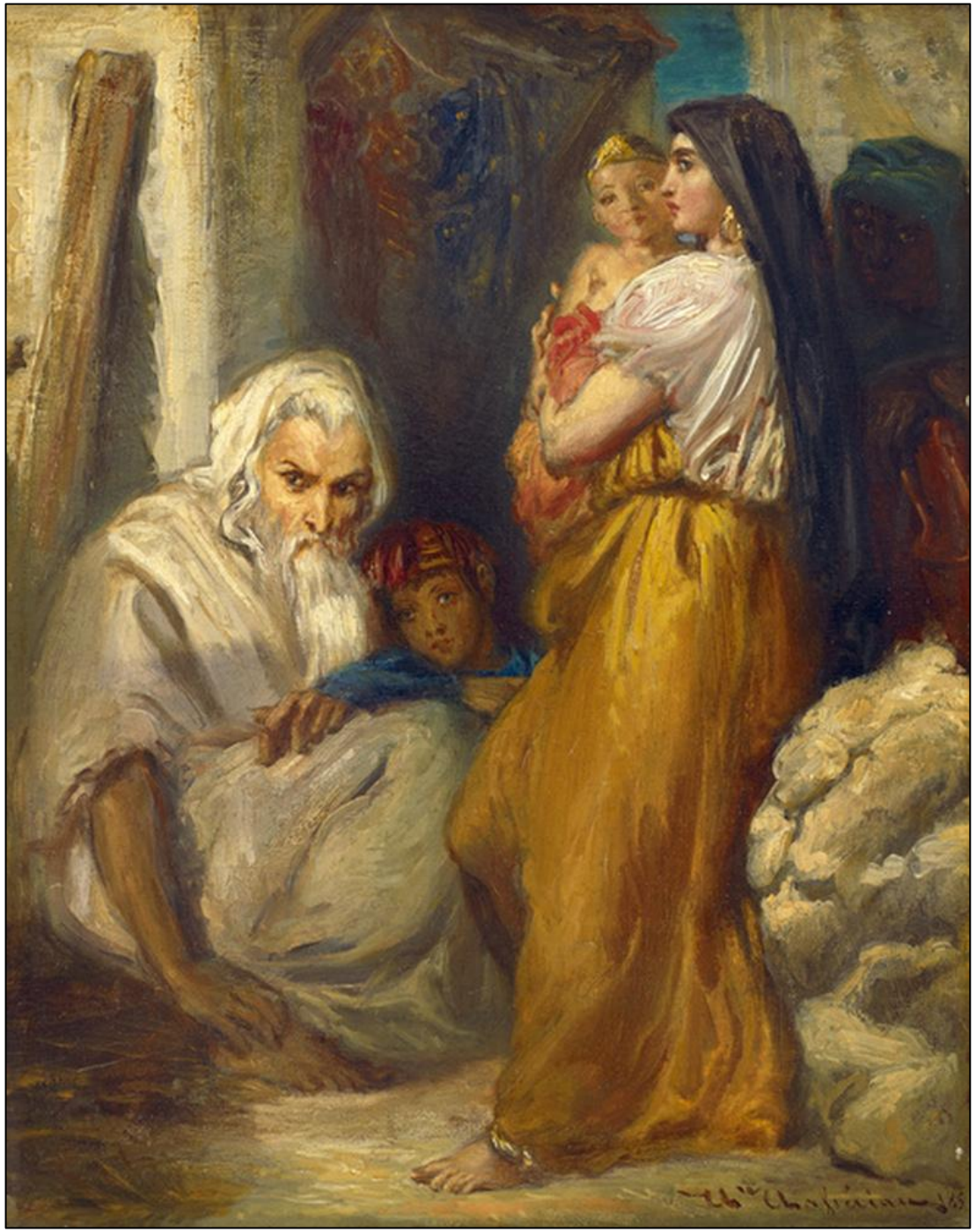
Au centre était le bain

À l'occasion d'un voyage effectué dans les années 1840, Chassériau découvre Pompéi et les vestiges des bains de Vénus Génitrix. Conçu par son auteur comme une véritable « fresque antique dérobée au mur de Pompéi », *Tepidarium* présente donc clairement une scène antique où de nombreuses femmes de la cité s'adonnent au plaisir des bains dans la partie des thermes où l'on peut prendre des bains tièdes (*tepidus*), se reposer et se sécher. La structure de la composition permet de saisir rapidement l'ensemble de l'œuvre. Richement décorée de peintures et de gravures murales, la haute salle du *tepidarium* abrite de nombreuses femmes : assises autour d'un bassin sur pieds, celles qui viennent aux bains, nues ou vêtues d'étoffes légères ; derrière elles apparaissent celles qui, debout et habillées, les servent, portant des mets ou des amphores. Au centre de la toile, une jeune femme s'étire et se sèche, tandis qu'une autre lui parle, assise.

La leçon antique à l'heure « moderne » du Second Empire

L'Antiquité de Chassériau est aussi un peu orientale, évoquant aussi bien l'exotisme et la douceur d'un harem d'Afrique du Nord. Alors que l'ambiance légèrement érotique, les postures nonchalantes et sensuelles, la langueur, la blancheur et la ligne pure des corps rappellent sans équivoque Ingres et ses femmes au bain, l'usage de la couleur et la sensualité de l'ensemble doivent plus à Delacroix…

INTÉRIEUR JUIF À CONSTANTINE
THÉODORE CHASSÉRIAU 1851
musée de Grenoble
Huile sur bois 28 x 23 cm



VILLE DE GRENOBLE /
MUSÉE DE GRENOBLE
J.L. LACROIX
Domaine public
Acquisition : Legs au musée du Louvre du Baron Arthur Chassériau, neveu de l'artiste, en 1934. Déposé au musée de Grenoble à la demande du Baron en 1937.
Localisation :
SA16 - Salle 16

Élève et ami d'Ingres dont il adopte la manière dans sa jeunesse, Chassériau est bientôt séduit par le romantisme de Delacroix et devient ainsi une figure singulière de l'art de son époque en tentant de réconcilier dans son œuvre ces deux extrêmes de la peinture : le goût de la ligne du premier et les séductions de la couleur du second. Son œuvre rigoureuse et sensuelle, est à la fois celle d'un portraitiste prolixe et fin psychologue, celle d'un décorateur accompli dans les chantiers de l'église Saint-Merri ou de la Cour des Comptes, et celle d'un peintre d'histoire illustrant des sujets religieux et littéraires. Ses plus belles réussites sont toutefois les tableaux aux thèmes orientalistes qu'il réalise à la suite de son voyage en Algérie.

Invité en 1846 à Constantine par le calife Ali-ben-Hamed dont il avait fait le portrait à Paris l'année précédente, Chassériau découvre l'Orient qui le fascinait dans les tableaux de Delacroix : ses harems, ses belles femmes juives ou musulmanes aux costumes éclatants et ses cavaliers fougueux montés sur des chevaux arabes. Il multiplie sur place les croquis aquarellés, tentant d'une manière un peu naïve et teintée du colonialisme de l'époque, de recueillir les mœurs, costumes et physionomies des différents « types d'indigènes ». C'est ainsi qu'il rapporte de nombreux dessins de Juifs et de Juives, dont il étudie les visages et les pièces de costumes dans un souci quasi ethnologique.

Ce tableau figurant une famille de Juifs de Constantine, peint à son retour à Paris en 1851, a été préparé par deux dessins qui se trouvent au Louvre, l'un montrant le visage du vieillard assis à gauche, l'autre la mère juive tenant son enfant, dont il étudie surtout le drapé des étoffes et le tombé du voile sur les épaules. Cette scène de la vie quotidienne, véritable plongée dans l'intimité d'une maison constantinoise, est brossée d'un pinceau fluide et énergique qui fait scintiller les couleurs chaudes et briller les étoffes.

Les regards, sombre du vieillard, fier et élégant de la femme aux yeux soulignés de khôl, confèrent à cette œuvre une atmosphère étrange, presque inquiétante.

Portrait de l'artiste,1835
CHASSERIAU Théodore France

Emplacement actuel :
Williamstown (Etats-Unis), Sterling and Francine Clark Art Institute, salle d'exposition

Le tableau représente des danseuses de m'bita vues certainement durant le séjour de l'artiste à Constantine du 11 mai au 13 juin 1846 (suivi d'un séjour à Alger du 15 juin à début juillet). Legs du baron Arthur Chassériau, 1934.

Le *zendali* est une danse et musique citadine originaire du Constantinois reconnaissable par le rythme montant crescendo.
(ici l'inégalable Med Tahar FERGANI et son ensemble

BAKLAOUA de CONSTANTINE : saveur orientale et raffinement : 363

Eugène Samuel Auguste Fromentin, né le 24 octobre 1820 à La Rochelle (Charente-Maritime) où il est mort le 27 août 1876, est un peintre et un écrivain français, représentant majeur de la peinture orientaliste.

Femmes des Ouled Nayls, 1867
Huile sur toile du peintre Eugène FROMENTIN

La littérature exotique de l'époque coloniale foisonne de récits autour de la tribu des Ouled Nayl, célébrant la beauté de leurs femmes et leurs mouvements chorégraphiques qui évoquent, à la fois, le souffle de la steppe et les ondulations des dunes, dans une région située sur un axe reliant Bou Saâda, la porte du désert, côté sud-est, Ouled Djellal, Laghouat, Aflou, Biskra la mythique et Djelfa. C'est à proximité de cette ville souvent balayée par les vents de sable, à Sidi Makhlouf précisément, que la troupe Le Flambeau folklorique El Amine, forte de quinze artistes, a trouvé ses marques, à travers la danse dite *saâdaoui*, dont la réputation, pour son caractère spectaculaire, a, depuis longtemps, franchi les limites régionales.

Portée et transmise par les nomades des Ouled Naïl, qui sillonnent à longueur d'année un même itinéraire et mènent sans cesse leurs troupeaux vers de nouveaux pâturages, cette chorégraphie très séduisante est incontournable.
Elle anime les saisons de mariages et de circoncisions, fêtées, avec éclat, par une population appréciée pour son hospitalité, sa générosité, sa courtoisie et son éloquence. Au son de la *ghaïta* (hautbois traditionnel) et du *bendir* (tambourin sur cadre), la danse, ici expression mixte (fait rarissime en Algérie), s'effectue à petits pas, un pied devant l'autre, ponctuée par des sautillements et de petites flexions du corps. La gestuelle, exprimée par une continuelle mobilité des poignées et des mains, établit un dialogue entre les couples.

MIRAGE BERBERE : *par Thierry Follain (son site) 21/02/2008*

Au corps réel, surchargé d'étoffes et de bijoux, de la femme berbère ou kabyle, le regard occidental, colonial, substitua le fantasme d'un corps odorant et barbare dénudé, paré d'argent, d'or et de pierreries. Voyageurs et artistes se trouvèrent pris dans l'inextricable contradiction entre un ordre ancien qui dissimulait le corps tout en affichant de multiples codes et leur propre désir, en quête d'accessibilité.

Dans *Les Coquelicots (à gauche)*, le peintre Léon Comerre met en scène une jeune danseuse au corps ferme et voluptueux, vêtue d'un haut doré que ne renierait pas une adolescente contemporaine, et d'une jupe, ou plutôt d'une étoffe lamée, chamarrée, savamment drapée sur ses hanches généreuses, le triangle des hanches et du pubis marqué par le croisement de bandes de tissus. La bijouterie berbère intervient par touches sur ce corps luxurieux : bracelet cylindrique argenté au bras droit, bracelets dorés niellés au bras et au poignet gauches. Jumelles des seins pressés par l'étoffe, des fibules rondes ferment la croisée de la jupe. Conséquents, les fameux coquelicots, également au nombre de deux, ornent l'épaisse chevelure de jais, en harmonie avec la bouche petite, écarlate et pleine. La jeune femme tient un tambourin à la main droite. La musique et la danse - vraisemblablement du ventre - ne vont pas tarder à se déchaîner... Comme l'illustre cette toile, les peintres orientalistes furent séduits par la "barbare" joaillerie berbère. Ils y lurent une invitation au voyage baudelairienne, loin des femmes occidentales corsetées vêtues de pauvres couleurs ; ils y virent des parures destinées à un corps libéré, dénudé ou pour le moins révélé.

De nos jours, encore, la massive beauté de ces bijoux attire et fascine par son exotisme, sa pesanteur, son évocation rêvée d'un monde voluptueux, barbare, pris dans un jeu ambigu de contrainte, de liberté, de sensualité et de soumission.

On pouvait fantasmer les *khalkhals*, bracelets de cheville ouvragés, au pied de quelque femme à demi nue, dans sa native sensualité. Massives ailes de papillon en argent doré, aux motifs émaillés rouges et bleus, porteuses du sur-symbole de deux chaînettes, ou sobres plaques ciselées portées sur un frustre bracelet de cheville arrondi, ces chevillères évoquent cependant le fardeau, la servilité.
Lorsque Jacques Majorelle peint une femme berbère, dans un camaïeu de rouge et de brun, il révèle sa vêture intime, issue des âges antiques, deux pièces de tissus réunies par les fibules. Ses larges épaules découvertes, elle croise ses fortes mains sur sa poitrine. Au regard d'imaginer la fibule dégrafée par une main experte et le suggéré révélé. La jeune femme, quant à elle apparaît triste, maussade. C'était le cas, le plus souvent, des femmes de ces régions lorsqu'elles posaient pour le peintre ou le photographe occidental.

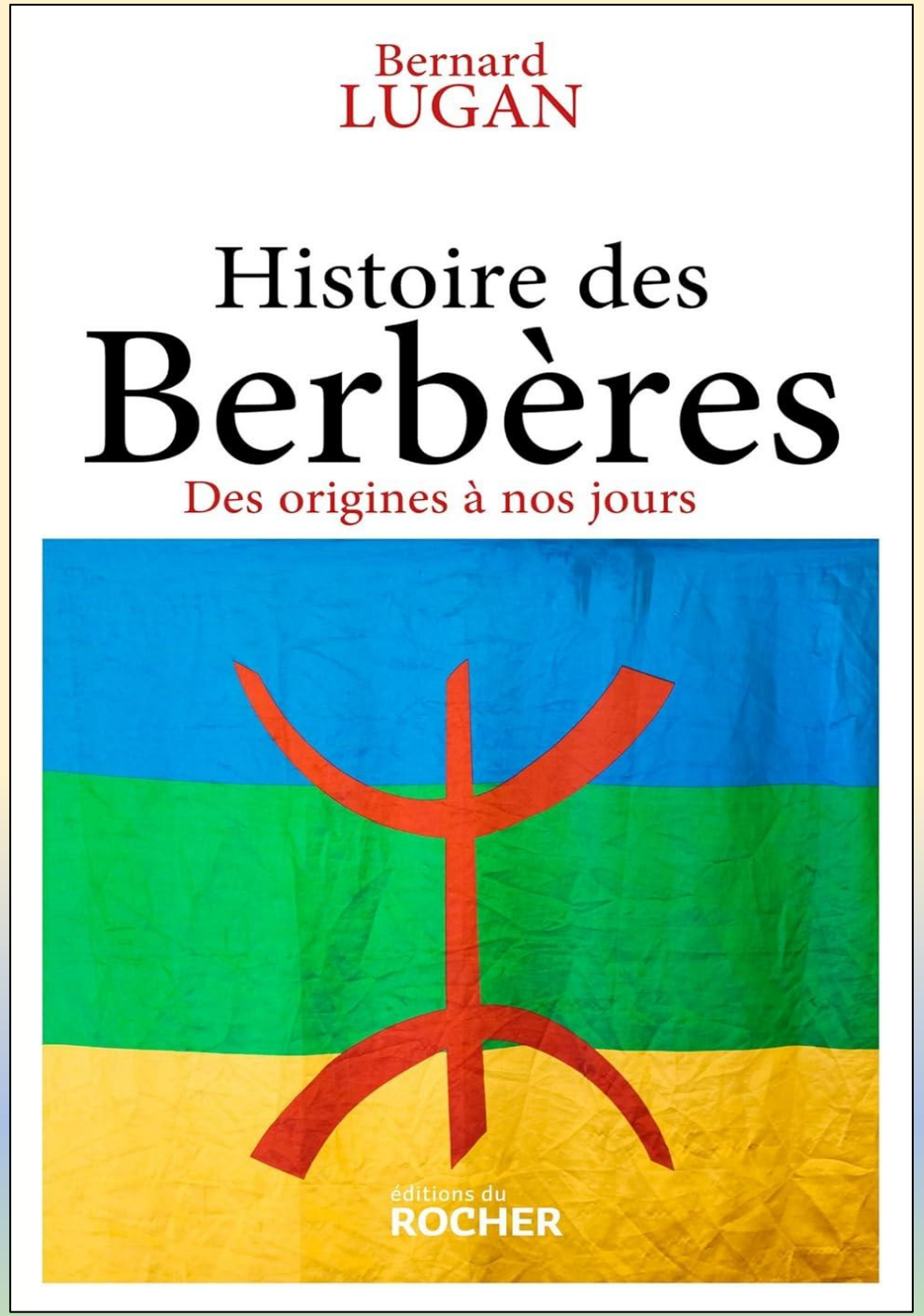
Un réel patrimonial et tribal

Dans la vraie vie, les femmes porteuses de ces pesants bijoux ne s'exhibaient certes pas dans des tenues légères ou tant soit peu dénudées. Peu de leur corps se révélait lorsqu'une danse collective les appelait à se rassembler et à évoluer sous les regards de leur tribu assemblée. Un nombre infinitésimal d'entre elles avait accès à un somptueux patio.
La femme berbère traditionnelle portait en fait une double et lourde charge de vêtements, de parures. Ces dernières manifestaient, non sa personnalité et sa beauté, mais son appartenance à sa tribu, son rang, celui de sa maison, de son mari, dans la société. Elles symbolisaient également son statut, son honneur. Y répondaient l'autre marque, celle des tatouages. La femme était avant tout représentation. Qu'elle soit répudiée, et les bijoux, ainsi que sa valeur sociale lui étaient retirés.

[…] Au fil du temps, de ce temps de travail, d'enfantement et de peine - et non de luxure et de loisirs - les bijoux marquaient l'usure, le passage du temps. Pas après pas, peine après peine, l'argent des lourdes khalkhals s'usait, leurs décors, leurs motifs s'effaçaient. Le corps contraint imposait ainsi sa marque au métal plus ou moins précieux suivant les fortunes locales.

Une nudité symbolisée par la parure

La femme berbère était, en fait, le sujet (ou l'objet) d'un double jeu paradoxal : à toutes et tous pesamment dissimulée, elle portait sur elle les attributs de son appartenance, de sa sexualité, de sa nudité.
Ce qui devait demeurer caché s'exhibait suivant les codes en vigueur. A l'exact opposé, en quelque sorte, du désir occidental qui, une fois suscité, appelle au dénudement, au dénuement, à la parure et aux senteurs apposées sur la peau nue.

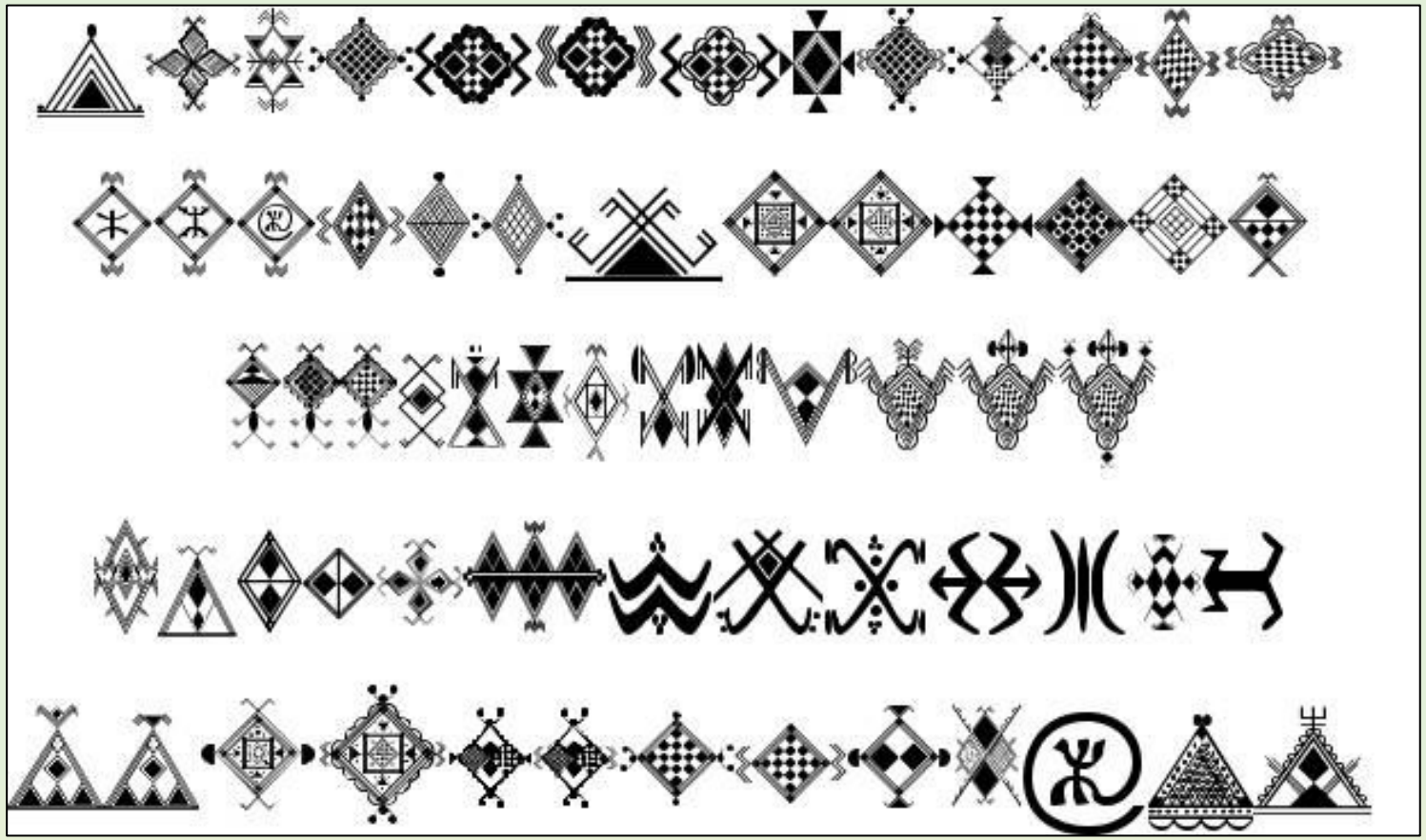


Les Berbères, Imazighen (Amazigh au singulier), constituent le fond ancien de la population d'une vaste partie de l'Afrique, depuis le delta du Nil à l'est, jusqu'à l'Atlantique - îles Canaries comprises -, à l'ouest, et de la Méditerranée jusqu'au Sahel. Fragmentés par une histoire complexe et mouvementée, ils ont vu leur horizon se rétracter sur des espaces de plus en plus morcelés. Les Berbères virent passer Grecs, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales et Byzantins. Au VIIe siècle, la conquête arabe eut pour résultat leur islamisation mais au Maghreb et en Libye, leur arabisation ne débuta qu'à partir du XIIe siècle, avec les invasions des tribus arabes Beni Hillal. Aujourd'hui, le *tamazight*, langue autochtone de toute l'Afrique du Nord n'est pas une langue morte face à l'arabe, langue liturgique et politique.

Par-delà les querelles de chiffres, il est raisonnable d'estimer qu'aujourd'hui les berbérophones pourraient ainsi représenter environ 35 à 40 % de la population du Maroc, 25 % de celle de l'Algérie, 1 % de celle de la Tunisie, plus ou moins 10 % de celle de la Libye et moins de 1 % de celle de l'Égypte. Hier encore maîtres d'un immense espace recouvrant toute l'Afrique du Nord, qui sont donc les Berbères ? Quelle est leur longue histoire ? Comment se fit la « renaissance » berbère ? C'est à ces questions qu'est consacré ce livre.

Bernard Lugan est universitaire. Il a publié aux éditions du Rocher **Histoire de l'Afrique du Nord, Histoire de l'Égypte, Histoire de la Libye.** ***Il dirige la revue par Internet*** **L'Afrique Réelle.**

Jeune femme berbère en tenue d'apparat



Richesse des symboles dans le tatouage berbére

Tatouages et interdits.

Depuis la montée de l'intégrisme et de l'islamisation en l'Afrique du Nord, les tatouages sont proscrits par l'islam car les tatouages représentent le péché, la mutilation et la modification de l'œuvre divine. C'est pourquoi les femmes d'aujourd'hui se tournent plutôt vers le tatouage au henné, provisoire et non mutilant. Il existe tout de même encore de nombreux rites associés au Henné tel que : le rite du mariage (rituel de la « nuit du henné » photo gauche en haut), de la naissance, de la circoncision (photo droite, haut)…Bijoux et fibules berbères (photo droite, bas)

Cette photographie montre une rue de Biskra – d'après le titre de la plaque – dans laquelle six Ouled Naïl posent.
Au sujet de ce cliché nous nous permettons de retranscrire ici un extrait issu d'une publication parmi beaucoup d'autres, parues au cours de la seconde moitié du XIXE s. Celles-ci sont subordonnées au contexte colonial et politique de la France.

« Il nous restait à voir une des plus célèbres curiosités de Biskra, la danse des odalisques du désert, des Ouled Naïl. On appelle ainsi des femmes de la tribu saharienne de ce nom qui viennent passer quelques années à Biskra et dans les oasis voisines pour s'y amasser, en pratiquant l'équivoque métier de danseuses, une dot avec laquelle elles trouvent ensuite facilement à se marier dans leur pays.
MM. Les officiers nous conduisirent dans un des meilleurs cafés arabes de Biskra, et pendant que nous prenions la demi-tasse, deux danseuses arrivèrent. L'une s'assit sur un banc, et refusa de montrer ses talents chorégraphiques […] »
(Lucien Lanier, 1884).

Pierre Loti en costume arabe dans le salon turc de sa maison à Rochefort-sur-Mer. Dans son refuge, l'écrivain fit de chaque pièce l'évocation d'un de ses voyages : chambre chinoise, pagode japonaise, mosquée et, bien sûr, salon turc avec sofa, coussins, tentures… – © CC- Wikimedia commons

Le lien illusoire

Pendant plus d'un siècle, l'Occidental habité par la mythique du harem se heurte douloureusement à la réalité de la femme berbère, dont le corps se dissimule au regard. Le désir fantasmé de la nudité, l'étreinte seulement accessible dans la fumée des bordels coloniaux, lient seuls l'homme d'Occident à la femme du Maghreb, réellement et fondamentalement inaccessible.

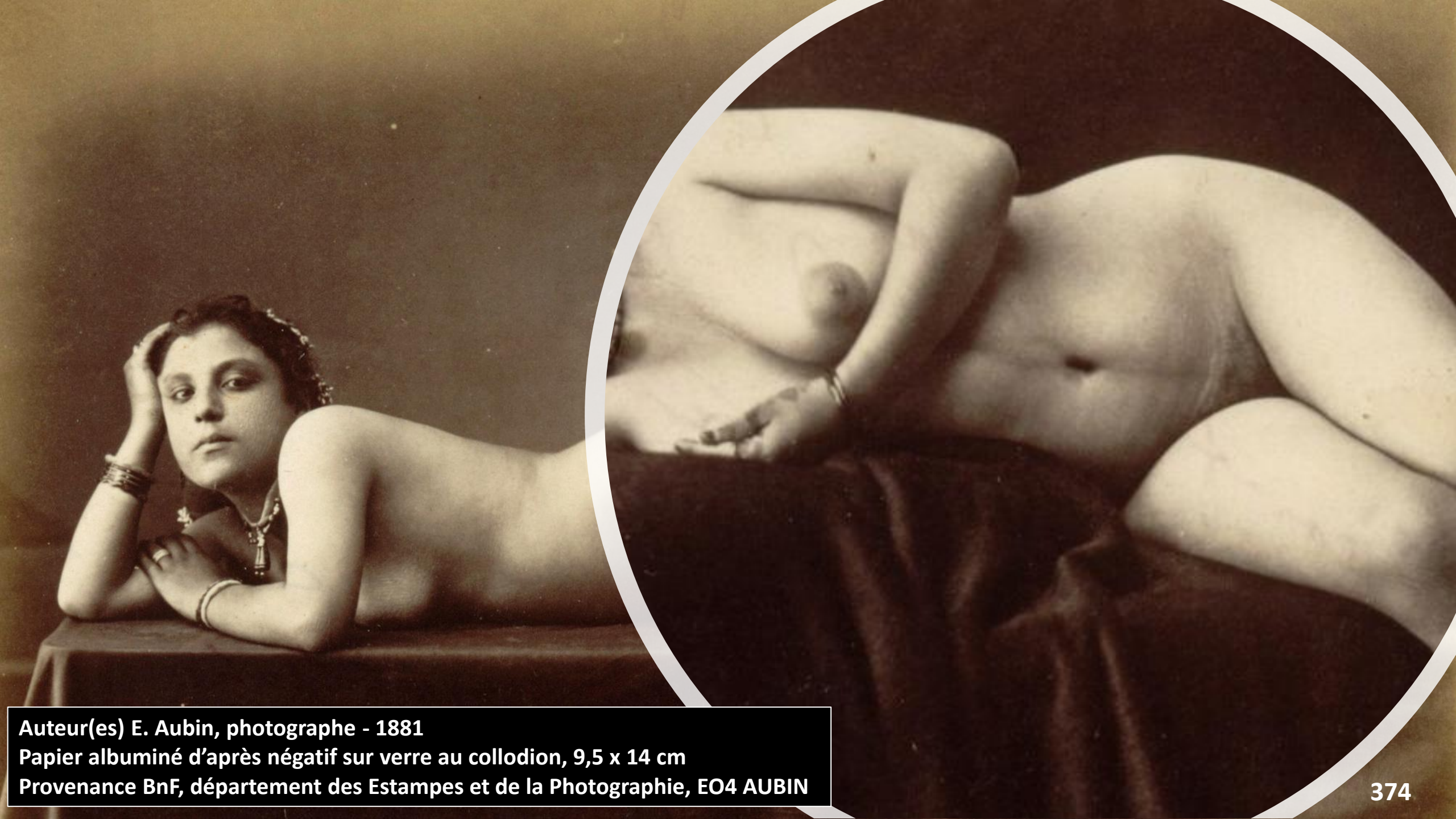
Pendant plus d'un siècle, l'Occidental habité par la mythique du harem se heurte douloureusement à la réalité de la femme berbère, dont le corps se dissimule au regard. Le désir fantasmé de la nudité, l'étreinte seulement accessible dans la fumée des bordels coloniaux, lient seuls l'homme d'Occident à la femme du Maghreb, réellement et fondamentalement inaccessible.

Comme souvent, entre notre regard désirant et la réalité, existe un gouffre que nous ne pourrons jamais totalement combler. Cela ne nous empêche nullement de goûter et d'admirer la beauté, la pesanteur, la fluide présence des fibules ajourées, ornées de motifs émaillés de l'Anti-Atlas, des bracelets ornés de clous à tête perlée de Goulimine, des somptueuses fibules de Tiznit ou des anneaux de cheville estampés des Aït Jelidassen, du bracelet Ikafen ou de la chevillère akhelkhal des Aurès... Ils demeurent témoignages séduisants d'un ordre qui tout en parant et dissimulant expose bien des désirs et des enjeux cachés.

Localisation des monts des Ouled Naïl en Algérie
Wilaya (Préfecture) de Laghouat, Djelfa et M'sila

AGORA VOX
Le média citoyen

Les Ouled Naïl ou Nailli (en arabe : أولاد نايل) sont une confédération tribale arabe originaire d'Algérie, Ils se trouvent principalement à Bou Saâda, M'Sila, Djelfa, Biskra, Laghouat et El oued mais il y a aussi un nombre significatif d'entre eux à Ghardaïa.



Auteur(es) E. Aubin, photographe - 1881
Papier albuminé d’après négatif sur verre au collodion, 9,5 x 14 cm
Provenance BnF, département des Estampes et de la Photographie, EO4 AUBIN

Les jeunes élites européennes, cependant, n'avaient pas attendu que l'Orient-Express relie enfin Paris à Istanbul en 1883, pour faire du levant l'étape privilégiée. Là-bas, avait décrété le philosophe allemand Friedrich Schlegel dès 1800, se trouvait le «suprême romantisme». « L'Orient et l'Occident ne peuvent plus être séparés», avait renchéri Goethe en préface de son *Divan occidental-oriental* (1819), œuvre inspirée par la découverte de la poésie persane. Succédant à l'humanisme gréco-romain qui avait dominé la culture européenne trois siècles durant, la renaissance orientale allait se mettre en quête des racines communes de deux mondes de longue date séparés.

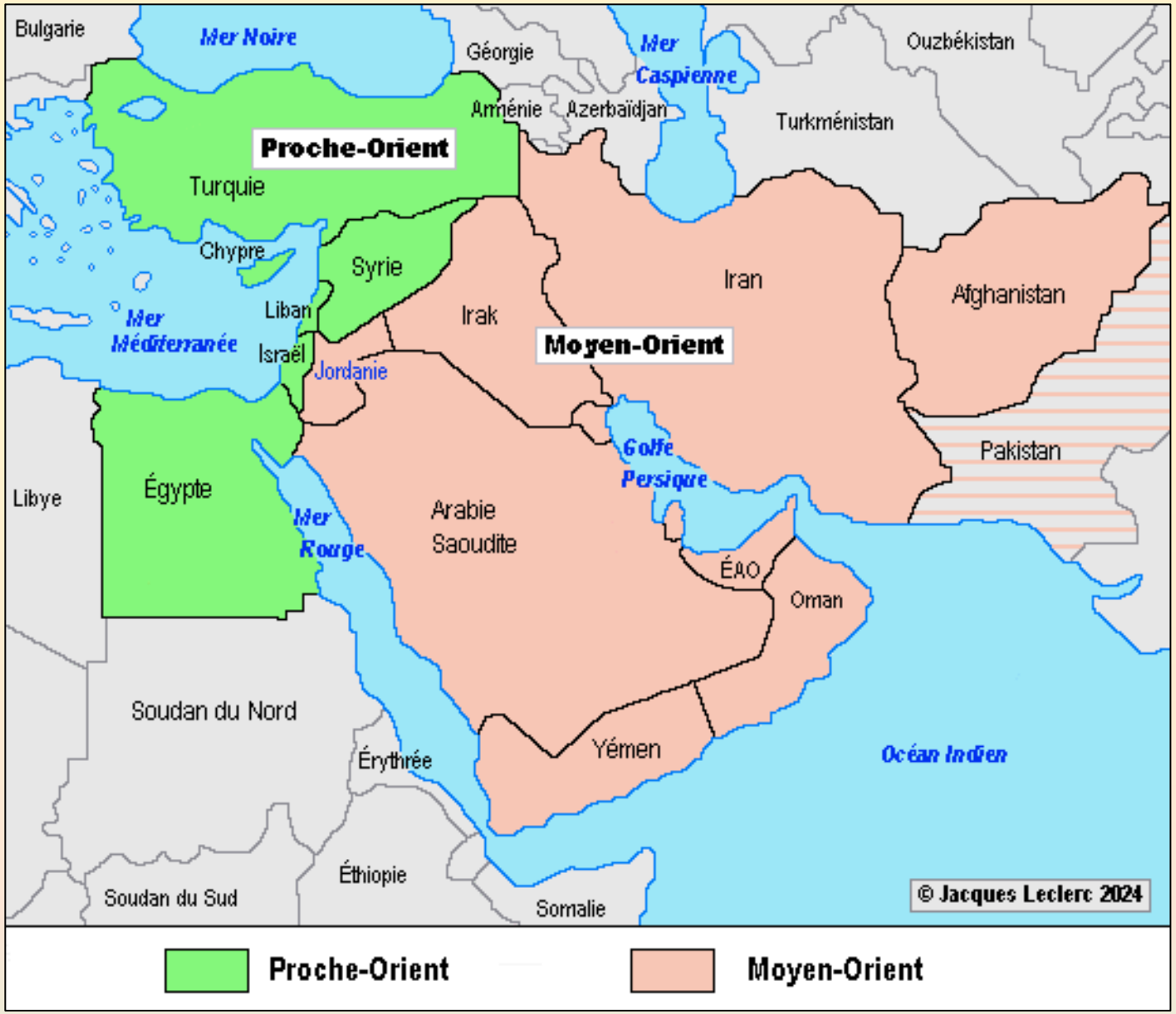
Chateaubriand fit le premier pas. L'immense succès de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) lança la vogue du récit de voyage. Très critique du despotisme ottoman, il consacra tout de même l'Orient comme berceau du sacré. Un peu plus tard, Victor Hugo, resté en France mais nourri de poèmes arabes et persans, publiait ses *Orientales* (1829). «Au siècle de Louis XIV, on était helléniste, annonça-t-il dans sa préface, maintenant, on est orientaliste.»*

Dans la foulée, Lamartine alla chercher à l'est l'origine unique des monothéismes. Sous le charme des paysages du Bosphore, «éblouissement du regard et de l'âme», il prédit l'effondrement imminent de l'Empire ottoman et appela l'Europe à protéger cette brillante civilisation en décadence.

Son *Voyage en Orient* (1835) devait installer l'expression dans la langue française. Mais l'Orient des romantiques baignait dans la nostalgie des civilisations disparues qu'ils magnifiaient en un «ailleurs» idéalisé.

Ils avaient rêvé l'Orient magique ; le réel les désenchantait. N'ayant d'yeux que pour les vestiges d'un passé glorieux, ils les fermaient sur le présent.

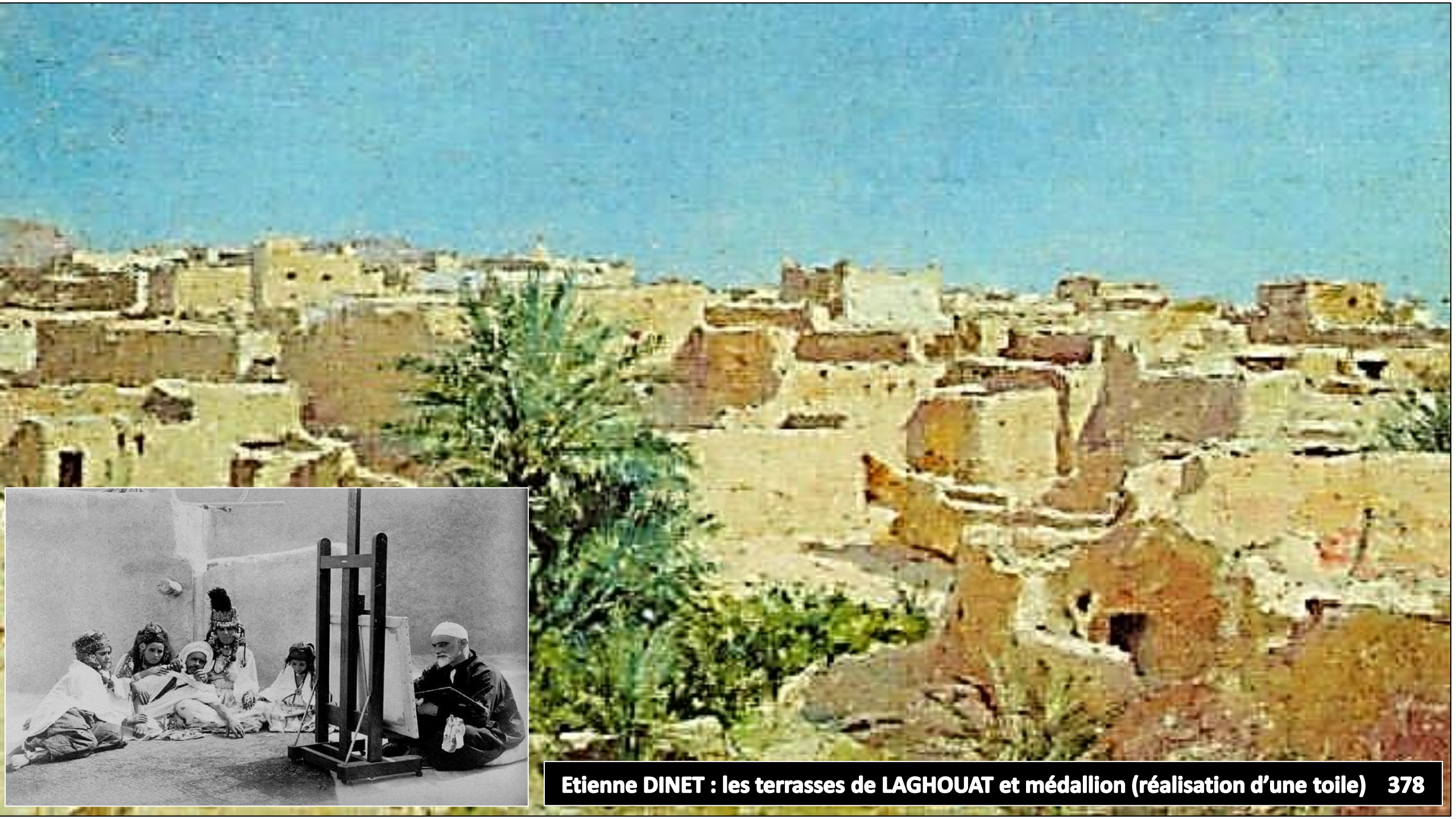
Ainsi les orientalistes sont-ils **des spécialistes de la langue et de la culture. Un orientaliste au sens strict du terme est une personne originaire de l'Occident qui étudie la langue, la culture, l'histoire ou les coutumes des pays d'Orient. Or, sur le plan purement géographique, la sphère orientale englobe grosso modo les Proche orient et Moyen Orient (Turquie, Chypre, Syrie, Liban, Israël, Palestine, Jordanie, Égypte, Irak, Iran, Arabie Saoudite, Koweït, Qatar, Bahreïn, Émirats Arabes Unis, Oman, Yémen) , l'extrême orient est tout le reste, soit, la partie orientale de l'Asie comprenant (**l'Asie de l'Est : Japon, Mongolie, Corée du Nord, Corée du Sud, Chine… —, l'Asie du Sud-Est : Malaisie, Birmanie, Thaïlande, Laos, Cambodge, Viêtnam, Indonésie... — et l'Extrême-Orient** russe).*



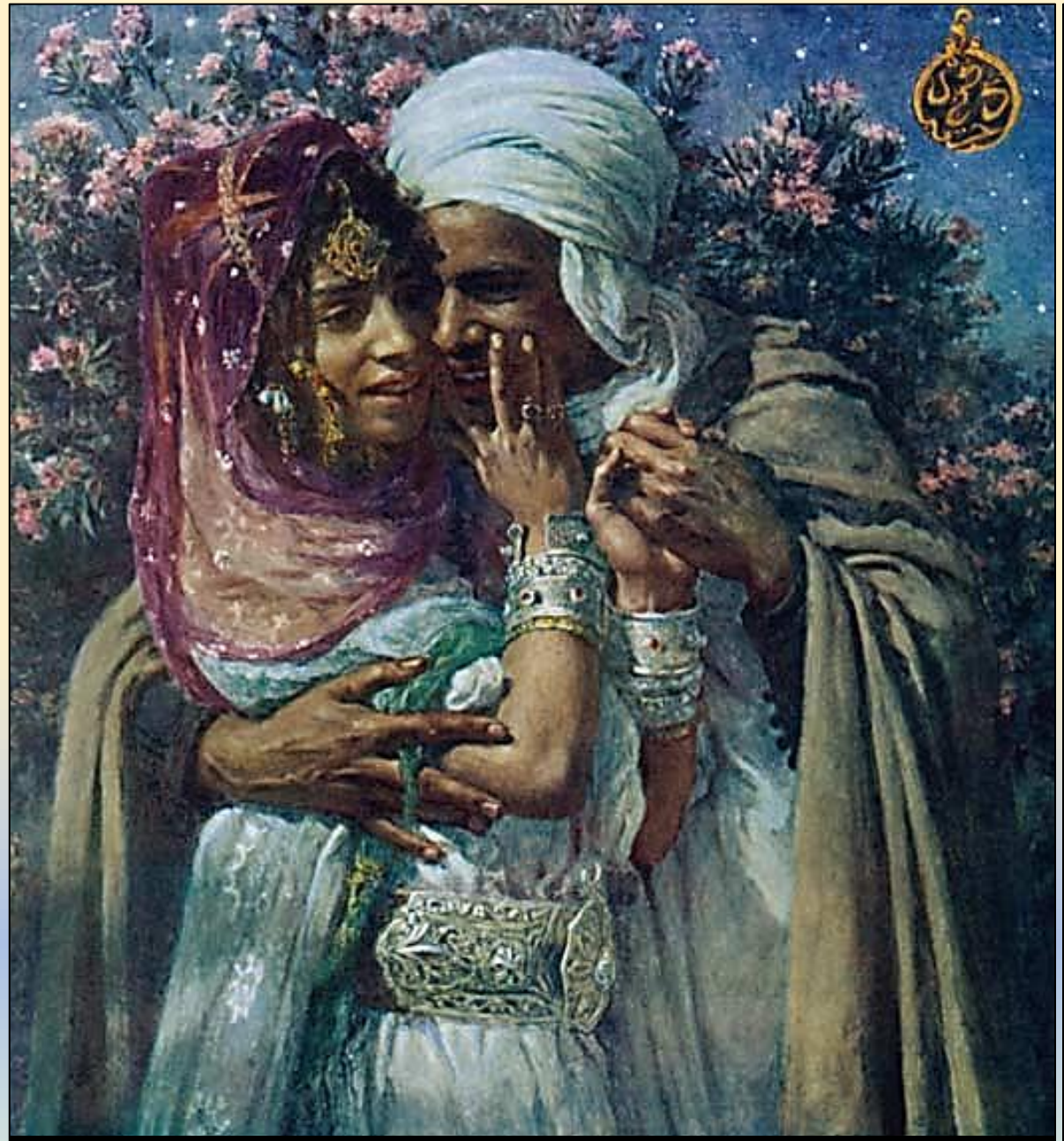
L'EXTRÊME ORIENT

Etienne DINET : *passions algériennes*

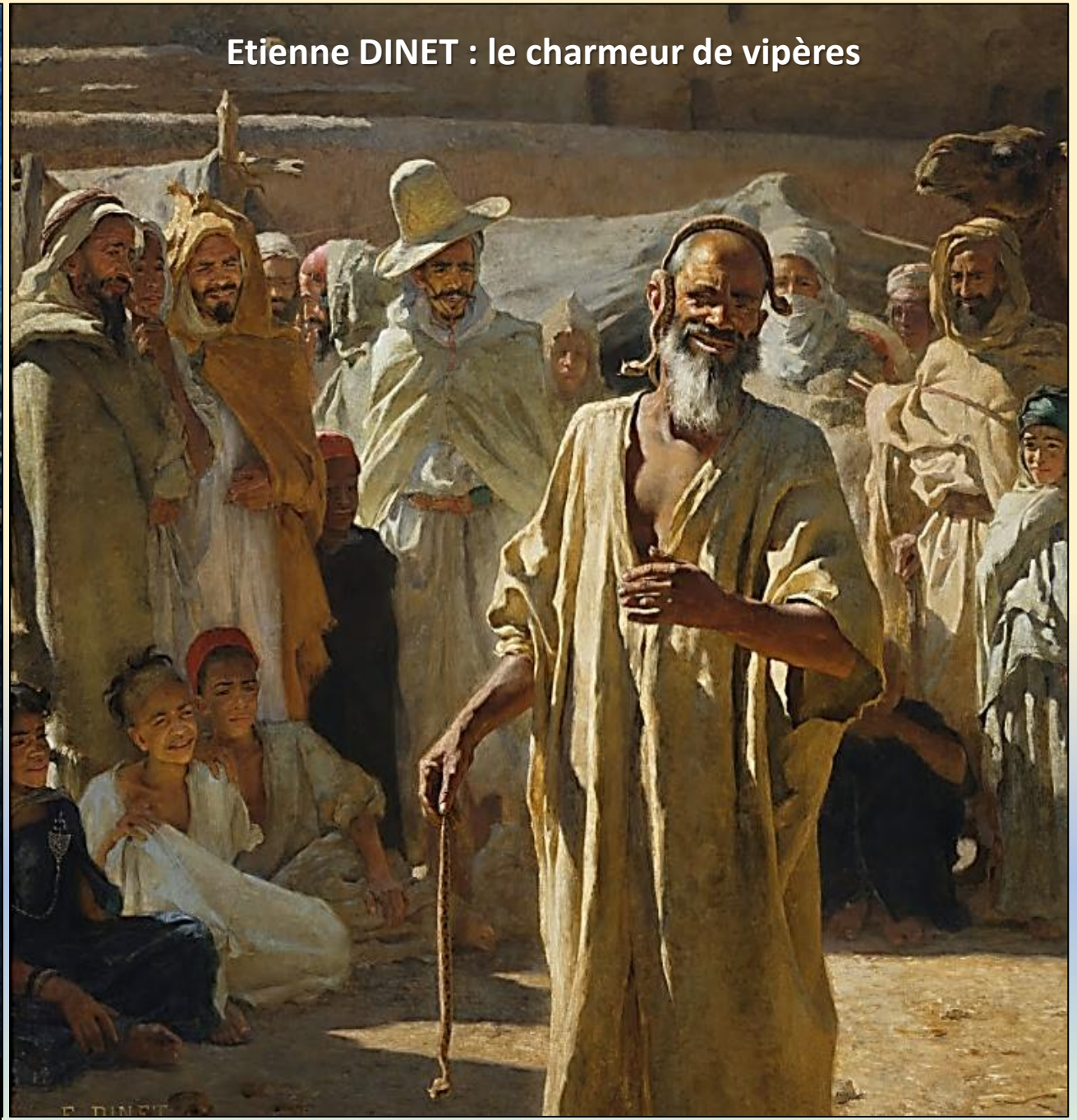
Alphonse-Étienne DINET est né à Paris le 28/03/ 1861, fils de Louise Marie Odile Boucher et de Philippe Léon DINET, avoué, au 16 rue d'Argenteuil. Il a une sœur, Jeanne, née en 1865, qui sera plus tard sa biographe.
Il entre en 1871 comme interne au lycée Henri IV où il a pour condisciple le futur président Alexandre Millerand. Après son baccalauréat en 1881, il entre à l'École des beaux-arts de Paris, dans l'atelier de Pierre-Victor Galland. Mais ce sont William Bougereau et Tony Robert-Fleury qui exercent sur lui une réelle influence, le jeune peintre ayant suivi leurs cours à l'Académie Julian.
En 1882, il expose pour la première fois au nouveau Salon des artistes français et l'année suivante, il obtient une mention honorable, puis en 1884, une médaille.



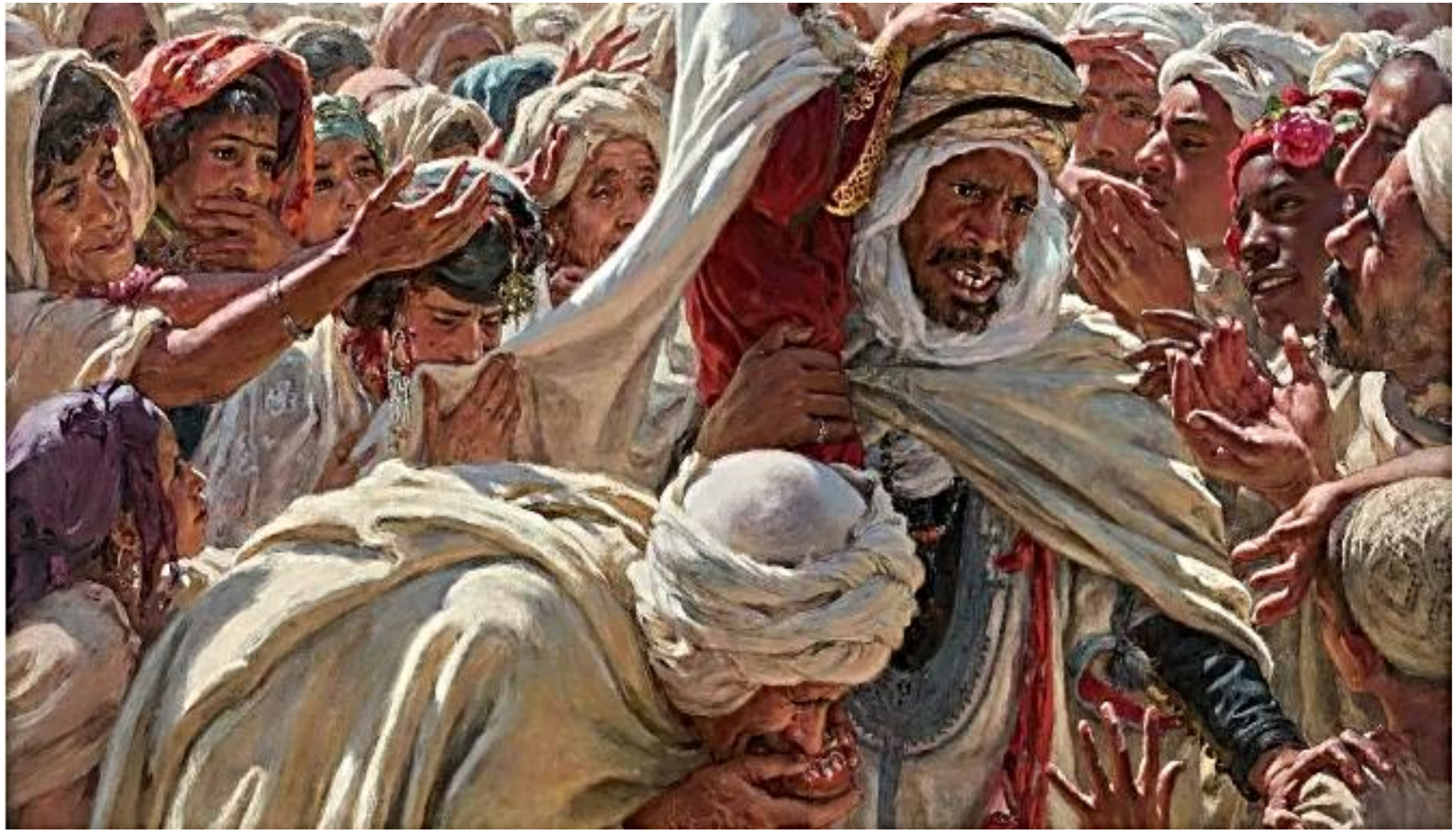
Etienne DINET : les terrasses de LAGHOUAT et médallion (réalisation d'une toile) 378



Inspiré d'une ancienne légende arabe,
Esclave d'amour et Lumière des yeux - Etienne DINET



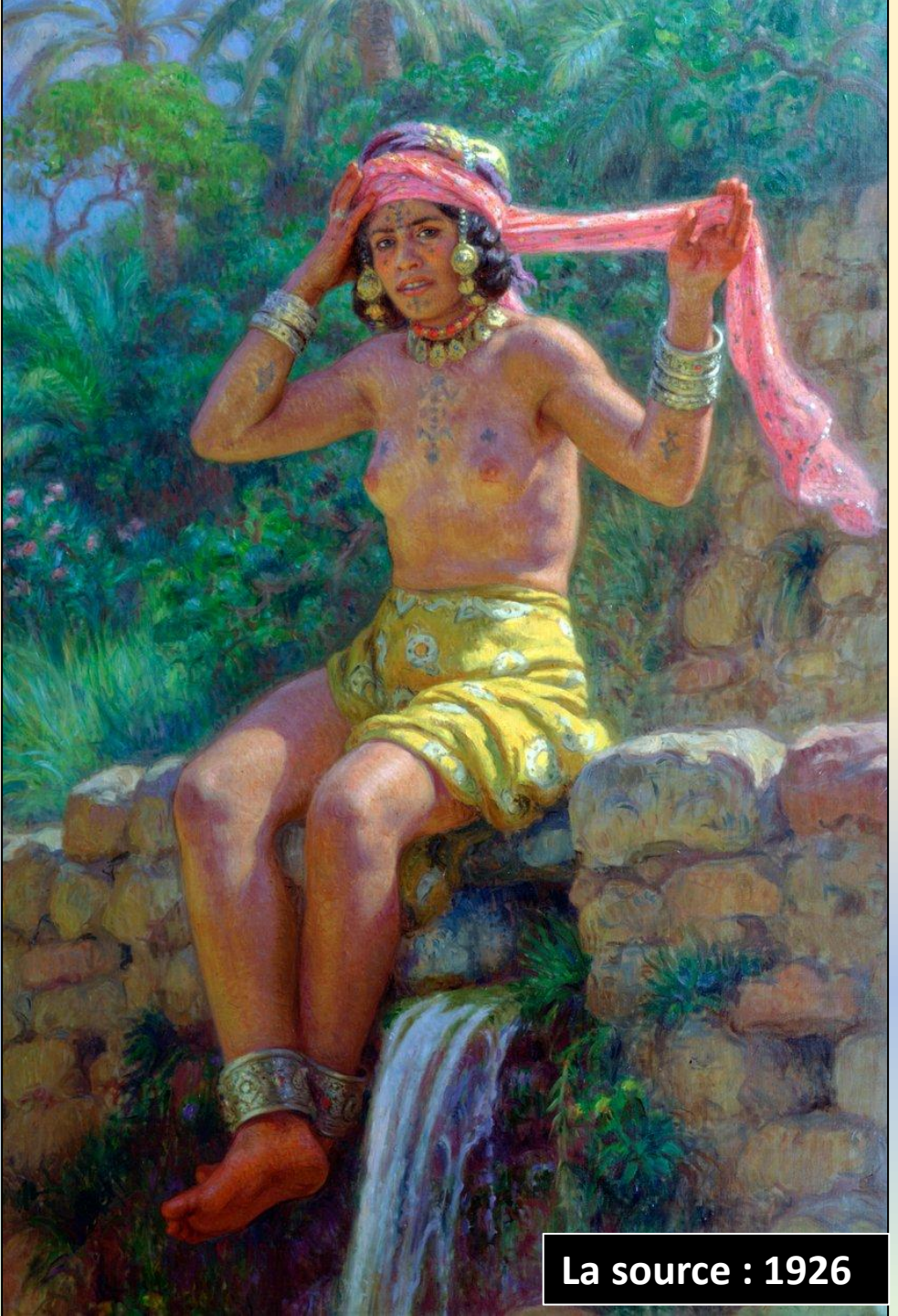
Etienne DINET : le charmeur de vipères



E. DINET, le fils d’un Saint Mrabeth, 1900. Crédit Artcurial

TELQUEL

Cette enchère représente la plus importante jamais enregistrée au Maroc (Mamounia de Marrakech) et en Afrique hors Afrique du Sud. Un tableau d’Etienne DINET, était très disputé par trois enchérisseurs. L’œuvre *« Le fils d’un Saint M’rabeth »,* a été adjugée13 119 000 dirham, soit plus de 1,2 millions d’euros. indique Artcurial relayé par la MAP. Le plus gros prix jamais atteint par l’artiste depuis 2008.



La source : 1926

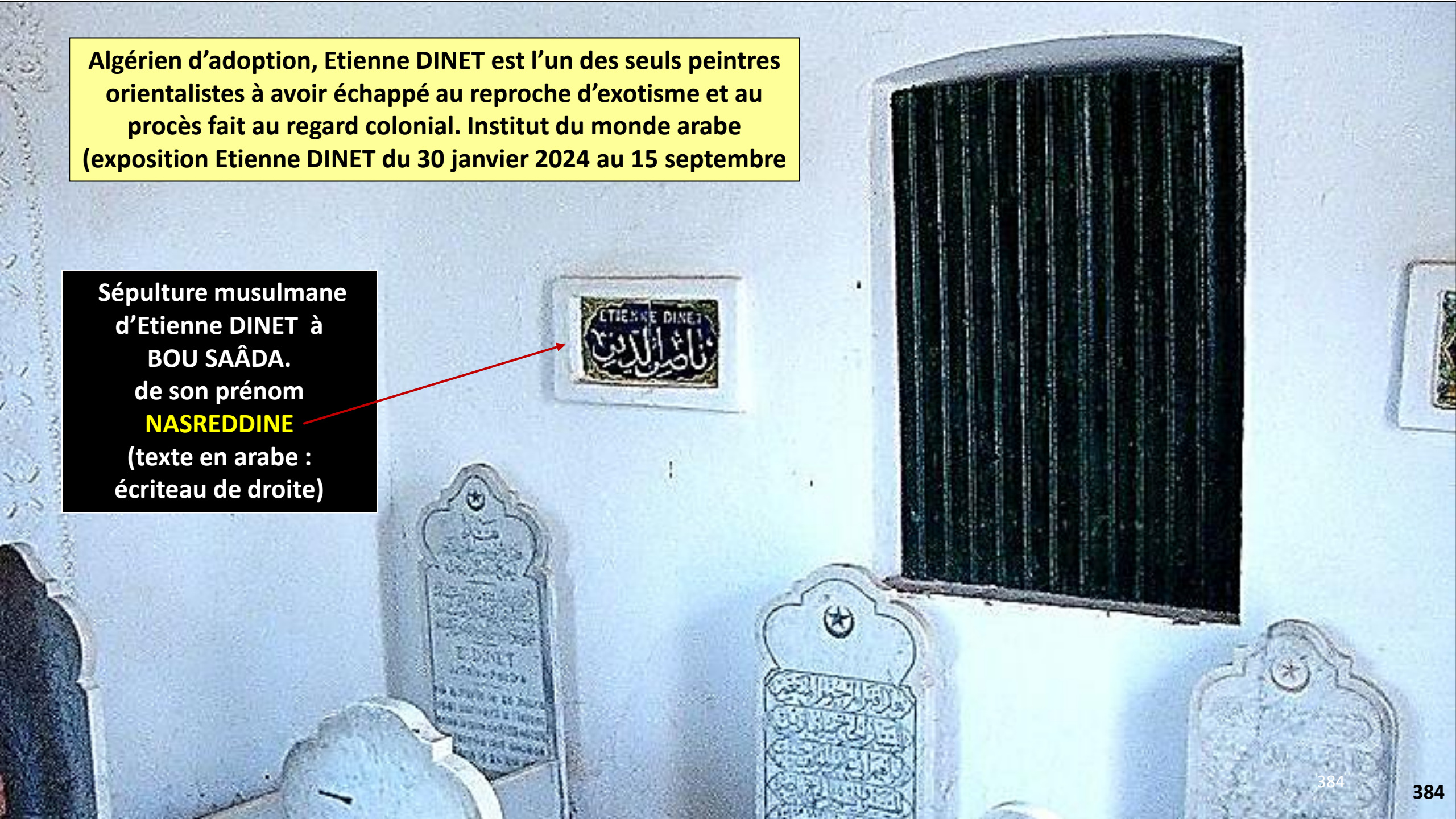
Au bord de l'Oued

Ayant vécu une grande partie de sa vie en Algérie et reconnu de son vivant, Etienne DINET se fait appeler NASR AD DINE après s'être converti à l'islam.

Obsèques Le 12/01/1930 : Obsèques du peintre Nasreddine DINET (Mosquée à Bou Saada Algérie) 383

La coupole au centre désigne la tombe du peintre Etienne DINET à Bou Saada

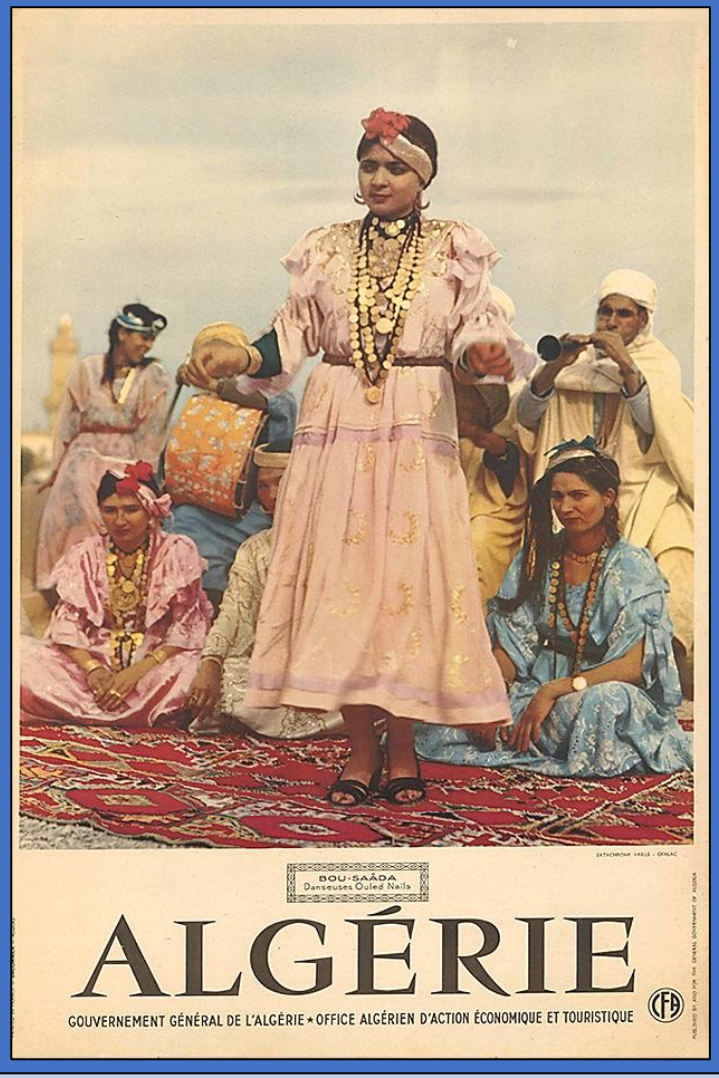
Algérien d'adoption, Etienne DINET est l'un des seuls peintres orientalistes à avoir échappé au reproche d'exotisme et au procès fait au regard colonial. Institut du monde arabe (exposition Etienne DINET du 30 janvier 2024 au 15 septembre



Sépulture musulmane d'Etienne DINET à BOU SAÂDA. de son prénom NASREDDINE (texte en arabe : écriteau de droite)

384

BOU- SAADA (Algérie) : la cité du bonheur



Durant la régence d'Alger (1516-1830), la prostitution est tolérée et régulée. Avant la colonisation française de l'Algérie en 1830, il y aurait 300 et 500 prostituées à Alger. Les femmes étaient Maures, Arabes et Noires.

Il n'était pas permis aux Juives de devenir prostituées.

Les « danseuses » Ouled-Naïl (*ennaïlitettes* de BOU-SAÂDA

.L'attitude de la France

– *1850, la conquête à peine achevée, l'armée décide de créer une police des mœurs pour succéder à l'agent turc, le mezouar, qui était chargé de surveiller la santé des prostituées et de percevoir l'impôt. C'est un médecin militaire qui prend le relais du mezouar pour un service hebdomadaire. Et on assigne aux filles un lieu réservé proche du commissariat de police.*

-1853, ce quartier réservé devenu trop central a été déplacé vers la rue Bosquet (rue des Ouled Naïl). Ce fut la première rue à bénéficier d'un éclairage nocturne

.L'entrée dans le métier : *le recrutement se fait très jeune avec l'accord de la famille. La fille est confiée à une dame qui commence par l'initier aux divers types de danse, puis lui fournit logement et lieu de travail. A l'extérieur, on ne voit rien, ni inscription, ni fille.. Lorsqu'elle sort, la danseuse porte le voile, celui qui ne laisse voir qu'un œil.*

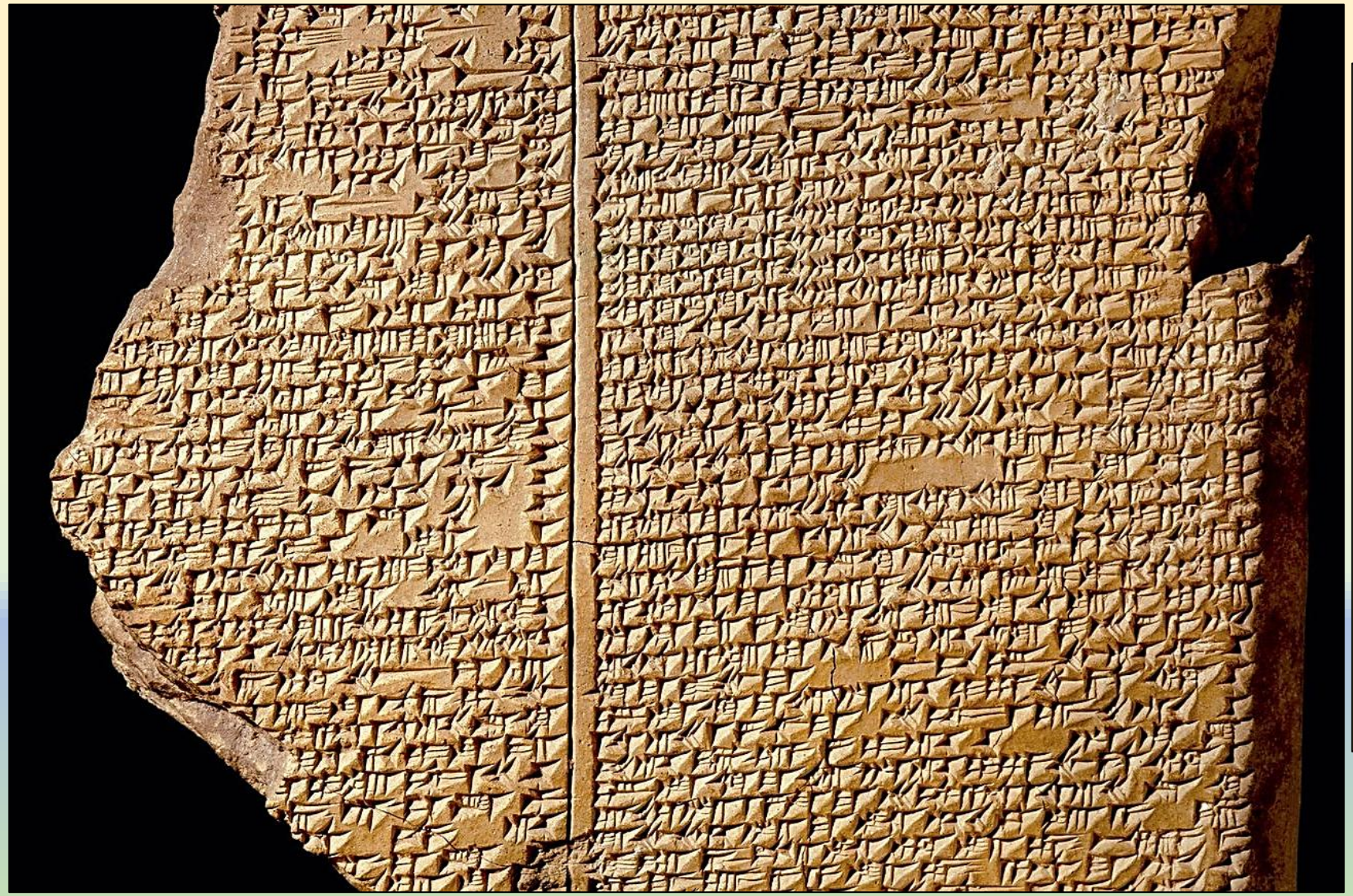
.L'intérêt du métier est l'argent pour la fille et pour sa famille

.La sortie du métier n'est pas facile : mais la plupart retournent chez elles

L'histoire de l'Algérie coloniale est souvent abordée du point de vue des bouleversements économiques et politiques engendrés par l'occupation française. Mais cette dernière entraîna un remaniement dans la sphère de l'intime qui fut tout aussi significatif, bien que peu étudié. Dans cet épisode, Aurélie Perrier se penche sur la question de l'évolution des formes de sexualités illicites en Algérie, particulièrement de la prostitution. Organisée et mise en place par les autorités françaises dès l'arrivée des premières troupes en 1830, la régulation de la prostitution apparait rapidement comme un enjeu médical et social majeur pour les français : il s'agit à la fois d'enrayer le péril vénérien qui sévit au XIXe siècle et d'assurer la pureté de la race « blanche » en limitant les contacts sexuels entre les deux communautés (européenne et autochtone) au cadre prostitutionnel. Si les courtisanes existaient bien à l'époque ottomane, leur statut était très différent. Nombre d'entre elles étaient musiciennes ou poètes, ce qui leur permettait de contribuer à la vie sociale et culturelle de leur société. Après 1830, la courtisane devient simple prostituée. Par ailleurs, les autorités françaises mettent en place de nouveaux espaces et modalités de contrôle des *« filles soumises ».*

Le bordel et le quartier réservé, apparaissent dans une majorité de villes algériennes tandis que médecins et police des mœurs élaborent des règles strictes visant à discipliner ces filles dont la sexualité et le mode de vie sont considérés comme dangereux

Réputée être le « plus vieux métier du monde », la prostitution (commerce sexuel) est signalée en Occident dans les plus anciens écrits connus, comme les tablettes de GILGAMESH (photo ci-dessous), roi d'Ourouk (ou Uruk, une cité de Mésopotamie)



La « tablette de Gilgamesh », vieille de 3 500 ans et l'une des plus anciennes œuvres littéraires, va être rendue à l'Irak. La pièce archéologique aurait été volée dans un musée irakien en 1991 (guerre du Golfe), avant d'être « introduite sur le marché américain en 2007 », selon l'Unesco.

*L'Épopée de Gilgamesh** : Fin du 3e millénaire av. JC.

Gilgamesh est un roi et demi-dieu qui tyrannise son peuple. Pour le punir, les dieux lui envoient un ennemi, Enkidu, mi-bête, mi-homme, que Gilgamesh parvient à dompter. Les deux personnages, devenus amis, affrontent la vie et les dieux et dieux jusqu'à la mort d'Enkidu.

-Dans le Coran, Gilgamesh (gil. ga. mɛʃ/, en akkadien Gilgameš), Bilgamesh dans les textes sumériens anciens, **est un héros de la Mésopotamie antique, roi légendaire de la cité d'Uruk, et un dieu des Enfers dans la religion mésopotamienne**.

-Dans la Bible, l'épopée s'ouvre par la quête d'un vis-à-vis pour Gilgamesh, **roi puissant, mais seul**. Ce n'est pas sans rappeler les raisons que Yhwh indique dans le récit de la Genèse pour la création de la femme. Gilgamesh, un roi, reste un être imparfait et tyrannique jusqu'à la rencontre d'un vis-à-vis.

-Gilgamesh se lance alors dans **la quête de l'immortalité**, allant jusqu'au bout du monde où réside l'immortel Uta-napishti, qui lui apprend qu'il ne pourra jamais obtenir ce qu'il recherche mais lui enseigne l'histoire du Déluge à transmettre au reste des mortels.

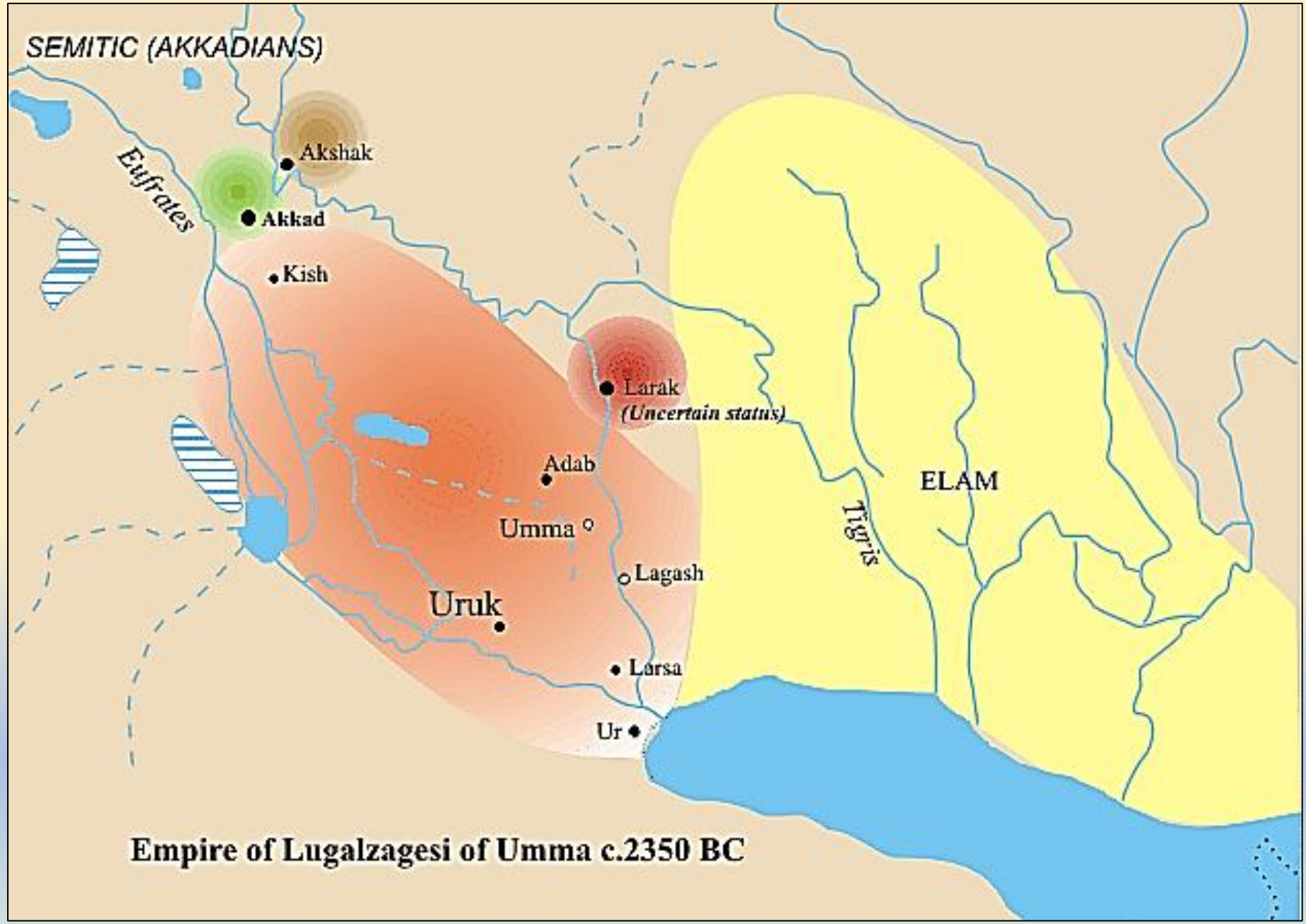
Morale : L'homme est seul, et les dieux ne peuvent rien, ne veulent rien pour lui ; ils interviennent parfois pour le ramener à la mesure mais aussi pour le provoquer et le faire trébucher. La seule « morale » de l'histoire, si morale il y a, serait de **nous rappeler à nos modestes dimensions.**

***Gilgamesh est surtout le personnage principal de plusieurs récits épiques . Ces textes oubliés après la fin de la civilisation mésopotamienne ont été redécouverts lors des fouilles archéologiques dans cette région. Le plus célèbre est l'*Épopée de Gilgamesh*, qui a rencontré un grand succès durant la haute Antiquité. C'est de nos jours l'un des textes les plus connus de la Mésopotamie antique, de par son statut de récit épique des plus anciens. Il aborde des thèmes « universels » comme la gloire, l'amour, la mort et la quête de l'immortalité. Il a conféré une certaine notoriété à son héros, qui est une des figures de cette civilisation les plus reprises dans des œuvres modernes, qu'il s'agisse de littérature, d'arts plastiques, de théâtre, d'œuvres télévisuelles ou de jeux vidéo.**

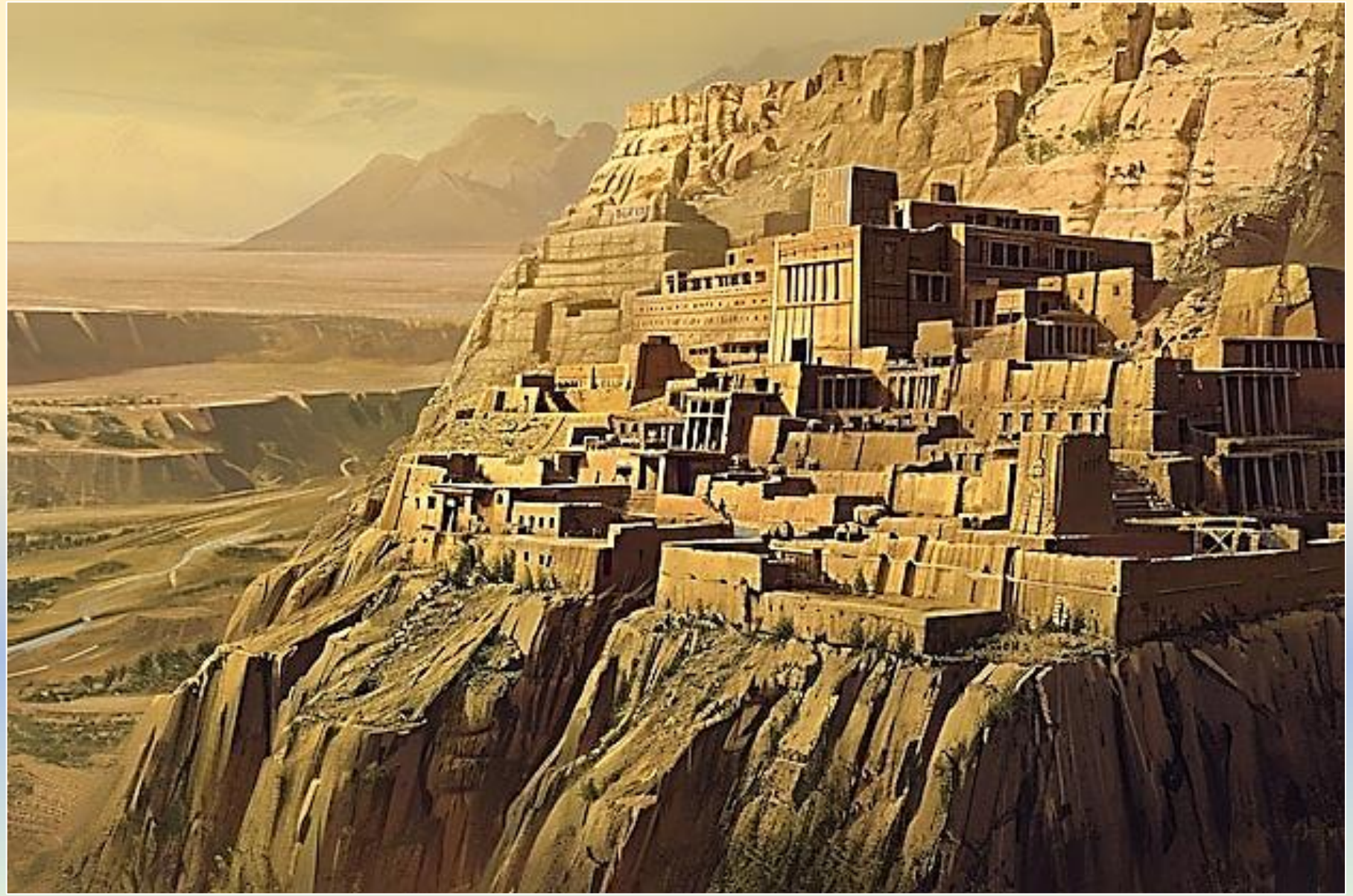
L'épopée de Gilgamesh est écrite dès la troisième dynastie d'Ur (environ 2100 av. J.-C.). La plus ancienne copie conservée se présente sous la forme de tablettes paléo-babyloniennes, datées d'environ 1800 av. J.-C. Quoi qu'il en soit, **l'épopée de Gilgamesh a été écrite avant tous les livres de la Bible.**

L'Épopée de Gilgamesh est la plus ancienne œuvre littéraire. Écrite sur des tablettes d'argile, elle nous est parvenue délabrée, amputée d'un tiers de son récit.

GILGAMESH est le roi semi-mythique d'URUK, en Mésopotamie, connu par *l'Epopée de Gilgamesh* (écrite vers 2150-1400 AEC), grande œuvre poétique sumérienne/babylonienne précédant les écrits d'Homère de 1 500 ans, et par conséquent, la pièce la plus ancienne de la littérature mondiale épique.

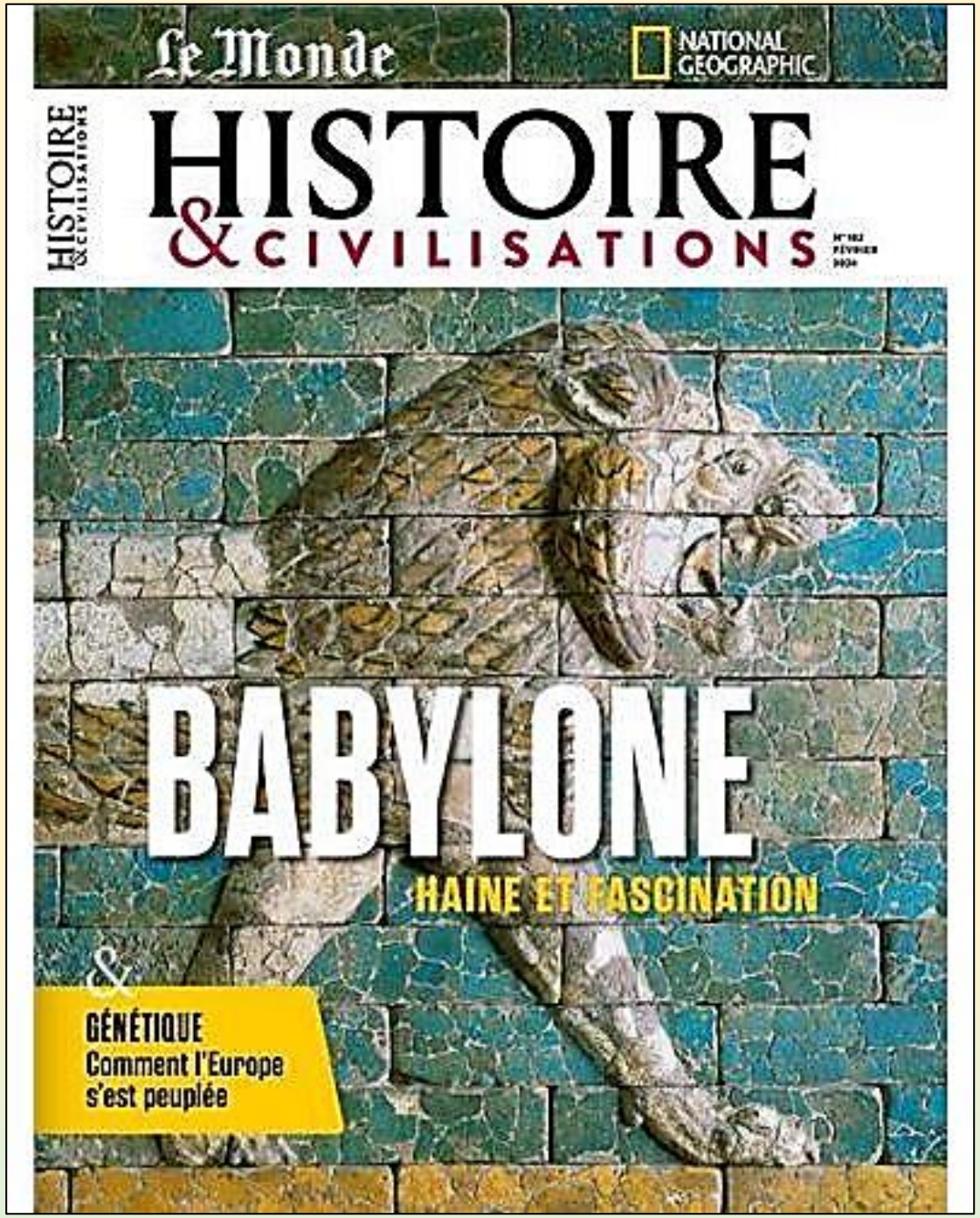


À leur apogée, Uruk, Ur, Meggido, Babylone et Ninive purent chacune prétendre, avec leur foison de palais, de temples, de marchés et de tavernes où l'on dégustait du vin de figues, au titre de cœur urbain du monde. Bien que rien ou presque ne subsiste de ces civilisations autrefois majestueuses, l'archéologie moderne n'exhume que les miettes de leur passé…



NATIONAL GEOGRAPHIC

Ci-contre
URUK,
la première ville de Mésopotamie
Illustration numérique



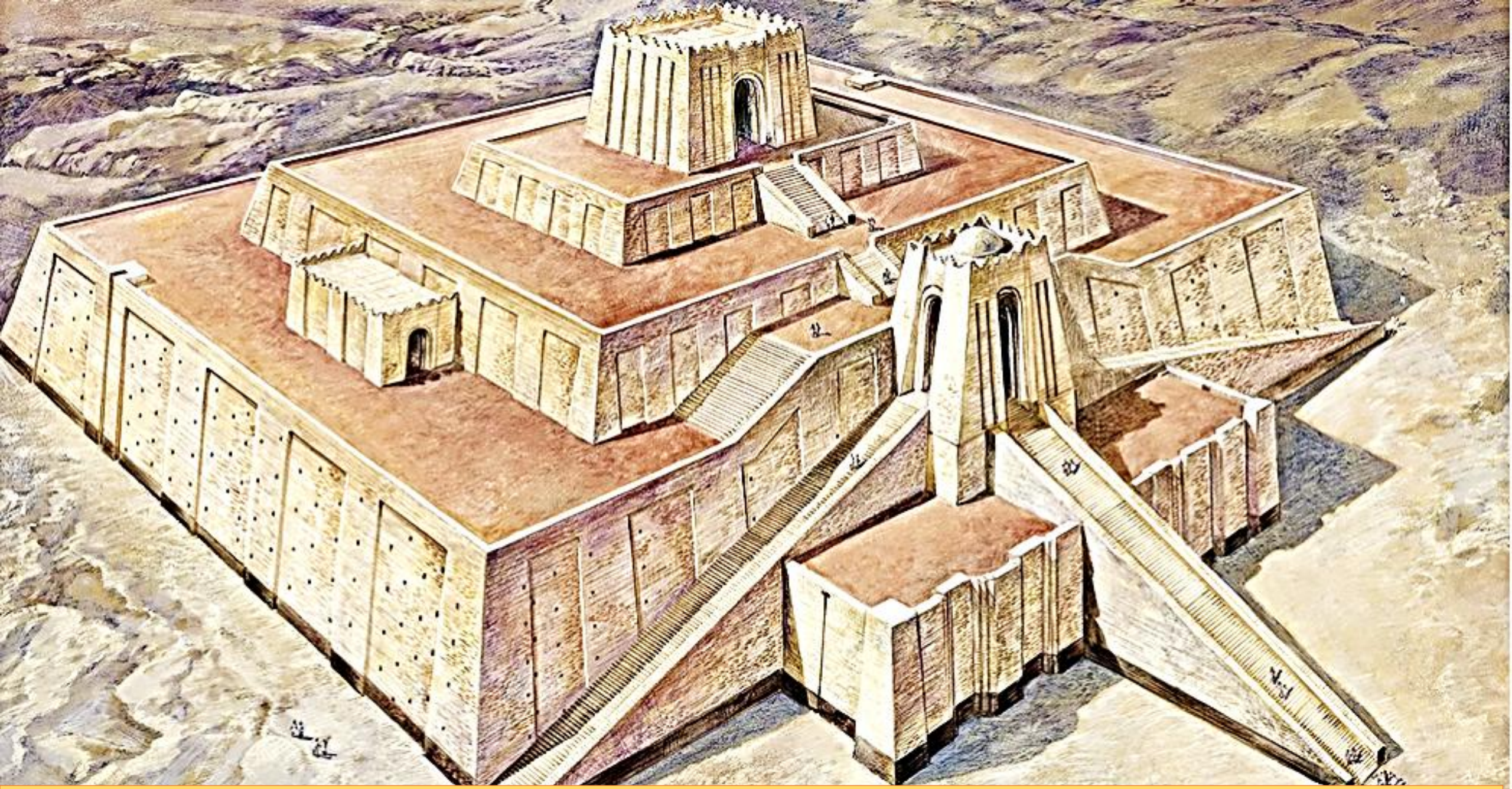
Babylone est l'autre nom de la ville de Babel. Babylone a été une puissante et ancienne cité mésopotamienne, capitale à deux reprises d'un vaste empire couvrant toute une partie du Moyen et du Proche-Orient. La Tour de Babel est une tour construite par les hommes, après le Déluge*, lorsqu'ils parlaient la même langue.15 janv. 2025

*Une lecture littéraliste de la Genèse (7-6) date le Déluge de l'an 600 de la vie de Noé, soit, toujours selon la Bible, 1 656 ans après la création d'Adam et 2 348 ans avant la naissance du Christ (chronologie de James Ussher).

Ancienne Babylone – joyau de l'antiquité : Reconstitution d'une vue partielle. Gouvernée par Hammourabi, refaite par Nabuchodonosor, conquise par Cyrus, elle était paradoxalement désirée par les hommes et abandonnée par l'histoire.

Murs de Babylone le soir en 1970

Ruines de la ville d'UR avec en arrière-plan la grande ziggurat dédiée à NANNA, dieu de la lune



Restitution d'artiste de la ziggourat de l'ancienne ville d'UR, ville dont est originaire ABRAHAM, le patriarche. Abraham fait partie des premiers patriarches de la Bible et est considéré comme le fondateur du monothéisme de tradition « abrahamique » par le judaïsme, le christianisme et l'islam.

La Tour de BABEL
de Pïeter BRUEGHEL
l'ancien
1563
1,140 mm x 1,550 mm

Le plus célèbre, surnommé *La « Grande » Tour de Babel*, a été peint vers 1563 et est actuellement conservé au KUNSTHISTORISCHES MUSEUM DE VIENNE.

***La « Petite » Tour de Babel*, peinte vers 1568 et de dimension plus modeste, est au MUSÉE BOIJMANS VAN BEUNINGEN à ROTTERDAM.**

Babel

La ville, on lui donna « le nom de Babel car c'est là que le Seigneur brouilla la langue de toute la terre ». Nous reconnaissons-là une étiologie : le désir de trouver l'explication d'un phénomène ou d'une réalité. Ici : pourquoi Babylone en est-elle venue à porter ce nom ? Pour ses habitants, l'orgueilleuse Babylone était la porte de Dieu. Ici, les rédacteurs semblent prendre un malin plaisir à jouer sur l'assonance entre le nom babel et le verbe balal : brouiller, mélanger, confondre. Sans doute est-ce moins flatteur...

Il semble bien qu'en évoquant cette tour en briques dont le sommet touche le ciel, les rédacteurs aient en tête les ziggourats de Mésopotamie (Cf. p. 392 et 393) . La plupart de ces gigantesques tours à étages, superpositions de terrasses de taille décroissante, furent construites sous la 3e dynastie d'Ur, au début du 3e millénaire avant JC. Encore aujourd'hui, elles nous restent mystérieuses, d'autant plus qu'il n'en reste généralement que des ruines. Mais on pense qu'elles étaient surmontées d'un temple et s'intégraient dans des complexes religieux plus vastes comme la ziggurat d'Ur, la mieux conservée, gigantesque avec ses 62,50x43 m.

Ainsi, la tour de Babel représente un symbole particulier, car elle montre comment la « non-communication » est conçue comme une véritable tragédie pour l'humanité, puisqu'elle rend impossible la compréhension de l'autre, nous transmettant une idée de la société polyglotte comme une réalité fragmentaire et écrasante.

De nos jours, rien ne reste de ce bâtiment mythique, mais son empreinte, un carré de 90 mètres de côté, reste visible depuis les photos satellites (photo de droite)

Ce qui reste de la ziggourat de Babylone ou tour de Babel vue satellite

Tour de Babel ! Les défis multiples du multilinguisme

Madeleine Stratford

Résumé

Selon la conception traditionnelle de la traduction, les traducteurs ont pour tâche de camoufler *Babel* en corrigeant, en adaptant et en uniformisant les discours afin de faciliter la communication entre les peuples.

Or, de plus en plus d'écrivains bilingues, voire polyglottes, célèbrent Babel en créant des textes où deux ou plusieurs langues cohabitent. Que se passe-t-il lorsque ces mondes entrent en collision et qu'un traducteur décide de relever les défis multiples que présente un texte multilingue ?

La présente étude situe d'abord le multilinguisme littéraire à travers l'histoire, résume ensuite ses diverses manifestations et fonctions, pour enfin souligner l'importance chez les traducteurs et traductologues de développer de nouvelles stratégies pour faire rayonner Babel.

Histoire de NABUCHODONOSOR, roi biblique

PB

Qui était le roi Nabuchodonosor dans la Bible?

« Leurs chefs tomberont... à cause de l'insolence de leurs langues" (Osée 7:16)

Figure de Nabuchodonosor II sur la façade ouest de l'église Notre-Dame la grande de Poitiers (France).

Le roi biblique Nebucadnetsar était l'un des dirigeants les plus puissants jamais apparus sur la scène mondiale, mais comme tous les rois, sa puissance n'était rien comparée au seul vrai Dieu d'Israël.

Roi Nebucadnetsar

Nom complet: Nabuchodonosor II, roi de Babylone

Connu pour: le souverain le plus puissant et le plus ancien de l'Empire babylonien (605-562 av. J.-C.) qui figurait en bonne place dans les livres bibliques de Jérémie, Ézéchiel et Daniel.

Né: c. 630 avant JC

Décédé: c. 562 avant JC

Parents: Nabopolassar et Shuadamqa de Babylone

Conjoint: Amytis of Media

Enfants: Evil-Merodach et Eanna-szarra-usur

Nabuchodonosor II

Le roi Nabuchodonosor est connu des historiens modernes sous le nom de Nabuchodonosor II. Il a gouverné Babylone de 605 à 562 avant JC. Comme les rois les plus influents et les plus anciens de la période néo-babylonienne, Nabuchodonosor a conduit la ville de Babylone à son apogée de puissance et de prospérité.

Né à Babylone, Nebucadnetsar était le fils de Nebopolassar, fondateur de la dynastie chaldéenne. Tout comme Nabuchodonosor a succédé à son père sur le trône, son fils Evil-Merodach l'a suivi.

Nabuchodonosor est surtout connu comme le roi babylonien qui a détruit Jérusalem en 526 avant JC et a emmené de nombreux Juifs captifs à Babylone. Selon les antiquités de Josèphe, Nabuchodonosor est ensuite retourné assiéger Jérusalem à nouveau en 586 avant JC.

Le livre de Jérémie révèle que cette campagne a conduit à la capture de la ville, à la destruction du temple de Salomon et à la déportation des Juifs en captivité.

Le nom de Nebucadnetsar signifie « que Nebo (ou Nabu) protège la couronne » et est parfois traduit par Nebucadnetsar. Il est devenu un conquérant et un constructeur incroyablement réussi. Des milliers de briques ont été trouvées en Irak avec son nom gravé dessus. Alors qu'il était encore le prince héritier, Nebucadnetsar a gagné la stature en tant que commandant militaire en battant les Égyptiens sous le pharaon Nechos à la bataille de Karkemish (2 Rois 24: 7; 2 Chroniques 35:20; Jérémie 46: 2).

Expulsion des Juifs de Jérusalem sous Nabuchodonosor (Chronique de Nuremberg, 1493).

Pendant son règne, Nebucadnetsar a considérablement élargi l'empire babylonien. Avec l'aide de sa femme Amytis, il entreprit la reconstruction et l'embellissement de sa ville natale et capitale de Babylone. Homme spirituel, il a restauré les temples païens de Marduk et Nabs, ainsi que de nombreux autres temples et sanctuaires.
Après avoir vécu dans le palais de son père pendant une saison, il s'est construit un manoir, un palais d'été et un somptueux palais méridional. Les jardins suspendus de Babylone, l'une des réalisations architecturales de Nabuchodonosor, font partie des sept merveilles du monde antique*

La merveilleuse ville de Babylone

Avec la tour de Babel au loin et l'une des sept merveilles antiques, les jardins suspendus, est représentée dans cette reconstruction par l'artiste Mario Larrinaga. Construit par le roi Nebucadnetsar pour rencontrer l'une de ses femmes. Le roi Nabuchodonosor est décédé en août ou septembre 562 avant JC à l'âge de 84 ans. Des preuves historiques et bibliques révèlent que le roi Nabuchodonosor était un souverain habile mais impitoyable qui ne laissait rien gêner ses populations soumises et ses terres conquises. Les Chroniques des rois chaldéens et la Chronique babylonienne sont des sources contemporaines importantes pour le roi Nabuchodonosor.

L'histoire du roi Nabuchodonosor dans la Bible

L'histoire du roi Nebucadnetsar prend vie dans 2 Rois 24, 25; 2 Chroniques 36; Jérémie 21-52; et Daniel 1-4. Lorsque Nabuchodonosor a conquis Jérusalem en 586 avant JC, il a ramené à Babylone nombre de ses citoyens les plus brillants, dont le jeune Daniel et ses trois amis juifs, rebaptisés Shadrach, Meshach et Abednego.

* Les jardins suspendus de Babylone qui, selon la tradition, étaient l'œuvre du roi Nabuchodonosor II (règne de 605 à 561 avant JC.), constituent une véritable énigme. Il n'y a pas de ruines qui rendent compte de leur existence et ils ne furent jamais mentionnés dans les sources babyloniennes.

Avec ses terrasses bordées d'arbres et de verdure, cette représentation artistique des jardins suspendus de Babylone puise son inspiration dans les écrits de nombreux auteurs classiques. Des théories ultérieures ont suggéré que les jardins s'étendaient sur les différents étages de l'Etemenanki (tour de Babel) qu'on voit en arrière-plan. Cependant, les historiens modernes s'accordent à dire que cela est structurellement impossible.

Le livre de Daniel recule le rideau du temps pour montrer comment Dieu a utilisé Nabuchodonosor pour façonner l'histoire du monde. Comme de nombreux dirigeants, Nabuchodonosor appréciait sa puissance et sa proéminence, mais en réalité, il n'était qu'un instrument dans le plan de Dieu. Dieu a donné à Daniel la capacité d'interpréter les rêves de Nabuchodonosor, mais le roi ne s'est pas complètement soumis à Dieu. Daniel a expliqué un rêve que le roi deviendrait fou pendant sept ans, vivant dans les champs comme un animal, aux cheveux longs et ongles et manger de l'herbe. Un an plus tard, alors que Nabuchodonosor se vantait de lui-même, le rêve est devenu réalité. Dieu a humilié le dirigeant arrogant en le transformant en une bête sauvage.

STATUE DU ROI NABUCADNETSAR - L'INTERPRÉTATION DE DANIEL DU RÊVE DE NABUCHODONOSOR

Statue colossale représentant les dirigeants du monde, debout dans un paysage de tous les royaumes du monde; gravure coloriée à la main, vers 1750. Intitulée «Colosse Monarchique Statue Danielis», basée sur l'interprétation de Daniel du rêve de Nebucadnetsar de Daniel 2: 31-45.

FORCES ET FAIBLESSES

En tant que brillant stratège et dirigeant, Nebucadnetsar a suivi deux politiques sages: il a permis aux nations conquises de préserver leur religion et a importé le plus intelligent des peuples conquis pour l'aider à gouverner. Parfois, il reconnaissait Jéhovah, mais sa fidélité fut de courte durée. La fierté a été la chute de Nabuchodonosor. Il pouvait être manipulé par la flatterie et s'imaginer comme l'égal de Dieu, méritant d'être adoré.

LEÇONS DE VIE DE NABUCHODONOSOR

La vie de Nabuchodonosor enseigne aux lecteurs de la Bible que l'humilité et l'obéissance à Dieu comptent plus que les réalisations du monde. Quelle que soit la puissance d'un homme, la puissance de Dieu est plus grande.
Le roi Nebucadnetsar a conquis les nations, mais il était sans défense devant la main toute-puissante de Dieu.

Jéhovah contrôle également les riches et les puissants pour réaliser ses plans. Daniel avait vu les rois aller et venir, y compris Nebucadnetsar. Daniel a compris que seul Dieu devait être adoré car, en fin de compte, seul Dieu détient un pouvoir souverain.

Versets clés de la Bible

Alors Nabuchodonosor dit : « Louez le Dieu de Shadrach, Méschac et Abed-Nego, qui a envoyé son ange et a sauvé ses serviteurs! Ils Lui ont fait confiance et ont défié le commandement du roi et étaient prêts à abandonner leur vie plutôt que de servir ou d'adorer un dieu autre que leur propre Dieu. » (Daniel 3:28, NIV)

Les mots étaient encore sur ses lèvres quand une voix vint du ciel: *« Voici ce qui est décrété pour vous, roi Nebucadnetsar: votre autorité royale vous a été enlevée.* »

Immédiatement, ce qui a été dit à propos de Nabuchodonosor s'est accompli. Il a été chassé par le peuple et a mangé de l'herbe comme du bétail. Son corps a été trempé dans la rosée du ciel jusqu'à ce que ses cheveux poussent comme les plumes d'un aigle et ses ongles comme les serres d'un oiseau. (Daniel 4: 31-33, NIV)

Maintenant, moi, Nabuchodonosor, je loue, exalte et glorifie le roi des cieux, parce que tout ce qu'il fait est bien et toutes ses voies sont bonnes. Et ceux qui marchent avec fierté peuvent humilier. (Daniel 4:37, NIV)

Babylone biblique

Le souvenir amer de leur exil, au temps de Nabuchodonosor, va entretenir chez les Hébreux la détestation de Babylone.. L'*Apocalypse de Saint Jean*, dernier texte du *Nouveau Testament* l'évoque en ces termes : « *Alors, Dieu se souvint de Babylone la grande, pour lui donner la coupe où bouillonne le vin de sa colère.(...) Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui réside au bord des océans (...) Babylone la grande, mère des prostituées et des abominations de la terre (...) Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande,(...) O grande cité, Babylone cité puissante, il a suffi d'une heure pour tu sois jugée ! La grande cité dont l'opulence a enrichi tous ceux qui ont des vaisseaux sur la mer, il a suffi d'une heure pour qu'elle soit dévastée ! Réjouis-toi de sa ruine, ciel !...* » (traduction œcuménique de la Bible).

Le symbole de Babylone va être récupéré par les prédicateurs de la *Réforme*, à commencer par Martin Luther, pour désigner Rome, siège de la papauté honnie.

*KARBALA

L'événement de Karbala (61 de l'hégire), durant lequel HOUSSAYN fils de 'Ali - petit-fils du Prophète Mohammad- se fait cruellement massacrer .

**AN NAJAF

Est considérée comme sacrée par les musulmans chiites. Elle est connue pour être **le lieu de sépulture du gendre et cousin de Mahomet, ‘Ali ibn Abī Tālib .**

La ville est aujourd'hui un centre de pèlerinage chiite. Seules La Mecque et Médine accueillent davantage de pèlerins musulmans (surtout sunnites).

Ninive (aujourd'hui Mossoul, Irak) était l'une des plus anciennes et des plus grandes villes de l'antiquité. Elle était à l'origine connue sous le nom de NINUA, un centre de commerce, qui devait devenir l'une des villes les plus grandes et les plus riches de l'antiquité. Elle était hautement considérée par les anciens auteurs autres que ceux des récits bibliques, qui eux la présentent sous un jour négatif.

La région a été colonisée dès 6000 AEC et, en 3000 AEC, elle était devenue un centre religieux important pour le culte de la déesse ISHTAR. La signification du nom est contestée mais est très probablement liée au préfixe Nin ou Nina qui apparaît souvent dans les noms des divinités (Ninhursag, Ninurta, entre autres). Il aurait pu signifier "Maison de la Déesse" ou, plus précisément, "Maison d'Ishtar", car la ville était associée à cette déesse depuis longtemps.

Elle passa directement sous la domination assyrienne pendant le règne de Shamshi-Adad Ier (règne 1813-1791 AEC) mais fut le plus pleinement développée pendant l'Empire Néo-Assyrien (912-612 AEC) par SENNACHÉRIB (règne 705-681 AEC), l'un des rois assyriens les plus fameux et étroitement associés à la ville. Ninive est mentionnée dans la Bible , notamment dans Le Livre de Jonas, où elle est associée au péché et au vice. Elle fut détruite en 612 AEC par une coalition dirigée par les Babyloniens et les Mèdes (Perses) qui renversa l'empire assyrien.

Les archéologues se sont particulièrement intéressés à deux districts sacrés dédiés à An, dieu sumérien du ciel, et à Inanna, déesse sumérienne de la fertilité et de la guerre. Les fouilles leur ont permis de déduire que certains temples avaient la forme de ziggurats, d'imposantes tours étagées faites de briques où les prêtres faisaient des offrandes au dieu qu'on y honorait.

Les milliers d'ouvriers anonymes dont le labeur intense nous a offert ces structures n'ont toutefois laissé que peu d'indices sur ce qu'a été leur existence quotidienne.

La parole du Seigneur fut adressée pour la seconde fois à Jonas: "Lève-toi, lui dit-il, va à Ninive, la grande ville, et annonce-leur ce que je te dirai." Jonas se leva et alla à Ninive selon la parole du Seigneur. Or Ninive était une ville divinement grande: il fallait trois jours pour la traverser

Jonas 3, 1-4

Jonas pénétra dans la ville; il y fit une journée de marche. Il prêcha en ces termes :

"Encore 40 jours, et Ninive sera détruite."

JONAS, prophète biblique dans le Coran

1. Un prophète du nom de Jonas, fils de Amittaï, qui a vécu au VIII[e] siècle av. J.-C. et qui est cité dans 2, *Rois,* 14,25 – mais dont l'histoire n'est que brièvement évoquée dans les Écritures – fut choisi bien plus tard, par l'auteur inspiré, pour en faire le héros d'un récit, récit singulier aussi bien pour les histoires racontées que pour la psychologie et le comportement du personnage. Ce récit paraît dans le Coran qui consacre à Jonas, Yūnus, six passages dans différentes sourates. Le plus ancien se trouve dans une des toutes premières révélations, la sourate du Calame ; dans ce passage, Dieu s'adresse au Prophète Muhammad et dit : « Prends avec patience l'arrêt de ton Seigneur… Ne fais pas comme l'Homme à la baleine, quand il invoqua dans la suffocation, ne l'eût rattrapé une grâce de son Seigneur, il aurait été vomi sur l'arène en état de blâme mais son Seigneur l'élut, le mit au nombre des justifiés » (68 :48-50).
2. La sourate En rangs, qui remonte comme la précédente à la première période de La Mecque, contient le plus dense passage coranique sur Jonas : « Jonas, encore, fut certes des envoyés (*min al-mursalīn*) lors il gagna fugitif (*abaqa*)le navire surchargé et fut le plus malchanceux ; la baleine (*al-ḥūt*) l'avala sur sa faute (*wa huwa mulīm*). N'eût été qu'il exaltait la transcendance (*min al-musabbiḥīn*), il serait resté dans son ventre jusqu'au Jour de la résurrection. Nous le rejetâmes en piteux état (*saqīm*) sur une plage nue et fîmes s'étaler devant lui une plante feuillue (*yaqṭīn*). Nous l'envoyâmes (*arsalnā-hu*) à cent mille païens ou davantage, ils crurent, et Nous leur accordâmes jouissance pour un temps » (37 :139-148).
3. Dans la sourate, encore mecquoise, des Prophètes, Jonas reçoit un nouveau nom, *Dū al-Nūn,* l'Homme à la baleine ; il est dit : « Et Dhû'l Nûn, quand il partit en fureur (*muġāḍiban*), présumant (*ẓanna*) que Nous n'avions rien décrété pour lui (*an lan naqdira ʻalay-hi*). C'est pourquoi il dut appeler (*nādā*)dans les ténèbres (*ẓulumāt*): "Il n'est de Dieu que Toi ! Gloire à Ta transcendance. J'étais parmi les iniques (*min al-ẓālimīn*)."Donc Nous l'exauçâmes, le sauvâmes du désespoir – Ainsi sauvons-Nous les croyants » (21 : 87-88).

Histoire des relations entre la Turquie et la France : Quelques dates et repères symboliques.

Entre la France et l'Empire ottoman (puis la Turquie), c'est l'une des plus longues relations diplomatiques de l'histoire de France, interrompue seulement par une brève rupture de trois années (1798-1801 lors de l'Expédition d'Egypte).
Parmi les Ambassadeurs illustres : le Comte de Vergennes (1755-1768) le Comte de Vergennes (1755-1768), le Général Sebastiani (1ère ambassade éphémère en 1801 puis de 1805 à 1808) [Général d'armée de Bonaparte qui se distingua à Austerlitz et lors de la Campagne de Russie avant d'être ministre des Affaires étrangères sous Louis Philippe 1830-32 et Maréchal de France], Albert Sarraut de 1925 à 1926 [qui fut Président du Conseil à deux reprises, brièvement en 1933 et en 1936] René Massigli (photo infra à Gauche).

AMBASSADE DE FRANCE EN TURQUIE
Liberté
Égalité
Fraternité

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE

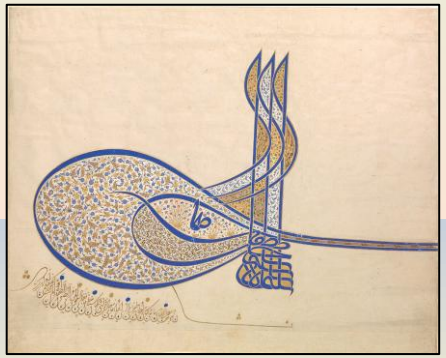
Lettre de Soliman à François Ier, 1526

Réponse de Soliman à la demande d'aide de François Ier emprisonné par Charles-Quint après la défaite de Pavie

Lui (Dieu) est élevé, le riche, le généreux, le secourable
Moi qui suis, par la grâce de celui dont la puissance est glorifiée et dont la parole est exaltée, par les miracles sacrés de Mohammed (que sur lui soient la bénédiction de Dieu et le salut), soleil du ciel de la prophétie, étoile de la constellation de l'apostolat, chef de la troupe des prophètes, guide de la cohorte des élus, par la coopération des âmes saintes de ses quatre amis Aboubekr, Omar, Osman et Ali (que la satisfaction de Dieu très-haut soit sur eux tous), ainsi que tous les favoris de Dieu ; moi, dis-je, qui suis le sultan des sultans, le souverain des souverains, le distributeur des couronnes aux monarques de la surface du globe, l'ombre de Dieu sur la terre, le sultan et le padichah de la mer Blanche, de la mer Noire, de la Romélie, de l'Anatolie, de la Caramanie, du pays de Roum, de Zulcadrié, du Diarbekr, du Curdistan, de l'Azerbaïdjan, de la Perse, de Damas, d'Alep, du Caire, de la Mecque, de Médine, de Jérusalem, de toute l'Arabie, du Yémen et de plusieurs autres contrées que mes nobles aïeux et mes illustres ancêtres (que Dieu illumine leurs tombeaux) conquirent par la force de leurs armes, et que mon auguste majesté a conquises avec mon glaive flamboyant et mon sabre victorieux, sultan Suleiman-Khan, fils de sultan Sélim-Khan, fils de sultan Bayezid-Khan.
Toi qui es François, roy du pays de France, vous avez envoyé une lettre à ma Porte, asile des souverains, par votre fidèle agent Frankipan [L'ambassadeur Frangipani], vous lui avez aussi recommandé quelques communications verbales ; vous avez fait savoir que l'ennemi s'est emparé de votre pays, et que vous êtes actuellement en prison, et vous avez demandé ici aide et secours pour votre délivrance. Tout ce que vous avez dit ayant été exposé au pied de mon trône, refuge du monde, ma science impériale l'a embrassé en détail, et j'en ai pris une connaissance complète. Il n'est pas étonnant que des empereurs soient défaits et deviennent prisonniers. Prenez donc courage, et ne vous laissez pas abattre. Nos glorieux ancêtres et nos illustres aïeux (que Dieu illumine leur tombeau) n'ont jamais cessé de faire la guerre pour repousser l'ennemi et conquérir des pays. Nous aussi nous avons marché sur leurs traces. Nous avons conquis en tout temps des provinces et des citadelles fortes et d'un difficile accès. Nuit et jour notre cheval est sellé et notre sabre est ceint.
Que Dieu très-haut facilite le bien ! A quelque objet que s'attache sa volonté, qu'elle soit exécutée ! Du reste, en interrogeant votre susdit agent sur les affaires et les nouvelles, vous en serez informé. Sachez-le ainsi.

Ecrit au commencement de la lune de rebiul-akhir 932 (15-24 février 1526), à la résidence de la capitale de l'empire, Constantinople le bien gardé

FRANÇOIS 1er et SOLEYMAN LE MAGNIFIQUE



le monogramme des sultans ottomans: *la thughra*

SULEIMAN LE MAGNIFIQUE

Soliman I^{er} serait né le 6 nov. 1494 à Trabzon dans l'actuelle Trabzon-Turquie et mort le 6 sept. 1566 à Szigetvar-Hongrie .
Fils de Sélim 1er, Yavuz, il fut le 10è sultan de la dynastie ottomane et le soixante-quatorzième calife de l'islam de 1520 à sa mort en 1566. On le nomme Soliman le Magnifique en Occident et le Législateur en Orient en raison de sa reconstruction complète du système juridique ottoman.
Soliman devint l'un des monarques les plus éminents du XVI^{e} siècle et présida à l'apogée de la puissance économique, militaire, politique et culturelle de l'Empire ottoman.
Il mena ses armées à la conquête des bastions chrétiens de Belgrade, de Rhodes et de la Hongrie avant de devoir s'arrêter devant Vienne en 1529. Il annexa la plus grande partie du Moyen-Orient lors de ses guerres contre les SEFEVIDES d'IRAN ainsi que de larges portions d l'Afrique du Nord jusqu' à la régence d'Alger.
Pendant son règne, la marine ottomane, menée notamment par le grand amiral Barberousse, domina la mer Méditerranée, la mer rouge et le golfe Persique .
À la tête de son empire en pleine expansion, Soliman instaura des changements législatifs concernant la société, l'éducation, l'économie et le système judiciaire. Son code civil (appelé *Kanun*) fixa la forme de l'empire pour plusieurs siècles. Soliman était non seulement un poète et un orfèvre, mais également un mécène qui supervisa l'âge d'or de l'art, de la littérature et de l'architecture ottomanes. Il parlait quatre langues : le turc ottoman, l'arabe, le tchaghataï (un dialecte turc apparenté à l'ouïghour) et le persan. En rupture avec les traditions ottomanes, Soliman épousa l'une des filles de son harem, Roxelane , qui devint Hürrem Sultan ; ses intrigues en tant que reine à la cour et son influence sur le sultan assurèrent sa renommée. Leur fils, Sélim II, succéda à Soliman à sa mort en 1566. Le règne de près de 46 ans de Soliman demeure le plus long de l'histoire de l'Empire ottoman.

* ***Le prénom Yavuz fait partie des prénoms très rares. Le pic de popularité du prénom Yavuz a été 1980 ' avec 15 enfants prénommés Yavuz cette année-là. L'année de popularité la plus faible pour le prénom Yavuz a été 2008 avec 0 naissance. Depuis l'année 1900 et jusqu'à 1980, 55 enfants ont été prénommés Yavuz environ. Son rang moyen dans le classement des prénoms les plus populaires durant ces années est de 1560. Par la suite, entre l'année 1980 et l'année 1990, 173 Yavuz ont été recensés environ. C'est en moyenne le 1374e prénom le plus donné durant ces années. Enfin, depuis 1990, 120 enfants ont été prénommés Yavuz. Le prénom Yavuz occupe un classement moyen durant ces années de 2400. Depuis le début de la décennie 2010, le prénom Yavuz occupe la 2338e position dans le top des prénoms les plus populaires.***

Sublime porte – Entrée du Palais TOPKAPI ISTANBUL